

LA

PROVENCE AMOUREUSE

DU MÊME AUTEUR :

La Provence amoureuse. — **La Fée de l'Huveaune**, roman d'aventures et de mœurs sous Louis XV.

MAURICE BOUQUET

LA PROVENCE AMOUREUSE

LE SIRE
DE
CHANTEGRILLET

Chevaleureuse et galante, drôlatique et dolente
Chronique du XIIIe siècle

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET EXPURGÉE PAR L'AUTEUR



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, rue de Richelieu, 28 *bis*

1886



AU LECTEUR

Dans cette chronique du XIIIe siècle, l'auteur a voulu donner au style cette teinte originale, qui, participant de toutes les variétés et de tous les degrés de la palette, n'en reste pas moins une, et qu'on appelle : couleur du temps.

Il a, dans ce but, emprunté à la langue romane, qui fut celle de son récit, avec plusieurs de ses vocables, ses tournures de phrases, où l'inversion latine se joue comme à plaisir, et où le pronom personnel, peu ambitieux encore, s'abstient dans certains cas de s'allier au verbe.

Il en résulte parfois dans l'œuvre une sorte d'obscurité qui, de prime abord, peut faire hésiter le lecteur, mais à laquelle il devra s'habituer bientôt; et alors éprouvera-t-il peut être quelque charme dans cet archaïsme, qui ne sera plus pour lui qu'une pénombre.

La langue romane, jadis reine de poésie et d'amour, tombée ensuite dans le dédain et l'oubli, semble aujourd'hui destinée à briller d'un nouvel éclat, grâces aux chants admirables de ses modernes troubaires. Le monde littéraire se prend à l'étudier, et le public, qu'il la connaisse ou l'ignore, l'accueille avec faveur, car il voit en elle la poétique aïeule de la langue française.

M. B.

LE

SIRE DE CHANTEGRILLET

A ÉTIENNE PARROCEL

A vous, cher Maître, dont les travaux font revivre, sous le rapport de l'art, le passé glorieux de notre chère Provence, à vous ce livre qui est lui-même un écho de ce passé.

Puisse-t-il vous distraire un instant de vos absorbantes études et, en même temps, vous rappeler un ami sincère et dévoué.

MAURICE BOUQUET.

Château de Caireval (près Lambesc), le 27 août 1884.



PROLOGUE

OU L'AUTEUR SE MONTRE EN SES RECHERCHES, VISIONS ET TROUVAILLES.

Les vieux chroniqueurs de Provence, lorsqu'ils mirent par écrit les choses de leur temps, ne le firent, à notre avis, de façon en tout judicieuse et complète; car si d'aucuns ont avec soin recueilli et narré au long les événements d'importance dont ils témoignent, par contre, ont-ils tous délaissé et comme aux orties jeté certains autres qu'ils estimèrent de moindre effet.

Or, ils eussent dû, avant d'agir de la sorte, s'aviser qu'ici-bas tout se lie, et que tant participe, en sa manière, l'infime que le majeur à ce grand tout qui est la vie d'un peuple; l'un y étant souventes fois de l'autre l'obligé complément.

Ainsi, en regard des avénements de règnes, des guerres, séditions, égorgements humains et inhumains, pestes,

famines et autres hauts faits, tant de la part du Ciel que des gens, et qui sont bien les mêmes en tous temps et lieux, certains accidents moindres se font, qui, en outre d'éclaircir en leur obscurité les événements d'importance, mieux qu'eux savent montrer en leurs façons les hommes et les choses, parce qu'ils les prennent en particulier et par le menu.

Les seuls qui s'en soient avisés sont les troubaires et les romanciers, sortes de gens en leur *saber* fort estimables, mais de leur naturel peu portés à voir les choses au réel; de préférence les voyant en imaginative et par cela plus agréables que vraies.

Leurs écrits, pour la plupart, ne traduisent que rêves et fictions, sans laisser toutes fois de réfléchir l'image de leur temps.

De ces choses et d'autres, il a dû donc résulter pour celui qui prétend écrire du passé de ce beau pays de Provence, en son intimité, une tâche ardue, sinon impossible; surtout si, voulant être consciencieux ainsi qu'il convient, l'écrivain s'applique à faire revivre ce passé tel qu'il fut et non, comme plusieurs l'ont fait, en pure fantaisie.

Pour faire de la sorte, ne devra-t-il avoir cesse à fouiller et méditer tout ce qui doit faire lumière en son ténébreux sujet, soit les vieux recueils, tant manuscrits qu'imprimés, et perdus dans l'oubli des archives publiques ou privées, et pour ces dernières, celles des logis nobles ou castels; car là souvent se cachent dans l'ombre des siècles, et de tous délaissés, parchemins et paperasses poudreux rongés et quasi effacés, lesquels relatent titres, chartes, contrats, donations et autres, de familles nobles et de hautes lignées, faisant en leur dossier comme la complète histoire des dites familles, avec preuves à l'appui, particularités et autres.

Et qu'est-ce, en vérité, l'histoire des familles, sinon celle des peuples en leur intimité ?

Donc, ce sera là, en ces vieux logis, dans leur silence morne et leur froid humide, en la compagnie de leurs derniers hôtes, chauves-souris tournoyant aux voûtes et hibous immobiles aux cornes des piliers, que devra l'écrivain accomplir sa tâche d'ardues et patientes recherches; le jour, à la lueur grise des vitraux; la nuit, sous la clarté fumeuse du *kalén* (1), et illuminant par son intellect, plus que par ses yeux, de gothiques et confuses écritures.

En cette illumination, il verra alors peu à peu, comme par magie de science, ressusciter tel qu'il fut, tout ce passé défunt. Il entendra en lui des bruits étranges, qui, vagues et lointains d'abord, iront bientôt se rapprochant et deviendront de la sorte bruits distincts; tels que roulements, chocs et trépidation de lourdes masses, grands cliquetis de ferrailles, grande et humaine rumeur. Puis en un jour fauve surgiront, fantômes animés, bardés de fer et visières baissées. chevaliers, comtes et hauts barons, ainsi que leurs hommes d'armes et autres gens de guerre, lesquels se courront sus, s'encontreront, se heurteront, se mêleront avec fracas de tonnerre, nuées de poudre et lueurs d'éclair ; et, parmi eux le cri : à l'assault !... à l'assault !... de se faire entendre. Alors aux murs du castel les échelles de se dresser, les béliers de cogner, tandis que d'en haut tombent soufre et poix en incandescente pluie. Tue !... cogne !... tue !... La brèche est ouverte, et tous de s'y ruer, de s'y presser, pendant que tout y brûle et croule. La flamme rougit le ciel, le sang rougit la terre.

(1) Antique lampe provençale, à un ou plusieurs becs, et munie d'un crochet, servant à la suspendre.

Ah! la belle tempête humaine!... comme elle a tourbillonné et dévasté!... Rien n'a pu lui résister; tout est devenu morts et ruines... Descendez, vautours du ciel sombre; la curée en bas vous attend!

Mais peu à peu la flamme a dû s'éteindre et le sang s'effacer. Le ciel bleuit et sous son sourire la terre énamourée se couvre de rhythmes et de fleurs. Le castel s'est relevé de sa male ruine, et sous ses tourelles un troubaire chante, la cytole en main. Gente châtelaine d'en haut l'écoute, et, charmée, se penche sur sa quenouille dont elle oublie de faire tourner les fuseaux.

— Passe ton chemin, gentil troubaire!... Par dessus les créneaux pareillement t'écoute une oreille jalouse, et l'arbalète a des traits meurtriers. C'est qu'il prétend de volonté ferme, point n'estre boisé, en son front chaulve, le sire de céans!...

— Passe ton chemin gentil troubaire!... on t'a jeté un doulx baiser en aumosne; plus discrètement vous reverrez-vous ta belle et toi en la prochaine *cour d'amour*.

Or, la voici qui s'avance la docte, la galante, la brillante *cour d'amour*. Elle va tenir ses assises sur la verte pelouse; lieu plaisant qu'ombragent les grands chênes, et où chante l'oiselet des amants, l'énamouré rossignol.

Elle s'avance par couples, parés et souriants; hauts seigneurs et hautes dames, damoiseaux ou damoiselles, ayant toutes pages ou nains à leurs traînes.

Les troubaires qui sont princes en ces sortes de cours, en font aux dames les honneurs.

C'est par leurs soins que chacune y prend place, et c'est à la plus docte *ès loyx et sentences d'amour* d'y occuper le trône.

Adonc, silence à tous!... Cesse de bruire au vent, murmurante feuillée; rossignol ton chant suspends; recueil-

lez-vous, beaux et subtils esprits, la docte reine va proposer le problème d'amour... ....

....

A telle vision, telle autre succède :

Au champ clos les trompettes ont sonné et les hérauts d'armes ont crié :

« — Dieu vous seconde et vous garde, preux et féaulx « chevaliers, assaillants ou tenants ! »

Et de pied en cap armés, les champions ont fait voler la poussière de la lice sous leurs fiers destriers.

Et par les tribunes, la noble assistance pareillement a clamé : Dieu vous garde : preux chevaliers ! tandis que pressée aux barrières, la plèbe en liesse hurle noël et vivat ! ....

....

Après le tournoi, et en son honneur, chacun a festoyé. Au castel, le paon, oiseau royal, a été servi sur la table où l'hydromel et l'hippocras à flots ont coulé. Les troubaires au festin ont chanté, et les *fous* à tous lancé leurs marottes et leurs quolibets.........................

....

— Eh ! eh ! eh ! eh ! eh !...

Quel est ce rire amer, railleur et déchirant, au point qu'il dépasse humaine nature et qu'à l'entendre il vous fait peau de poule et froid au cœur ?

De par Dieu, signez-vous !... N'avez-vous point senti odeur de bouc et de soufre et reconnu ainsi messire Satanas ? Oui, c'est bien lui, céans, qui, debout dans l'ombre, ricane, tandis que son doigt crochu nous montre le coin sombre du tableau.

Hélas ! y voyons-nous tristes et dolentes choses !

Ici la plèbe des cités : manants, truands, ribauds, gueux, ladres et autres.

Là, la plèbe des campagnes : serfs, vilains, routiers, malandrins, larrons, détrousseurs et autres ; tous gens de la glèbe ou de male aventure ; figures hâves, sinistres et par leurs haillons grimaçant misère et famine, meurtre, vol, sac et ripaille.

Ah ! c'est que lourde est la main de fer sur tout ce bas peuple apposée. Elle l'étreint et l'opprime. Elle a nom : DROIT DU SEIGNEUR.

En vain contr'elle se roidit-il, se débat-il, et en sa rage veut la mordre. Il est dans la lutte vaincu ; et la dure main, alors devenue vengeresse, de hisser tels manants et truands au féodal gibet, puis, par grappes tortillantes, la male mort de les y balancer.

Misère et gibet ; tel est ton sort maudit, plèbe abêtie ! Courbe-toi donc devant lui, tant est que tu ne préfères devers Dieu lever tes suppliantes mains.

Mais Dieu à son tour devient SEIGNEUR et par lui également misère s'émeut et gibets se dressent.

— Las ! qui bien, en son extrême détresse, assistera cette tant misérable plèbe, et justice lui fera ?

— Satanas !... puissance du mal, puisque Dieu, puissance du bien, la repousse et l'opprime.

C'est donc à lui qu'elle s'adresse et demande vengeance, se vouant à lui en retour.....

Ah ! quel bon et facile maître, pour elle, que messire Satanas !

Aisément devra-t-elle apprendre de lui tous les vices, toutes les haines, et s'il faut encore et toujours qu'au féodal gibet elle pende, ce sera désormais les mains rouges du sang versé et du bien d'autrui encore pleines.

Adonc quel bon maître !... et comme elle se prend à l'aimer, cette sombre canaille ! A tel point qu'à minuit, par les ténèbres ou le clair de lune, elle ira au carrefour

des chemins, lui faire hommage, et, en son honneur, célébrer d'étranges mystères. Sorciers et sorcières à la ronde y officient, et abominables sont les litanies qu'ils chantent ensemble au sabbat.

Mais délaissons cette tant misérable et diabolique vision ! d'autant qu'il n'est place en elle pour l'amour; le gentil amour de Cythérée. Et ne nous sommes-nous pas proposé en notre tâche, la Provence amoureuse ; c'est-à-dire vue sous tel aspect, qu'elle reste avenante même en ses pleurs et douleurs; où, pour être violente et parfois meurtrière, la passion n'en demeure pas moins noble, parce que c'est du cœur, — noble lieu, — qu'elle s'est inspirée.

C'est donc cette gente Provence que nous devons céans rechercher, le front courbé sur l'in-folio, pendant qu'à la voûte tournoient les souris-chauves, et que du coin de la corniche, nous regarde l'œil rond du hibou ; et sa recherche est moult ardue !

Batailles et tournois, pestes et famines, troubaires et cours d'amour, gibet et sabbat, bien sont de ces vieux temps le mot commun, qui en chaque page de notre in-folio se retrouve; mais ces intimes histoires, qui sont celles du cœur humain en son particulier, et en même temps dépeignent les gens par leurs mœurs et coutumes, à peine en voyons-nous trace; ce qui ne saurait pourtant nous rebuter, et nous fait encore les rechercher en vue du contentement du lecteur, qui est le nôtre aussi.

Donc patience ! et n'ayons cesse à retourner un à un les feuillets, tout en chassant de notre souffle la poussière qui les recouvre. Peut-être parviendrons-nous de la sorte à trouver quelque part en eux, l'agréable histoire que nous y souhaitons.

— *Eh ! ma fé !* — comme auraient dit en leur façon

nos bons aïeux — *à mén qué siéguén callù, aquel histori la veïci, et dé ségù l'avén troubado!*... Ce que nous traduirons de la sorte pour ceux qui ne connaissent pas le vieux langage de Provence : — *Eh! ma foi! à moins que nous n'ayons la berlue, cette histoire la voici, et certainement nous l'avons trouvée!*... Elle a trait à certain gentilhomme provençal, de bonne et antique lignée, tant gueux que fier, tant fier qu'énamouré des belles, tant énamouré que malvenu en amour; en outre, preux et fort comme pas un, simple et généreux comme point d'autres.

Il fut en son temps et sa contrée, moult renommé pour ses faits et gestes, et avait nom Cornillon; soit plus au long édicté, avec prénoms, titres et qualités : Palamède Cornillon, sire et hault baron de Chantegrillet, coseigneur de Véntabrén, et aultres lieux.

Adonc, et tant est que vous plaise, nous allons cette gente histoire vous la conter; non telle qu'en son vieux langage roman, nous l'avons trouvée, mais bien que nous avons cru devoir l'en traduire ; l'émondant avec soin de ses parties diffuses et parasites, qui font ombre en son sujet, et l'en éclaircissant d'autant. En outre, lui conserverons-nous, tout en la graduant, cette gente *naïfveté* du vieux temps, qui toute la parfume et lui fait comme une *verde* jeunesse sous la poudre des ans. Puissions-nous de la sorte à bonne fin la mener, et pour ce, du lecteur mériter l'agrément.





CHAPITRE Ier

DE CE QUE DÉCIDA LE SOUVERAIN COMTE DE PROVENCE, A SON RETOUR DU SIÉGE D'AVIGNON, SUR L'AVIS DE SON SAGE MINISTRE.

Eut lieu le fait en ces temps reculés et quasi nébuleux où régnaient sur la contrée les souverains de la deuxième race, soit de Catalogne et d'Aragon. Cette belle comté de Provence leur était échue du chef de Doulce, fille de Gilbert et épouse de Raymond Bérenguier, dit Arnoult IV, comte, premier du nom, ce, en l'an de grâce mil et cent; ce qui n'est pas d'hier et nous donne donc raison à dire que c'était au vieux temps.

Or, lesdits souverains se qualifiaient, comme de fait ils l'étaient, comtes et marquis de Provence et de Forcalquier; mais n'étaient point les seuls à se prévaloir de ce beau et double titre, car s'en prévalait aussi, en partie, le comte de Toulouse, tandis que maints seigneurs, dans le pays possesseurs de grands fiefs, prétendaient également

y avoir droit. Il n'était pas jusqu'aux empereurs d'Occident qui ne s'intitulassent à leur tour rois d'Arles, comme si cette importante cité, riveraine du Rhône, n'eût pas été dès longtemps comprise dans les terres de Provence (1).

De cet état des choses, il résultait pour le souverain régnant de fait, force difficultés et ennuis, lesquels, à peine terminés, renaissaient à nouveau, et qu'il lui fallait presque toujours surmonter par les armes, et ce, avec des chances diverses, grandes dépenses en hommes et deniers.

En outre, mettant à profit ces dissensions entre prétendants qu'affaiblissaient leurs mutuelles luttes, les grandes cités, d'autant plus fortes que les autres étaient divisés, en étaient venues à s'unir entre elles pour secouer leur vasselage, et ensuite en républiques s'ériger.

De telle sorte que Raymond Bérenguier, cinquième du nom et dernier de la race de Catalogne et d'Aragon, régnant en Provence au temps de cette histoire, qui est vers l'an mil deux cent vingt-six, eut dès le commencement de son règne grandement à lutter pour cause de telles prétentions, usurpations et émancipations.

Tout d'abord lui fallut-il guerroyer contre le sire Guillaume de Sabran, très puissant et remuant seigneur provençal, lequel, sans autre raison, avait usurpé sur lui la comté de Forcalquier ; ensuite réduire, et ce ne fut point sans peine, les villes d'Arles, de Marseille et de Nice qui, s'étant formées en république, lui déniaient tous droits sur elles.

Ce mauvais état de choses, il faut le dire, était bien dû en partie à la faute de Pierre d'Aragon, tuteur dudit

(1) Dans les terres adjacentes, qui faisaient hommage au comte de Provence, lui payaient des impôts convenus et gardaient leur mode particulier d'administration.

Raymond Bérenguier, lequel, durant la minorité de son pupille, et étant lui-même d'autre part embesogné, avait dû négliger les affaires de Provence; au point que le pays s'était trouvé comme à lui-même livré et à cause de cela ouvert à toutes les compétitions.

Ce fut par certaines de ces difficultés, heureusement surmontées, que ce souverain, tout jeune encore, vint alors à s'attirer l'estime de ses sujets de Provence. Pareils commencements devaient faire bien augurer de la suite de son règne, où tout effectivement alla à bien jusqu'à la fin, malgré diverses guerres et séditions, ayant pour objet soit la politique, soit la religion, mais qui toutes furent de courte durée et tournèrent à son avantage.

Il y eut en somme, en ce temps-là, un peu de soulas de bien-être pour le pauvre peuple, d'ordinaire si foulé et molesté; et à part la très Sainte-Inquisition, qui en ce temps-là pénétra dans le pays et y sévit contre les hérétiques, aucun autre fléau ne rembrunit la terre riante et le ciel bleu de Provence. Il y eut même de beaux jours, car Raymond Bérenguier, preux et galant chevalier, avant que son esprit n'eût trop en dévotion tourné, prétendait que chacun y festoyât, et festoyait lui-même ; à cet effet, établissant fêtes, joûtes et tournois en l'honneur des dames, ainsi que des *cours d'amour*, où accouraient les troubaires, qu'il avait en singulière estime.

Gloire, poésie et amour furent donc en ces premiers temps, la devise de son règne, comme plus tard ils la furent de celui de ce bon et galant René d'Anjou.

On était alors, nous l'avons dit, en l'an de grâce mil deux cent vingt-six. Ardent chrétien et zélé catholique, de plus fidèle allié de Louis, huitième du nom, roi de France, Raymond Bérenguier, après s'être joint à ce souverain pour réduire Avignon, cité hérétique et rebelle,

par le pape excommuniée, et avoir réussi en cette difficultueuse entreprise, finalement s'en était retourné en sa bonne ville d'Aix.

Grand besoin avait alors ce vaillant sire de repos et soulas. Pareillement ses gentilshommes et gens de guerre; car durant le siège de ladite cité tous y avaient eu du pire. Les gens d'Avignon, en cette méchante affaire, avaient bien prouvé en outre de leur rébellion, leur cas d'hérésie, vu qu'en vrais diables s'y étaient-ils défendus. De beaucoup moindres en nombre à leurs assaillants, ils avaient su, du haut de leurs remparts, faire pleuvoir le soufre en feu et la poix bouillante, de telle sorte que la double armée du roi de France et du comte de Provence en avait été longtemps tenue en échec. Et cette armée, en outre d'être très nombreuse par elle-même, s'était trouvée en cette occasion moult grossie par les aventuriers accourus pour prendre part à la sainte croisade, prêchée en tous lieux, contre les hérétiques vaudois.

Elle permettait, au nom de Dieu, meurtre, sac, pillage et usurpation de biens. Il n'en fallait donc pas davantage pour que se transformassent en très dévotes gens jusqu'aux plus mécréants des soudards, et que prissent la croix tous ces éperviers blasonnés, qui du haut de leurs créneaux ne guettaient que détrousses et rapines.

Mais tous ces gens-là n'eurent pas fortune, cette fois, en la ville d'Avignon. Il ne leur fut même pas loisible de s'y refaire de certains estrifs que dans leurs fréquentes saillies leur avaient infligés les hérétiques assiégés; non point[1] et bien qu'en la ville finalement soumise, fût entré le roi de France avec toute son armée, force fut aux vainqueurs de respecter les vaincus en leurs personnes et leurs biens; car la main à l'estoc et l'œil encore menaçant, ceux-ci ne paraissaient que trop dispos à recommencer la lutte.

On dut donc en somme, et en punition de leur rébellion, — car punition fallait-il, — se borner à jeter bas quelques pans de créneaux, à raser quelques vieilles murailles. On prit aussi des otages; pauvres hères, dont, pour l'exemple, quelques-uns furent pendus. Enfin, et là tout exprès venu, le légat du pape leva de dessus la ville et ses habitants l'excommunication majeure, déclarant en outre ville et gens avec Dieu réconciliés ; ce qui est chose douteuse et digne de controverse ; car : *oncques violence ne conquesta conscience*, a dit un vieil adage.

Or, rentré en sa bonne ville d'Aix, notre sire de Provence, fort las et moulu, mais victorieux, avec ses gentilshommes, qui plus ou moins férus, fourbus et marqués, et ses autres gens, tant cavaliers que piétons, en désarroi, et les derniers clopin-clopant, traînant la pique, ce sire, disons-nous, songea à se refaire en forces et santé, par moyen de bonne vie, soulas et gaîté d'esprit. En quoi l'imitèrent à l'envi tous ses féaux et vaillants hommes d'armes, lesquels l'ayant suivi à ce siége infesté d'hérésie, en avaient rapporté plus d'horions que de profit.

Ce fut à son castel, dont les grosses tours se voyaient en la ville, jouxte l'église du béat Saint-Mître, que descendit enfin de son fier destrier ce souverain comte, accueilli en fête par son peuple, et par sa vertueuse épouse Béatrix, en grande joie; tant grande, que la haute dame en advint alors toute en larmes et demeura quasi sans voix. Pareillement vinrent l'y recevoir en leurs caresses, ses gentes filles Marguerite, Hélione, Sance et Béatrix, ainsi que son fils bien-aimé, Raymond Bérenguier, alors tout enfantin, lequel était l'unique et tendre espoir de la race, et que la male mort devait bientôt faucher, mort étant de son métier faucheuse d'espérances.

Voilà donc alors, notre sire, par toutes ces enfantines,

féminines et mignonnes mains, dépouillé de ses lourdes, gênantes, mais très vaillantes armes; puis, soigné, choyé, emmitouflé comme coq en pâte; en un bon lit ses grasses nuits dormant; mangeant chaud et buvant frais en commode table et tout son soûl; cela, pour le moment, sans plus autres soucis que s'il eût été bon bourgeois, et non souverain comte, vivant en un propret logis avec pignon sur rue, et non, en ce gros castel, comme place forte, muré, crénelé, fossoyé en vue de troubles et séditions. Pareillement faisaient chez eux ses gentilshommes et gens d'armes.

Cependant et vu les temps, ne pouvait être en longue durée un tel état de bonnes choses; tant bonnes qu'elles eussent pu dégénérer pour tous en mollesse; ce qui n'eût point fait profit au sire; car il devait avoir encore pour diverses causes, griêves besognes en vue. Ne lui fallait-il pas en effet, et sans trop de retard, réduire en son obéissance, ces villes rebelles de Nice, Marseille et Arles, qui, nous l'avons dit, s'étaient formées en républiques et déniaient à leur suzerain les droits qu'il avait sur elles.

Ce fut à quoi le sire dut donc aviser au mitan même de ce familial bien-être, lequel, par contre, fit trouver parfois bien lourd aux souverains, le poids de leur glorieuse couronne. D'ailleurs eût-il voulu alors oublier les soucis de son règne qu'il ne l'eût pu; parce qu'il avait devers lui son féal et sage ministre, Romée de Villeneuve, toujours prêt à les lui recorder.

Grand sénéchal de Provence et dépositaire du crédit et de la faveur de son maître, le dit ministre, toute sa vie durant, s'employa à les mériter. Il avait su tout d'abord par son administration, réorganiser les finances et réformer l'impôt en le rendant moins lourd pour le menu peuple et plus équitable pour tous. Le droit et la justice

trop souvent méconnus, il les avait fermement rétablis en s'opposant aux nombreux abus de la puissance féodale, trop portée à faire prévaloir la force sur le droit.

En somme, lui avait-il fallu quasi tout relever ou réformer en ce pays de Provence, où la négligente tutelle de Pierre d'Aragon avait laissé les choses aller d'abandon en désordre et de désordre en male ruine ; et non sans peine y était finalement parvenu.

Mais là ne devait point se borner son œuvre ; car une autre, tout aussi importante et difficultueuse, lui incombait du fait de rébellion de ces trois villes républicaines par lesquelles la comté se trouvait de la sorte divisée et diminuée. Il lui fallait donc avoir raison d'elles afin de rétablir la comté en son intégralité, et à ce lui était nécessaire l'aide de son vaillant maître.

C'est pourquoi, dès qu'il eût jugé celui-ci avoir reçu suffisant soulas de ses fatigues, le sage ministre, dévoué à sa tâche, eut hâte de rappeler au souverain comte de Provence que point ne devait sa vaillante épée demeurer au repos, tant que ces villes rebelles ne seraient pas rentrées sous son obéissance; qu'il y allait de sa gloire, de ses intérêts, ainsi que du bien de l'État.

— Adonc nous y songions, messire Romée, répondit à ce, le sire, devenu soucieux; nous y songions et de plus disions à part nous, que soulas et bien estre ne furent mie faits pour nous. Mais enfin que sainct Mître nous assiste! et certainement viendrons-nous à bout de ces entreprinses comme nous l'avons fait de celle d'Avignon. Or, tout en y songeant, calculions qu'une entreprinse doibt estre en cette sorte formée, qu'elle se rende en tant que possible, fortune propice ; et que pour ce fallait-il à l'armée destinée à la soustenir, avec des chefs bien dispos, une milice en disposition semblable. D'où nous venait

certain doubte à l'encontre de nos gentilshommes; non pour ce qui est de leur dévouement et féauté, ce qui serait leur faire injure, mais à l'égard du mesquin éstat en lequel, à ceste heure, doivent-ils pour la plupart se trouver par suite des singulières fatigues et grièves blessures qu'ils ont rapportées céans, des murs d'Avégnon. En pareil estat sont moults soudards et gens d'armes, lesquels on voit par la ville aller, férus, se traînant. Et concluyons en somme, que de tant de braves gens, peu sauraient estre encore capables de faire monstre de lance et d'espée, comme convient en telle conjoncture.

Vous pourrez respondre à ce, il est vrai, et avec juste raison, messire Romée, que par vos bons soings, seront levées, en ceste comté de Provence, nouvelles et numbreuses milices, et que maints de nos grands vassaux, qui pour diverses causes au siége d'Avignon s'abstinrent, sont àprésent fort dispos à ceindre l'espée et nous suivre. Ainsi soit, messire! mais à tel advis croyons devoir opposer tel aultre, que sans doubte gousterez; et qui est que, vieilles milices, en tous temps, mieux valurent que milices nouvelles, et que nos bandes aguerries, lesquelles firent leurs preuves à Fortcalquier et aux murs d'Avégnon, devront faire plus sûre et meilleure besongne que toutes aultres, novices au métier, fussent-elles encore plus braves et bonnes... J'ai dit!

Le sage ministre, qui avait en déférence écouté tout au long le sire en son judicieux propos, crut devoir alors lui répondre en la sorte : — Nostre maistre, que Dieu garde! par devant la sagesse et prudhomie de vos advis, très humblement s'incline votre féal serviteur, lequel ne saurait aultre y redire sinon adjouster : que lever milices nouvelles ne doibt se faire qu'en certain cas de nécessité grande; car telles levées, quasi toujours faites emmi les gens de la

glèbe, le sont au détriment de la contrée, en ce qu'elles y privent la terre de ses naturels travailleurs, lesquels font en grande part sa fécondité. Terre inféconde amène chierté en vivres et famine, soit misère et ruine en l'Estat. C'est pourquoi il est convénient et de toute sagesse de savoir borner ses milices bonnes et aguerries non tant que numbreuses ; car milices sont à nourrir et non point nourricières. Seule la glèbe est la grande mamelle d'où prospérité, abondance et richesses découlent. Elle espuisée, tout s'espuise. Adonc c'est à vostre très sage advis, sire, que je me range, lequel est d'employer à ces nouvelles entreprises, vos vieilles milices à préférence de toutes aultres ; les renforçant au besoing, mais ne les mettant, sans griefs motifs ou force majeure, hors de service. En oultre, est-il à considérer que gens d'armes hors les armes sont pour l'Estat ainsi que le particulier, tant dangiéreuses qu'inutiles gens. Or, ce que j'ai prétendu de la sorte, en rémémorant à nostre sire la tasche à remplir, a esté lui exposer certaine crainte à l'encontre des trop grands loisirs présentement faits à ses haults vassaux et gens d'armes. Je ne parle certes de ceux férus ou estropiats et aultres invalides, lesquels n'en peuvent mais. Ains, veux-je dire, ceux parmi tous, qui dispos et sains de corps et ne sachant que faire de leur temps en leur oisifveté, penchent à la mollesse, ou s'adonnent à de malséants plaisirs ; voire même, les soudards, à la maraude et à la débauche par les clappiers et mauvais lieux. N'est-ce donc pas à craindre que pareil estat des choses se prolongeant, il n'en résulte pour eux tous dissolution de mœurs, perte de forces et vertus guerrières, et que lorsque plaira à nostre sire les remettre sus pied, il ne retrouve plus en eux ses bons et braves compaignons d'Avégnon et de Fortcalquier ? Tel est, nostre maistre, le très

humble advis qu'a cru devoir vous soumettre vostre féal serviteur.

Raymond Bérenguier, moult attentionné aux dires de son ministre, vint alors à lui répondre : — Certes, pareille crainte la tenons pour sage, messire Romée, de mesme que vos advis. « Oisifveté cheoit en vice », dit certain adage que ne saurions oublier. D'aultre part, faut-il retenir aussi que fatigues nécessitent soulas. Mais trop souvent l'homme est de son naturel porté à faire de soulas, oisifveté et vices... — Et c'est à ce souverain comte à l'empescher ! objecta vivement messire Romée.

— En vérité !... et en quelle façon l'entendez, nostre très chier conseiller ?... demanda Raymond, par cette repartie un peu confusionné et fâché.

— Avec vostre agrément, le dirai-je, sire.

— Adonc le dites en hâstes ; car je sais d'expérience au coing de quelle sagesse et prudhomie sont vos advis marqués.

Sur ce, le ministre s'étant en humilité incliné, répondit : — Sire, il m'est advis qu'à l'effet de secouer et corriger tel mol et corrupteur soulas et de tenir en esveil vostre bonne noblesse, il conviendrait à restablir à son esgard certaines festes guerrières, lesquelles elle eut toujours en singulière faveur, telles que carrousels, tournois, pas d'armes et aultres joustes courtoises. Par elles, en l'honneur des dames, se desrouilleront lances et espées, et force et vertu y recueilleront glorieuses palmes. Adonc, que sonnent les trompettes et que s'ouvre la lice, et dès lors n'y aura-t-il plus nulle part, dans les castels, ni oisifveté ni mollesse, ains beau resveil en humeur martiale et grande liesse emmi le menu peuple, auxdites fêstes convié. Pour ce qui est de la soldatesque, qui va par les tavernes et les clappiers s'ébriant et despravant, il n'est de par la contrée

que trop routiers et malandrins, destroussant et pillant, au poinct que chascun les redoute. Adonc, est-ce contr'eux que devront s'exercer vos alertes milices. Elles y trouveront à souhaibt à jouer de l'estoc et de la pique, et mieux qu'en maraude butineront. De la sorte en retirera le pays, expurgé, un égal proufit.

— C'est parler en prud'homie, messire Romée, dit sur ce le souverain comte, en prenant bénévolement la main à son affectionné ministre ; — et devers la chose publique en bien toujours se tournent vos esprits. Nostre Estat de Provence vous en sera à jamais redevable, et nostre gratitude à nous vous le revaudra.

Adonc, ainsi que dit soit fait! et dès demain qu'en tous lieux, par la comté, soient publiés tels tournois et pas d'armes par nous establis. Et nous est advis qu'à cest appel nul ne s'abstiendra, et que sous huitaine, en ceste bonne ville d'Aix, où prétendons nous-mesme ouvrir la lice, devront accourir en foule, de pied en cap armés, et tous se qualifiant chevaliers, jusqu'aux plus minces houbereaux de nostre brave noblesse... J'ai dit!





CHAPITRE II

DES NOCTURNES AVENTURES DU GENTIL PAGE SYLVIO ; DE L'ENCONTRE QU'IL EUT PAR ELLES D'UN GÉANT CHEVALIER, ET DE CE QUE S'EN SUIVIT.



AINSI fut fait; et il y eut grand émoi au pays de Provence à l'annonce de ce tournoi en la ville d'Aix. Long temps s'était passé depuis que pareil événement n'avait eu lieu en la contrée et même és pays voisins; ce, à cause des prises d'armes sans cesse renouvelées par le fait de litiges ou de religion, lesquelles n'avaient laissé aux gens ni paix ni trèves.

Il y eut donc grand émoi et liesse, tant pour la noblesse que la bourgeoisie et le populax ; car, pour tous, tournoi voulait dire fête, et fête de haut goût; de celles où l'on accourt du plus loin, en laissant en hâte, derrière soi, le pont-levis du castel levé, la porte du logis close, et, sous l'huis, la clef de la hutte.

En telle sorte que bientôt, nobles, bourgeois et manants, furent, chacun, en route pour la bonne ville d'Aix;

tel un monté sur un fier destrier, avec bannière, écuyers, pages et varlets ; tel autre plus modestement en fourche sur un bidet, et le plus grand nombre en ses souliers, si non pieds nuds, allant, mais tous d'alerte et joyeuse façon.

Il fit beau voir alors! car, de la plus grande à la plus mince voie battue et jusques par les alpestres sentiers, ne se voyait que gens en procession cheminant et en liesse chantant noëls et tensons en l'honneur de la belle fête aixoise, à laquelle tous se rendaient. Et il y en avait là qui venaient d'audelà de la Durance, montagnards du Luberon, et autres du Venaissin ; puis d'autres de plus loin encore, voire même des hautes Alpes, qui tous avaient eu vent de la chose. En quelle sorte ?... Ne saurions vraiment bien le dire, à moins d'imaginer que déesse Renommée, laquelle a cent bouches et se fait partout entendre, à un chacun l'avait crié.

L'automnale saison touchait à ses dernières journées, lesquelles d'ordinaire sont douces au pays de Provence, et de par l'édit comtal avait été assigné ledit tournoi au jour du dimanche, fête du béat saint Mître.

Or, la veille de ce jour, par tous tant souhaité, pendant que la bonne ville d'Aix, ses portes grandement ouvertes à la multitude des arrivants, tant et tant s'emplissait qu'elle n'en pouvait mais, et qu'en ses rues trop étroites, il y avait presse à se fouler et clameurs à rendre sourdes les cloches neuves de Saint-Jean ; de telle sorte que grand nombre des tard-venus, ne pouvant y prendre pied, étaient contraints d'aller ailleurs gîter, et devaient le faire à la façon des Bohémiens et Egyptiacques, en campant aux alentours, soit par le fond des cavernes, soit sous l'abri plus léger des arbres, qu'avait la saison quasi tous défeuillés.

Adonc, ce samedi-là, à la vesprée, comme la brune se faisait et que s'éteignait le soleil sur le ciel écarlate, dans le parc du castel comtal, certain page vaguait. Il était en sa prime fleur de jeunesse, et de gente tournure. Par son visage très charmant se cachait, sous l'endorure de ses blonds cheveux, certain air mutin et sousriant, et puis certain ardent regard, lequel déjà chez lui dénotait l'adolescence en ses ardents pensiers. Son vêtement était à la façon de ceux de Catalogne, qui était alors celle aussi des gens de Provence. Mais le sien était de ceux des gens nobles, soit de fines étoffes en broderies et belles couleurs. De la sorte portait-il la garnache (1), que recouvrait en partie le surcot (2), lequel était blasonné aux armes d'Aragon : *D'or à quatre pals de gueule;* ce qui valait à dire que le jouvenceau était sinon de la famille du comte de Provence, du moins devers elle en service noble attaché.

Par dessous sa garnache et à hauteur de son genouil se montraient ses grégailles (3), lesquelles étaient de tricot et collaient aux jambes ; puis ses galéges (4) de drap fin, recouvrant en partie ses spartènes (5). Sa chiotte (6), qui était d'un drap d'écarlate, rehaussait ainsi son teint un peu pâle, tandis qu'un bonnet de pareille couleur et aorné d'une aigrette, coiffait son front, lequel alors semi rieur, semi songeur s'inclinait. En somme, par sa personne et son habit, résultait de lui un gentil et mignon damoiseau.

(1) Sorte de robe descendant jusqu'au genou.

(2) Se portait, comme la cotte, au dessus de la garnache, et se serrait à la taille.

(3) Chausses collantes.

(4) Guêtres.

(5) Chaussure faite avec du spart.

(6) Sorte de cape portée sur les épaules et dont le capuchon se rabattait sur le dos.

Adonc, sa main appuyée sur une petite dague catalane, appendue à son côté, en ce parc il vaguait.

A cette heure était le lieu en désertion, et rien autre n'y eût troublé sa quiétude, sans certaines rumeurs y provenant de la part de la ville. La nuit commençait aussi à s'y faire par dessous ses grands arbres, lesquels, jaunis en leur ramée et quasi dépouillés, laissaient au vent de la vesprée chuter leurs dernières feuilles. Par les hautes branches retenus, tels reflets du couchant s'y montraient, lesquels de là allaient projetant leurs rougeurs emmi les basses ombres.

Or, à quoi pouvait bien ce jeune page en la sorte songer ?

Certains remuements de sa tête, lesquels d'inclinée la faisaient soudain se relever ; de même ses regards, qui de préférence semblaient devers certaine tour du castel comtal se tourner, eussent pu, à qui l'eût guetté, révéler l'objet de son pensier.

Etait cette tour grosse et haute, ce qui n'empêchait un vieux chêne, l'avoisinant, de la dérober en grande part sous sa ramée, en y laissant voir toutes fois certaines petites fenêtres ; une, entr'autres, que les constants regards du page désignaient comme devant recéler tel doux objet.

Or, tout en feignant d'errer de la sorte à l'aventure, avait garde le jouvenceau à s'éloigner du castel comtal, au point de perdre de vue cette petite fenêtre, qui obscurcie par la brune, ne pouvait pourtant répondre autre que noirceur à l'œil qui, d'en bas, tant et tant l'interrogeait.

Cependant, vint peu à peu à s'éteindre le jour, cédant entièrement le champ à la nuit, dont les belles étoiles semblèrent à la cime des arbres s'accrocher au lieu et place de la feuillée.

En suite de quoi, durent s'éclairer au castel comtal d'aucunes fenêtres, lesquelles brillèrent en l'obscurité par tous leurs vitraux coloriés. Et entr'autres s'éclaira aussi cette petite fenêtre, tant convoitée par ce gentil page. Ce que d'en bas vit bien celui-ci, aussitôt mis en joie et saluant d'un mutin sousrire la benoîte clarté; puis courut au grand chêne jouxtant la tour, et en dextérité y grimpa. De telle sorte que bientôt parvint-il en l'arbre à certaine hauteur, par laquelle il s'applanta; puis en curiosité devers la petite fenêtre regarda. Certes, il se trouvait d'elle moult rapproché, mais non tant qu'il y pût voir à son gré. Ce qui le fit alors se dépiter; puis lui donna idée à secouer en manière de l'éprouver la branche sus laquelle il était juché. Et l'ayant estimée de solide état, se prit ensuite à la considérer en sa portée, laquelle lui apparut être, en dessous de la petite fenêtre, d'au moins deux coudées; et le voyait, parce que allait le branchage en son extrémité s'éclairant de la lumière du vitrail. Adonc l'ayant ainsi jugé, se mit sus lui à califourchon, puis fit force, de façon à s'y avancer. Singulière folie! car à mesure que par elle il s'avançait, la branche rameau devenait, et tant léger que fût, sous le poids du fardeau fléchissait. En sorte que non seulement fléchit, mais soudain se rompit, ne laissant au fol audacieux autre temps que celui de se prendre au rebord de la petite fenêtre. Et là demeura en suspends et en effort mal retenu, avec la male mort, d'en bas le tirant par ses jambes.

Mais voulut alors le bonheur que ses pieds, râclant la muraille, vinssent à y rencontrer certaine lézarde, laquelle pour être de mince appui, ne laissa de lui prêter aide.

De quoi bénit Dieu, le pauvret, ains n'en fut pas moins ému et blême, devinant par la faiblesse de l'appui, qu'il était en sa chute retardé, mais non préservé.

Ce pendant ne l'abandonna l'espoir du salut, et ce ne furent ni le ciel ni les saints qui le retinrent en lui, ainsi qu'il eut dû être, mais bien le pensier d'une bonne amie, pour laquelle il avait tenté cette fâcheuse aventure, et dont il vint alors à clamer le nom comme un appel au salut.

Adonc : — Alix!... mon Alix! fit-il, tout en s'efforçant à s'élever jusqu'en la petite fenêtre, dont la clarté, pareille à un phare d'espérance, en dessus de lui brillait. — Alix!... ma tant chière Alix!

Mais, hélas! à ce cri, à ce nom, rien autre ne répondit, hormis certaine rumeur provenant de la part de la ville, puis tel profond silence, puis tel léger bruit des feuilles mortes chutant en la nuit.

— Alix!... cria-t-il sur ce de nouveau, en désespoir et de voix plus forte, — Alix, à mon aide viens!... C'est moi, Sylvio... moi qui te crie : Alix!... mon Alix!

A peine eurent retenti par l'écho de la vieille tour ces dernières paroles, que soudainement s'ouvrit la petite fenêtre. En même temps y apparut à la clarté d'un lumignon une gente jouvencelle, laquelle s'y montra toute en surprise, parce que, soit de jour soit de nuit, oncques ne s'était fait entendre voix humaine, là haut, tant proche de sa fenêtre. Aussi, ce fut de main tremblante que, pour y regarder, vint-elle au dehors à projeter le lumignon en sa clarté.

— Jésus, miséricorde!... fit-elle quasi aussitôt, en effroi, en reconnaissant là ce jeune page; — Sylvio!... toi?... toi?...

— Oui, mon Alix, répondit l'autre, à qui la vue de la jouvencelle sembla avoir rendu et courage et sousrire, — oui, moi, avec la male mort sous les pieds, tant est que ne me viennes en aide!

Ce propos fit, en son effroi, la gente Alix blémir comme cire.

— Ah! mon Sylvio!... ah! disgracié!... comment faire?... dit-elle, de voix entrecoupée et défaillante; puis, de par son cœur en élan, à la fois ses deux mignonnes mains lui tendant : — Ah! que Dieu nous soit en aide!... fit-elle.

— Non, mon Alix! objecta le Sylvio, trop faibles sont tes mains, et mal heur nous en adviendrait. Adonc fais mieux en attachant à ta fenestre telle écharpe de laquelle me bailleras le bout... mais en haste, car n'ai plus force à me maintenir céans.

A cet avis, sans perdre autre temps, disparut Alix de la fenêtre.

En un rien, lequel pourtant fut long comme un siècle pour ce misérable page en sa male pendaison, apparut de nouveau la jouvencelle, cette fois certaine écharpe ayant en main, et dextrement la lia d'un bout à la fenêtre et bailla l'autre au jouvenceau.

Incontinent s'en saisit celui-ci, et en effort par lui s'éleva, tandis que, en effort aussi, l'y aidait Alix de ses bras. En sorte que, toute estomaquée et pleurant en sa joie, bientôt eut-elle de ses bras son Sylvio sus son cœur.

— Ah ! meschant, vint-elle alors à lui dire, après un instant durant lequel l'un et l'autre n'avaient eu force à parler ; — ah ! meschant, quel esmoi j'ai de vous et de vostre folie!... Et, ce disant, ses beaux yeux larmoyants essuyait aux blonds cheveux du damoiseau.

Mais celui-ci, son danger passé, semblait déjà l'avoir oublié, et tout sousriant baisait et rebaisait à sa gente amie, ses tant mignonnes que secourables mains.

— Oui, enfant, fol et meschant, continua-t-elle, s'efforçant à paraître fâchée; bien allez-vous maintenant me

dire quel motif céans vous amène par tel estrange chemin, alors que n'ignorez que défenses et inhibitions de venir céans ont été faites à tout mutin et impertinent damoiseau tel que vous.

— Alix, ma doulce Alix, point de fâscherie! dit à ce, de voix tendre, le Sylvio câlinant. J'ai tant bon heur, céans à estre devers toi, que me semble ne pouvoir y estre en disgrâce; et si pour y parvenir ai dû prendre tel difficultueux chemin, c'est par ce que ne m'estait loisible tel aultre. Et j'ardais de te voir en tes beaux habits de tournoi, par lesquels te savai-je céans moult embesognée. Or, pour ce faire, ai-je dû jusqu'à ta fenestre m'eslever.

— Oyez l'impertinent curieux!...

— Et tant belle, t'y voyais, que devers toi me sentais attiré comme de par une fée.

— Et pour de la sorte tant hault vous eslever, beau sire, adonc vous avait la fée octroyé des ailes?

— Non; mais le chesne ses branchages.

— Et pour sortir de céans, car ne sauriez plus longtemps y rester, sans que mal en advienne à vous comme à moi-mesme, adonc, me le dites, comment ferez?

— Eh! mignonne, m'en retournerai de par où suis monté.

— Ah! non point! et n'en dites aultre! vous le défends et saurai l'empescher. Ah! Dieu-Jésus!... voyez en quel souci vostre folie nous met!... Et notez qu'à ceste heure vont venir céans nos gentes maistresses, damoiselles Hélione, Marguerite et aultres, toutes en robes de tournoi; voire mesme peut-estre nostre souveraine comtesse. — Fera alors beau voir pour vous comme pour moi!...

Cette annonce de la venue prochaine en ce lieu des filles du souverain comte, et surtout de la comtesse Béatrix, mit le page en un certain trouble par lequel se prit à

quasi regretter son étourderie, parce qu'il savait quelle punition elle lui revaudrait. Souventes fois déjà l'en avait-on menacé pour ses mutineries et méfaits d'écolier, et la redoutait fort, en ce qu'elle l'eût banni de la cour de Provence pour le ramener ès terre de Catalogne, son natal pays, et l'eût ainsi de sa tant chière Alix séparé.

Or, risquait fort cette fois la menace de tourner à effet; car en étant de la sorte en la chambrette de damoiselle Alix, contrevenait-il à certain ordre souverain, lequel interdisait à tous écuyers, pages, varlets et autres familiers non préposés au service des nobles filles comtales, cette part du castel en laquelle elles gîtaient; et en cette part était comprise la chambrette de damoiselle Alix, fille noble, en service courtois attachée devers haute dame et souveraine comtesse Béatrix.

C'est à quoi réfléchissant, le Sylvio advint à avoir peur, et rougit et blémit : puis dit à son amie : — Las!... bonne Alix, alors que faire pour racheter ma coulpe, sinon issir de céans par ceste fenestre; le chesne aidant, tant bien au bas parviendrai-je.

— Ah! taisez-vous!... lui répondit Alix, que ce propos fit à son tour blémir, et la mit quasi en larmes. — Meschant, voulez-vous de par vos estourderies me faire mourir! Non point! et ne sortirez par la fenestre, ains par la porte! Adonc me venez en aide pour en chercher le bon moyen et le trouver...

— Hélas! dit le page, en un soupir, que n'ai-je au doigt tel anneau de Gigès, par lequel se rendait ce sire à volunté invisible.

— Ah! le fol enfant! fit Alix, impatientée.

— Trop souvent me dites enfant, ma mie! objecta l'autre en fâcherie; et si l'étais, ne serais malvenu céans, car enfant c'est quasi fille, et.....

— Trève à verbiage ! interrompit la damoiselle, lui mettant alors sa mignonne main en sa bouche ; — oui, bien estes fille, et ce, de par vostre imberbe menton.

— Non, tant imberbe que vous sied à dire, car desjà barbe s'y sent, répliqua en fierté l'adolescent.

— Ah ! quelle menterie !... oui, desjà êtes-vous fille d'aspect, et davantage encore devrez l'estre, puisque vais-je céans vous vestir en fille.

— Eh ! quelle folie, ma doulce Alix !...

— Ne dites folie, ains raison ; car de la sorte accoustré réussirez-vous peut-estre à sortir sans qu'aucun vous recognaisse. Adonc, en haste, par dessus vostre habit, cette camisia (1) revestez et ce surcot aussi ; puis ceste cape... Quant à vos blonds cheveux, messire, vais-je en telle sorte les accommoder que pareillement les aura-t-on pour cheveux de fille.

Ayant ainsi parlé et sans perdre autre temps, se mit la jouvencelle elle même à vêtir notre Sylvio, lequel ne pouvait s'en défendre, quoiqu'il se sentît par cet accoutrement moult offensé en sa virile dignité.

Adonc se vit-il, de la sorte, et en male humeur, affublé de ladite camisia et du surcot ; l'une le gênant en ses jambes par sa longueur, et l'autre en sa ceinture par son étroitesse ; mais, d'autre part, s'en consolait, de ce que, pouvait-il tout à l'aise, ce durant, son amie reluquer en l'innocent déshabillé par lequel il l'avait en sa chambrette surprise.

Venait alors Alix de s'y dépouiller de sa belle robe de tournoi, mise en essai seulement, et n'avait autre sur elle que son simple vêtement de dessous. Ce qui faisait que notre félon, en outre des beaux cheveux noirs de la

(1) Sorte de tunique de femme.

damoiselle, lesquels, en son travail, sur son col de cygne se jouaient, ses épaules quasi nues voyait, en leur forme charmante et belle blancheur; puis, sous sa camisia se modelant, deux globes naissants, naïfs et tout confiants de ce que ne se doubtaient ni l'un ni l'autre de semblable félonie; puis aussi, sa fine et souple taille, et ses deux bras, tout blancs et rondelets, lesquels ayant seuls conscience de leur nudité, pudiquement en leur besogne se hâtaient.

En cette sorte fut dextrement parachevé le déguisement du gentil page. Et l'étant, ne put la jouvencelle s'empêcher en curiosité à le considérer; et le considéra de ses doux yeux bleus, lesquels faisaient merveille en son beau teint de brune; et le vit, de la sorte métamorphosé, si drôlet, mais non disgracieux, qu'incontinent en fut prise d'un fol rire; mais vite le contint pour se ressouvenir que restait encore à lui accommoder ses cheveux à la façon des filles. Pour ce, le fit-elle ensuite s'asseoir en un escabeau, pardevant certain petit miroir, lequel dut être fort étonné d'avoir ce blond visage à réfléchir, lui qui jusqu'alors n'avait autre miré que la gente brunette.

Adonc se prit à le peigner, tantôt ses cheveux relevant et tantôt abaissant; puis les lissant, et à l'occasion, un peu les tiraillant; ce qui faisait faire au patient force grimaces, en aïe, en ouf! et en fin finale lui faisant telle gente coiffure par laquelle se trouva le damoiseau en sa figure moult féminisé.

Et cela fait, sans lui laisser temps à autres dires et remarques en oui ou en non ou en mais, courut ouvrir l'huis de sa chambrette et prestement l'y poussa, à mi-voix lui disant : — Va donc, doulx meschant, et que t'ait Dieu en sa sainte garde!

Mais avant de s'éloigner, lui mit le Sylvio à la bouche

un baiser : — Meschante l'appelant : ce qui lui fit par elle refermer l'huis au nez.

Alors se trouva notre page seulet par un long corridor, où, en crainte de la rencontre des gens, se mit à marcher en singulière hâte et gêne à cause de son féminin accoutrement. Puis, comme il tenait par son bout ledit corridor et d'aise respirait, soudainement s'y fit comme un grand froufrou de robes traînantes et féminin babil, en même temps que vives clartés. D'où dut, en émoi, le jouvenceau tout contre la muraille se bouter.

Et bien que fermât quasi ses yeux de frayeur, vit-il céans apparaître et par devant lui passer, hautes damoiselles Marguerite, Hélione et Sance, avec leurs varlets leur faisant lumière. Toutes trois étaient en leurs belles robes de tournoi, et de ce pas sans doute allaient en la chambrette de damoiselle Alix se montrer.

Or, les sentant de la sorte tant proche, se crut le Sylvio perdu, toutes fois, se tint coi et tête basse.

Mais les hautes damoiselles, alors toutes à leurs affiquets, desquels elles allaient bien fort verbiageant et comme à plaisir, outrepassèrent, sans autre qu'un léger salut à la fausse damoiselle, laquelle elles prirent pour quelque estrangère, venue pour la feste, et desquelles était plein ce jour-là le castel.

Adonc, s'étant heureusement tiré de cette male encontre, et tout ému d'elle, alors se prit notre étourdi à fuir comme s'il eût eu le diable après ses chausses ; en cette sorte dévalant par le premier escalier qui s'offrit à lui et allant au bas se cogner contre une porte. Celle-ci par son pont-levis au dehors donnait sur certaine rue de la ville, et la gardait à cette heure un soudard appuyé sur sa pique. Or, ayant le page le mot de passe, incontinent la franchit, puis, de joie s'ébaudit. Il était hors danger et plus autre

ne lui restait qu'à aller par quelque recoin dépouiller son féminin accoutrement, lequel en singulière gêne et ennui avait.

Mais ne devait-il pas de sitôt en avoir fini, car de par lui l'attendait encore plus d'une plaisante et déplaisante aventure, comme d'ailleurs l'allons voir.

Or, la rue par laquelle il se trouva alors était, maugré la nuit, toute pleine de gens, lesquels y allaient et venaient avec torches et fallots en mains, tout en liesse, et en avance de la fête du lendemain s'ébattant et rigolant; gens quasi tous étrangers en la ville, n'ayant su y trouver gîtes et tous n'étant de bonne vie et conscience nette, car emmi eux se voyait moults ribauds et ribaudes, gougeats et gouges, truands, malandrins, bohémiens, égyptiacques et autres.

C'est pourquoi, et bien que se fût dissimulé sous sa cape en façon d'être ni vu ni reconnu en sa gente figure, ne tarda notre Sylvio à avoir griève besogne pour préserver en cette méchante foule sa pudique camisia. Au premier carrefour, par elle vint certaine main à l'arrêter, en même temps que disait derrière lui certaine voix éraillée : — Adonc, la ribaude, si tant est que cherches amour et ribotte, ne vas plus loing!

Et en même temps aussi vint certain bras nerveux à prendre le jouvenceau en étreinte, de façon à quasi l'étouffer. Ce dont fut aussitôt celui-ci moult encoléré, puis mis en gaîté de ce que lui advenaient par son chaperon force baisers. Or, par ces baisers, dévisageant son galant, en lui vit tel un de ces piètres malandrins, coupe-jarrets ou coupe-bourse, et gibiers à fourcher.

Ah! la male encontre! et en quelle sorte s'en sortir? car avait le paillard œil libidineux et rude poigne. Lui faire lâcher prise, adonc n'était mince besogne! — fut ce que pensa le Sylvio, lequel ne se sentant de force égale,

s'avisa qu'en ruse peut-être lui en revaudrait, et incontinent l'essaya, disant comme en effroi et de voix haletante : — Adonc me relasche, mon doulx mignon !... me relasche !... Par là ai-je mal besoigné... d'où sont moult archers à mes trousses... Adonc n'est mie temps à perdre, si ne voulons ensemble estre fourchés.

— Ah ! la male heure !... et que seule, tous les diables te fourchent !... fit à ce le malandrin, prenant peur. — Retrousse ta camisia et allonge tes gigues, la gouge ! n'ai que faire d'estre fourché avecques toi !...

Et le page, incontinent lâché, dut rire de la frayeur de l'autre, mais aussi à son sage avis se ranger, en s'enfuyant à toutes jambes.

Pourtant n'alla-t-il tant loin que ne lui advint de nouveau male aventure ; et l'eut cette fois en un contour, où le fit le sort se butter contre une bande de soudards.

Allaient ceux-ci par la nuit, tous ébriés et brayant, comme ânes au pré, chansons à boire et autres.

— Eh ! que je la happe, la bachelette ou ribaude ! s'écria de voix avinée, tel un de la bande, lequel étendant ses bras par devant le fuyard essoufflé, l'y prit comme un oisel au lacet.

— Noël ! crièrent tous les autres, à nous la ribaude !...

— Non point, de par le piot !... est-elle à moi qui l'ai prinse et pour moult galoise la tiens (1) ! dit le premier. — Et pour preuve, vas lui bailler tel doulx baiser par ses gentes badigoinces (2) !

En même temps goba le Sylvio tel vineux baiser, lequel tant puait, qu'il eut mouches au vol tué, et l'eut, lui, en singulier dégoût. — Mais aussi lui vint idée qu'était le

(1) Galante.

(2) Partie du visage avoisinant la bouche.

baiseur par trop chargé en vin pour être solide en jambes... C'est pourquoi incontinent lui fit la jambette; d'où l'autre s'entravant, chancelant, en avant et en recul, alla tomber de cul.

— Bonne lutte! bonne chute!... Noël à la ribaude! crièrent à ce les compaignons ébaudis et s'esclaffant de rire.

Mais n'en attendit pas davantage d'eux leur prétendue ribaude, laquelle ainsi libérée, de nouveau s'élança et tant prestement les traversa, que d'aucuns n'eurent temps à l'empêcher.

Or, courant de la sorte plus fort que jamais, avait en vue notre page, non loin, certaine ruelle, laquelle il estimait, à cette heure, déserte, de façon à ce que pût s'y dévêtir en paix.

Mais, devait-il être encore déçu en cette conjoncture, comme en tant d'autres, car apeine arrivant en ladite ruelle qu'il y trouva du pire.

Certaine bande égyptiacque, soit mécréante, sorcière et paillarde, avait établi là son host, et alors à l'entour d'un grand feu, tels uns y jouaient et buvaient, et tels autres en gaîté dansaient le branle; tous, de par la nuit et la rouge flambée, se montrant d'aspect démoniaque.

Ce qu'ayant vu, le jouvenceau eut peur et se signa, puis voulut rebrousser, mais ne le put parce que déjà d'aucuns lui avaient couru sus, en clamant: A la gouge!... à la gouge!... Et ce, à cause de son féminin accoutrement et aussi du lieu où pouvait seule une gouge à pareille heure s'aventurer.

Adonc, en un rien se trouva assailli par ces dangereuses gens, tous vêtus à leur mode barbaresque, et à faces tant noires que scélérates; desquels pour se défendre, incontinent mit-il la main à sa dague; mais l'avait, damoiselle

Alix, tant bien serrée par son vêtement, que prétendre l'en dégager eût été certes trop longue besogne.

Ce fut pourquoi ne put alors ce brave Sylvio, faire autre que se démener comme un petit saint contre tous ces vilains diables, repoussant l'un, gourmant l'autre et tant bien que mal, de tous se garant. Chose en somme moult difficultueuse, vu qu'à son entour allait se pressant, de plus en plus nombreuse, la gent égyptiacque, avec gambades et gestes en paillardise; car tous le tenant pour gouge tâchaient à le saisir par sa camisia. Ce dont lui fort se défendait, mais qui devait lui arriver et lui advint. Et en cette sorte saisi, tiraillé, puis entraîné, dut s'avouer par eux vaincu et leur crier grâce!...

Inutile à dire que n'avaient garde à ses cris, tous ces mécréants paillards, lesquels, tant le secouant et tiraillant, finirent par le faire aller par terre. Or, là, se crut le pauvret *in extremis*, et d'âme se recommanda à Dieu et de cœur à damoiselle Alix. En quoi fit sagement, car Dieu, sinon damoiselle Alix, en pitié l'ayant eu, alors lui advint en aide. De façon, que s'enfuit soudain à grands cris la gent égyptiacque, parce que soudain était apparu lui courant sus un géant homme, et l'avait assaillie, se faisant armes de ces mécréants mêmes. En cette sorte avait pris par ses mains deux d'entr'eux, lesquels étaient par elles devenus autant d'humaines massues, dont il avait bouté aux autres tant multiples et formidables coups que, n'eût été leur fuite, les eût tous couchés sur place, comme le fit jadis aux Philistins le sire Samson.

Or, ayant besogné de la sorte, et fait place nette, ledit géant homme, par le feu voisin rejeta ses deux humaines massues dont n'avait plus que faire.

Ne dirons que se complurent en la flambée ces méchants égyptiacques, car aussitôt, criant comme pourceaux qu'on

écorche, s'en sortirent quasi roussis, et ce, pour tant bien que mal tirer leurs grègues.

Le Sylvio qui avait témoigné de ces choses en grande joie, surprise et admiration, alors confondait en sa gratitude Dieu et sa tant chière Alix. Et comme ensuite il voulut aussi rendre grâce à son géant et benoît libérateur, vit celui-ci devers lui s'avancer, à cette fin de l'aider à se remettre en pied, puis en la sorte lui parler, et ce de tant retentissante voix qu'on eût dit d'elle une trompe sonnant par la nuit, lui disant : Gente dame ou damoiselle ou telle aultre, céans, en moi voyez vostre chevalier, lequel, en raison des lois et devoirs de sa charge, lesquels veulent qu'en tout bien soit cette male aventure parachevée, prétend de son bras vous estre en aide jusques en tel lieu que vous sièra; au plus loing comme au plus proche, et en toute heure, soit de nuict soit de jour.

Durant ce propos et en outre de l'écouter, le page considérait son soi-disant chevalier et en admiration l'avait, car de sa vie n'avait vu homme tant grand ; mais vainement cherchait à le dévisager, à cause de l'obscurité et aussi de certain bandeau, lequel par un de ses yeux le bandait, et en grande part sa figure cachait. De plus avait en tête, ce géant homme, certain casque, de ceux appelés morions, parce qu'ils sont à la façon des mores, et par lui apparaissait sa tête fort petite, en raison sans doute de son grand corps.

Adonc, après qu'il eut de la sorte parlé en courtoisie, dut Sylvio, à son tour, en courtoisie lui répondre; et lui répondant, bien eût voulu le tirer de l'erreur par laquelle le voyait, et qui lui provenait de son féminin accoutrement; mais ne l'osait de ce que lui-même en vergogne l'avait et craignait d'en être tourné en dérision et moquerie. Ce fut pourquoi préféra-t-il encore feindre être une

damoiselle et en féminine voix lui parler, lui disant : — Très preux chevalier, oncques ne saurai-je grâces suffisantes vous rendre pour le singulier service que vient votre très vaillant bras de me faire, et ce en tel pressant dangier. Or, pour l'heure n'ayant plus aultre à réclamer de vous que la libre poursuite en mon chemin, je prie Dieu que vous ait en sa très saincte garde.

Mais à ce répondit incontinent le chevalier :

— Gente damoiselle, ou du moins telle m'apparaissez de par vostre courtois propos ; serai-je fautif à vous laisser de la sorte seulette courir à nouvelle male encontre, et bien dois-je vous faire la conduite ; en icelle, mut (1) si le faut, aveugle tant y a que vous plaise, et courtois quoiqu'advienne !

Et cela dit, parut le chevalier moult résolu en sa raison et ne vouloir s'en détourner ; ce dont se montra le page fort empêtré.

En effet, que pouvait-il bien faire ?

Se laisser en la sorte au castel comtal ramener, pour lui était fort déplaisante chose, car devait le couvre-feu sonnant y avoir déjà fait porte close, et en pareil état se présentant à la poterne afin qu'on lui ouvrît, était à coup sûr choir de mal en pire. D'autre part, si ne devait pour ce au castel rentrer, en quel lieu devrait-il se faire conduire par ce tant courtois que tenace compaignon ?

Et en son ennui ne savait qu'inventer.

— Adonc, gente damoiselle, d'où vous vient à ne respondre mie ? crut devoir lui dire le géant chevalier, lequel céans demeurait, son grand corps penché, à lui offrir l'office de son bras.

— Adonc m'ayez en excuse, vint finalement à lui répon-

(1) Muet.

dre le Sylvio; ains à ceste heure, par trop attardée, ne sais-je plus en avant ou en arrière aller, ni comment, en ceste nuict, honnestement gister.

Ce dire de la fausse damoiselle alors parut mettre à son tour le chevalier en difficulté; d'où lui vint, en hésitant, de répliquer. — Certes, est moult fâcheuse la conjoncture, parce que, estant estrangier et de ce matin arrivé en ceste bonne ville d'Aix, ne saurais m'y cognaistre en giste. Bien y ai-je le mien, mais en hostellerie, et de la sorte, peu convenient à ceste gente damoiselle. Or, tant y a qu'elle n'en sache aultre, force lui sera à s'en contenter; en retour ma foi de hault baron et chevalier lui jurant, qu'en défaut d'aise elle y trouvera révérence et sécurité.

Cette offre, bien que faite en bénévolence et loyauté, laissa pourtant le page encore fort empêtré. Mais comme lui fallait en somme se décider :

— Adonc, j'accepte, ô mon preux chevalier! fit-il; et de la sorte me fie en vos leïales mains...

Et l'autre de lui répondre : — Leïalement y serez, ô gente damoiselle! c'est pourquoi vous plaise à prendre l'appui de mon bras et de ce pas aller en ceste hostellerie, laquelle est prochaine.

Alors mit Sylvio son bras à celui du géant chevalier, qu'à peine il atteignait, puis tous deux se prirent par les rues à cheminer. Moultes gens de tout acabit y vaguaient encore, ballant et chansonnant en la clarté des torches et fallots, et bien que fussent tous de turbulente humeur et liesse, à cette fois, un chacun s'y rangeait par devant la jouvencelle, fût-elle ribaude ou gouge, mais ayant devers elle tant respectable compaignon.

Et en la sorte cheminant vint le chevalier à montrer non loin à sa fausse compaigne, certain logis de piètre apparence, lequel, bien que portes et fenêtres y fussent

closes. reluisait moult dans la nuit, parce que étaient ses murs tant troués et lézardés, et ses fermetures tant délabrées, que les lumières du dedans au dehors rayaient comme raye l'eau d'un panier.

C'était là le gîte. Adonc ils y allèrent cogner à l'huis, et se le firent ouvrir.

Ah! quel logis que cette hôtellerie, en la ville d'Aix, dite du *Grand-Saint-Sauveur!*

En y rentrant, à cette heure tardive, le voyons par sa salle basse, en la clarté de ses kalens qui s'irradient et louchent par sa vineuse buée, et ce, pour nous montrer des buveurs, rigoleurs et ripailleurs, la nocturne chambrée.

Tous y sont, ces bons fieux, du premier au dernier, ébriés, pêle et mêle grouillant et brayant, qui à l'entour, qui sus, qui sous les tables; tels uns bâfrant, tels autres gouaillant et jouant aux osselets ou à la mourre; d'aucuns se querellant et cognant, mais trestous humant le piot; s'en emplissant, et plein se vidant, et vides, à nouveau s'emplissant. Ah! les laides faces pendardes par le piot violacées, en attendant de l'être par la corde; voix rauques et quasi estrangulées; louches yeux mal voyant et mal vus; enfin, céans, tous coquins, drôles, turlupins et gibier à fourcher, ayant fini de bien faire, et attendant de finir pour avoir bien fait. Tel la main à son couteau, tel la main à sa gouge, et de l'autre tous pareillement levant haut le vineux gobelet.

Mais malséant serait peut-être à vous montrer davantage et plus au menu le lieu et ses gens; d'autant que sans plus y regarder, l'outre-passèrent le chevalier et la fausse damoiselle, et ce, pour prendre par certain escalier branlant, lequel tant bien que mal échelèrent.

Alors, l'hôte qui les avait là en grande considération conduits, vint à leur mettre en main un lumignon, par

la lueur duquel ils pénétrèrent en un corridor enténébré, tout en son long ayant portes de chambres et chambrons, et y marchant quasi à tâtons, finalement parvinrent devant tel une de ces portes, où s'arrêta le chevalier.

Deux soudards, ou mieux gougeats armés, la gardaient couchés contre, et à bouche béante y dormaient. Ce qui occasionna au géant chevalier de leur bouter du pied en leur criant : — Eh! doncques, place!... place!... Et tous deux en tressauts s'éveillèrent, louchant des yeux au lumignon, puis, reniflant et bâillant, de côté se rangèrent.

Alors et auparavant d'introduire sa fausse compagne par l'huis qu'il venait d'ouvrir, le sire crut devoir en la sorte lui parler : — Gente damoiselle, souffrez à céans demeurer jusqu'à ce que sorte de ceste chambre, où il est à dormir, mon féal Canor, car présence d'homme ne saurait estre en ung lieu où vont gister tant doulx et pudiques charmes.

Par devant cet honnête propos s'inclina le Sylvio, ne disant autres, mais riant sous cape de la naïveté de ce bon chevalier, lequel, bien que l'ayant déjà à maintes fois dévisagé avec son lumignon, en son erreur s'obstinait, soit à l'avoir pour gente damoiselle, et lui faisait tant courtoises façons.

— Canor!... féal Canor!... vint sur ce à crier l'autre par la chambre enténébrée; adonc quitte de dormir et en haste sors de céans... M'entends-tu, féal Canor?

Alors se firent par la chambre certains grognements et bâillements, ensuite desquels répondit une estrange voix disant : — Hé! doncques! chier maistre, d'où vous vient en la sorte et à la male heure à m'esveiller? Est-ce l'ennemi par la ville, et l'hostellerie brûle-t-elle?

— Obéis, Canor, et ne m'interroge! répliqua le maître, un peu fâché, et qui revenant à Sylvio, lui dit : —

Veuillez, gente damoiselle, l'avoir en excuse ; est-ce là mon féal escuyer, auquel j'octroie moultes privautés, d'où lui vient parfois le tort à verbiager.

Alors se firent quelques moments en attente, durant lesquels sembla quelqu'un se bouger par la chambre ; puis finalement vint à en sortir certain personnage, lequel se monstra plus estrange encore d'aspect que de voix.

Or, était ce personnage de naine taille, ayant longs bras et courtes jambes, par lesquelles semblait plutôt se traîner que marcher; ayant haute et gibbeuse échine, proéminant sa tête, laquelle apparaissait quasi tant grosse que son corps, de ce qu'elle était coiffée d'une grande salade (1); et en ceste salade se cachant une bonne part de son déplaisant faciès, lequel pourtant montrait son nez long et crochu, et son œil rond comme œil de hibou ; puis, sortant de ses laides babines, deux longues dents allant mordre son nez, lequel aussi semblait vouloir avec son menton se dauber; enfin et pour l'achever en laideur telle que d'effroi fit les enfants pleurer, ayant la peau noirâtre d'un Maure et certain air en raillerie démoniaque.

Comme il eut vu le page, qu'à son accoutrement il dut prendre pour fille, consentit ce disgracieux écuyer à tirer sa révérence et à se ranger de côté.

Incontinent introduisit le géant chevalier, la fausse damoiselle par la chambre et lui en fit, un peu en confusion, les honneurs, car était ladite chambre, de même que le logis, en piètre état. S'y voyait sa muraille en tant de parts lézardée et crevassée que l'eût-on dite prête à crouler, et çà et là, mal la tapissaient quelques armures appendues. Quant à sa toiture, tant et tant était percée, que les étoiles du ciel venaient par elle à regarder.

(1) Sorte de casque.

Ce fut pourquoi, crut le sire devoir dire : — Gente damoiselle, certes n'est mie digne de vous et de vostre beauté, pareil giste ; et tant y a que fortune vous eust amenée en mon loingtain castel, y eussiez trouvé plus aises et commodités. Ains, comme dit le sage, contre fortune bon cœur ! Adonc, céans, sont deux licts ; cest ung où a dormi mon féal Canor, et cest aultre, à moi destiné, et où n'ai gisté, vu que de ce matin seulement suis-je en ceste bonne ville d'Aix, à l'effet du tournoi publié par nostre sire Raymond Bérenguier, que Dieu garde ! Adonc, ce lict, je vous l'offre pour que y preniez tel soulas que vous siéra ; vous souhaibtant à cest esgard doulx sommeil et heureux songes, pendant que veillerons à la porte, moi et mon féal écuyer Canor, à ceste fin que rien ne vienne à vous troubler.

Son hôte parlant en la sorte, Sylvio en curiosité le considérait, et mieux que de prime abord le voyait par la clarté du lumignon, d'où venait-il en admiration, à se dire : — Certes voilà bien un singulier chevalier ; singulier non pour ses discours, fort honnestes et courtois, ains pour sa tant haulte stature, laquelle n'est mie celle d'un humain, mais bien d'un géant ; géant cyclopéen, car un seul œil se voit en son visage ; œil vert comme œil de chat, et brillant comme escarboucle. Par mésaventure, peut-estre a dû se cacher son aultre, sous ce bandeau ceignant son front. Puis, en dessus de son grand corps, comme apparaît petite sa teste et petit et camard son nez, tandis que se monstre d'un pan trop longue sa barbe rousse. Ah ! l'estrange chevalier que voilà ! Et puis par lui, quel air dolent et comme en resverie, lequel lui sied à faire rire. D'aultre part, son piestre habit, par sa simarre escharpée et ces grégailles rapetassées, lui ferait en aumosne une obole octroyer. Ah ! quel singulier chevalier !

Et par ses considérations et réflexions, tant s'émerveillant, que de nouveau s'oubliait à faire réponse aux tant courtois et discrets discours du sire, lequel pourtant avait cessé de parler. Disons aussi que ce temps durant, se prenait de son côté le sire à de nouveau considérer ce page, lequel il admirait et estimait devoir être la plus gente et galoise damoiselle de l'axoise cité, et ne pouvait à le voir s'empêcher d'estre charmé et troublé. C'est pourquoi là haut dans sa petite tête se disait, tandis que plus bas, dans son grand cœur souspirait : — Las ! vais-je céans estre féru d'amour ? et de par qui bien ?... Ah ! male chance !... de par ceste gente jouvencelle, laquelle sans doubte allait à ceste heure en rendez-vous devers son damoiseau et ne saurait en la sorte m'avoir en amour !... Adonc quel sentiment peu sage m'advient là, et duquel devrait mon cœur se garder !

Finalement dut, notre Sylvio, se borner en son admiration pour répondre à ce sire, et le fit de gente façon ; à nouveau lui témoignant sa gratitude, et l'appelant son très preux et courtois chevalier ; le priant en outre de lui faire connaître son nom, lequel devait être des plus renommés, à cette fin que l'eût toujours en rémembrance et le recommandât en ses prières, à Notre-Dame-de-la-Sède, patronne de la ville d'Aix.

Mais à ce répondit le sire, avec souspir et doléances : — Laissez, ô gente damoiselle que céans je n'accède à vostre bénévole requeste. Assurément est mon nom des plus nobles et plus viels de Provence, mais par serment me suis moi-mesme engagé à le taire, fin qu'il soit sorti de certaine disgrâce en laquelle le tient nostre souverain comte, que Dieu garde !... En attendant, aultre en moi ne voyez, comme ne verront tous, que le disgracié chevalier de Malechance, ayant en signe de deuil son escu et sa bannière

voilés. Mais que bientost advienne telle occasion par moi recherchée, et diversement apprendra à me cognaistre ceste gente damoiselle.

Fut dit ce mystérieux discours de tant dolente façon que devait prêter à rire, et fit rire ce page, mais en dessous pour n'être discourtois.

Or, — continua le sire, — m'empeschant mon serment à lui révéler mon plus véritable nom, ne voudra ceste gente damoiselle m'en tenir rigueur et se refuser de sa part à me faire cognaistre le sien.

— Mon nom?... dit Sylvio, un peu hésitant à cette demande que n'avait point prévue : mon nom est... Sylvia.

— Doulx nom! lequel vous sied à merveille! ains me semble estrangier au pays de Provence.

— Ainsi l'est, messire; estant de pays de Catalogne.

— Adonc, répondit l'autre, que reste ce doulx nom gravé en mon cœur et oncques n'en sorte!... Mais que céans ne vous retienne un plus long discours, car se fait par la nuit, l'heure tardive, et plus aultre ne saurais vous dire, belle Sylvia, sinon, de rechef mon souhaibt : Doulx sommeil et heureux songes!...

Et ce disant, mit genouil en terre par devant le page, duquel en galanterie baisa la main. D'où fut pris celui-ci de tel rire fol, que certainement s'en fût trahi, si l'autre l'eût vu; mais, en sa profonde révérence incliné, alors se retirait le géant chevalier de la chambre, de laquelle fermait l'huis.

Or, notre Sylvio de la sorte demeuré seul, trop vite discontinua de rire et ce, pour songer au fâcheux état en lequel le mettait l'erreur, à son égard trop prolongée, de cet honnête chevalier. Par elle se voyait-il découchant du castel comtal, et pour ce encourant la griève punition, qu'entre toutes le plus redoutait.

Adonc, par quel moyen s'en dépêtrer? telle fut la question que plus que jamais à part lui se fit, et ce, en s'asseyant fort las devers certaine boîteuse table, sur laquelle faisait le lumignon vaciller sa louche clarté... et s'y accouda; puis mit sa blonde tête par ses mains, et par elle moult excogita.

Or, étant ainsi, lui vint certaine idée de la clarté même de ce lumignon en sa vacillation, laquelle lui fit dire que si de la sorte elle vacillait, était-ce sans doute qu'elle avait raison à le faire; et que ne pouvait cette raison provenir que d'un vent coulis, lequel assurément du dehors provenait, et céans avait son entrée. Or, qui dit entrée, pareillement dit sortie, soit le moyen par lui recherché en sorte d'en finir avec cette plaisante autant que déplaisante aventure.

C'est pourquoi, se prit-il alors à considérer en singulière attention la part en laquelle allait la clarté vacillant, et en cette part vit certaine lucarne, par le mur haut percée, et l'ayant vue, s'aida d'un escabeau pour de plus près y regarder. Or, la vit bardée et bouchée par gros barreaux et treillis de fer, empêchant que par elle se pût évader.

— Que la confonde Nostre-Dame-de-la-Cède! fit-il, sur ce, désappointé; adonc s'est allogée chez moi, la male chance de mon hoste!... Et ce disant, encoléré, bouta du poing contre ces malencontreux barreaux... Mais aussitôt, — pour lui très agréable surprise et très à point, — vit-il barreaux et treillis se soulever et en la lucarne doucettement se balancer.

Certainement avait été l'obstacle en la sorte forcé par tel un de ces mauvais payeurs, experts à quitter l'auberge sans compter avec l'hôte, et qui avait mieux aimé les barreaux délier que la bourse.

Mais, en sa joie, advint alors Sylvio à quasi bénir ce

maître larron, auquel il ne souhaita que pour ses vieux jours, haut gibet et corde neuve. Puis, ne voulant perdre autre temps en cette admiration, bien vite s'en prit à son féminin accoutrement, lequel, devant le gêner à fuir, lui semblait plus fâcheux encore. Mais, d'autre part, lui pardonnait-il tout le mal que lui avait causé parce que, avant lui, il avait sa chière Alix revêtu.

Adonc, en hâte vint-il à s'en dépouiller, et s'en dépouillant, pièce à pièce, en amour le baisait. Puis, finalement et tout en joie, se retrouva homme et page comme devant, et en main ayant cette petite dague catalane, laquelle lui avait tant fait défaut.

En cette sorte à fuir tout dispos, ne voulut pourtant acconsentir à laisser céans en abandon ces fâcheux mais tant chiers vêtements de fille. C'est pourquoi dut-il alors les lier en faisceau, et par la lucarne au dehors les projeter. En suite de quoi, lui-même jusqu'à ladite lucarne s'éleva, puis, en la façon d'un lézard, s'y glissa, et puis s'élança.

Or, lui advint de tomber en bas sus certain amas de litière par lequel, sans autre mal, se releva, ses hardes ramassa et à toutes jambes s'enfuit.

Les lieux, qu'en cette sorte alors il parcourut, commençaient, vu l'heure tardive, à n'être plus peuplés qu'en ténèbres. Ribauds, truands, malandrins et autres, ayant brûlé leurs derniers bouts de torches, s'étaient finalement éteints dans la nuit. Adonc n'en fut que plus à l'aise le Sylvio dans sa course, laquelle sans autre malencontre au castel comtal l'amena.

Etait le seul, parmi la ville, ce vieil édifice, qui, le couvre-feu depuis longtemps sonné, dardât encore quelques clartés, parce que certaines gens y étaient embesognés en vue de la fête du lendemain.

Mais point ne fut sans difficulté que notre tard-venu

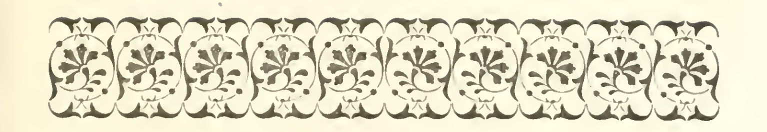
s'y fit ouvrir la poterne et octroyer l'entrée. Dut-il, pour ce, moult parlementer avec les gardes, et recevoir telle bonne lavée de tête de la part de leur chef, à cause de sa fautive rentrée à heure indue.

Adonc et en fin finale, vint notre page à se retrouver en sa chambrette du castel et puis en son lit, où, repassant par ses esprits ses nocturnes aventures, tant plaisantes, lui apparurent que, comme un fol, en riait, et à chacune d'elles plus fort riait, s'estimant alors moult content à les avoir eues. D'autre part, et peu à peu la fatigue, chez lui, l'emportant sur le rire, en vint-il à s'endormir, et ce, en sousriant encore, parce que alors il rêvait de damoiselle Alix.

Durant ce temps, en l'hôtellerie du Grand-Saint-Sauveur, le chevalier de male chance, ou du moins celui que nous avons vu se qualifier de la sorte, silencieusement et ténébreusement se pourmenait par devant l'huis de la chambre, — laquelle à son insu s'était ainsi vidée, — et fidèlement le gardait. A ce même huis, sournoisement dormait sous sa gibbe le gibbeux écuyer Canor.

Et tout en se pourmenant de la sorte sans bruit, de crainte à troubler en son légier et pudique somme la gente damoiselle, — maintes fois souspirait ce géant chevalier, posant sa main sur son cœur et à part lui se disant : — Ah ! male chance !... adonc, de par toi suis-je féru d'amour?





CHAPITRE III

DE CE QU'IL EN ÉTAIT DE CERTAINS PERSONNAGES DE CETTE HISTOIRE; PUIS DE LA DÉPLAISANTE SURPRISE QU'AU MATIN EUT LE GÉANT CHEVALIER ET DE L'ENTRETIEN QUE S'EN SUIVIT ENTRE LUI ET SON FÉAL ÉCUYER.

Or, tandis qu'en cette nuit-là, fors ce bon chevalier et certains vaillants buveurs, dans les tavernes attablés, un chacun dort en son lit couché, qui de dos, qui de face, voire même de côté; tel allongé, tel replié; l'un de ceci et l'autre de cela rêvassant, et les plus sages de rien, pour n'être déçus au réveil; croyons-nous, céans, opportun, pour notre histoire, de faire avec d'aucuns des siens, plus ample connaissance.

Nous en serons d'autant à l'aise devers eux, dans notre propos, que tous étant à dormir, aucun ne saurait y reprendre, soit en bien soit en mal, ni nous en savoir gré ou nous en chercher noise.

Adonc, parmi tous, de qui devrons-nous à préférence tout d'abord vous entretenir, sinon de cette gente Alix, laquelle, en sa chambrette de la tour, à cette heure som-

meille, visitée par certains jolis songes blonds, lesquels, issus de son cœur, volestrent par ses esprits comme parpaillons emmi les roses.

Elle dort de la sorte, ayant ses yeux à mi-clos et sa jolie tête en abandon reposée sus tel un de ses bras, tout blanc et rondelet, lequel en grande part se cache dessous ses noirs cheveux. Un doux sousrire, un peu en mélancolie, erre sus sa bouche avec tel léger souffle, lequel soulève et abaisse son sein de vierge sous sa pudique camisia.

Ah! qu'elle est belle d'amour ainsi! et que son bon ange gardien qui la veille se défende à trop la regarder, car pourrait-il bien se faire qu'en cette douce contemplation il oubliât le ciel pour la terre, et le Dieu créateur pour l'humaine créature. Adonc, si tu ne veux perdre tes blanches ailes, ne la considère en la sorte, bon ange gardien!

Mais qui est-elle cette gente fille dont le front, ainsi en mélancolie, marque à peine seize printemps?... et pourquoi la trouvons-nous par ce castel comtal, attachée en service courtois devers cette haute dame et souveraine comtesse Béatrix? Service certes qui indique noblesse, mais ne lui assigne pas moins tel rang secondaire, là où tout en elle démontre qu'elle devrait tenir le premier ou, à défaut, être châtelaine en quelque fier manoir.

Hélas! le disons, ce n'était par volonté sienne que là se trouvait la damoiselle, mais à cause de mésaventure et ruine en ses biens.

Sortie de noble et antique lignée, que fortune par ses revers avait fait choir en décadence, elle était alors la dernière en la race illustre de comtes d'Estello, seigneurs des Alpines, lesquels avaient pour armes : *D'azur à une étoile d'or*, avec cette devise : *Tant elle brille!*

Son père, noble sire Enguerand d'Estello, dernier comte du nom, était, comme d'ailleurs tous ses aïeux le furent,

grand vassal et féal compaignon des souverains comtes de Provence. Ce qui fit que, lors du différend survenu entre ce Raymond Bérenguier et le sire de Sabran, au sujet de la comté de Fortcalquier, le dévoué vassal dut prendre sans balance les parts de son suzerain.

Quoique depuis longtemps diminué en ses biens, avait voulu le sire, en cette occasion, tenir haut son rang et faire pour une dernière fois peut-être briller en son champ d'azur l'étoile d'Estello. A cet effet avait moults gens de guerre levé et équipé, non tant chez ses propres vassaux, trop réduits en nombre, que parmi les routiers et gens d'aventure, très nombreux alors dans le pays.

De cette sorte parvint-il tant bien que mal à réunir près de cent lances (1), ce qui faisait bien trois cents combattants, et à leur tête s'en vint très fièrement sous la bannière du comte de Provence se ranger.

Inutile à dire qu'il y fut en très bon accueil, si bon que prétendit le souverain comte en honneur placer ce tant brave et dévotieux vassal au premier rang en son armée. Puis on alla par les Alpes à la rencontre du rebelle Sabran dont on surprit les grosses bandes sous les murs mêmes de Fortcalquier. Incontinent leur fut le combat livré et le premier y prit part avec ses gens ce comte d'Estello, y payant de sa personne et de la belle manière; au point que s'il eût été alors secondé, du coup se trouvait la bataille gagnée. Mais, par contre, mal soutenu des siens, plus gens d'aventures et de maraudes que miliciens, et qui, un à un, lâchaient pied, bientôt vit-il ceux de Sabran sur lui l'emporter et en eut grand rancœur; tant grand que n'en

(1) Un homme d'armes, soit une lance, était toujours accompagné d'un coustiller et d'un varlet, et souvent d'un gougeat et d'autres.

voulant reculer, et criant : lâches! felons! couards! à ses gens débandés, toujours allait de l'avant et dans le gros de l'ennemi s'engageait.

Ce que ce souverain comte de Provence ayant vu, et jugeant sa position fort dangereuse, voulut l'en dégager; s'efforçant d'accourir à son aide avec ses meilleurs chevaliers. Mais ne le sut faire à temps, car lui fallut auparavant forcer ce gros de l'ennemi et, l'ayant fait, trouva alors ce brave sire d'Estello déjà porté par terre et, frappé de coups mortels, succombant. Adonc ne put-il faire autre que le relever, défaillant, dans ses bras, et l'ouïr en ses dernières et expirantes paroles, lesquelles furent :

— Sire, vous ai tout donné : deniers, sang et vie, et n'ai plus rien... rien qu'une fille... et vous la donne!... Sur ce, n'ayant plus force à en dire davantage, se tut ce comte d'Estello et à Dieu rendit son âme.

Dut Raymond Bérenguier pleurer ce tant digne et preux vassal, et après cette prise d'armes, laquelle fut pour lui moult glorieuse et se paracheva toute à son avantage, aisément se rappela les paroles du sire moribond, vu que les avait dans son cœur retenues.

Adonc s'en alla au castel d'Estello, lequel était situé aux Alpines et le vit en fort misérable état. D'où lui vint de penser que pour réunir les cent lances qu'il lui avait amenées, avait dû le féal Enguerand dépenser jusqu'à son ultième denier, et en fut ému en gratitude. Ce fut pourquoi, les larmes ès yeux, vint-il alors à embrasser en ce délabré manoir, certaine pauvre et solitaire orpheline, du nom d'Alix, laquelle, toute enfantine, était bien la dernière d'Estello. Et la tenant de la sorte, contre son cœur embrassée, lui dit : — De ce jour, sois ma fille et qu'en toi je m'acquitte de la debte en gratitude que devers ton noble père ai contractée.

Ensuite il emmena l'enfant; et comme elle pleurait en voyant fuir au lointain le paternel manoir, seul toit qu'elle eût encore connu et qu'elle se prenait à aimer en le quittant : — Point ne pleures, mignonne, lui dit le bon sire; car, céans, ma foi te jure que tousjours sera tien ce vieil castel d'Estello, et de même que tu grandiras, je le ferai grand et bel comme belle tu es desjà.

Adonc de la sorte fut amenée l'enfantine Alix au castel comtal, où lui fit bon accueil, cette souveraine comtesse Béatrix, laquelle savait le fait de la noble et disgrâciée orpheline. Quoique d'humeur un peu sévère et superbe, ne laissait la haute dame d'avoir bonne âme, aussi avait-elle été fort émue de ce grand et mortel dévouement du comte d'Estello, sur l'enfant duquel devait sa gratitude se reporter. D'où vint que, tout d'abord, elle plaça devers elle l'orpheline par le même rang que ses propres filles. Puis, comme Alix, déjà jolie, advint en grandissant belle à souhait; plus belle que Marguerite, Hélione et ses autres filles, en eut en son maternel orgueil quelque humeur cette souveraine comtesse; car maintes fois il arrivait que certains seigneurs, estrangers à la cour de Provence, et accueillis auprès de la famille comtale, se méprenaient à l'égard de damoiselle Alix, de ce que la voyaient par le même rang des filles du souverain comte, et lui faisaient de préférence hommage, comme étant de toutes la plus gente et avenante.

Mais tant douce en sa modestie était l'orpheline d'Estello et de tous bien aimée, que quoiqu'en fût la haute dame dépitée, force n'avait à lui en vouloir; car en somme n'en pouvait mais, la pauvrette, de telles déplaisantes méprises.

Pourtant, convint-on, lorsqu'elle fut en âge de quinze ans, que fallait un peu la rabaisser de ce rang trop relevé,

et à cause duquel d'aucuns ainsi se méprenaient. Ce fut pourquoi, crut devoir cette souveraine comtesse l'attacher en service devers elles, mais de façon toute noble et courtoise, en manière seulement que désormais ne pût pareille confusion se faire d'entr'elle et ceux de la famille comtale.

Or, ne parut la gente Alix, avoir été heurtée en sa fierté par ce léger coup que lui était porté, et ce, à cause qu'elle avait en singulière amitié ce souverain comte et sa digne moitié, lesquels, en ses prières, elle bénissait par delà leurs bienfaits.

Pareillement avait en tant bonne amitié leurs filles, qu'elle n'en dut pas moins demeurer comme sœur avec elles.

Advint sur ces entrefaites à la cour de Provence le gentil page Sylvio, lequel était du pays de Catalogne et de la famille des Sylva, c'est-à-dire, de haute noblesse et en apparenté même avec ce Raymond Bérenguier. Mais était sa lignée depuis longtemps déchue en male ruine, et en était ce dit Sylvio le dernier.

Comme il se trouvait alors à peine en état d'adolescence, et en outre pauvre et orphelin, avait bien voulu ce souverain comte le prendre en sa tutelle, et vu son apparenté avec lui, l'avait mis des premiers emmi ses pages.

Or, de par son sang chaud catalan, se montra l'enfant tout d'abord des plus mutins et turbulents, et si n'eût été sa gente figure, sa façon rieuse et son bon cœur en somme, lesquels le faisaient bien advenir de tous, et surtout de cette haute dame Béatrix, laquelle en singulière affection l'avait; sans ces choses, eut-il été pour ses mutineries et vilains tours, bien vite retourné en son pays de Catalogne. Mais chacun alors s'employant en sa faveur, la sévérité du souverain comte s'en trouvait fléchie, et grâce était toujours faite au coupable.

Tant le chiérissait, maugré tout, cette haute dame Béatrix, que voulut faire de lui son gentil page, et le fit; le rapprochant de la sorte de damoiselle Alix, en son service courtois.

Jà avait le Sylvio, distingué, emmi toutes, cette gente fille, que marquait d'ailleurs sa beauté, et l'avait trouvée moult à son gré, mais sans autre effet.

Or, en cette sorte rapproché d'elle; à chaque jour la voyant, souventes fois lui parlant, et à chaque fois davantage se ressentant soit de sa voix douce, soit de son regard doux, lesquels faisaient en lui comme un charme; en oultre, n'ayant eu que trop occasion à l'éprouver par sa bonne âme, toute pétrie en tendresse, laquelle semblait par ses beaux yeux ressortir; peu à peu éprouva le gentil page, à l'égard d'Alix, certain sentiment que n'avait encore connu, et duquel n'eût su même dire ce que retournait. Rien qu'à la voir se sentait-il en liesse, et eût voulu toujours l'ouïr parler. Elle absente, la cherchait son idée, et n'avait cesse que ne l'eût trouvée. Malheur à qui par devant lui eût en mal parlé d'elle; incontinent lui eût sa dague cloué la parole.

Souventes fois lui arrivant à se prendre de querelle avec ses compaignons les autres pages, et avec eux se daubant, suffisait que survînt damoiselle Alix, pour que soudainement se départît de la bataille, et ce en grande confusion; parce que avait vergogne à s'être de la sorte montré querelleur et mutin par devant cette fille, quasi de même âge que lui, ains plus sage et décente.

De même avait dû damoiselle Alix, remarquer ce gentil page, tant mignon, lequel, quoique mutin, lui témoignait de façon naïve et quasi secrète, plus que déférence : admiration tendre.

Pourtant et tout d'abord n'avait-elle éprouvé autre à

son égard que cet amical sentiment en lequel un chacun semblait l'avoir. Puis, soit à cause de leurs naturels contraires ou de leurs situations semblables, s'était sentie attirée en tendresse, elle tant douce et paisible, vers ce turbulent damoiseau; l'aimant jusqu'en ses mutineries, qu'elle avait toujours en excuse.

C'est qu'hélas! n'étaient-ils pas l'un et l'autre orphelins, nobles tous deux et déchus de fortune? Était leur père commun ce bon sire Raymond Bérenguier, lequel en tutelle pareillement les avait. De là advenaient-ils à être quasi comme frère et sœur, et pour ce devaient se chiérir.

Mais ce fut-il bien comme sœur qu'en la suite et peu à peu, se prit Alix à l'avoir de plus en plus chier en son cœur? En sorte que, certain jour, s'étant trouvée seulette avec lui, par la chambre de leur souveraine maîtresse, le gentil page la câlinant vint à lui bailler, comme en folie, moults chauds et appassionnés baisers, desquels eut la damoiselle telle émotion en l'âme que n'eût force à se défendre d'eux, et lui en advint certaines larmes ès yeux; lesquelles larmes baisa comme en ivresse ce fol Sylvio, tandis qu'elle, de voix tendre, lui faisait reproche de ce que trop enfantinement l'aimait.

Puis, durant la nuit que s'en suivit, étant en son lit couchiée, avait la gente Alix encore en l'âme son émotion, au point que n'en pouvait mie dormir, et s'y sentait moult inquiète, avec un grand feu en cette part du visage que lui avait baisée le Sylvio. Puis, en cette inquiétude, par moments lui venait comme une douceur estrange que oncques n'avait ressentie, laquelle jusqu'au profond du cœur lui allait, pour ensuite la laisser toute en langueur et souspirs. Et souspirant disait: — Ah! meschant Sylvio!... Adonc où es-tu?... que tu viennes me dire quels maléfices et doulx poisons as mis en tes baisers, pour qu'en la

sorte me charment et me peinent!... Ah! fol enfant!... ah! meschant Sylvio!... Ensuite et afin de venir à dormir, dévotieusement invoquait Notre-Dame-de-la-Sède, et la priait que lui plust lui restablir la paix en l'âme.

Mais semblait ne pas l'ouïr en sa prière, cette béate Dame-de-la-Sède, sans doute ailleurs embesognée devers plus grande pécheresse que cette simple Alix. D'où vint en somme que dut passer toute cette nuit-là en pareils troubles et insomnies, et qu'au matin, moult alanguie et blémie, se leva tardive, ains belle toujours. Et en singulière crainte avait alors de rencontrer ce magicien de petit page, lequel pourtant elle eût bien voulu voir. Puis quand lui arriva de l'encontrer, en eût tel trouble, par lequel advint toute rouge et ses yeux abaissa.

Mais par la suite, se remit-elle en son habituelle assiette, et eut soin de faire inhibition à ce meschant petit page, que tant elle aimait! de n'avoir plus jamais à lui bailler pareils baisers, tant contraires à la paix du cœur et au nocturne repos.

Mais le Sylvio, lequel n'avait eu trouble, ains charme infini en ces baisers et du depuis les avait en haut goût, souventes fois l'inhibition outrepassait; et alors si elle n'y mettait obstacle, après l'en châtiait fort la mignonne main d'Alix, non tant peut-être, — que lui ôtât pour jamais l'envie d'y revenir.

Adonc, sur ce propos, me le dites en vérité, ô gente Alix, bien était-ce là, comme en votre simple et bonne foi tout d'abord le croyiez, était-ce là de votre part pure amour de sœur à l'égard de ce gentil page?

Et vous de votre côté, mutin Sylvio, nous le dites: bien était-ce fraternels baisers, que ceux en la sorte baillés par vous à cette gente Alix?

Mais pareille question vous étant à tous deux pareille-

ment importune, vous n'y répondez mie. A discrète amour ne saurait convenir indiscrète demande; et la nôtre l'étant, devra être tenue par tous comme non advenue.

Puis, cette belle nuit automnale par laquelle avons laissé notre premier récit, en même temps que ses gens, doucettement s'endormir, est cette nuit-là sur le point de finir.

Déjà, à l'orient de la bonne ville d'Aix, s'est blanchi le ciel, dépouillé d'étoiles, et le voilà maintenant qui de cette même part se montre tout rougissant et déteignant sur le grand Mont-Sainte-Victoire, une à une ses rougeurs; d'où dévalant peu à peu, s'en vont celles-ci colorer en leur lointain le faîte des collines, puis par la plaine jusqu'aux moindres gibbosités des coteaux, puis aussi les nèbles atterries, lesquelles cachent l'aixoise cité et lui font alors comme un voile empourpré.

Ce pendant certain petit zéphir, en sa couche feuillue encore ensommeillé, soudain, tout frais, s'éveille, par ces primes clartés du matin ébloui et ses yeux les frottant. Puis, debout, la rosée de ses ailes secoue; puis, comme un lutin qu'il est, d'un trait s'élance devers la nèble épaisse, et l'atteignant la transperce, d'ici de là, la reverse, tant et tant la déchirant, qu'en peu la disperse, comme fondue dans le ciel bleuissant. En ce même temps apparaît, de son voile dépouillée, cette bonne ville d'Aix, par ses murailles, tours et clochers.

A cette heure, la tient encore le nocturne sommeil; car chez elle rien autre ne bouge ni se fait entendre.

Mais voilà que tel un de ses pointus clochers s'avise à tinter. Sur ce, tel autre de lui répondre en tintant pareillement. Puis tel un encore de se mettre en branle, et tel autre de s'en mêler aussi, et finalement tous ensemble de se piquer au jeu et de sonner à grand bruit par toutes leurs

cloches, bourdons et carillons; au point que la ville en est mise en éveil, et se prend à son tour à bruire; bruyant en cent façons diverses, telles que rumeurs, murmures, clameurs, sons de trompettes, cris d'animaux et autres.

Alors de derrière ce grand Mont-Sainte-Victoire, de rays lumineux et d'ombres tout revêtu, peu à peu vient le soleil à surgir de par son immense et rutilante clarté, laquelle tout pénètre et tout éblouit. De telle sorte que fit alors de par tout grand jour, même par certain ténébreux couloir de l'hôtellerie du *Grand Saint-Sauveur*, où ce chevalier de Malechance, lequel appellerons de la sorte, jusqu'à ce qu'à lui-même plaise nous faire connaître son plus véritable nom, — où ce chevalier s'était en silence, toute la nuit durant, pourmené, et à cette heure encore se pourmenait.

Pourtant, voyant alors cette belle clarté matutinale, puis son féal Canor en éveil, ses yeux écarquillant, et à bouche béante bâillant et au long ses bras étirant; lequel ensuite, fit aïe!t ouf! et e finalement sur son petit séant se mit; adonc, voyant ces choses, pensa le sire qu'en toute honnêteté, courtoisie et bienséance, lui convenait de cogner à l'huis de la chambre, à cette fin d'éveiller la gente damoiselle, tant y eut qu'à cette heure fut encore à dormir. Et tout discrètement le fit par tel léger heurt à la porte, lequel à peine s'entendit; d'où sembla la damoiselle ne l'avoir entendu, car n'y répondit.

Sur ce, étant demeuré en attente, estima, ce bon chevalier, avoir été son heurt trop discret, et pour ce, songea à le renouveler de façon à ce que fît tel convénient bruit.

Et l'ayant fait, à nouveau n'obtint réponse.

— Quel profond et virginal sommeil! vint-il à dire, alors, émerveillé, tandis que d'autre part semblait le féal Canor avoir son très chier maître en ironie.

D'où vint que cogna celui-ci de rechef et plus fort; puis longuement la réponse attendit et de nouveau ne l'obtint.

— De par la corne!... qu'est-ce à dire? et que pensestu de la chose, féal Canor? fit-il ensuite, interrogeant quasi en crainte son nain écuyer.

Or, ayant fait celui-ci certain rire crécélant comme bruit de crécelle, vint en même temps de sa main à se gratter sa gibbe et rien autre ne répondit.

Adonc se prit le sire à heurter encore et plus fort, mais sans autre effet. De telle sorte que n'en sachant qu'excogiter, dut finalement lui-même ouvrir l'huis.

Alors, en son très grand, très profond et singulier étonnement, trouva, comme ce devait être, la cage vide et l'oisel envolé.

— Corne des Cornillons! exclama-t-il sur ce, et en regardant, comme n'y pouvant croire, par la chambre, en tous coins et recoins, tandis que, par derrière lui, crécélait plus fort en son rire le difforme Canor, et allait sa gibbe se grattant, signe chez lui d'une émotion plaisante.

— Oui, de par la corne!... répéta le sire estomacqué, oncques ne se vit tant surprenante chose!... Adonc que penses-tu de ce, féal Canor?... Et est-ce en esprit, nuée, ou fumée de soulfre, ou bien encore par balai de sorcière, que s'est esvanouie de céans ceste gente damoiselle?

— Adonc que va recercher là, ce noble maistre?... répondit enfin Canor, riant toujours en sa manière, et besoin est-il à se faire esprit ou fumée pour issir de céans, ores que s'y voit lucarne ouverte.

— Soit! féal Canor!... répliqua à ce le sire; mais se voit aussi en la lucarne grilles et barreaux?...

— Lesquels sont vains, en lucarne d'hostellerie, ô noble maistre! comme vais en la sorte vous le monstrer.

Et sur ce l'écuyer, auquel ne permettait sa naine taille d'y atteindre, vint à bouter d'une lance par la lucarne; ce qui fit incontinent grilles et barreaux s'y relever.

— Ainsi soit! sage Canor, dit à cette vue le maître en admiration, mais ne renonçant à ses dires; — certes! est-ce là de ta part deviner juste. Adonc, pareillement me dis pourquoi a dû desloger de céans ceste gente damoiselle, ores qu'elle y estait si honnestement traitée, et ce par issue tant difficultueuse que peu convéniente.

— Ah! très chier maistre, telle gente damoiselle, laquelle allait de la sorte de nuict par chemins, emmi ribauds et bohémiens, bien ne saurait estre d'elle-mesme que bohémienne ou ribaude et telle aultre fille de joie et folle de son corps, lesquelles ont coustume de courir sus aux hommes, et les cas eschéant, au dire des escriptures, savent passer par le trou d'une aiguille.

— Paix! Canor, paix!... fit le chevalier par ce propos mortifié; n'as-tu tant vu cette gente damoiselle pour de la sorte parler d'elle en offense.

— Eh! noble maistre, répondit alors le médisant écuyer; pareille fuite de la damoiselle est certes griefve offense de sa part en la vostre?

Ce dernier dire de son féal Canor fit rougir en son front ce sire de Malechance parce que vint à le toucher en la part que se sentait féru. Oui, moult le mortifiait en l'âme cette malhonnête façon d'agir de la damoiselle, et dès lors devait-il l'avoir, comme l'avait lui-même Canor, pour ribaude ou fille de joie, laquelle ne sait ce qu'il en est de faire offense à un courtois chevalier. Par contre, lui l'avait eue en si honnête et débonnaire façon!... l'osant quasi pas déflorer de par son regard en sa gente figure, laquelle sitôt vue, l'avait en la sorte féru d'amour. Mais, à cette heure, ne la tenait-il pas même digne de sa très haute

colère et de son très bas mépris, et s'arrêtait à ce sentiment, ne voulant en avoir autre.

Il en fut pourtant alors distrait par certaine grande sonnerie de trompes et bruit de cavalcade, lesquels s'entendaient au dehors de l'hôtellerie. D'où ému en curiosité, vint-il par la lucarne à regarder et vit dans la rue, chevauchant, enseignes déployées, une nombreuse troupe, laquelle faisait escorte à un héraut d'armes.

Le dit héraut d'armes, richement costumé et blasonné aux armes comtales, dénonçait pour l'ultième fois par cri public le tournoi de ce jour en chaque rue, place et carrefour ; faisant de la sorte devers tous assavoir son lieu, son heure, ses lois et règlements, et en outre proclamait les noms, blasons et devises des très nobles et preux chevaliers tenants en ce tournoi.

Ce qu'ayant jusqu'au bout écouté en singulière avidité, en eut, ce sire de Malechance, comme un frémissement par lequel lança, son unique œil, tels fulgurants éclairs, tandisque très fièrement se relevait tout son corps de par sa géante stature. Puis ayant jusqu'en la gibbeuse échine de son nain écuyer, sa grande main abaissée, vint-il en exaltation à dire : — Féal Canor ! n'entends-tu à ceste heure certaine fatidique voix, laquelle t'annonce qu'est ce jour d'hui le jour où doit des Chantegrillet la male chance finer ?

— *Amen !* répondit en son aigre son de voix, le nain, lequel, ce temps durant, avec la lance de son maître se jouait, chevauchant par elle à califourchon ; *Amen !...* et sur ce fit certain rire ganneur (1).

— L'as-tu en doubte, féal Canor ? demanda le chevalier, duquel s'obscurcit l'œil, à ce rire.

(1) Moqueur.

— Non point! répondit le sardonique gibbeux, ains me revient à ceste heure, que nostre maistre, partant naguères pour Avégnon assiégée, en la même sorte parla, et certes y eut bon heur en ce que tels hauts faits y accomplit, mais y eut aussi male chance, en ce que s'y fit esborgner, et en retour obtint belle ingratitude et singulier oubli.

— Fut la blessure pour moi glorieuse, féal Canor!

— Glorieuse, ains fâcheuse et ténébreuse!

— Quant à l'ingratitude et oubli, céans verrons au juste ce qu'il en retourne... Adonc, en prud'homie, n'augures-tu que devront de ce tournoi me revenir honneur et proufit?

— Augurer, oncques ne fut mon fait, noble maistre, ains, en vostre conjoncture, tel humble advis vous bailler.

— Adonc, le bailles.

— Or, et d'avant tout, vous convient, chier maistre, en ceste bonne ville d'Aix, où seront aujourd'hui moultes gentes et nobles jouvencelles, vous convient à choisir telle noble et gente espousée.

— A ce ai-je déjà songé, féal Canor, avec espoir de vaincre pareillement en ceste part la male chance, car n'ignores-tu combien fut pour moi jusqu'à ce jour, la fortune adverse en ceste difficultueuse entreprinse du mariage; et encore n'en cognais la cause.

— La cause, chier maistre, fut que oncques ne pristes pour ce le bon moyen; et tousjours de mesme faisant, finalement vous adviendra de voir finer vostre noble et fière lignée.

— Eh! à la male heure! fit alors le sire encoléré, choses que trop ne sais, me bailles céans, Canor! et mieux vaudrait à me dire ce bon moyen que tu sais...

— Soit, chier maistre! ains ne saurais sur ce vous dire

aultre, sinon que laissiez vostre féal escuyer s'occuper à la chose.

— Et en quelle sorte ?

— En celle que siéra à ce chier maistre.

— Adonc, as-tu don de charmer?

— Non, mie! tel don mieux sied à nostre maistre.

— Ah! que ne dis-tu plutôt : don de male chance!

— Que plaise à ce chier maistre avoir fiance en moi et suivre en tout mes advis.

— Ainsi ferai-je! Mais j'en reviens encore à ce propos : — Qu'estimes-tu, Canor, qu'il en sera pour moi de ce jour d'hui et du tournoi qui doibt le marquer?

— Que grandes prouesses s'y verront de vostre part.

— Et quels proufits m'en adviendront?

— Ceux qu'espérez et aultres encore, tant y a que vous plaise suivre mes advis.

— Bien les suivrai; et de la sorte, puisse enfin ma male chance finer! En ceste attente, et comme ne doibt s'ouvrir la lice qu'au pardon de midi sonnant, et que, céans, sont prestes et en bel estat, mes bonnes armes courtoises, usons de nostre temps en précaution sage, en allant de ce pas recognaistre le champ-clos, de façon telle qu'en tout l'ayons familier; soit en ses particuliers advantages et desadvantages; car oncques n'ayant eu occasion de combattre en tournois, n'en cognais l'us différemment que par ouï dire. Pédestrement y allons et sans aultre apparat, à ceste fin que ne soit fait marque de nous; car ne devront céans les gens nous juger qu'à la bonne heure et à bonne escient.

Par ce propos fut clos l'entretien du géant chevalier et du nain écuyer, lesquels ayant par après recommandé à leurs soudards qu'ils eussent à veiller aux armes, vinrent tous deux, du même pas, à quitter l'hôtellerie.



CHAPITRE IV

DU GRAND TOURNOI QUI EN CE TEMPS EUT LIEU DEVERS LA BONNE VILLE D'AIX.



LE lieu élu et désigné à l'effet du tournoi, et qui l'avait été par gens experts et maréchaux en ces luttes courtoises, était hors la ville situé, mais peu distant d'elle. Il s'y présentait en un terrain plan, longeant d'une part certains bas coteaux et de l'autre les rives de Larc, gente rivière, moult renommée parce que, aux temps antiques, y défit le Romain Marius les barbares Ambrons.

Or, la lice avait été là établie en la bonne manière, qui est d'être non tant large que longue et unie, en sorte de permettre à chaque champion d'y courir avec égales parts du soleil et du vent.

Par ses deux côtés, sur de grands échaffauds, avaient été dressées les tribunes, toutes aornées en riches étoffes avec force guirlandes en verdures et fleurs; ce qui les rendait fort plaisantes à voir. Deux, entr'autres, s'y distin-

guaient comme étant plus hautes et belles, et par devant elles avaient la bannière comtale avec pannonceaux; ce qui voulait dire qu'elles étaient l'une et l'autre destinées à ce souverain comte de Provence et aux siens, ainsi qu'aux sénéchaux et hauts dignitaires en l'état. Telle autre encore s'y voyait très haute et le champ-clos dominant; ce qui donnait à penser que siégeraient en elle, le sire maréchal et les sires juges du camp.

En amont de la lice et visant les barrières, étaient dressées et de front alignées, de belles tentes, en nombre de douze, à l'usage des chevaliers tenants, et avaient chacune par devant elle un poteau, auquel devaient être attachés et exposés la bannière, l'écu et le destrier de chacun desdits tenants, à cette fin que nul n'en ignorât.

D'autre part se voyait l'entrée au champ-clos, en ses fortes barrières, toute pavoisée avec bannières, banderoles et pannonceaux.

La gardaient moults soudards, devers elle apostés, et seuls devaient les hérauts d'armes ouvrir ses barrières.

Adonc, quand parvinrent notre chevalier de Malechance et son féal écuyer Canor, devers ce lieu de tournoi, y était l'enceinte, tant bien que la lice, quasi désertée. Fors les soudards qui y veillaient, autre ne se voyait par les tribunes que rares gentillâtres, en curiosité accourus des premiers, afin d'y avoir tels postes commodes, que différemment n'eussent eus. Mais devaient-ils aussi y compter longues heures en attente.

Or, si l'enceinte à la noblesse réservée, était de la sorte quasi exempte de ses hôtes, certes n'en était-ce de même en son voisinage, soit par la plaine, soit par les coteaux et les rives de Larc, lieux ouverts à tous venants, et d'où se pouvait découvrir de façon ou d'autre le spectacle de la lice.

Du plus haut au plus bas desdits coteaux et jusqu'au fin fond de la plaine, et de ce fin fond jusqu'en la cime des arbres bordant la rivière, n'y était-ce que peuple et peuple, formant là comme une grande et humaine marée, laquelle s'enflait à chaque affluent des chemins, fleuves humains devenus, et s'y agitait, ondulait avec océanesques bruits, murmures et clameurs.

Puis, en apposite à cette grande agitation et à son alentour, se montraient jusqu'en leur lointain les champs, paisibles et sousriants des dernières joyeusetés de l'automne, par leurs arbres jaunis et leurs montagnes bleues, qu'irradiait un doux soleil.

Et emmi tout ce populax, de la sorte, là, grouillant, se pressant, s'étouffant, trépignant, criant, sifflant, hurlant par curiosité, liesse, plaisir, male aise, impatience ou mutinerie, assurément se comptait plus de la quarte-part du peuple de Provence; en outre, s'entend, des gueux, ribauds, truands, malandrins, larrons, tirelaine et autres gens de male engeance, lesquels ne se comptent de coutume, que pendus aux fourches, et qui s'abattent sur les foules pour y faire leur curée, comme ensuite, sur eux fourchés, s'abattent les vautours, corbeaux et autres oisels de proie.

Or, était-ce merveille pour ce bon chevalier que pareil spectacle de tant de gens rassemblés et en masse pressés. Oncques de sa vie n'en avait tant vu et se sentait comme en vertige à les voir. En outre lui avait-il fallu de force lutter pour n'être en son chemin, comme tant d'autres, entraîné et renversé de par le flot qui le poussait.

Par contre, l'estrange écuyer, lequel semblait y être fait et ne s'en étonnait, à l'aise, derrière son maître marchait, et, par le flot submergé, vu sa naine taille, pas moins n'en allait, et au besoin d'entre-jambes passait.

De la sorte, maître et écuyer finalement en la plaine parvinrent, et là, le maître, poussant, écartant et par fois daubant quiconque lui faisait obstacle ou lui trouvait à redire, et toujours son féal écuyer ayant à ses trousses, finit par s'aposter en certain lieu jouxtant les barrières, et d'où lui fut loisible de voir et reconnaître la lice par son détail. Et incontinent s'y prit à mesurer de l'œil les distances, avec le champ à prendre et la course à fournir; puis y fit la juste part du vent et du soleil. Et ces choses en la sorte faites, les eut en singulier contentement et s'en ouvrit devers son féal Canor, lui disant :

— En vérité, me viennent joie et fierté à voir ce champ-clos, lequel en tout me paraît digne de mes premières armes. D'autre part devrai-je faire en sorte que mes premières armes soient en tout dignes de lui! A ceste heure matutinale, céans, obscur et incognu chevalier, d'avant la vesprée, différemment y serai-je; de façon qu'enfin de moi s'y souvienne cest ingrat et oublieux Raymond Bérenguier, nostre suzerain, que Dieu garde! Mais en oultre, et sus toutes choses, prétends aussi, suivant tes sages advis, féal Canor, ramener de céans, en mon noble logis, telle gente épousée. Puis, qu'en fin finale, en ce jour, périsse la male chance, par devant ma fière bannière en ce champ-clos déployée!

D'éclatantes trompettes qui alors s'entendirent du côté de la ville, vinrent le sire borner là en son glorieux propos, en même temps que fit le populax une grande clameur; le tout voulant dire que le souverain comte de Provence se rendait à cette heure au champ-clos, à cette fin d'y ouvrir en personne la lice.

Or, de tous ces bruits eut ce chevalier comme un tressaillement, car annonçaient-ils aussi pour lui telle heure glorieuse. D'où vint que réhaussant sa géante taille, par

laquelle aisément dominait et voyait en dessus de la foule, alors regarda devers l'aixoise cité, et non loin la vit s'ensoleillant, et en fête pavoisée par toutes ses tours et clochers ; pareillement dut-il distinguer certain brillant et long cortège, lequel des remparts sortait et vers la plaine s'avançait.

— Féal Canor! fit-il alors, de voix émue à son nain écuyer ; — Tous les voici qui viennent, ce souverain comte et les chevaliers tenants!... Ains tu ne saurais en la mesme sorte que moi les voir!

— Peu me chault!... fit l'autre aigrement, par ce que ne voulait que se fit mention de sa naine taille. Puis ajouta : — Tel cas échéant bien saurai me grandir, pour hault porter la victorieuse bannière de ce noble maistre.

Sourit le sire à cette réponse, de laquelle délaissa le fiel pour ne goûter que le miel ; puis de nouveau s'appliqua à regarder venir le cortège. Bellement chevauchant en grand apparat, était alors celui-ci parvenu en la plaine, où se faisait peu à peu à son encontre moult difficultueux le chemin ; et ce, à cause de la grande plèbe, pressée et serrée, par laquelle lui fallait pénétrer, — Noël et vivat! cria-t-elle par devant lui, en liesse et comme affolée, ains préférant se laisser fouler plutôt qu'entamer. Pourtant et à la force, durent les coursiers y faire leur trouée, puis tel pénible et tortueux sillon, par lequel en recul ondula l'humaine marée.

Alors fit véritablement beau voir, de la sorte s'avançant ce très magnifique cortège. A sa tête fièrement chevauchait ce souverain comte de Provence, Raymond Bérenguier, par devant lui ayant ses glorieuses trompettes sonnantes, et ses féaux écuyers et hérauts d'armes portant bannière et pennons.

Il était, en sa personne, revêtu d'une belle cotte de drap

d'or, par dessus laquelle s'allongeait en ses longs plis, le cérémonial manteau d'hermine et d'écarlate. Il avait au front la comtale couronne d'or, et en main sa vaillante épée, toute reluisante et, en sa poignée d'or, aornée de pierres précieuses; enfin montait son plus fier destrier, lequel était, en son riche caparaçon, tout blasonné des armes de Provence, Catalogne et Aragon.

A côté du sire, se tenait sur une belle haquenée, son épouse, haute dame et princesse Béatrix de Savoie, laquelle, bien qu'en l'automne de l'âge, fort belle en ses atours se montrait.

Entre les deux époux se voyait assis sur une douce mule d'Espagne, l'enfantin Raymond Bérenguier, seul mâle de la lignée, et par ce fait unique héritier de la comté de Provence.

Puis venaient, également montées sur des haquenées, et en leurs belles robes de tournoi, les gentes filles de ce souverain comte; chacune d'elles destinée par l'hymen à porter tel royal bandeau: l'aînée, Marguerite, celui de France, par son mariage avec Louis le neuvième, Hélione, celui d'Angleterre, par son époux, Henri III, et Sance, par Richard de Cornouailles, celui des Romains; enfin, à Béatrix, héritière de Provence, par la mort de son jeune frère Raymond, devait son mari Charles d'Anjou, apporter en dot la triple mais fictive couronne de Naples, Sicile et Jérusalem.

En suite de la famille comtale, laquelle était de la sorte la première par le cortège, venait seule, sur une blanche haquenée, l'orpheline d'Estello.

Au différent des filles du souverain comte, se montrait l'orpheline, fort simple et modeste en son vêtement, et n'en était que plus avenante, au point que, la voyant, chacun l'admirait, et se disaient les estrangers: Adonc quelle est-ce ceste gente et tant belle fille?

A quoi ceux du pays répondaient :

— Tant doulce que belle est la gente pupille de nostre souverain comte!

Venait après, faisant escorte d'honneur à ces hautes damoiselles, une nombreuse cavalcade de hauts et galants damoiseaux, escortés eux-mêmes par la noble compagnie des sergents d'armes (1).

Un autre cortège, alors se montrait : celui-là composé des hauts dignitaires en l'état de Provence, ainsi que des nobles familiers de ce souverain comte. Trestous s'y notait, chevauchant le premier, ce grand sénéchal messire Romée de Villeneuve; puis le sire de Cotlignac, très aimé conseiller de Raymond Bérenguier; puis maitre Pierre d'Aulps, son renommé médecin, messire Guy, grand prévôt de Barjols; Roderic, baile de Fortcalquier, et tant d'autres baïles, juges mages, juges bannerets, maîtres rationneaux, viguiers, syndics, consuls et clavaires, lesquels, tous avaient par devant eux, soit leurs bannières, soit leurs huissiers et massiers, et leurs varlets en suite.

A ce cortège faisaient escorte d'honneur les officiers, écuyers et pages de la maison comtale, et parmi ces derniers, se faisait marque de certain blondinet, lequel, tout rieur et mutin, à plaisir s'exerçait à cabrer sous lui son petit destrier.

Ce que lui voyant faire, plus d'un par la foule s'écriait :

— Adonc! bien le voilà tousjours le mesme ce mutin page Sylvio! — Sylvio de Sylva!... reprenait tel autre en grimaçant; — ah! que trop le cognais, à telle male enseigne qu'il a l'aultre jour, par ma boutique, jeté bas le haut-vent. Ah ! la male heure ! dans la cervelle de ce jouvenet (2) est un grand diable allogé!

(1) Garde noble des comtes de Provence.

(2) Adolescent.

Après ce second cortège et en formant un troisième, s'avançait le noble sire maréchal de camp, président au tournoi, avec les juges assesseurs, tous chevaliers bannerets, par devant eux ayant les hérauts d'armes de la lice, lesquels étaient à leur tour précédés de nombreux sonneurs de trompe.

Enfin se montraient, arrivant les derniers par cavalcade, avec grand bruit de ferraille et bannières déployées, les douze chevaliers tenants. Sur leurs fiers destriers, très bellement caparaçonnés, les faisait le soleil reluire de tout l'éclat de leurs armures, tandis que s'agitaient au vent leurs panaches et derrière eux flottaient leurs longues clamydes. Chacun d'eux par devers lui avait rangés sous sa respective bannière, tels écuyers, pages et varlets, lesquels par leur grand nombre faisaient comme une petite armée.

Adonc, bien était-ce véritablement merveille que le spectacle de tous ces cortèges, du premier au dernier, en belle ordonnance, chevauchant, avec grandes sonneries de trompes et trompettes, et les saluait le populax en liesse de tant formidables clameurs, lesquelles, par le ciel s'élevant, devaient là haut tous les saints assourdir, voire même Dieu le père.

Tant bien étourdissaient, en bas, ce chevalier de Malechance, lequel s'en montrait quasi troublé ; car était lui homme rustique, vivant d'ordinaire en solitude et de la sorte ignorait pareils tumultes. D'où lui était venu en son trouble, à se laisser par un remuement de foule, accoler tout contre les barrières, avec son féal Canor toujours à ses chausses.

Adonc ce fut là et de la sorte que vit par devant lui défiler ces très magnifiques cortèges et les eut son unique œil en éblouissement. Tout d'abord dut-il en hommage y saluer ce souverain comte de Provence et son auguste

famille, ains de façon toute platonique, car son salut pour être moult révérencieux, n'en dut pas moins s'y perdre par la foule.

Voulut aussi le sort que vînt en cet endroit à butter, en un faux pas, la blanche haquenée de l'orpheline d'Estello ; d'où ne chuta la gente damoiselle, ains demeura là d'aucuns moments en arrêt. De la sorte eut temps notre chevalier à la voir et considérer ; et de tant noble et douce beauté, toute en fleur de jeunesse, lui vint nouvel éblouissement, par lequel se sentit rougir jusqu'en son morion.

— Par la corne des cornillons!... dut-il en même temps murmurer : quelle humaine créature vois-je!... Ou mieux quel ange du ciel descendu ! Puis, à la fois se retournant et s'abaissant devers son nain écuyer : — Vois, Canor ! lui dit-il, — vois et sache me dire de quelle armure se doibt le cœur préserver, pour n'estre à pareil aspect féru d'amour.

Le nain écuyer, ainsi interpellé, n'étant à même de voir, pensa à regarder d'entre les hautes jambes de son maître, et de la sorte la gente jouvencelle vit, et aussitôt l'eut en singulière considération ; au point que sembla de par son œil vouloir la fasciner, comme le fait l'oisel de proie de l'innocente colombe. Ce qu'avisant, le sire, lui dit :

— Canor ! féal Canor, garde toi à considérer en la sorte telle angeline créature, ou crains par elle d'estre féru.

Maugré ce sage avis, n'en demeura pas moins l'autre en sa contemplation, et ce ne fut que lorsqu'Alix, avec l'aide des varlets, eut fait sa haquenée se relever et en un prompt élan outre passer, ne fut qu'alors que se décida le Canor à répondre à son maître, et le fit de par tel grognement que n'eût sçu le diable lui-même qu'y comprendre.

Mais n'y eut garde le sire ; car d'ores et déjà galopaient tous ses esprits en croupe avec la jouvencelle et ne la quit-

taient plus. De la sorte la vit, sur sa haquenée, très gracieusement traverser la lice, pour ensuite y prendre pied par devant la tribune comtale, et là, vint à s'aposter devers ceste souveraine comtesse Béatrix, mais un peu en retrait d'elle, de façon que la mettait ce retrait comme à part de l'auguste famille. Ce que bien nota notre chevalier, lequel, estranger comme pas un en cette cour de Provence, ne sut alors qu'imaginer au sujet de cette gente damoiselle ; et étant Canor en cette matière ignorant de même, ne pouvait lui advenir en aide. Ce qui fit que dut alors autre part chercher tel un qui pût le renseigner.

Et en cherchant de la sorte, avisa quasi à ses côtés certain personnage de moine, frater à rubiconde face et tout en joyeuseté, lequel, pour être de ceux de Citeaux, pas moins n'en paraissait bon compaignon. A cette heure, frayant avec les soudards des barrières, emmi eux faisait sa gourde circuler à la ronde pour qu'un chascun y humât le piot ; à cet effet, prétendant que par sa sacro-saincte et bachique vertu, leur ferait sa gourde à tous crascher tels jurements, blasphèmes et autres injures à Dieu, dont avait chascun d'eux, de par Satanas, sa gorge pleine.

Or, à tel frocard s'adresser et avec lui deviser point n'était, en ces temps, déroger, même pour un chevalier, tant devers tous était en considération le froc.

Adonc, pensa le sire à converser avec ce moine, et à cet effet, en courtoisie l'aborda. D'où l'autre en courtoisie lui répondit, et se dit fort dispos à lui conter tout ce que lui siérait et davantage encore ; ne lui faisant mystère que, d'avant d'avoir pris le froc, avait porté cuirasse et salade, étant alors des hallebardiers de ce souverain comte. D'où s'ensuivait que, du plus haut au plus bas, connaissait tous ceux de la cour de Provence et les pouvait de la sorte un à un désigner par leurs noms, titres et qualités, devises et

blasons, et n'en n'ignorait aucuns emmi ceux présents à ce tournoi; tels que ce grand sénéchal de Provence, Romée de Villeneuve, lequel alors se voyait en la tribune des dignitaires de l'état, y pourparlant avec tel autre, lequel était ce vieil sire de Caderache, soit le sire le plus plaisant et abondant en joyeusetés et belles réparties que fût en toute la contrée. Et cet autre, lequel en la tribune comtale apparaissait moult empressé devers cette souveraine comtesse Béatrix, certainement était le très renommé sire Bertrand d'Allamanon, tant preux chevalier qu'aimable troubaire...

— Adonc, interrompit le sire de Malechance, que peu intéressait tel flux de paroles, lequel pour provenir d'un frocard plus sentait le piot que l'eau bénite; — adonc, par cette tribune comtale, veuillez à me dire, très chier frère en Dieu, ce qu'il en est de telle gente damoiselle, laquelle se voit apostée en recul de haulte dame Béatrix de Savoie, nostre souveraine comtesse, que Dieu garde!

— Eh! eh! très hault gentilhomme, fit à ce le moine riant, émerveillé; adonc tant fault qu'en ceste cour de Provence, soyez estrangier pour ignorer telle gente damoiselle Alix, noble orpheline d'Estello, la darrenière du nom, laquelle est la chière pupille de nostre souverain comte, que Dieu garde et bénisse!... Allez, allez!... bien qu'estrangier, tant y a qu'au lieu d'estre gentilhomme, comme se voit par vostre air en noblesse et fière tournure, fussiez, ce que ne vous souhaibte, misérable, mendiant, ladre, estropiat ou souffreteux, ah! bien la cognaistriez la bonne damoiselle Alix, de ce que chasque matin vient-elle, par la poterne de ce castel comtal, faire à tous, au nom de nostre souveraine comtesse, abundantes aumosnes, et ce, de tant doulce et advenante façon, que ne sait mie laquelle est la meilleure de l'aumosne ou de l'aumosnière.

Ah ! véritablement !. . tant belle de sa personne que charitable en l'alme ! exclama à ce le sire, admirant.

En ce moment, se fit devers ces discoureurs, certain ricanement provenant de l'écuyer Canor, lequel en même temps vint à dire :

— Adonc, le moine qui tant bien dégoisez, adonc pareillement sauriez dire si telle noble, gente, belle et charitable damoiselle, en ceste cour de Provence, point n'a d'aucuns souspirants, en vue du mariage, s'entend ?

— Non que je sache, répondit à ce le frocard, alors en admiration reluquant ce nain, lequel il eut pour un génie subitement surgi de terre, — non point, car est moult dénuée en biens et deniers l'orpheline d'Estello ; n'ayant aultre du fief paternel que pans de murailles rovinées ; et de tout temps mieux valurent à l'effet du mariage, biens et deniers que vertus et beautés. Adonc, n'ai oncques ouï dire, que d'aucuns aient en mariage la damoiselle recerchée.

— S'ils ne l'ont fait, le font-ils sans doubte à ceste heure, reprit Canor ; car d'ici vois-je tel blondinet page, lequel en ceste tribune comtale, devers la belle se tient et ne la quitte, eschangeant avec elle force sousrires, doulx regards et aultres bons signes.

— Bah !. . . Cestui page ? fit le moine en ricanant ; — adonc ne le cognaissez point ? Ah ! le beau hutin et diablotin !... et ferait beau voir que calinast ceste saincte fille ! D'ailleurs est trop jeune d'âge ce meschant Sylvio, et certainement mieux aime certaines doulces fougasses (1) et fines confitures de la part de haulte dame Béatrix que telle fille, fût-elle de sa personne encore plus gente et belle.

(1) Gâteau provençal.

— Point n'est mon advis ! répliqua à ce l'écuyer, lequel n'avait cesse à regarder par la tribune comtale.

— En vérité ! fit à son tour le géant chevalier, lequel pareillement y regardait ; — bien vois-je aussi cestui page, et me revient fort son air, de ce que jà, en quelque part, l'ai vu ! Et incontinent eut en remembrance sa nocturne aventure. D'où lui vint à dire : — Et si ne l'ai vu lui, du moins était-ce certaine fille, ayant, par parenté peut-être, moult sa ressemblance, et laquelle ai lieu de croire peu honneste et sage, sinon folle de corps.

— Je ne sache ce que prétend dire en la sorte vostre très haulte seigneurie, objecta le moine; ains est-il au sçu de tous que cestui page, noble Sylvio de Sylva, n'a par ce pays aulcune apparenté, fors celle de nostre souverain comte, que Dieu bénisse et garde !... que tant y ait que certaine fille lui ressemble, c'est que lui mesme a semblant de fille de par sa gente figure.

Durent les discoureurs se borner là en leur propos, parce que soudainement en furent distraits par grandes sonneries de trompettes et populaires clameurs, lesquelles alors saluaient à grand bruit l'ouverture de la lice. En même temps, pardevant les barrières ouvertes, publiaient les hérauts d'armes le commun et glorieux défi des chevaliers tenants.

D'autre part, s'asseyaient en leur tribune élevée les juges du tournoi, lesquels étaient tous hauts seigneurs et preux chevaliers, tels que le sire Bertrand de Porcelet, ès qualité de maréchal de camp, lequel était co-seigneur des villes d'Arles, Martigues, Fos et autres lieux ; alors, chef de l'antique lignée des Porcelets, que longtemps firent ses grands biens et alliances, telle une des plus considérables et qualifiées de Provence; et ès qualité de juges assesseurs : noble sire Guillaume de Sabran, depuis peu rallié

à ce souverain comte de Provence, et dont était le nom des plus illustres en la contrée ; noble sire Blacas de Blacas, seigneur d'Aulps, dit le grand guerrier, et l'un des neuf preux de la Provence, ayant en ses armes bien connues, la *Comète à seize rais*, avec cette devise : *Vaillance des Blacas*; et enfin, noble sire de Valbelle, lequel pour devise avait : *Fidelis et audax*, et pour cri de guerre : *Vertu et Fortune!*

Adonc, le défi des tenants ayant été de la sorte publié, tous ces douze chevaliers aussitôt et à la fois vinrent à pénétrer par la lice, bannières en tête et trompettes sonnantes, ayant en brillante suite, leurs nombreux écuyers, pages et varlets, et allèrent de la sorte, au petit pas de leurs destriers, saluer cette tribune comtale de par leurs lances abaissées, et ce, toujours avec grande sonnerie de trompettes et populaires clameurs.

Alors fit très bel à voir l'aspect du champ-clos par toutes ses tribunes pavoisées et gradins étagés, d'où l'assistance, pressée et agitée, semblait en flots humains devoir dévaler ; et les dames y étant en majeure part, toutes parées et de leurs plus beaux atours aornées, et chacune y faisant montre de ses couleurs de tournoi ; en sorte que ladite assistance apparaissait pareille à un bel arc-en-ciel sus terre descendu ; puis, par la lice, tous ces fiers chevaliers tenants, chevauchant en leurs reluisantes armures, flottantes clamydes et ondoyants panaches ; ayant tous de leurs dames les galantes couleurs, et en leur passage saluant de la lance leurs dames et par leurs dames en retour salués et par tous en somme acclamés. Ah ! ce fut là, — le disons à nouveau, — un très magnifique spectacle, et tel qu'on ne devait de long temps l'oublier.

Or, ces douze, en la sorte parvenus à l'autre bout du champ-clos, mirent tous pied à terre ; puis y entra un

chacun dans sa tente, dressée et disposée en façon qu'il y eût repos et soulas. En suite vinrent par le dehors, les écuyers à attacher aux poteaux la bannière, l'écu blasonné et le destrier de leurs maîtres, et ce, en sorte que fussent au vu et sçu de tous.

Ce qui fit qu'apparurent là de très fiers et renommés blasons tels que :

Celui du chevalier d'Agoult, très haut seigneur de Rognes, Volonne et autres lieux, qui était : *D'or au loup ravissant d'azur, lampassé, armé et vilené de gueules,* avec cette devise : *Hospitalité d'Agoult.*

Celui de Roux de Castellane, des plus illustres de Provence, qui était : *De gueule au castel donjonné de trois tours d'or.*

Celui du chevalier de Candolle, chef de la branche italienne des puissants seigneurs de Caldora, qui était : *Écartelé d'or et d'azur.*

Celui du sire de Beausset, chevalier de la ville d'Aubagne : *D'azur au chevron d'or, accompagné de chef de deux molettes de même et en tête d'une montagne de six coupeaux d'azur.*

Celui de Fouquet de Pontevès, très-puissant seigneur de Pontevès : *De gueules à un pont, à deux arches d'or, maçonné de sable, écartelé d'or à un loup ravissant d'azur, lampassé et armé de gueules.*

Celui de Guillaume de Vintimille, très-illustre descendant des marquis d'Ivrée, rois d'Italie, depuis peu établi en Provence : *De gueules au chef d'or, écartelé de gueules au lion d'or, couronné de même.*

Celui de Guirand de Simiane, seigneur d'Apt : *D'or semé de tours et de fleurs de lys d'azur,* avec cette devise : *Sustintant lilia turres.*

Celui de Féraud de Glandevès: *De gueules à trois faces d'or.*

Celui du chevalier Demandols, seigneur de la Paluds : *Écartelé au premier et au quatrième, échiqueté d'azur et de gueules au deuxième, et au troisieme, d'or à trois fasces de sable ; au chef de gueules, chargé d'une main dextre à pomme d'argent.*

Celui du marquis d'Arbaud : *D'azur au chevron d'argent, au chef d'or, chargé d'une estoile de gueules.*

Et enfin celui du chevalier Barras de Barras, très-illustre seigneur de Saint-Estève, qui était : *Fascé d'or et d'azur de six pièces*, avec cette devise : *Vaillance de Barras.*

Et de la sorte, en blasonnant leurs écus, avons-nous publié les noms des douze chevaliers, tenant en ce tournoi, lesquels étaient tous gentilshommes de Provence, ayant un chacun fait preuve de chevalerie et acquis en elle grand renom.

Adonc, ayant été leurs écus ainsi exposés, — tant reluisant au soleil, que semblaient-ils lui rendre rays pour rays, — vinrent à nouveau les hérauts à sonner de leurs trompes, comme faisant leur suprême appel au tournoi. En même temps se fit de toutes parts un grand silence, par lequel chacun regardait du côté des barrières, en attente d'y voir apparaître d'aucuns des chevaliers assaillants.

Or, soit dit en l'honneur de cette brave chevalerie provençale, fut l'attente de courte durée.

En effet, ne tarda le son du cor à s'y faire entendre, tandis que s'y présentait, très-fier sus son destrier, un chevalier, de pied en cap armé et visière baissée.

Le voyant, toute l'assistance en satisfaction bourdonna, pendant que vérifiaient les hérauts devers l'assaillant ses armes courtoises et pareillement son écu, dont ils vinrent ensuite par son de trompes à publier le blason.

Ces précautions d'usage, ainsi prises, fut octroyé au chevalier le libre accès au champ-clos, et incontinent y entra en un bel élan de son destrier, ensuite duquel se prit à parcourir la lice, en y saluant tout d'abord la tribune comtale, puis certaine dame, de laquelle il portait en écharpe sur sa cotte d'armes, les voyantes couleurs. Or, celle ainsi désignée était certaine noble dame Ermansande d'Arlatan, veuve du sire de Lauris. D'où fut reconnu par plusieurs, son chevalier pour être le sire Raymond Laugier, seigneur de Verdache, lequel avait son blason : *D'azur au lion d'or, lampassé et armé de gueules,* et était très jeune d'âge et très beau de sa personne ; puis, disait-on, fort énamouré de cette dame, laquelle était fort belle et supposée en outre, le payer de retour.

Ayant donc tout en son long chevauché la lice, vint le champion, à s'arrêter par devant les écus des preux chevaliers tenants, et les vit et considéra, puis finalement choisit trestous l'écu du sire Barras de Barras, lequel il vint à heurter de sa lance courtoise, relevant ains son défi.

Ce fait de généreuse audace, — car était le sire Barras de Barras renommé pour son insigne vaillance, — fit faire en toutes parts, un favorable murmure à l'égard du jeune assaillant, lequel alors dut tourner bride pour s'en retourner à l'entrée de la lice, où très fièrement se campa.

Cependant et dès qu'eut été de la sorte relevé le défi du tenant, vint à sonner du cor l'écuyer de garde aux poteaux ; ce qui incontinent fit sortir de aa tente le sire Barras de Barras, lequel, sans autre retard, alla à son destrier, attaché au poteau, et l'en ayant détaché, le monta ; puis prit des mains de son écuyer son écu et sa lance, et ce, pour, à son tour, très fièrement par devant les poteaux se camper. Là, mesurant de l'œil, au loin, son téméraire

assaillant, très courtoisement le salua, n'attendant autre pour lui courir sus que l'obligé signal du sire maréchal de camp.

Or, quasi aussitôt se fit ce signal par une grande sonnerie de trompes, à laquelle mêla ses cris en excitation, toute l'assistance.

Alors, ayant pris leur champ, les deux champions coururent, rapides, l'un sus l'autre.

Très belle, très prompte et bien choquée fut leur rencontre; ce qui n'empêcha pourtant l'assaillant de porter d'abord à faux contre son adversaire; d'où vola sa lance en éclats; et ce, tandis que, l'atteignant bellement de la sienne, le faisait le preux tenant, ployer à la renverse, mais non perdre l'arçon; sans doute un peu de par sa volonté en bonhomie, parce que, se sentant plus expert que lui, ne prétendit de la sorte décourager son assaillant, en lui gagnant du prime coup la partie.

Adonc, s'étant à nouveau très courtoisement salués, l'un et l'autre alors s'outrepassèrent, allant à l'opposite prendre leur poste respectif; et à peine y furent, l'un s'armant d'une nouvelle lance, et tous deux pareillement laissant leurs chevaux souffler, que se fit le signal du maréchal de camp, et, à nouveau s'élancèrent les champions par l'arène.

Fut cette fois leur choc des plus violents, et leur rencontre décisive.

Par la singulière force et adresse de son preux adversaire victorieusement atteint, vida l'arçon le jeune Raymond Laugier et roula dans la lice.

Aussitôt et toutes à la fois sonnèrent trompes et trompettes leurs glorieuses fanfares et en une grande acclamation cria la multitude : Noël et vivat!

Durant ce temps, était descendu de son destrier, le sire

Barras de Barras, et, en courtoisie, son adversaire aidait à se mettre en pied, puis en selle. Et cela fait, s'en alla à la tribune comtale, en son chemin, moult acclamé et fêté, et y mit genouil en terre par devant haute et gente damoiselle Hélionne, la cadette au souverain comte, de laquelle il avait, par égard, adopté les galantes couleurs.

Or, le relevant quasi aussitôt, la très fière et heureuse damoiselle, gracieusement lui bailla un bouquet de roses, en retour duquel lui fit son glorieux chevalier tel doux et respectueux baiser.

Telle, en ces tournois d'alors, était la simple, galante et amable récompense par les dames octroyée aux prouesses de leur chevalier.

En suite de cette joûte, de la sorte heureusement parachevée, tant au dedans qu'au dehors du champ-clos, fit l'assistance, succéder à ses cris et vivats, comme un grand bourdon, de ce que tous y parlaient à la fois, chacun son avis propre y disant, et ne voulant y entendre autre; et tel de l'un et tel de l'autre champion y prenaient les parts, se querellant, et de la parole passaient au geste. En sorte que d'aucuns en venaient à se prendre aux cheveux et se dauber; car en pareille occasion a moult le sang chaud ce bon peuple de Provence.

Or, durant ces choses, notre chevalier de Malechance et son féal écuyer, dans la foule pressés, mais bien apostés, avaient dû témoigner de cette passe d'armes, mais de distraite façon. Le chevalier, en ce que son regard, à chaque instant, la lice délaissait pour se tourner devers la tribune comtale, où lui apparaissait cette gente Alix, en tant radieuse beauté que de chacun de ses rays son cœur ardait.

Adonc, était de la sorte déjà féru d'une chaude et saignante amour ce tant grand chevalier, lequel de par sa

stature et force semblait fait pour, en champ-clos, le dieu Mars défier, et non ce petit dieu Cupido, qui de sa taille, à mi-jambe ne lui venait, et pourtant le matrassait; alors que tant y a que lui eut bouté du pied, l'eut, geignant et pleurant, loin de lui rejeté. D'où faut accroire que par l'humaine nature, toute pétrie en contrastes, on ne saurait le cœur avec la taille mesurer, pas plus que la tête avec le bonnet.

Or, comme était ce chevalier, en cette contemplation, son féal écuyer, lequel pareillement avait moult contemplé, finalement vint à l'en distraire, lui disant: — Adonc, noble maistre, trop se voit en quelle amoureuse façon vous tient ceste gente jouvencelle, dénommée par le moine, Alix d'Estello. Et! de par diabolos! n'y saurait-on redire, fors que se faille pour ce desséchier! Non certes! et puisque céans devez prendre femme et que icelle vous sied, adonc la prenez!

— Ah ! Canor ! féal Canor ! répondit à ce le sire, de voix dolente et en un grand souspir; — Ah! crois-tu que céans pourrai-je buter en cet objet du mariage, où tantes fois ai desjà failli.

— Chier maistre, me laissez, céans, vous adviser et conseiller.

— Adonc, fais à ta guise, féal Canor, et vois-moi en ta discrétion, car oncques n'eus tant grande envie à buter.

— Et oncques ne fut, chier maistre, l'occasion tant conveniente; car, céans, devra vostre insigne vaillance, en champ-clos, la belle conquester.

— Las! plus aisément peut-estre conquesterai en leur difficultueux jardin, les pommes d'or des Hespérides! Point n'est-ce qu'à cet effet j'hésite à me mesurer céans avec tel un ou tel autre champion, mais bien avec ce mignon page, que Dieu confonde! et que la damoiselle sem-

ble avoir devers elle en trop doulce façon, car n'a cesse à lui sousrire. Vois-les, Canor, à ceste heure l'un devers l'autre tant rapprochés, qu'en oultre de leurs sousrires, se font leurs doulx propos. Ah! cestui page, comme le nazaréen Samson est devers elle plus fort de par sa chevelure blonde que oncques ne le serai de par ma lance et mon espée!

— Chose qui reste à voir, chier maistre! répliqua Canor, lequel alors changeant son propos, vint à dire : — Mais, céans, le temps passe et ont les trompettes sonné nouvelles et glorieuses joustes; adonc bien est-ce l'heure d'agir et non de contempler.

A ce sage avis, incontinent sentit le géant chevalier sa vaillante humeur se réveiller, et s'en voulut alors de l'avoir en cette jalouse contemplation, si longtemps laissée sommeiller.

Aussi, ce fut en s'exclamant, qu'il vint de sa tonitruante voix, à répondre : — Allons, féal Canor! en haste allons de ce pas nous armer, et que veuille Dieu nous avoir en sa très saincte garde!

Or, ceux de son alentour et de plus loin, durent s'estomirer de tel son de voix, oncques n'ayant oui le pareil, et tous en crainte se rangèrent par devant cet inconnu chevalier, tant géant de voix que de taille, lequel suivait tel nain écuyer. Et nous-même, les laisserons tous deux de la sorte aller, certain que nous sommes en temps opportun de les retrouver.





CHAPITRE V

DE LA SUITE DE CE GRAND TOURNOI ET DES CHOSES ADMIRABLES QUI S'Y FIRENT.

Comme l'avaient bien vu ce chevalier de Malechance et son féal écuyer, le page Sylvio et damoiselle Alix, tous deux en la tribune comtale apostés, autre n'y faisaient qu'échanger regards doux et doux sousrires.

Pour la prime fois, témoignant de ce fier spectacle de tournoi, l'un et l'autre en étaient d'autant heureux et émerveillés, qu'ensemble le voyaient.

En outre, naïvement et glorieusement, prenaient leur part, en cette belle tribune comtale, des hommages et vivats, — encens du pouvoir, — lesquels venaient y saluer en Raymond Bérenguier, le bien-aimé souverain de la comté de Provence.

Leurs postes respectifs devers cette souveraine comtesse Béatrix, les y avait tenus tout d'abord séparés et distants.

Mais peu à peu et comme ne l'avait que trop noté le sire enjalousé, s'étaient-ils l'un de l'autre rapprochés, non tant que pussent de vive voix s'entendre, ains de façon que par sousrires et regards bien s'entendaient. D'ailleurs, entre amants, mieux que paroles, souvent regards savent parler.

Adonc, disait alors à gente Alix, le Sylvio de par ses yeux énamourés :

— Ah ! que belle est mon Alix !... et quel bon heur ai, céans, à l'admirer !... Admirer n'est mie la bonne parole, et dirai mieux : à l'adorer !... Car plus belle que la Virgen Marie elle m'apparaît !... Aux rays de son front s'esblouissent mes yeulx, et, comme pour la prier ai les mains joinctes !

Et avec ses doux yeux, un peu baissés, Alix à son tour de lui répondre : — Ne me regarde de la sorte, ô mon Sylvio! car sous ton regard, qui l'aveugle, vois, s'abaisse le mien !... Adonc, dis-moi comment fais-tu, meschant enfant, pour que, mesme ayant mes yeulx clos, je te voye toujours! Quel charme devers toi as-tu qui me détient et m'affole, moi que tous croient tant prude et sage !... Aussi, pourquoi si doulx sont tes yeulx, et tant mignon es-tu de ta personne ! Ah ! ne me regarde à nouveau de la sorte, meschant !... Vois ! j'en suis toute confuse et me casche !

Et ce disant, en rougeur, voilait Alix de ses mains son visage. Mais venaient ensuite ses doigts à s'écarter, et d'entr'eux, son œil bleu à regarder encore et toujours devers son Sylvio.

Ce qui ne laissait pas moins celui-ci fort chagrin, jusqu'à ce que consentît la damoiselle à lui montrer à nouveau sa gente figure. Et de la sorte se faisait de leur part cet amoureux manège, sans qu'en leur voisinage, d'au-

cuns s'en avisâssent, fors ce géant chevalier, lequel avait motif à le noter.

En outre de leurs sousrires et œillades, tous deux trouvaient encore moyen à regarder ce fier spectacle du tournoi, lequel allait se faisant de plus en plus admirable.

Venaient alors d'entrer en lice, pour un nouveau pas d'armes, trois chevaliers assaillants, à la fois, lesquels étaient les nobles sires Guillaume de Faudran, co-seigneur de Lambesc; Guillaume d'Ancezune, seigneur d'Orange, de Caderousse, Cadenet et autres lieux, et Pierre de Gilles, seigneur de Mousse, tous trois relevant le défi d'un égal nombre de chevaliers tenants et ayant à cet effet désigné les nobles sires de Castellane, de Candole et de Pontevès.

D'entre pareils champions, tous très preux et valeureux joûteurs, devait être ce pas d'armes fort bel à voir, et bien le fut; car à plusieurs fois durent assaillants et tenants reprendre le champ et fournir la carrière, parce qu'en leur assaut n'avait aucun d'eux ni l'arçon vidé ni perdu l'étrier. Ce qui finalement les fit s'acharner et quasi s'affoler en leur lutte; tous s'y ruant, s'y frappant et s'aveuglant par la grande poussière qu'y faisaient leurs destriers. Et toujours allant s'épaississant, finissait cette poussière par quasi les dérober aux regards de l'assistance.

Puis quand vint finalement à se dissiper, elle montra dans la lice ce beau spectacle des assaillants jetés bas et déconfits et des tenants restés fermes en selle.

Aussitôt sonnèrent la victoire les hérauts d'armes, et clama la foule de sa bruyante voix, et par les tribunes agitèrent les dames leurs couleurs, pour la plus grande gloire des preux tenants.

Alors vinrent ceux-ci, par devant leurs dames, chacun à ployer le genouil, et recevoir d'elles leur récompense fleurie et elles recevoir d'eux le doux baiser.

— O mon Alix ! faisait de voix émue, ce temps durant, ce gentil page Sylvio, lequel s'était à catimini fort rapproché de son amie. — Adonc, pourquoi ne suis chevalier, par ceste lice chevauchant sus un fier destrier ? Alors se verraient d'entre toutes briller tes glorieuses couleurs, et toi me baillerais tes belles roses, et moi le doulx baiser !

A ce propos, tout en fierté et amour, alors Alix de répondre au damoiseau par tel un de ses benoîts sousrires, comme seules les ont les femmes, et qui semblent du ciel leur venir.

— Mais, — continuait le Sylvio, — comment se fait-il, non que me plaise, que jusqu'à ceste heure, en ce champclos, ne se soit présenté d'aucun chevalier aux couleurs d'Estello !... Adonc, n'est-elle mon Alix la plus belle?... Et de par Dieu ! qu'elle se monstre, celle qui pourrait le lui disputer en beauté !

— Tais-toi, Sylvio ! tais-toi ! gentil page ! répliquait Alix sousriante, mais d'un triste et doux sousrire. — Hélas ! me vois-tu bien plus belle que ne suis !... Par contre ne voient en moi, les autres, que telle humble orpheline d'Estello, et, certes. ne sauraient mieux voir.

— Estello, c'est estoile, répondait à ce, Sylvio, en fierté... Adonc, est-ce du ciel que descend mon Alix !...

A certain signe en mutisme, que lui fit alors son amie, dut le page en son dire, aussitôt se borner. — Haute dame Béatrix de leur part regardait, et se savaient tous deux tel doux secret, que pouvait tel regard leur dérober.

Adonc, s'étant tu et comme si de rien n'était, vint notre beau jaseur à quelque peu s'éloigner, mais non sans avoir auparavant furtivement de sa main touché la mignonne main d'Alix.

Cependant, en la lice où déjà ils se mesuraient, avaient deux nouveaux champions pénétré. Était l'un le sire

Guillaume d'Arnaud, comte de Paladol, assaillant, et l'autre le sire de Beausset, tenant ; tous deux également renommés pour leur force et vaillance, et chose qui fit surprise, ayant l'un et l'autre de la même dame les couleurs, lesquelles étaient d'escarlate ; c'est-à-dire celles de très haute et gente dame Félise de Glandevès.

Or, fut en longue durée ce pas d'armes, entre tels joûteurs, qui bientôt eurent par devers eux les regards et les esprits de tous comme enchaînés. Car était-ce chose fort admirable à les voir de la sorte se courant sus, s'évitant, puis s'encontrant et se chargeant en force, adresse, et en garde toujours; sans autre défaut ni surprise; de même se livrant par leur carrière à certaines voltes et saillies, lesquelles mettaient l'assistance en singulière admiration.

Adonc, en cettejoûte de preux à preux, devaient finalement ces deux chevaliers s'appassionner ; d'où leurs coups, bien que d'armes courtoises, ne laissaient d'être formidables. En sorte qu'en leur long et bel office, leurs lances s'étant par deux fois rompues, et ce, sans autre effet, durent l'un et l'autre mettre en jeu leurs grandes et fières épées.

Et firent alors beau voir celles-ci en ce nouvel assaut, tournoyant, frappant, parant, et au soleil leurs éclairs projetant, en même temps que, de par leur cliquetis rapide, bruyant, effrayant, lequel s'étendait du plus loin, elles traduisaient devers qui ne pouvait les voir, leur belle adresse et vigueur.

Soudainement et au plus fort, s'éleva de toutes parts un grand cri en admiration et surprise. Venait le sire de Paladol, vidant l'arçon, de choir dans l'arène.

Certain écart de son destrier ayant ce sire mis en défaut, incontinent en avait profité son adversaire, pour, en une dextre estocade, changer le défaut en défaite.

Et de la sorte se trouvait terminée la joûte, de laquelle était le sire de Beausset l'heureux vainqueur. Mais jusqu'alors, prouesse et adresse avaient été tant belles et égales d'entre ces deux champions, que l'admiration de tous à leur égard en demeurait comme en balance, et semblaient, pour ce, les hérauts d'armes oublier de sonner la victoire et l'assistance d'y applaudir.

Or, bientôt s'éleva très chaude et très haute l'acclamation de tous, tant nobles que plébéiens, et ce, en raison du fait de gente courtoisie que ce preux chevalier de Beausset vint à commettre au regard de son adversaire défait; car, étant allé devers ce sire de Paladol, gisant en l'arène et dessous son destrier engagé, ne souffrit qu'écuyers ou varlets vinssent à le relever; ains l'y aida lui-même. Puis lui ayant son bras passé au sien, l'entraîna, bon gré maugré, devers certaine tribune où leur commune dame siégeait; et là, ayant mis genouil en terre, très humblement supplia cette haute et gente dame Félise, que lui plût ne voir d'entre ses deux chevaliers, ni vainqueur ni vaincu; et ce, quoique le déniât ce comte de Paladol, lequel très hautement et loyalement s'avouait vaincu et en la merci de son trop généreux adversaire.

Mais à cette dernière déclaration n'eut garde à s'arrêter la sage dame, laquelle toute gente et sousriante prétendit par contre, faire droit au sire de Beausset; et incontinent le fit, en octroyant à ses deux champions, en prouesse et adresse si égaux, son bouquet de roses en égales parts, puis bien voulut en retour recevoir de l'un et l'autre tel doux baiser. Et ce durant, la noble assistance en admiration, de moult applaudir, et la plèbe de crier : Noël aux preux champions!... Vivat la sage dame!... et les trompettes enfin de glorieusement sonner la double victoire.

Puis, en toutes parts vint l'évènement à se commenter,

et, chose rare, de par tant de gens rassemblés, nul n'y trouvant à redire, et tous à louanger. Mais n'eurent longtemps à en pourparler, car bientôt retentirent du côté des barrières les sons du cor, et par douze fois retentirent, marquant par chacune la venue d'un nouvel assaillant, duquel les hérauts d'armes vérifiaient les armes courtoises et publiaient le blason.

Ce dont grandement s'émerveilla toute l'assistance, laquelle tant de près que de loin en fit diverses et grandes clameurs; et advint en liesse alors que, ayant franchi les barrières, comparurent au champ-clos ces douze chevaliers, à la fois chevauchant, et de la sorte faisant très beau voir.

D'aucuns des anciens, tant de la noblesse que de la plèbe, en vinrent même à dire que : — « Oncques en pays de « Provence, mesme au viel temps du souverain comte « Ildefonse, ne se veit en ung pas d'armes, tant num- « breux assaillants. »

Adonc, ayant ceux-ci chevauché la lice tout en son long, et par leur chemin salué la tribune comtale, puis leurs dames, droit s'envinrent aux poteaux des tenants et communément tous les douze les touchèrent de leurs lances; ce qui valait à dire que le défi, en la sorte relevé devers tous, par eux serait en un commun assaut combattu.

En conséquence, sonnèrent du cor tous à la fois les écuyers des tenants ; ce qui fit incontinent ces chevaliers sortir de leurs tentes, d'où, sans perdre autre temps à admirer le fait, se mirent en selle, et les armèrent leurs écuyers.

Ce pendant, allèrent, de leur côté, les assaillants s'aposter devers les barrières. Puis se montrant des deux parts tous bien campés et dispos, vint le sire maréchal de camp à donner le signal de la joûte.

Alors ce fut vraiment merveille à voir que ces douze sus ces douze s'élançant rapides et bruyants, et par le mitant de la lice s'encontrant en un tant formidable choc, qu'en fut mise la terre comme en ébranlement. En même temps, s'en éleva telle grande et poudreuse nuée, laquelle, sonnant la ferraille, d'éclairs s'allumait.

Ah ! la belle et non pareille mêlée que se fit alors par tous ces preux-là, en cri de guerre s'y ruant, s'y choquant, s'y combattant de la lance et de l'épée, et même avec la rondache et l'estoc ; coursiers s'y cabrant et affolant ; cavaliers portés bas et foulés, se relevant et à nouveau frappe frappant, sans trêve, hors d'haleine, et toujours vaillamment.

A les voir, applaudissait dans les tribunes la noble assistance en transports; et par l'immense plèbe, soulevée, hérissée, se faisait tel immense tumulte en cris et clameurs, qu'on eût dit céans la grande tempeste en l'élément marin.

Or, bien eût duré cet admirable assaut plus qu'humaines forces, si finalement ne fût venu ce sire maréchal de camp à jeter son bâton d'entre les combattants, en même temps que sonnèrent la trêve les hérauts d'armes.

A ce signal, durent des deux parts les champions s'arrêter, et alors le vent qui peu à peu du champ-clos chassa la pulvérulente nuée, laquelle l'emplissait, fit voir la fortune de cette valeureuse mêlée.

Et de la sorte y vit-on, de la part des tenants, l'avantage et la gloire ; leurs douze y étant fermes et fiers restés en selle, tandis que les assaillants avaient trois des leurs démontés et sur l'arène couchés.

Chose qui valut force acclamations et vivats auxdits tenants, lesquels pourtant n'avaient encore de la sorte que la quarte part de la victoire remporté.

Or, pour le moment, à tous étaient octroyés repos et soulas, et en avait la plus part moult besoin, vu que soufflaient tous et avaient peine à se reconnaître, et s'en allaient, un chacun, au petit pas de leurs destriers, reprendre en la lice leurs postes respectifs, et s'y camper de façon à être prompts à recommencer; usant ainsi de sage précaution, car devait être en courte durée leur trève.

En effet, à peine commençaient-ils à se sentir un peu d'aise, que soudain sonnèrent les trompes des hérauts le retour au combat.

Mais il ne sut les avoir en surprise, car aussitôt les vit-on s'élancer de nouveau, roulant en avalanche de fer par l'arène et s'y encontrant en un grand et formidable choc. Puis par ce choc se ruèrent, se mêlèrent, en sorte que leur prime assaut fut surpassé ; et ce, à cause que prétendaient les assaillants leur échec revancher, et que les tenants, rendus supérieurs en nombre, ne voulaient point non plus en vaillance le céder.

Adonc, ce fut à nouveau par une grande et poudreuse nuée que vinrent leurs coups à pleuvoir comme grêle, et ce, avec tel effroyable bruit de coups martelés, qu'on eût dit céans, les cyclopes tous à la fois battant l'enclume en leurs fumeuses forges. Pareillement prétendaient aussi ces preux y forger leur victoire; les assaillants, en telle fougue y allant, que pour être réduits en nombre, les voyait-on doublés en vaillance et généreuse audace.

Cependant semblait la fortune, maugré tout, vouloir leur demeurer adverse en rendant vains leurs beaux efforts. Tout d'abord avaient su les tenants les enserrer comme un cycle de fer, lequel souventes fois rompu, s'étaient à leur entour chaque fois resserré, en sorte que pour s'en sortir, s'y trouvaient à nouveau luttant et combattant.

Or, en cet état se firent de part et d'autres moults hauts

faits d'armes et prodiges en prouesses, par lesquels advenait l'assistance à s'appassionner, et la faisaient de la sorte clamer en excitation ou louange : — Noël et vivat! à D'Agoult, le *loup ravissant* (1)! — Vivat! les roses d'Espinassy (2)! — Tiens ferme, d'Arbaud! que ne pâlisse ton *estoile de gueules!* — Bien frappé et sus à d'aultres, l'Italien (3)! — Vivat! Barras de Barras et *sa vaillance!* — Noël! noël! au *lion* de de Flottes (4)... et bien d'autres cris et dires, lesquels étaient jetés en aiguillon emmi les combattants acharnés et affolés.

Pourtant et en confront d'une égale vaillance, dut finalement le nombre moindre au plus grand le céder, et la victoire aux tenants demeurer. Vaincus, ains en leur défaite glorieusement applaudis, se retirèrent ces preux assaillants de la lice où un à un ils étaient tombés; laissant, quasi sans regret, les autres aller recueillir devers leurs dames une récompense qu'ils leur avaient si bravement disputée.

Alors et sur ce, s'étant en satisfaction levé de son trône, ce souverain comte de Provence très hautement complimenta tous ces chevaliers, soit tenants, soit assaillants, pour leurs prouesses en ce vaillant pas d'armes; mais avait peine à se faire entendre en son discours, tant grande et bruyante était la clameur du populaire en liesse, prodiguant alors à ce bon prince ses noëls et vivats.

(1) Meuble du blason des d'Agoult.

(2) Le sire Pierre d'Espinassy, chevalier assaillant, dont le blason était *d'or à une rose de gueules, pointée de sinople, accompagnée de trois boutons de roses, tigées et feuillées au naturel.*

(3) Ainsi désignait-on Guillaume de Vintimille, depuis peu établi en Provence.

(4) Arnaud de Flottes, assaillant, dont les armes étaient de *gueules au lion d'or.*

Et durant ce temps, profitait le gentil page Sylvio de ce que un chacun avait son attention ailleurs tournée, pour à nouveau se rapprocher de damoiselle Alix, et tout doucettement lui prenait ses mains, lui disant : — Ah! mon Alix, combien suis joyeux de la défaite de ces malvenus assaillants, dont n'avait pas un songé à prendre de mon Alix, — la plus belle des belles! — les gentes couleurs.

Et la damoiselle de sousrire, un peu en tristesse, à ce câlin et quasi enfantin propos, n'y répondant autre qu'un doux regard de son œil bleu à l'œil noir du mignon damoiseau.

Or, à cette heure, chacun, en l'assistance, estimait et jugeait le tournoi fini par cet admirable pas d'armes, que semblait nul autre ne pouvoir égaler en éclat et vaillance. En outre par cette belle, mais courte journée automnale, déjà commençait le soleil à décliner, endorant du couchant les légères nuées. Mais d'autre part voulait la règle du tournoi que jusqu'à soleil couché, demeurât la lice ouverte et le défi des tenants maintenu; et ne pouvait en vérité se qualifier soleil couché, ces prémices dorées de son déclin.

Mais, en bonne foi, se disait chacun qu'à pareille heure, ne serait nul chevalier si mal avisé à venir par la lice, lui frais et dispos, assaillir tel un des tenants fatigués; que bien que le voulût la règle du tournoi, ne serait pareil procédé recevable, et que fût-il deux fois victorieux, ne saurait-on en bonne sorte applaudir à tel champion indélicat.

C'était aussi pourquoi ne songeaient alors les hérauts d'armes des barrières à sonner de leurs trompes; et finalement, ne le firent que pour la bonne règle; dénonçant pour l'ultième fois, du levant au ponent et du septentrion au sud, ce fier défi des tenants, et annoncèrent en outre qu'à soleil couché serait accompli le tournoi.

Or, comme l'avaient tous bien prévu, demeura l'appel pour lors sans effets; nul assaillant ne se présentant au champ-clos. En sorte que par l'assistance, ne pensaient autre les gens qu'à quitter le lieu, pour à la ville s'en retourner et y festoyer en l'honneur des vainqueurs et en la consolation des vaincus, quand soudain vint à sonner par l'air tel formidable son de cor, en même temps que se présentait aux barrières, s'y profilant en noir sur l'écarlate horizon, un géant chevalier.

En singulière hâte semblait celui-ci y arriver; devers lui ayant certain nain écuyer, lequel portait bannière, puis en sa suite, trois soudards et un varlet, tous mal nippés et mal montés.

A telle inattendue et tardive venue, s'éleva par l'assistance, en celle des tribunes surtout, grand murmure en étonnement et défaveur.

— Adonc, s'y demandait-on, en toutes parts, que vient faire céans, à pareille heure, ce tard venu, sinon rechercher en la lice, tels faciles avantages, lesquels devront compenser sa faiblesse et couardise!

— Eh doncques!... disaient ceux de l'avoisinance des barrières qui de près le voyaient; quel estrange champion est-ce? De par sa taille trop haulte, le prendrait-on pour géant sicilien!... — Tant grand que mal venu! répondaient d'autres. — Voyez son destrier, criaient les plus proches; tant est de trop petit qu'est de trop grand son maistre, et par ses maigres costes bien se voit que mange moins que ne boit! — Et de ce bel assaillant pareillement l'armure admirez!... n'a ni cuissards, ni brassards, tout comme celle à Botbold (1) de qui sans doubte l'a volée. — Et est-ce fort à croire, car doibt-on l'estimer Roquerol,

(1) Premier comte d'Arles et de Provence en l'an 900 de J.-C.

Turlupin ou Cagnard (1) non tant que chrestien. — Eh! voyez son escu lequel est voilé, et sa bannière ployée, en mystère ou disgrâce! — Par Nostre-Dame-de-la-Sède! le déplaisant champion que voilà! — Dites couard et tard venu! — Pareillement mal venu! car lui fera la lance du tenant grandement l'arène mesurer, d'autant que lui est grand! — Eh! eh! par contre, regardez quel nain escuyer! Jésus doulx!... n'a mie face humaine! — De plus est gibbeux comme pas un! — A dû Satanas lui bouffer par l'échine!

— Adonc, le gibbeux, garde-toi à nous reluquer, car ne peut ton mauvais œil que mauvais sort jeter! — Eh! mais, qu'a son maistre pour, à ceste heure, devers les hérauts d'armes tant et tant dégoiser; le dirait-on à confesse! — Point ne voit que va le soleil à se coucher! Adonc, que lui n'y va de mesme?

Durant qu'en la sorte se faisaient tels malveillants propos, dires et brocards à l'encontre du nouveau champion, était celui-ci devers les hérauts d'armes des barrières en très longs pourparlers, à cause qu'il se refusait à ce que fût céans publié son blason; et pour ce, lui refusaient les hérauts l'entrée en champ-clos. Et comme s'obstinaient les deux parts en cette contention et prétention, durent finalement en référer au sire maréchal du camp, lequel, la chose ouïe, et vu la règle du tournoi qui ne l'avait en tout prévue, la jugea en faveur du géant et mystérieux chevalier; d'où vint qu'incontinent lui furent ouvertes les barrières.

Ce que voyant, l'assistance en fit connaître son déplaisir par moults murmures; mais qui se changèrent quasi aussitôt en un grand rire, de ce que tous purent voir alors l'assaillant, lequel faisait son entrée en champ-clos.

(1) Sobriquets donnés aux hérétiques de Provence.

Et pour de vrai, bien était-ce à rire de voir ce grand chevalier, plus grand que ne veut humaine nature, lequel était armé à l'ancienne, et de la sorte avait large cotte à grosses mailles, sans brassards ni cuissards, petit casque ou heaume, sans panaches, lambrequin ou autre, le tout le faisant ressembler à cette bête, appelée tortue, laquelle a petite tête et grosse carapace. En outre, montait-il certain courtaut et déplaisant destrier, lequel on eût dit plutôt fait pour virer la meule que pour en ce fier tournoi parader.

C'est pourquoi allaient de partout bon train les rires avec force brocards et quolibets à l'adresse de mal venu champion, lequel pourtant son chemin faisait sans en montrer autre, sinon certaine hésitation en son allure, laquelle plusieurs prenaient pour couardise, quand, par contre, était-ce l'effet d'une grande colère que lui causait ce vilain accueil, et dont par moment venaient tous ses membres à trembler.

Sur ce, étant arrivé par devant la tribune comtale, dut le chevalier, à son suzerain tirer sa révérence, et en telle gaucherie le fit que ce fut pour tous à qui de plus belle en rirait. En outre vint-on alors à noter que par lui avait les couleurs de sa dame, lesquelles étaient d'azur, et de plus afin qu'on ne s'y méprît, les avait blasonnées de par certaine grosse étoile d'or; soit de la sorte les armes renommées des comtes d'Estello, ou de leur gente héritière. D'où s'augmenta encore le rire, car d'entre la mignonne damoiselle et ce géant chevalier tel discord ressortait, que les moins ganneurs (1) y eussent trouvé sujet à raillerie.

Et comme de son naturel l'était moult le bon sire de Caderache, lequel alors se trouvait tout proche Alix,

(1) Moqueurs.

rieusement vint-il à lui dire : — Adonc, mignonne, quel grand chevalier vous advient là ? Pour vous seule, le gardez et n'en faictes mie part aux aultres ?

Mais déjà avait la pauvre Alix, ces choses bien vues et notées, sans y pouvoir autre comprendre, fors qu'elle devait pareillement prêter à rire. D'où lui venait certaine confusion, qu'augmenta le propos du sire, lequel la fit moult rougir.

D'autre part, voyant ce, le page Sylvio s'était pris de grande colère, par laquelle avait blémi, puis porté la main à sa dague, et ce, tour à tour regardant ce géant chevalier, les rieurs et toute l'assistance. Ah ! c'est que n'entendait, l'énamouré, à l'encontre de son Alix, ni affront ni raillerie.

Adonc, ayant de la sorte le champion fait hommage à son suzerain, pareillement vint à le faire à la gente orpheline d'Estello, par devant laquelle inclina sa lance en galanterie, ains de nouveau tant gauchement, que dut-on à nouveau en faire gorges chaudes. Ce qui à la damoiselle, causa tel grand trouble qu'elle ne put quasi plus contenance garder, tandis que ce Sylvio, tant et plus encoléré, ses deux poings montrait au déplaisant chevalier. Bien que par sa géante taille reconnût-il en lui son courtois défenseur de la nuit passée, tant l'emportait alors sus sa gratitude sa colère, que volontiers eût-il dagué celui qui de la sorte son Alix mortifiait.

Or, semblait l'autre ne rien voir de ce qu'il en était, et par son petit destrier trottinant, allait tout au long de la lice comme une grande tour qu'une souris eût portée. Mais, si n'avait apparence de voir, par contre bien voyait. D'où son impotente colère, à cause du trop nombre des rieurs et ganneurs, ne faisait que s'augmenter.

Adonc parvint-il de la sorte par devant les poteaux des

tenants, et, comme de rage, incontinent leur courut sus, les prenant en écharpe et de la sorte à tous leur boutant de sa lance, pour montrer que tous en un égal et commun défi les avait.

Or, à ce fait inattendu, de folle jactance, que n'avait même songé à prévoir la règle du tournoi, advint toute l'assistance en surprise, puis en tel silence, par lequel était un chacun à se demander si fallait encore rire ou bien admirer; et d'aucuns hésitaient; et pareillement hésitaient à sonner du cor les écuyers des tenants pour l'annoncer à leurs maistres.

Mais le fait, pour être jactant et fol, pas moins n'en étant réel, durent en somme les écuyers l'avoir pour tel; ce qui fit que finalement vinrent tous les douze à sonner à la fois; et sortirent de leurs tentes les douze chevaliers tenants.

Or, advinrent ceux-ci tous en admiration à l'aspect de ce géant chevalier, lequel venait de la sorte relever seul le défi d'eux tous; puis pensèrent qu'erreur avait été faite de sa part pour la manière de relever leur défi, et devers le sire maréchal du camp en référèrent.

Alors, avisant de même, manda ce sire, un héraut d'armes devers ce novice champion, — lequel très fièrement se tenait par le mitan de l'arène campé, — à cette fin, que fit connaître sa plus véritable intention.

Adonc, ayant ouï ce héraut d'armes en sa requête, point ne fit attendre le géant chevalier sa superbe réponse, et pour que nul n'en ignorât, la fit de sa plus haute et formidable voix, laquelle encore tout émue de colère, dit: — Va-t-en, héraut d'armes, à ce sire mareschal du camp rapporter que bien prétends-je, céans, ensemble et non séparément, tous ces chevaliers tenants assaillir et à tous leur faire mordre la poussière. Pour ce, invoquant Dieu et ma dame, lesquels devront me prêter force et vaillance!

A cette tant grande bravade, qui du plus loin s'entendit, s'émut l'assistance en murmures divers, qui pour, qui contre. — Nostre foi ! y disaient d'aucuns, tant bien se pourrait qu'à nos preux taillast, tel géant, non mince besongne; car oncques ne se vit son pareil en corporence et force de voix! — Ah! que nenni! faisaient tels autres, car déjà se voit, dessus son cavalot d'araire, son grand corps prêt à dévaler, et va faire beau voir tel arrogant, de tout son grand long par l'arène couchié!

— Tel n'est mon advis! — Tel est le mien, compère!

Cependant avaient ouï les tenants la fière bravade et l'avaient eue, qui en dérision, qui en dédain, estimant fol celui qui l'avait faite, — et ne voulant même avoir égard à sa géante taille, laquelle par contre ils étaient portés à railler. Ce fut pourquoi, lorsque vint finalement à se faire le signal du pas d'armes, et afin que ne se prévalussent de leur nombre, se portèrent en une seule et même rangée, de manière à ne présenter à l'assaillant qu'un seul d'entr'eux à combattre, et en cette sorte s'avancèrent dans la lice.

Déjà s'y voyait d'autre part, leur courant sus, leur audacieux adversaire, lequel comme ouragan allait de par son petit destrier.

Adonc s'y fit le choc, terrible en sa violence; à tel point que fut comme enlevé celui qu'en cette sorte vint l'assaillant à choquer. Allèrent, lui et son destrier, dévaler par vingt toises en l'arène; et les écuyers accourus pour le ramasser, en tant mal état le trouvèrent que durent faire hâte à le porter jusqu'en sa tente, de crainte qu'en chemin ne trépassât.

Sur ce, émerveillé, cria la plèbe : Noël et vivat! tandis que, par les tribunes, semblaient les gens nobles consternés, car après avoir tant ri de lui, alors leur faisait quasi peur cet estrange chevalier.

Quant aux autres tenants, qui de la sorte avaient, sans choquer, fourni la carrière, ne faisant autre que témoigner du fait, plus ne songeaient à railler ou dédaigner, ains à se concerter afin de parer à telle male encontre.

Or, n'eurent-ils loisir à ce, car déjà revenant à fond de train sur eux, leur redoutable assaillant, autre temps ne leur laissant qu'à se garder et lui faire tel accueil que pourraient.

Adonc, devait être pour tous admirable en efforts et prouesses, le pas d'armes qui de la sorte s'établissait.

Plus que jamais pareil à cet ouragan qui sous lui tout renverse et foule, alors fondit le géant champion sur les tenants; de même qu'à leurs écus, en écharpe les prenant, et du prime choc trois d'entr'eux culbuta et sur le corps leur passa, en outre alla sa lance atteindre un quatrième, lequel en fut tant violemment projeté, que se vit par l'air comme un hochet cabrioler.

Ce que voyant, tous ceux de la plèbe crièrent au miracle, et le crièrent à plein gousier; car ayant été des premiers à le décrier, devaient être alors les premiers à acclamer ce preux non comparable. — D'autre part, s'en prenant aux tenants, tournaient devers eux leurs rires et brocards; et de la sorte leur criaient : — Eh! eh! ont trouvé ces preux, chaussure à leur pied et bonne mesure à leur lance! — Pour ce qui est de mesure, ont pris d'aucuns d'eux celle de la lice! Hé! doncques, les y voyez les paresseux tout de leur long couchiés! — Adonc! pour les faire se relever, allez-y, compère, à chatouiller leurs pieds!... Et tels autres dires en railleries, lesquels entendus des tenants les faisaient de colère se transporter et s'affoler.

C'est pourquoi, au nouvel assaut pour lequel leur retournait sus le géant chevalier, rapide comme éclair par

son petit destrier, lequel d'aucuns estimaient devoir être démoniaque, de ce que semblait faire feu par ses naseaux et ses pieds, — à cet assaut, vinrent tous ensemble les sept tenants, restés en selle, à accueillir leur terrible assaillant de la plus impétueuse façon, et l'enveloppèrent par tel étroit et poudreux tourbillon, en lequel, avec leurs cris : Sus!... sus au géant!... pleuvaient comme en tempeste de grêle, coups de lances, coups d'épées, en taille, en estoc, en tête, avec heurts et ruades des coursiers.

Mais, d'autre part et comme en prévision de tant bel accueil, avait leur adversaire laissé sa lance en abandon pour s'armer de sa grande épée, laquelle alors en force et adresse faisait, par ce tourbillon même, tourbillonner, et tels formidables coups y portait, en même temps que tels autres parait. Puis faisait sous lui pareillement sa partie son petit destrier, lequel de par l'assaut endiablé, y allait par sauts, tressauts, soubressauts, avec telles ruades que, ceux en ayant une fois goûté, comme peste les fuyaient. Bientôt se fit de la sorte le complet désarroi des tenants, en lequel tels uns vidaient l'arçon, tels autres par leurs coursiers affolés, maugré eux, au loin se dérobaient. D'où vint en somme que finalement demeura seul le géant chevalier par l'arène victorieusement campé.

Alors pour lui quel grand triomphe! car au vu de tant prodigieux et non pareils exploits, s'était l'assistance enthousiasmée, et en faisait une seule et glorieuse clameur, par laquelle jetaient les dames leurs bouquets, et les hommes leurs bonnets ; criant tous à s'égousier : Noël et vivat au géant chevalier!

Et ce durant, vit-on au champ-clos s'avancer certain nain écuyer, lequel jusqu'alors s'était tenu coi devers les barrières, y témoignant, sans autre remarque, des hauts faits de son maître.

Adonc, sur un piètre roussin monté, et en main portant certaine bannière ployée, vint-il alors dans la lice, à saluer le glorieux chevalier. Puis ayant mis pied à terre, fit par devant lui sa bannière au vent se déployer, et par le mitan de l'arène très fièrement la planta. Alors, du vesper s'épandit tel radieux reflet, lequel sur la bannière fit briller le vieil blason des sires de Chantegrillet. En d'autres temps moult célébré, mais du depuis déchu en oubli, à peine si d'aucuns en l'assistance reconnurent ledit blason, lequel portait : *D'or, semé de grillons de sable, au chef d'azur, chargé d'un croissant d'argent,* avec cette devise : *Ad sidera Cano!*

Or, ayant ainsi fait, vint le nain écuyer, par sa voix de crécelle, à dénoncer au nom de son maître le même défi que celui des tenants, et cela en la bonne règle, parce que ayant conquis sur lesdits tenants, leurs lieu et place au tournoi, avait droit l'assaillant à pareillement leurs attributs s'arroger.

Ce qui de nouveau, fit en admiration clamer l'assistance, mais non se présenter tel champion lequel voulût relever le défi. D'ailleurs à cette heure, s'étant le soleil éteint en son couchant, dut le sire maréchal du camp déclarer les barrières closes et le tournoi terminé. Puis étant ledit sire descendu de son siège élevé, vint par la lice à complimenter le victorieux chevalier, et en honneur lui tenir l'étrier, pour ensuite lui donner telle accolade ; et ce, tandis que sonnaient les hérauts d'armes sa gloire à grand son de trompes, et la foule de par ses mille et mille voix.

Alors, ayant relevé la visière de son heaume, vint ce sire de Chantegrillet, à se diriger, non tant gauchement cette fois, devers la tribune comtale, où par devant gente et noble damoiselle Alix d'Estello, son genouil ploya.

Ce dont, maugré sa grande modestie, la damoiselle ne

put s'empêcher d'avoir quelque joie et fierté, car de naguère pauvre dédaignée, aprésent elle se trouvait d'entre toutes la plus glorieuse et la plus enviée.

Adonc, ce fut de bonne et charmante grâce et de par sa pudeur toute encolorée, que vint-elle à octroyer au preux chevalier son bouquet de roses, et en retour reçut de lui le doux baiser.

Ce que voyant, l'énamouré et enjalousé Sylvio eut maugré lui tel dépit, duquel devint tout blême. Mais comme d'autre part aussi vit-il le sire en son déplaisant et éborgné faciès, quasi aussitôt se prit de sousrire, à part lui se disant : — Quoi qu'advienne, ce preux sire de Chantegrillet, devers mon Alix, devra rester tel le chevalier de male chance.

Pareillement vit le sire ce gentil page, mais n'eut loisir à mieux le reconnaître; d'autres soins ailleurs l'appelant; car cette prime et douce récompense en la sorte obtenue, telle autre ambitionnait, laquelle l'attendait devers ce souverain comte de Provence; et incontinent alla l'y rechercher; et y étant, très humblement par devant son suzerain s'agenouilla.

Or, quoi que le tînt pour être de ses vassaux, doutait encore Raymond Bérenguier d'avoir en quelque part vu tel géant chevalier; lequel pour ses hauts faits alors moult admirait. Ce fut pourquoi l'accueillit en grande faveur, lui disant belles paroles en louange et honneur, et l'invita aussi à quitter par devant lui telle humble posture.

A quoi répondit l'autre, que prétendait demeurer en la sorte jusqu'à ce que l'eût son suzerain ouï en sa requête.

Et incontinent ce souverain comte lui assura que, quelle que fût, d'ores et déjà prenait en bonne part sa requête.

Alors, de sa sonore voix, vint le géant chevalier à lui

dire : — Très hault, très puissant et très amé suzerain, Raymond Bérenguier, cinquième du nom, que Dieu garde ! céans, se tient à vos pieds prosterné, tel dolent sire Palamède Cornillon, hault baron de Chantegrillet, co-seigneur de Ventabren et aultres lieux, vostre très féal vassal, lequel a cru devoir en ce tournoi se présenter, escu et bannières voilés, et ce en deuil de s'estre vu devers son suzerain, deschu en oubli ou disgrâce. Or, ne sachant la bonne raison à tel malheur, vient-il céans la rechercher, à ceste fin que fautif ou aultre, s'amende ou se discoulpe.

Et ayant parlé de la sorte, se tut le sire, pour s'humilier encore davantage.

Advint par ce discours en singulière surprise ce souverain comte, lequel sembla ne savoir qu'y répondre. D'autre part, lui revenait certain pensier, lui faisant comme remembrance de ce géant chevalier.

Pourtant dut-il finalement lui répliquer, lui disant que, tant y eût qu'en oubli l'eût, était certes non volontaire pareil oubli de sa part. Quant à ce qui était de sa disgrâce, ne la savait et ne pouvait l'accroire ; qu'au demeurant lui saurait gré d'être par lui, à cet égard, rétabli en mémoire.

— Souverain comte, répondit alors le chevalier ; adonc, ne vous souvient des remparts d'Avégnon assiégée, et de certaine embusche, par laquelle sous le trop grand numbre faillit vostre insigne vaillance à succomber ? En vostre entour mouraient moults féaux chevaliers, tous criant : — Sauvez le comte de Provence ! Sauvez !... Et à ce suprême cri, tel aultre respondit : — *Sus ! et cogne Chantegrillet.*

A mesure qu'en la sorte parlait le sire, revenait en remembrance Raymond Bérenguier, lequel grande joie en avait. — Eh ! de par Nostre-Dame ! vint-il à s'écrier,

quand eut fini l'autre son propos, et en même temps que l'embrassa. — Adonc, soit loué Dieu, qui enfin devers nous vous amène, nostre très chier vassal et dévoué défenseur, que tantes fois avons recerché !... ains au fortuit, parce que vilainement n'avions sçu par devers nous retenir vostre brave cri de guerre, lequel pour nous feut cri de salut. Ah ! très chier et preux chevalier, céans, en singulière liesse nous voyez et à nouveau remerciant Dieu, qui nous fait vous retrouver.

Et ce disant, ce souverain comte, en amitié faisait mainte accolade à ce sire de Chantegrillet, et vint ensuite à le montrer à sa haute épouse Béatrix, à son fils et à ses gentes filles, leur disant : — Adonc, vous qui m'aimez, l'aimez aussi, car de par lui fut ma vie sauve, aux murs d'Avégnon assiégée.

Sur ce, en l'assistance, tous ceux témoignant de la chose, l'eurent en grande admiration et joie, et crièrent : Noël au vaillant chevalier ! Vivat le sire de Chantegrillet !... Et de même cria, au plus lointain, la plèbe, de ce qu'elle entendait crier.

En outre, cette souveraine comtesse, émue de gratitude, alors offrit au benoit chevalier ses deux belles mains à baiser. Puis, tous à l'envi, les plus hauts et qualifiés seigneurs et dignitaires en l'État de Provence réclamèrent que fût en honneur par eux touchée, à ce chevalier, sa secourable main, laquelle avait préservé leur souverain bien-aimé.

En sorte que, par tant de fêtes et gloires, se trouvait ce béat sire de Chantegrillet tant émerveillé, qu'en devenait comme ébrié ; en l'état ne sachant que dire, ni répondre, sinon excogiter.

Cependant, et comme, par le ciel, une à une s'éteignaient du vesper les dernières rougeurs, et qu'en toutes

parts la brune se faisait, vinrent subran (1) à sonner trompes et trompettes, annonçant la retraite du tournoi. En même temps, par la lice se reformèrent les cortèges en la même ordonnance de leur venue. Mais alors prétendit ce souverain comte, qu'en tête de ce cortège comtal, d'entre sa haute épouse et lui, fussent placés en honneur ce sire de Chantegrillet et sa dame élue, noble damoiselle Alix d'Estello; et ainsi fut fait. En sorte que, finissant ce beau jour, vint ce géant chevalier à rentrer triomphant en l'aixoise cité, d'où, au matin, était sorti incognu, pour ne recueillir en suite et tout d'abord que brocards et mépris.

Ainsi souventes fois le veut, par ses beaux caprices en retour, haute dame Fortune, laquelle vire, revire toujours et oncques n'est fiable.

Or, fut très glorieusement accueilli de par la ville, le victorieux du tournoi, en la clarté des torches, avec grand tambourinage de bachias (2), sons de fifres et clameurs et vivats du populax, lequel en masse se pressait au passage des cortèges. Et certes faisait beau voir lesdits cortèges tout reluisants de la clarté des torches, et faisant par l'humaine et noire fourmilière comme un rays lumineux. Moults ladres, mendiants, souffreteux et pauvres gens qui là étaient, et de la sorte voyaient cette gente Alix s'en revenant reine du tournoi, grand émoi en liesse en recevaient; car tous bien la connaissaient et la chierissaient la noble damoiselle, tant bonne en l'âme, et que chacun d'eux avait en particulier bienfait. Aussi, était-ce d'emmi tous ces déguenillés à qui le plus crierait : — Noël ! noël à la bonne damoiselle Alix !... Vivat la noble damoiselle

(1) Tout à coup.

(2) Sorte de gros tambour provençal, sonnant sourd.

d'Estello ! Et toute la foule des autres gens de crier de même.

Et la gente damoiselle, laquelle oncques ne s'était en pareille fête trouvée, charme infini en recevait. Pour la prime fois, à ses pieds fumait le populaire encens, d'où lui venait d'être un peu glorieuse et troublée. Aussi la voyait-on, toute belle et sousriante, sur sa haquenée, à la foule rendre, en retour de ses vivats, tels gracieux saluts.

Or, si en ce cortège comtal, étaient d'aucuns en liesse, devaient d'aucuns par contre y être en chagrin; et de ceux-là était ce gentil page Sylvio, lequel à voir toutes ces choses se sentait de plus en plus enjalousé, et en mal les augurait.

C'est pourquoi, tout en chevauchant, à part lui en amertume se disait : — Ah ! Alix !... glorieuse Alix ! combien à ceste heure as-tu en oubli ton ami Sylvio, et peut-estre lui préfères tel géant chevalier, tant déplaisant que fier en ton costé. Ah ! Alix ! si tu savais comme pastit de ce vilain oubli ton pauvre Sylvio !... Et tant y a qu'au lieu de sous-rire à cet aultre, tu daignas me regarder, ah ! certes ! bien verrais quel est mon tourment ! Ah ! mon Alix, si tant est que tu aies encore bonne alme, aies ton Sylvio en pitié !... Et ce disant, cachait l'énamouré, par ses blonds cheveux, son front blême, et certaine larme essuyait.

Ce qui de la sorte vaut à dire, que par ce bas monde, ce qui souventes fois de l'un fait le bon heur, de l'autre le mal heur fait.

Finalement, au travers de toute cette grande foule, arriva le cortège au castel comtal, où vint à passer la herse, et où pour une dernière fois sonnèrent trompes et trompettes, et à tour de bras battirent tambours et bachias, tandis que par sa grande voix clamait encore le populax : Noël et vivat !



CHAPITRE VI

DE CE QU'IL EN ÉTAIT DES SIRES DE CHANTEGRILLET ET DE LA LÉGENDE DE L'ÉCUYER CANOR.

ADONC, laisserons-nous pour l'heure, quitte à plus tard le retrouver, tout ce beau monde en ce castel comtal festoyer ; ne voulant présentement n'avoir à faire qu'avec notre héros, enfin dévoilé, ce preux sire de Chantegrillet.

En vue de l'intellect des choses, auxquelles aura ledit sire sa bonne comme sa mauvaise part, devons-nous, céans, tant au présent qu'au passé, le bien faire connaître. En sorte que n'aura plus le lecteur à nous faire tels pourquoi et comment, lesquels déjà prévus et satisfaits, laisseront sans la contrarier cette histoire cheminer.

D'ailleurs la connaissance faite, n'en aurons regret, comme il arrive de tant d'autres qui ne vous donnent ensuite qu'ennuis et déplaisirs.

Adonc, ce sire Palamède Cornillon de Chantegrillet,

était de ceux dont ne se recherche ni dispute la lignée, vu que, s'étant la sienne perdue dans la nuit des temps, d'aucuns ne sauraient l'y retrouver.

Issir (1) par la naissance de ce sol de Provence et par la mort y rentrer, telle en grande part avait été de ses pères la commune destinée. Prétendre au moyen de certaines chartes ou cartulaires, les rétablir en leurs origines et titres de noblesse, serait en vain, car ce ne fut qu'en rareté et de loin en loin que d'aucuns d'entr'eux se montrèrent à la cour des comtes de Provence et y prirent rang. De naturel quasi sournois, vécurent tous les autres solitairement en leur manoir, n'en sortant qu'en cri de guerre, la lance au poing. Et quand leur advint de faire preuve de noblesse, comme il appert de certaines chartes, ce fut en preuve de vaillance faisant.

De la sorte voit-on par l'an de grâce 944, certain Guilhem Cornillon, haut baron de Chantegrillet, à la tête de cent cinquante lances, contribuer à la prise du castel Fraxinet, lequel était situé devers le golfe de Grimaud et servait de repaire aux Sarrazins. Dans l'estrif qu'y subirent ceux-ci, leur tailla ledit Guilhem Cornillon tant belles croupières, et d'eux fit tant grande tuerie, que lui en advint fier renom.

Tel autre Cornillon, celui-là, Odile, haut baron de Chantegrillet, co-seigneur de Ventabren, sire de Roquefrondeuse, et autres lieux, figure comme se portant garant d'Ildefonse, comte de Provence, dans certain traité de l'an de grâce 1069, entre ce prince et le comte de Nice, convenu et signé. Ce qui vient à prouver qu'en ce temps plus rapproché, jouissaient encore ces sires de Chantegrillet, soit de par leurs biens, soit de par leurs armes, d'un grand crédit en la contrée.

(1) Sortir.

Au rapport de divers chroniqueurs voit-on aussi certain Gibelin, Cornillon de Chantegrillet, du pays de Provence, lequel guerroyant avec cent lances seulement contre les Sarrazins envahisseurs, les eut en surprise par certain lieu voisin de la mer, et là, leur ayant couru sus, les défit quasi tous, tant par le fer que l'élément marin, en lequel il en fit dévaler et se noyer plus de mille. Du depuis s'appela le lieu, le *Sault des Maures*, en mémoire de ce haut fait.

A ce propos, devons noter, qu'en la plus part de leurs prises d'armes, eurent ces sires de Chantegrillet les Sarrazins pour objet ; car en ce temps ravageaient ceux-ci le pays, et en tel point le spoliaient et matrassaient, que de par tout y étaient en effroi et désolation. En quoi bien firent lesdits sires, car les ayant de la sorte maintes fois déconfits, d'autant en fut le pays expurgé et soulagé.

En outre, en eurent devers eux grands profits de ce que, faisant sur leur ennemi moult butin et prisonniers, ils vendaient ces derniers en servitude.

Mais n'eurent tant bonne fortune, en leurs querelles et démêlés d'avoisinance, avec certains hauts et puissants barons des Baux, lesquels furent en tous temps, tous lieux et à l'encontre de tous, tant déplaisants que turbulents voisins. Point n'était-ce qu'en ces querelles armées et sans cesse renouvelées, ayant pour cause leurs droits terriers, le cédassent ces sires de Chantegrillet en vaillance et eussent le dessous. Non certes ! Ains, quand ayant posé la lance et l'épée, ils en venaient devers les autres en pourparlers et bonnes raisons . avec eux trinquant et buvant, alors se laissaient quasi toujours, ces bons sires, en leurs traités, frustrer et truffer (1). Et ce, à cause que avaient

(1) Tromper.

meilleur le bras que la tête; cognant fort et n'excogitant guères, et par cogner toujours commençant.

Tant bien l'avaient compris en leur naturel retord ces sires des Baux, qu'ils en étaient à ne plus regarder à la bataille pour ne viser qu'au conseil; car là, de par tels arrangements débattus, consentis, jurés et de force rasardes humectés, toujours perdaient avec eux la partie ces preux sires de Chantegrillet.

Et en la sorte s'y laissèrent spolier de quasi tout leur patrimoine ; à savoir : de leur fief de Ventabren que successivement leur prirent en entier lesdits sires des Baux, ne leur laissant que l'illusoire titre de co-seigneur; puis, des meilleures terres de leur baronie de Chantegrillet et de leur fief de Roquefrondeuse, riverain de Larc, et d'autres encore.

Tant y a que finalement autre ne leur resta que cette baronie de Chantegrillet, réduite à ses terres gastes et proprement dites Chantegrillet, où faute de manger, ne trouve le grillon qu'à chanter.

Leur revenait de tant loin ce fief, que nul n'en savait autre, sinon que avait dû y bâtir le manoir tel un de leurs anciens, tel autre en prendre le nom et obtenir de son suzerain son érection en baronie ; puis, qu'aux premiers temps des blasons, ils avaient fait de son nom leurs armes parlantes.

Pourtant et en outre de cette cause en décadence, qui avait ainsi réduit à mal ces sires châtelains, telle autre leur était advenue, laquelle s'était ingérée en eux, comme en état latent. Cause estrange et tellement en dehors du naturel des choses, que nous vient quasi scrupule à la rapporter céans.

Mais comme, d'autre part, tant et tant s'ébruita, que par la contrée nul n'en ignora, au point qu'aujourd'hui

sont bonnes gens qui la content encore, et qu'en cette histoire souventes fois seront ses effets dignes d'être admirés, adonc, outrepasserons le scrupule, à cette fin de tant bien que mal la conter.

Elle advint au temps de ce sire Gibelin, lequel avons vu grand batailleur de Maures et Sarrazins.

A l'encontre de ses aïeux, tous gens de haute et droite stature, était ledit Gibelin, petit de taille et gibbeux par l'échine; ce, pour telle raison de l'humaine nature, que, à l'égal de la paternité, ne se doit rechercher. Mais, en retour, avait été doué ce sire de tant prodigieuse force que ne se savait au loin sa pareille, et eussent pu en témoigner ces mille mécréants ès bandes sarrazines, lesquels en enfer avait fait son seul bras dévaler.

Or, vers l'an 1060, fit ce preux Gibelin, certaine saillie contre les Maures d'Espagne, lesquels avaient par la Narbonnaise pénétré au pays de Provence et le ravageaient, spoliaient et brûlaient.

Pour lors faisaient-ils leur gast en certain lieu paludeux, dénommé la Camargue, où les eut bientôt joints ledit Gibelin avec sa grosse bande. cette fois, forte de plus de deux cents lances; et là, vint à les assaillir de tant belle façon que faillit y rester quasi tout entière la gent sarrazine.

Mais dut-il faire quartier à certain nombre, parce que le voulait ainsi son particulier profit, car faisant moults prisonniers, moults en vendait pour le servage, d'où moults deniers lui revenaient.

Alors était l'us au pays de Provence, que tels Mauresques fussent employés ès moustiers, où les faisaient les bons moines travailler à la glèbe, tandis qu'eux béatement dormaient, ou leurs pâtenotres disaient, ou bien à convertir ces mécréants à grands coups de discipline s'essayaient.

Adonc, s'en revint notre sire fort joyeux en son castel, après lui traînant bon nombre de ces captifs, lesquels il se proposait d'aller aussitôt vendre en la prochaine ville d'Aix.

C'est pourquoi, dès le lendemain, dut-il procéder au triage de l'humain troupeau, d'une part mettant les bons, puis les pas tant bons, et de l'autre les mauvais, lesquels ne pouvant être de vente, devaient pour ce, et *ad majorem Dei gloriam*, aux fourches du castel être pendus.

Or, lui advint, ce faisant, d'aviser parmi eux, de frayeur tremblante, certaine femme, ou mieux femelle mauresque. Jeune et belle créature, sinon de Dieu, du moins du diable, elle avait par ses yeux comme un feu, lequel échauffait, et par sa bouche d'écarlate comme un charme, lequel à la chair portait. Faisait merveille son corps, et pour être de couleur mauresque, était quasi blanc au regard de ses noirs cheveux.

— Par la corne des Cornillons ! fit à la voir, le sire en admiration, et sa barbe se pourléchant et la tortillant. Puis n'eut cesse à regarder ladite Mauresque, au point que se prenait d'oublier haute dame Gerburge, sa féale épousée, laquelle pourtant moult conjugalement chierissait et honorait.

— Par la corne !... Se reprit-il ensuite, quelle gente mécréante m'advient là !... De bonne prise est-elle et pour telle la tiens et la garde !... Eh ! eh ! eh !... Et par ce rire de gibbeux, demeura quelques instants songeur, ce sire de Chantegrillet.

Au lendemain, point n'était la belle Mauresque emmi les captifs emmenés au marché, non plus avec ceux fourchés au donjon du castel. Adonc, qu'était-ce advenu d'elle ?

Bien le savait ce sire châtelain, et tel un de ses servi-

leurs confidents ; mais avait garde à le dire à quiconque et voire même à sa femme ; parce que était son secret de ceux que ne saurait un bon mari avoir en communauté avec sa moitié. Car, celle-ci le sachant, le diable eût été au logis. Adonc, le mieux était d'en avoir bouche close, et de la sorte l'avait le bon sire.

Seulement, en chaque nuit, à l'heure où sont tous feux couverts, où, fors le guetteur des créneaux, un chacun s'ensommeille, par le castel enténébré se faisait certaine petite clarté, pareille à un feu-follet, laquelle par les corridors allait profilant telle ombre gibbeuse.

Or, telle ombre bien était celle de ce sire de Chantegrillet, lequel, à pas légers et son souffle retenant, de la sorte allait jusqu'en certain vieil donjon.

Là, longues heures durant, veillait la clarté, laquelle par certaine lucarne, au dehors apparaissait comme une étoile brillant par la nuit.

Et d'aucuns pâtres, gardant de nuit leurs troupeaux, qui de la sorte la voyaient et ne s'y trompaient, moult s'en estomiraient (1) ; au point que certains en vinrent à croire qu'il y avait en elle magie et s'en ouvrirent devers les gens du castel, lesquels aussitôt devers le sire châtelain s'en ouvrirent.

Mais à ce, vint le sire à froncer ses sourcils, avec tel air encoléré, que tous eurent en effroi, et s'excusèrent de l'avoir par mégarde offensé.

Puis, comme sont de leur naturel, pareilles gens, curieux et loquaces, s'en furent un à un devers haute dame Gerburge refaire leur propos, espérant y être en meilleur accueil ; et le furent ; car en tous temps eurent les femmes en haut goût la magie, et cette fois l'eut en singulière

(1) S'en étonnaient.

frayeur la simple châtelaine, laquelle incontinent en informa son très chier époux.

Alors, en eut à son tour le sire certaine autre frayeur, par laquelle tout d'abord s'empêtra et balbutia ; puis vint à qualifier la chose de fable, et à preuve, défia ladite clarté, cette nuit même, à se montrer.

D'où vint que cette nuit même, cessa de se montrer, la craintive et magique étoile. En retour, il arriva qu'en l'heure ténébreuse, ouit le guetteur des créneaux certain bruit par le fossé du castel, et incontinent fit son cri d'alerte, puis n'entendant plus autre, autre ne fit.

Et de la sorte dut finalement se rassurer cette haute dame Gerburge ; d'autant que ce sire Gibelin, lequel oncques ne s'était montré négligent époux, advint encore plus empressé devers sa haute et vertueuse moitié. A quoi se doit peut-être attribuer tel fortuné évènement, lequel eut lieu par la suite, et duquel suffit la seule annonce pour mettre en liesse tous les gens du castel ; en même temps qu'en advenait ce sire châtelain, le plus émotionné, le plus benoît, le plus content, heureux et flamboyant des époux, et cette fois, sans crainte, à qui voulait l'entendre, le bon motif le disait.

Haute dame Gerburge, de par quinze ans de mariage, oncques n'avait en son sein vu germer tel doux grain, tant souventes fois semé. — De qui la faute ?... De la terre ou bien du laboureur ?...

— N'eussent osé les plus doctes le dire. Tant y a qu'en étaient les époux moult dépités et chagrinés, car devait de la sorte en eux finer la noble race des Chantegrillet, étant ce sire Gibelin le dernier du nom.

Adonc, en vue de pareil malheur conjurer, avaient fait dire au moustier voisin force messes ou neuvaines et fait

des vœux et offrandes aux saints et saintes en renom de fécondité; mais sans autre effet.

Et lorsqu'en la sorte, était tout espoir quasi perdu, subitement advenait haute dame Gerburge en bel état de grossesse; tant bel et gros que d'aucuns jugeaient qu'il y avait double portée, et pour ce doublement criaient : Noël!...

Or, de ce fait, fut le sire époux en tant grande joie transporté, que vint à en avoir sa chière et féconde épousée, non seulement en amour, déjà en la sorte l'avait, ains en idolation; dès lors plus ne quittant le manoir; délaissant vénerie et limiers, et en oubli même ayant ses querelles et prises d'armes, pour ne voir autre que sa dame engrossée et idolée ; devers laquelle passait ses plus belles journées, et doucettement s'y tenait à la câliner ; par ses blanches mains lui faisant tels doux baisers, avec doux regards et souspirs doux et autres momeries comme en font les tendrons.

Ce durant s'avançait la haute dame en son bel état de grossesse, et s'y avançait de façon à faire crier au prodige, car de par cinq mois jà la faisaient geindre les prémices de l'enfantement.

D'où advenait le sire époux à ne se posséder de joie, et voulait qu'à son entour pareillement fussent tous en liesse, quand tel accident survint, lequel en sa joie moult l'interloqua.

Certain jour cogna à la poterne du castel un pâtre des montagnes, lequel par ses bras avait tel mignon fardeau, tout recouvert en fleurs alpestres. Or, racontait ce pâtre le tenir de certaine femme estrangière, laquelle le lui avait commis à cette fin que le portât en hâte à haute dame Gerburge.

Ce dont ayant été avisée, bien voulut la châtelaine, en

curiosité, agréer ce cadeau fleuri, et son chier époux, lequel autre malice n'y voyait, vint lui-même à le lui porter. En sorte que tous deux par les fleurs se mirent à regarder pour voir ce que, au fond, il en retournait, et en grande et singulière surprise y virent certain gibbeux nouveau-né, lequel trait pour trait ressemblait à ce sire de Chantegrillet.

D'où se prit à blémir la haute dame, laquelle sans autre dire, son sire époux regarda, puis fit tel souspir, puis tel pleur, et finalement, comme avait bonne âme, doucettement le nouveau-né baisa.

D'autre part, s'était le sire en son faciés moult encoloré, et n'ayant contenance, sus tel pied, puis sus tel autre se posait, et sa barbe tortillait, et par en haut regardait, comme si eût voulu voir par l'air les mouches voler.

Ains, au baiser en cette sorte octroyé de par la bonne dame à ce nouveau-né, lequel faisait du sire la vivante portraiture, fut celui-ci comme féru au cœur ; même qu'aussitôt en pleura, et ensuite se laissa choir aux pieds de son épousée, comme à une sainte, la baisant par le bas de sa benoîte camisia.

Adonc, fut en cette sorte, par eux adoptée l'innocente créature, laquelle sa méchante mère avait en abandon délaissée ; car avait dit l'estrangière au pâtre, que quoique advînt de son fardeau, il n'eût cure à le lui rapporter. Et eurent ces deux époux l'enfant en tant bons soins, que incontinent le portèrent au prochain moustier pour l'y faire baptiser.

Or, advint en cette occasion tel estrange fait, que céans devons noter.

Le sire châtelain et sa haute dame, parrain et marraine ès qualité, alors tenant aux fonts baptismaux le nouveau-né, soudainement se fit par le ciel obscurci un grand ton-

nerre, suivi d'une grande vapeur de soufre, dont s'emplit tout le moustier. En même temps se prit l'eau baptismale, comme eau bouillante, à fumer et s'agiter.

D'où fut mise toute l'assistance en effroi; mais comme, en somme, autre mal n'en advint, se paracheva la cérémonie du baptême, laquelle fit l'enfant chrétien.

Selon l'us, dut son parrain lui donner céans tel nom, lequel fut Canor.

Pourquoi Canor?...

Tant y a que tel autre ne vaille, ne sachions pourtant que la sainte Église ait jamais pareil nom sanctifié!

Voulant l'honnêteté qu'à toute honnête demande se fasse honnête réponse, adonc à celle-ci répondrons en la sorte :

Doivent toutes choses ici-bas, hormis les folles, avoir leur bonne raison d'être, et aussi bien l'avait ce gentil, mais quasi payen nom de Canor, à son filleul octroyé par son parrain, homme noble et gibbeux, ce qui vaut à dire de bon entendement; et cette bonne raison se trouve en certaine légende, laquelle dit que : Étant les armes des sires de Chantegrillet : *D'or semé de grillon de sable, au chef d'azur, chargé d'un croissant d'argent*, et en l'espèce, de celles dites : Armes parlantes, — parce que meubles, pièces ou émaux y ont été établis de façon à représenter certain sens ou idée. — Avaient su ces sires blasonner les leurs, en sorte de leur faire dire leur nom; à savoir, que les *grillons* par un champ *d'or* étaient *grillets* (1) au champ ou au chant, soit : *Champ de grillets* ou bien *Chantegrillet;* tandis que le croissant brillant en chef, et qui était corne de lune, en son premier quartier, devait signifier *Cornillon,* soit petite corne, ou

(1) En langue provençale, les grillons.

la corne en sa naissance; d'où leur nom en entier, *Cornillon* de *Chantegrillet.*

Et si de la sorte était posée en chef ladite corne lunaire, était-ce aussi pour ce motif, qu'en tous temps avait par son premier quartier, la lune moult influencé ces bons sires; lesquels advenaient alors en singulière incitation d'esprit, leur faisant commettre tels actes biscornus en la façon des gens fous, ou mieux dits : lunatiques.

Par leur contrée, où tous le savaient, était passé le fait en dicton; et n'était jusqu'au dernier des manants qui, en temps de lunaison nouvelle, passant par devant le castel, ne dit en manière de rire : — Adonc, à ceste heure, est dans la lune ce bon sire de Chantegrillet!

D'autre part avait leur blason pour devise : *Ad sidera Cano!* soit en bonne latinité, que seul un moine en ce temps avait dû composer, et pouvant de la sorte se traduire : *Devers les astres je chante;* et par extension et intention : Moi, grillon de nuit, je chante à la corne lunaire, aux étoiles, comètes et autres.

Adonc, ayant ces nobles époux, pris devers eux en adoption ce nouveau-né, lequel bien était bastard et ne pouvait ainsi au nom de Chantegrillet prétendre, sans faire tort et offense au futur légitime héritier, tel autre lui recherchèrent qui l'approchant, le rapprocha de ses parents adoptifs, et, très ingénieusement le trouvèrent en la devise même de leur blason, où le barbarisant, firent-ils de *Cano,* je chante, *Canor,* chanteur; soit en sa secrète signification, *grillon chantant.* Or, moult se rapproche grillon chantant de Chantegrillet, du moins l'entendirent de la sorte, en donnant à l'enfant, aux fonts baptismaux, ce nom de Canor.

Devons en outre ajouter sur ce discours des armes des Chantegrillet, qu'elles furent des premières connues au

pays de Provence, et blasonnées en la sorte très doctement par ce sire Gibelin. Ce qui vaudrait à dire qu'en ces temps en ignorance, non seulement étaient des plus marquants, mais encore des mieux lettrés, ces hauts barons de Chantegrillet, hélas ! du depuis tant déchus !

Déchus, disons-le, à partir de ce néfaste jour où fut introduit en leur noble famille, cet humain monstrillon, par eux ainsi dénommé Canor.

Mais retournons à notre premier propos, pour dire qu'en suite de ce baptême du bastard, advint la naissance tant souhaitée du bon et légitime héritier, lequel pour la plus grande joie de son père fut un mâle, bel et gros poupon de l'aspect duquel, en outre de ses parents, furent tous émerveillés ; un chacun venant à la ronde l'heureux châtelain congratuler, et sa foi lui jurer que tel fils tant charmant était en tout fait à l'image de son père ; et avait, ce bon sire en telle jubilation ce plaisant propos que n'en sentait plus sa gibbe par son dos.

Or, humaine trufferie !... par contre, se disaient les uns aux autres ces gens, en s'en allant : — Adonc, bien l'avez vu ce nouveau-né ?... — Tant bien vu, que par lui m'est apparu le révérend frère Angelus ! — Certes, bien a son œil louche et nez camard. — Et sa tant grande bouche aussi. — Et son rire béat ausssi ! — Adonc, et tant y a que eût sa cagoule, ferait beau voir le petit moiniot !

Et tels malins propos faisant, allaient tous en la salle basse du castel, pour boire à tonneaux défoncés le vin de ce bon sire, et buvant, s'égosiaient à crier noël ! et criaient pour boire et buvaient pour crier, et de la sorte finissaient tous par s'ébrier.

Mais en ce jour-là tout était licence et liesse au manoir, où d'aucuns en manière de rire, s'envinrent jusqu'à dé-

pendre de par les fourches, tels manants qui y étaient de la veille fourchés.

Ce fut pourtant vers ce temps-là que commencèrent à déchoir ces sires de Chantegrillet, et du depuis ne cessèrent de déchoir davantage, tout comme si un sort eût été sus eux jeté, ou que les eût mal menés un malin génie. Dès lors se multiplièrent leurs querelles et prises d'armes contre ceux des Baux, lesquels étant nouveaux venus au pays, s'y faisaient, à défaut de droits, leur large place par l'épée. Et ne pouvant se la faire de la sorte à l'encontre de ce preux sire Gibelin, usaient de sa simplicité pour le spolier, et le spolièrent de son grand fief de Ventabren.

De quoi advint en singulier chagrin ce bon sire, puis chut en melancholie, par laquelle peu à peu se desséchant, finalement défuncta.

Or, avant de défuncter, fit ce disgrâcié devers lui venir son légitime héritier, lequel avait nom Alban, ainsi que son bastard Canor, et leur dit ses dernières volontés. Entr'autres, audit Canor, celle d'avoir à reporter en gratitude, dévotion et belle amitié devers son sire Alban, tels bienfaits que tenait de sa parenté.

Ce que jura l'autre, par tel aigre son de voix, lequel déjà alors était en raillerie fort déplaisant.

Adonc, par la suite et comme d'avant, vécurent les deux jeunes gens en bon accord, et semblait surtout Alban avoir son compaignon en singulière amitié.

D'autre part, bien que se montrant inférieur et soumis devers son maistre, moult l'emportait sus lui le Canor, de par son intellect; parce que avait eut ledit Alban de ses aïeux leur simplicité en hérédité. — Puis voulant prouver au bastard son étroite amitié, vint le sire à faire de lui son écuyer, de façon à ce que courussent tous deux même fortune.

Et, hélas ! ce ne furent qu'adverses fortunes en la vie de ce sire de Chantegrillet, lequel pareillement à son père, eut force mailles à partir avec les sires des Baux, et par eux fut spolié en choquant la coupe, plus qu'en choquant l'épée. Et chose estrange ! à chaque fois que ce simple sire était de la sorte par astuce frustré, au lieu de l'en préserver, le poussait vers le piège son féal écuyer et conseiller Canor. Ce qui tournait au rebours du bon sens, car en la manière qu'ils étaient l'un à l'autre liés, devaient avoir commun intérêt.

Mais non point ! car, par son œil de hibou et sarcastique sousrire, semblait ce nain gibbeux n'avoir autre pensier, autre plaisir ne goûter, qu'en faisant en tout son alentour la male ruine, et même ne se gardait à le cacher. En sorte que non seulement ceux du manoir, mais ceux du vasselage, le comprenaient, tandis que ne cuidait encore s'en douter ce bon sire de Chantegrillet. Finalement d'aucuns de ses familiers crurent lui devoir dénoncer la méchanceté de ce félon écuyer. Mais mal leur en prit, car dès leurs premiers propos en défaveur de son chier favori, entra le sire châtelain en tant grande, violente, éclatante colère que dut tout le castel en trembler ; et durent plus que trembler ces bons advertisseurs, lesquels incontinent amenés au donjon, y furent à la plus haute fourche, tous ensemble, fourchés.

Par ce fait, moult grandit devers tous, en crainte et considération, ce nain écuyer, mais n'empêcha que par la contrée, dès lors ne l'appelassent les gens : le *Masq* (1) de Chantegrillet.

En ce temps, certain évènement advint qui davantage encore précipita le sire en sa male ruine, et advint comme

(1) *Mazq* signifie en Provence, mauvais génie.

toutes males choses par les conseils du *masq* Canor, lequel, un jour, amena au castel certain vieil nécroman du nom de Maghus. Or, se disait, ce Maghus, en grand savoir d'astrologie et alchimie; au point d'avoir en cette dernière science, certaine recette, laquelle, à l'aide de ses alambics, cornues, cucurbites, cornets, serpentins et autres, dont avec lui avait tout l'attirail, lui faisait toutes matières transmuter en or, argent ou pierres précieuses. Pour ce, usait à préférence de pure argile, parce que à son dire, étant l'argile de toute matière en formation, le principe et la fin, en devenait pareillement l'essence de par l'effet de son épuration.

Adonc, inutile à dire, qu'eût en grande joie telle benoîte advenue, le sire châtelain, lequel accueillit à l'égal d'un messie, le très docte alchimiste, de la merveilleuse science duquel tant grand besoin avait.

Tant y a que ne penchât entièrement à sa ruine par ses tours et murailles son vieux manoir, pas moins y siégeait à son foyer la male misère, s'y faisant chaque jour la place plus grande.

Par faute d'argent et victuailles avait déjà dû le sire, en grande part licencier ses gens d'armes et soudards : et de ces fameuses deux cents lances, lesquelles avaient jadis fait la force et la glorieuseté des hauts barons de Chantegrillet, avec lesquelles les faisait beau voir courant sus aux Sarrasins et à ceux des Baux, baste si au présent la dixième part lui restait, et ce, parce qu'au castel sonnait creux l'escarcelle, comme y sonnait creux aussi le ventre des gens.

Certes, est de sa nature bonne bête le soudard, tant est que mange et boive tout son saoul, mais en défaut de ce, advient dangereuse bête ou bête enragée.

Adonc, devait ce benoît alchimiste transmuter de la

sorte argile en or et argent, et ce, à en remplir le castel, car en sa voisinance, argile ne bastait. Etait-ce là plus que fortune, bénédiction du ciel! Mais prétendait ce docte Maghus, que ne se fît bruit de la chose, car devait le grand œuvre en tel mystère s'accomplir, que ne vînt œil profane à le pénétrer.

Ce fut pourquoi, alla secrètement se confiner ledit Maghus, avec sa blanche barbe, ses vertes besicles et son poinctu bonnet, en certain vieil donjon du manoir, quasi ruiné, et par les seuls hibous hanté, et y fit grand feu par tous ses fourneaux, alambics et creusets.

Alors virent les pâtres, vaguant, la nuit, par la contrée ce donjon, où autres fois avait la mystérieuse étoile brillé, soudainement s'allumer et rougir comme fournaise. Et le voyant, en effroi se signaient, afin d'exconjurer le diable qui de la sorte son enfer faisait en ce vieil donjon des Chantegrillet.

Et ce durant, le docte alchimiste en ses creusets moult argile échauffait, puis faisait mine d'y mêler comme se mêle le levain à la pâte, certains deniers coronats, lesquels il empruntait devers ce sire châtelain, lequel, de gré ou de force, par ses mesquins vassaux se les faisait bailler.

En outre de son alchimiste besogne, moult s'appliquait ledit Maghus à l'astrologie; en sorte que vint à tirer l'horoscope de ce sire de Chantegrillet et de son féal écuyer; lequel horoscope en sa belle formule disait : « Veu « Saturne, l'estoile d'humaine vie, et calculée en leurs « distances en l'astrologique tableau, par ses douze angles, « lesquels sont les castels de vie, de richesse, d'hérédité, « de chagrins et maladies, de charges et dignités, d'esfroi « ou de mort, etc., etc., résulte pour le sire et son escuyer « pareille destinée, laquelle veut qu'en le mesme an, la « vie leur ayant à tous deux esté octroyée, leur soit en

« le mesme an la vie semblablement tollie (1). Et de plus « leur enjoingt d'avoir sans retard femme espousée, faute « à quoi, debvront leur respective lignée ou deschoir ou « finer. »

Or, ayant notre châtelain, grande fiance en l'astrologie, eut hâte à obéir à son horoscope, allant pour ce frapper à l'huis de maints castels, en vue d'y rechercher telle noble damoiselle à qui siérait être haute dame de Chantegrillet; mais en vain, car ne voulait aucune de lui pour mari, de ce qu'il était connu par la contrée comme étant d'humeur sournoise, déplaisant de sa personne et, qui pis est, mal en ses deniers.

Et de la sorte n'en recevait qu'ennuis et peines, lorsque lui vint idée à faire comme en pareille conjoncture, d'aucuns de ses aïeux avaient fait; et qui était d'aller au prochain moustier, consulter sur l'objet certain révérend père prieur. Certes devait être celui-ci de leurs féaux, pour avoir fait, maugré sa gibbe, octroyer au défunct sire Gibelin sa vertueuse épousée.

Adonc, en hâte y alla, et bien lui prit, car moyennant deniers, consentit à s'employer en sa faveur ce prieur du moustier, lequel vint à lui trouver certaine fille de bonne lignée, ains laide de sa personne et mal dotée, laquelle en grande joie notre sire épousa.

Ce même jour où fut cet hymen au manoir célébré, pareillement s'y conjoignit l'écuyer Canor avec certaine fille d'aspect mauresque, laquelle oncques ne se sut où l'avait recherchée, vu que oncques ne voulut devers aucuns s'en ouvrir.

Passé un an, ensuite de ce double conjungo, double baptême eut lieu au castel, mais très misérablement célébré,

(1) Enlevée.

parce que ce docte Maghus, en son grand œuvre alchimique, avait par ses creusets, avec moult argile, fondu de son hôte jusqu'à l'ultième denier; en sorte qu'au logis plus que misère était, quasi famine.

Puis, comme à regret de cet heureux fait de naissance, lequel donna deux enfants mâles, grande catastrophe advint.

Par le mitan de la nuit, alors qu'un chacun dormait, soudain tel formidable éclat se fit, pareil à un tonnerre, et duquel trembla tout le castel.

En même temps entendirent les gens, en tressauts éveillés, un grand escroulement, lequel se faisait de la part de ce vieil donjon, où devait être l'alchimiste en son occulte besogne. Et d'aucuns dirent avoir vu, au moment de l'éclat, par l'air s'élever une grande et rouge flambée, — d'autres, dirent verte — ayant un diable noir par son mitan. Or tant y a, qu'au lendemain, plus autre ne se trouva de vieil donjon que cendres et ruines, et par elles, rien qui révélât, mort ou vif, ce docte Maghus, et de tout son alchimique attirail, nuls reliefs, fors ses besicles. D'où vint la croyance que ce vieil cacodémon s'était de la sorte, avec ses cornes et cornues, en enfer retourné, et tous en furent aises. Hormis ce bon sire de Chantegrillet, lequel par contre en fut en grand chagrin, car du coup, s'écroulait aussi sa belle espérance, prête, au dire de l'alchimiste, à s'accomplir; le grand œuvre touchant à sa fin et venant à bien. — Encore cinquante deniers coronats, lui avait dit, la veille, ce docte Maghus, et avant trois jours et trois nuicts, grande pluie d'or en ce castel choira.

Et tant proche du jour marqué pour cette benoite pluie, était-ce ce vieil donjon qui par feu et flamme pleuvait, et avec lui s'en allaient tant belles richesses en ruine et fumée!

Fut tant violent au disgrâcié châtelain, son grand chagrin, lequel lui advint durant la lunaison nouvelle, que le mit quasi en folie, et le fit crier, extravaguer, au point que par le manoir, en étaient tous en effroi ; et ensuite ne se calma que pour le faire choir en mélancolie, par laquelle, à l'exemple du sire son père, bientôt vint à défuncter.

Et lui défunctant, pareillement défuncta en raison de l'horoscope l'écuyer Canor, sans que se vit en lui autre mal que celui de la male heure.

Or, laissaient après eux, le sire et l'écuyer, chacun un fils, lequel était de son père respectif la vivante portraiture ; l'un ayant du sire la très haute taille et l'humain visage, et l'autre de l'écuyer, la petitesse et difformité de corps, avec tel déplaisant faciès, en air de raillerie quasi démoniaque. Le sire, en son coloris, brun comme tout bon Provençal, l'écuyer négro à la façon d'un Maure.

Adonc, vécurent là ces deux adolescents de l'héritage de leurs pères, ce qui vaut à dire en fort misérable état, n'ayant, par faute de les nourir et solder, que rares serviteurs et gens d'armes. En sorte, qu'avec peine paraient aux vexations et déprédations de ceux des Baux, lesquels semblaient vouloir jusqu'en leurs os les dévorer.

Rien autre, leur vie durant, ne fut à noter, bormis qu'après avoir pris femme, eurent le sire et l'écuyer pareillement un fils, en merveille reproduisant leur père, et allait chez l'un en grandesse, et cbez l'autre en petitesse, la ressemblance toujours croissant. De sorte qu'au temps de cette histoire, était finalement devenu un géant ce sire Palamède, et moins qu'un nain, son féal écuyer Canor.

Pareillement à ses aïeux, vivait ce sire Palamède, solitaire en son manoir, où s'était faite tant grande la misère, que venait à percer les murs. Ici, tant avait bâillé certaine lézarde, qu'elle avait fini par faire brèche; là, par tel coup

de vent, avaient certains créneaux branlants dévalé au fin fond des fossés. Puis, peu à peu croissant par ces crevasses et lézardes, avait fait l'herbe verte, au vieux castel, comme une verte parure, laquelle ne laissait d'être déplaisante, en ce qu'elle traduisait chez lui abandon et ruine.

Pire que ses dehors était peut-être son dedans, où certains vastes logis, de par long temps en désertion, peu à peu étaient revenus d'eux-mêmes à se peupler, et au lieu des bruyants pages, varlets, gens d'armes et soudards, lesquels autrefois les emplissaient, alors s'y étaient mystérieusement logés tels hôtes craintifs et muets : rats, chauve-souris, hibous et araignées fileuses, lesquels en chaque coin et recoin, avaient fait, qui leur retrait, qui leur perchoir, qui leur métier; tel un rongeant, tel autre filant, et tel par l'air tournoyant, mais tous en somme n'y parvenant à troubler le morne silence.

Puis, par les longs corridors désertés et à tous les vents livrés, en défaut des bruits de pas et humaines voix, mugissait parfois l'aquilon, et doucettement parfois se lamentait la bise. Et s'était faite par tout, avec la désertion, la male ruine : ici, tel toit s'éffondrant, là, tel mur s'écroulant, et tous le sol recouvrant de leurs décombres, lesquels à leur tour recouvraient cardons et orties.

C'est pourquoi, — le répétons, — était-ce fort misérablement que vivait là ce noble sire, le dernier de cette haute lignée, laquelle n'avait su par male chance que déchoir ; y vivait avec son écuyer Canor, lequel comme un mauvais génie, sousriait à cette male ruine, par ses pères commencée, et que semblait lui voulojr parachever. Et ce, tandis que à toute heure, par contre, l'appelait son maître, mon bon, mon féal, mon très chier Canor !

Aveuglement de sa part, estrange, ou pour mieux dire : fatal !

Quelques rares serviteurs, cinq ou six soudards, tant maigres qu'affamés, et maugré tout restés fidèles et dévoués, servaient et gardaient, en ce tant grand que délabré manoir et s'y perdaient, alors que jadis, ayant peine, si nombreux, à tous les contenir, avaient dû par diverses fois ses maîtres l'agrandir et élargir en ses logis, murailles et fossés.

Mais très admirable à voir était ce sire Palamède, vivant en son misérable état, et ne paraissant en avoir cure. Bien qu'y étant né et accoutumé, pas moins en eût du être marri et rabaissé en sa fierté. Nanni, ma foi!... Car en telle glorieuseté avait son nom de Chantegrillet, lequel, ne cessait-il de dire, était des plus vieils et des plus nobles au pays de Provence, et tant bien par mémoire savait l'histoire de ses aïeux, et volontiers la contait, qu'en éblouissement de ces belles choses passées, en leur laideur semblait ne point voir les présentes.

En outre parlait et agissait tout comme s'il eût par devers lui ces fameuses deux cents lances, lesquelles avaient en sa lignée marqué tant hauts faits. En sorte que par sa poignée de soudards efflanqués, jà avait eu maille avec les sires des Baux, et, non de par l'aide des siens, ains de par sa seule prodigieuse force et vaillance, moult les avait mal menés, sans toutes fois recouvrer ses biens par eux usurpés.

Cependant, advint tel jour, où dut sa pauvreté rabaisser sa fierté, et fut ce jour, celui où certain propos de son féal Canor le mit en désir de conjuguer.

Sachant qu'au prochain manoir, était en état d'être épousée, certaine gente et noble damoiselle, très fièrement y alla heurter pour en mariage la demander.

Or, le sire châtelain, parent de ladite damoiselle, moult s'estomira à voir ce géant sire, lequel autrement ne con-

naissait que par ouï dire, pour être d'esprit lunatique et mal en ses deniers.

Ce fut pourquoi, en dérision, l'accueillit avec force honneurs et respect, et lui fit très beaux propos, par lesquels lui refusant la damoiselle, très courtoisement le reconduisit jusqu'à la poterne du castel. D'où vint, pour cette fois, que le simple sire ayant pris en bien la courtoisie, ne songeât à prendre en mal le refus.

Mais ayant par la suite, à l'effet du même objet, sa requête renouvelée devers d'autres damoiselles, et toutes l'ayant eu en égal refus, en advint moult dépité et irrité. Puis la bonne raison en rechercha, et par sa simplicité ne la trouva.

Alors lui vint en aide en ses conjonctures son écuyer Canor, lequel très sensément, ains en ironie, lui remontra que, pour épouser damoiselles en biens et deniers dotées, fallait-il à ce noble sire, être de pair avec elles, et que, par contre, n'avait par son castel de Chantegrillet, ni biens ni deniers.

Cet avis que dut finalement comprendre, ne laissa pas moins le Palamède moult féru et mortifié en l'âme, au point, qu'à la lunaison nouvelle, en advint en grande furie, par laquelle extravaguant, injuria et défia du haut de son donjon tous les châtelains d'alentours ; se prenant même en esprit à les combattre, et pour ce, boutant aux créneaux branlants tels grands coups, lesquels en firent la meilleure part dévaler. D'où vint que en cette male besogne dut s'arrêter, car eût-il en la sorte tout son castel démoli, sans davantage avancer son fait de mariage.

En suite de cette grande colère, telle accalmie en lui se fit, par laquelle douloureusement saigna son cœur ; car ayant été de moultes damoiselles énamouré, alors toutes les confondait en son chagrin ressentiment.

Or, et puisque avait comme toujours raison en ses avis, ce féal Canor, et qu'en la sorte cette pauvreté, à laquelle il ne daignait prendre garde, à sa noblesse même faisait tort... Ah! de par la corne des Cornillons! puisqu'il en était ainsi, en ce bas monde, que pauvreté déparât noblesse, bien devrait-il en avoir raison; et ce, en conquestant par sa vertu d'âme et force de bras, tantes et tantes richesses, qu'en aurait de quoi son castel redorer, de son haut jusqu'en son bas. Et puisque étaient à ce point avides d'or et d'argent, tous ces hobereaux, ses voisins, tant et tant leur en baillerait, qu'en leur peau trop étroite en devraient tous crever.

Or, comme il en était à cette belle volonté méditer, advinrent par la contrée moults hérauts d'armes, lesquels publiaient certain appel de ce très haut et très puissant souverain comte de Provence, Raymond Bérenguier, à ses hauts et bas vassaux, d'avoir à le joindre en armes et en nombre par sa bonne ville d'Aix, à cette fin d'aller tous ensemble aux murs d'Avignon, hérétique et rebelle cité, de par le pape excommuniée, et à cette heure assiégée par son royal allié, Louis le huitième.

Vivant à part de tous, en son solitaire manoir, oncques n'avait ce sire de Chantegrillet outre passé ses étroites limites, fors par ses prises d'armes contre les sires des Baux, auxquels courait sus, et ensuite, tout droit en son logis, s'en retournait. En cette sorte, autrement ne connaissait que par renom ce comte de Provence, son très haut suzerain, auquel rien n'ayant à donner, oncques n'avait rien demandé ni hommage fait.

Quant à ce qui était de la bonne ville d'Aix, il savait en quelle part elle était, de ce que, aux travers des collines, par les temps clairs, vaguement au lointain la voyait.

Or, à cet appel qui, vu la conjoncture, semblait un

fait exprès, pour la prime fois lui advint la volonté d'aller en cette cité, devers son suzerain faire hommage de dévouement et féauté ; et le suivre ensuite aux murs de cette hérétique Avignon, laquelle ne connaissait que par ouï dire.

Pourtant et avant tout, voulut-il sur ce avoir le sage avis de son féal Canor, lequel se montra de prime abord contraire au projet, puis finalement l'adopta, en raison de l'occasion d'y conquester gloire et richesses.

Mais au moment d'y mettre main, tel cas advint, lequel faillit le faire aller tout à trac.

Par certain vallon, non loin du castel, vinrent un matin à retentir grandes sonneries de trompettes, en même temps que s'y montrèrent en grande troupe, moults gens d'armes et soudards, lesquels, bien nippés, montés et armés, faisaient bel à voir.

Et les voyant du haut de ses créneaux, se demanda le sire, à qui bien pouvait être toute cette fière armée, tant bien nippée, sinon à ce souverain comte de Provence, et s'en renseigna devers d'aucuns qui au plus près les avaient vus.

Or, lui répondirent ceux-ci, que n'étaient mie ces nombreux gens d'armes ceux du souverain comte de Provence, ains du noble sire de Caderache, lequel de la sorte les menait en la bonne ville d'Aix, se joindre à l'armée de Raymond Bérenguier.

Fit cette réponse se rembrunir le sire de Chantegrillet, lequel en advint tout songeur, puis en sa fierté se dit :
— Adonc, ce sire de Caderache, lequel certes, oncques ne valut ceux de Chantegrillet, tant nombreuses lances amène devers ce souverain comte ! ores que nous, hault baron, la quinte part n'en saurions monstrer !... Ah ! la male peste soit au ventre de la pauvreté, laquelle en ceste

ville d'Aix devra nous faire avoir en affront! Ah! non point de par la corne des Cornillons!...

Puis, sur ce propos, très mortifié et encoléré, par un coin en abandon bouta sa lourde épée, et très sombrement à grand pas se pourmena, sans autre dire et faire que grands souspirs. Car, à part lui. alors excogitait de ces fameuses deux cents lances des vieux Chantegrillet, lesquelles, en cette occasion eussent été tant convenientes!... Ah! de par elles, qu'eût fait beau voir en l'aixoise cité, ce fier sire faisant son entrée!

Par devant lui, en admiration, les gens eussent crié : vivat! et à coup sûr l'eussent ses pareils jalousé, du singulier honneur en lequel ce souverain comte l'accueillait. Ains à quoi bon à ce revasser, lui qui, de par sa poignée de soudards efflanqués, autre ne pouvait attendre que dédains et affronts!

Pareille idée, de la sorte excogitée et détaillée, en telle sourde rage le mettait, que volontiers eût par elle tout renversé, saccagé, escrasé, son castel et ses gens, et lui avec.

Ce durant, le regardait son nain écuyer, et en ironie sousriait, tout comme si se fût complu en la male humeur de son maître. Estrange en cela que, l'autre ne lui ayant dit rien de sa secrète peine, lui avait su en tout la deviner. Ce qui fit que certain jour vint-il à lui dire : — Adonc, noble maistre, à quand nostre partance pour l'hérétique Avégnon?

Tressaillit le sire à cette question ; puis, en dédain ses épaules haussant, répondit : — Adonc, avecques nostre poignée de soudards?

A quoi vint à répartir très fièrement le Canor : — Telle poignée, en main de ce preux sire de Chantegrillet, tant vault que telle armée!

Fit cette fière réponse relever subran sa tête à ce géant

Palamède, lequel alors vint à dire : — De par la corne des Cornillons ! as-tu raison féal Canor ! d'autant qu'est passée l'heure de la parade en ceste ville d'Aix, et qu'a dû sonner celle de la bataille aux murs d'Avégnon assiégé ! et là, ma foi je jure, que ne presteront à rire le sire de Chantegrillet, avecques ses soudards en poignée.

En suite de ces valeureuses paroles et au lendemain, fit le matutinal soleil briller, déjà en chemin, la bannière et les soudards du sire de Chantegrillet. Très fièrement à leur tête chevauchait le sire tout bardé, et par son géant bras sa lourde masse d'armes brandissant, tandis que répétaient tous les échos d'alentour son brave cri de guerre : *Sus et cogne Chantegrillet!* Par devant lui se montrait, portant sa bannière, son féal écuyer Canor, lequel ne soufflait, ains semblait moult excogiter.

Trois jours durant, chevauchèrent de la sorte par monts et par vaux, plaines et paluds, souventes fois en leur chemin s'égarant, parce que ne le savaient ; mais à chaque fois, Canor les y ramenant, comme si en devination l'avait.

Au vesper du troisième jour, virent-ils par le rouge lointain, surgir certaine grande cité, laquelle de par ses hautes tours et murailles, jugèrent devoir être l'hérétique Avignon. Mais pour l'avoir au plus sûr, interrogèrent en chemin, certain soudard, lequel leur répondit que bien était-ce là cette cité d'Avignon, et sur leur demande, leur fit assavoir le lieu où campait se souverain comte de Provence en son armée, lequel était voisin de la ville et à l'opposite du grand fleuve du Rhosne, et en cette sorte, l'armée du roi de France confrontait, laquelle devers ce fleuve était en son camp, très fortement retranchée.

Sur cet avis, gagnèrent ce sire de Chantegrillet et ses gens, de la part où campait ce souverain comte de Provence, laquelle était encore moult distante.

Déjà avait été accommencé le siège de l'hérétique cité, et par les champs voisins, que trop se voyait la guerre en ses funestes effets; çà et là, les champs de cadavres jonchés, et de partout, logis ruinés, arbres coupés, moissons foulées ou brûlées, soit, en toutes parts, le deuil et la dévastation. Mais au lieu d'en être affligés, en étaient ces preux arrivants, d'ardeur transportés, et par dessus tous, le géant sire, lequel par ses yeux tels éclairs lançait devers l'hérétique cité, en façon de la foudroyer, tandis que, menaçante, en sa main s'élevait sa lourde masse d'armes.

Le sort par qui souventes fois arrivent à propos les choses les moins en attente, voulut que incontinent fût employée cette noble et vaillante humeur.

Venaient alors notre sire et sa bande de s'engager par certain chemin creux, que la vesprée déjà noircissait, quand soudain leur arriva d'entendre divers cris, avec bruits de combats, lesquels par le fond dudit chemin se faisaient.

Qu'était-ce à dire, et quelle sorte de gens étaient par là bataillant ? fut ce que ne se donna temps à rechercher ce bouillant Palamède, lequel incontinent sa masse d'armes brandit, et devers ses gens se retourna, leur criant son brave cri de guerre : — *Sus et cogne Chantegrillet!* Puis partit comme un trait, et pareillement à lui firent ses gens. En telle sorte qu'en un clin d'œil arrivèrent tous par certain lieu resserré, où en acharnement, le combat se livrait. Par lui se voyaient certains gentilshommes, en petit nombre, par soudards, en grand nombre, assaillis et de la sorte succombant.

Fut à cet aspect, notre sire tout d'abord en balance, parce que ne sachant lesquels lui étaient amis ou ennemis, ne savait non plus auxquels s'en prendre. Mais fut en courte durée sa balance, de ce que d'aucuns des gentils-

hommes, qui tenaient encore, vinrent alors à s'écrier : Sauvez nostre sire, sauvez le comte de Provence !... Et designaient en même temps tel fier combattant, lequel engagé emmi les soudards avignonnais, en belle sorte s'escrimait; ains, dessous le trop grand nombre, toutes fois devant succomber.

Or, ces choses vues et ouïes, aussitôt piqua des deux le Chantegrillet, par tel élan faisant saillir son petit destrier, que soudain se trouva au beau mitan de la mêlée, à nouveau de sa tonitruante voix criant : *Sus et cogne Chantegrillet !*

Alors fit merveille à voir ce géant combattant, rué en la mêlée, et de sa masse d'armes y jouant. Ah ! quels grands, multiples et formidables coups, sous lesquels hurlant, râlant, tombait l'ennemi; qui brisé, broyé, concassé; qui le corps sans tête; qui la tête sans corps, et tous pêle et mêle couchés et rendant l'âme. Suffirent peu d'instants de cette belle besogne pour que du gros des assaillants, fût dégagé ce souverain comte de Provence, lequel, témoignant de ce haut fait d'armes, en singulière admiration l'avait, et considérait son estrange et non comparable défenseur, lequel de la sorte mis en goût, continuait sur les soudards avignonnais à s'exercer. Mais commençaient ceux-ci à lui faire défaut, parce que peu à peu se mettaient tous à vau de route, en épouvante fuyant tel grand diable d'enfer, lequel avec sa masse les pilait comme sel en mortier. D'où vint que finalement resta le champ libre, et déjà Raymond Bérenguier, de la sorte préservé, en gratitude ses bras tendait vers son preux défenseur, quand soudain de parts opposées, survinrent deux grosses bandes armées. Était l'une pour les Avignonnais et l'autre pour ce souverain comte de Provence, et chacun en hâte accourait en aide aux siens. De la sorte devint alors grand combat ce

qui tout d'abord n'avait été qu'escarmouche, provenant du fait d'embuscade de la part de ceux d'Avignon.

En cet état, et avant que ce brave sire de Chantegrillet eût temps à s'incliner en hommage devers son suzerain, déjà se couraient sus les deux parts et bellement de la pique s'abordaient. De façon que subitement se trouvèrent ce sire et le souverain comte par un humain tourbillon enveloppés, puis entraînés et séparés. Et ce, en grande furie de coups de tous côtés frappés; coups de pique, coups de hache, de sponton, d'épée; coups de lance, coups de masse, coups de javeline, coups d'arbalestre, de baliste, de fronde; car, tant de près que de loin, frappait chacun de son arme et en sa guise; fort et vite frappait, car, du ciel tout rougi, comme si s'étaient teintes de sang ses dernières clartés, déjà la nuit noire dévalait.

Or, par le beau mitan de la meurtrière mêlée, là où semblait la male mort plus bellement faucher, soudain s'entendit tel grand et formidable cri duquel un chacun tressaillit. En même temps se vit tomber emmi les combattants, comme tombe un grand chêne, ce géant sire de Chantegrillet. En cela, pareil aussi au géant Goliath, que de sa fronde terrassa le pâtre David. Vu que céans fut frappé ce preux sire par la fronde de tel obscur frondeur, lequel lui lança en l'œil, sa pierre en telle violence, qu'elle y entra et demeura au plus profond. Et du coup fut la douleur tant grande, que, criant, le sire en défaillit, puis plus rien ne vit, ni entendit, et se laissa choir déconfit.

Mais ne fut par tel haut fait suspendue la bataille, tant y allaient les uns les autres bon jeu; et ne fut qu'à nuit close, que finalement ayant lâché pied, se retirèrent les Avignonnais vers leurs remparts, et que les autres les y poursuivirent, sans autre effet; car toujours les trouvèrent dispos à la riposte.

En cette sorte, bientôt plus n'y eut par le champ déserté, que morts ou férus gisants et comme de par la nuit enfouis; les morts, raides et ne soufflant, les férus, qui geignant, qui râlant.

Cependant et en fin d'un certain temps, advinrent céans quatre cavaliers, tout enténébrés, et dont un portait bannière; lesquels étant descendus de leurs coursiers, certain bout de torche allumèrent et par sa clarté, parurent tous quatre recherchant emmi les morts et blessés. Et bientôt trouvèrent celui que recherchaient et que leur désigna tel petit destrier, lequel, debout en son côté, semblait là le garder. Alors, bien l'ayant vu et reconnu, et en la part du cœur éprouvé, afin d'assavoir s'il était mort ou vivait, à tous quatre avec effort sur le petit destrier le chargèrent; puis en solidité l'attachèrent. Cela fait, remontèrent sur leurs coursiers, où s'étant leur bout de torche éteint, comme ombres fantasques, en la nuit, disparurent.

Le lendemain, à heure matutinale, par la verte et plane Camargue, que recouvrait au loin la nèble des marais, se voyaient tous quatre chevauchant, ces mêmes compaignons, lesquels, après la bataille, étaient les seuls restants de la bande du sire de Chantegrillet.

Parmi eux, et en signe de deuil ployée, portait l'écuyer Canor, la bannière du sire, lequel à son tour se montrait couché sur son petit destrier, et de la sorte ramené, mort ou moribond, vers son lointain foyer.

O sort adverse ! pourquoi de ta part tel coup, cruel en sa dérision même?...

Passe que, en ce disgrâcié sire, tu eusses éborgné l'ambitieux courant après dame Fortune, laquelle est d'ellemesme, dit-on, aveugle autant qu'aveuglante ! mais non l'énamouré, tant désireux du conjungo, et auquel pour cette profession du mariage, deux yeux ne sont bastants,

et qu'à n'y voir que d'un seul œil, autant vaudrait ne point y voir!...

Après longs jours de marche lente, par ce plat pays de Camargue, puis par le désert pierreux de Crau, finalement en son castel arriva ce sire, quasi mort et râlant.

Là, tous en larmes et criant à le voir en tant fâcheux état, l'accueillirent ses féaux serviteurs et vassaux, un chacun s'efforçant à le rendre en l'âme et devers lui s'empressant. Ains vainement, car semblait leur bon maître ne devoir réchapper au mal de sa tant cruelle meurtrissure, et souffrant comme âme damnée, autre ne demandait, sinon que l'achevassent.

Ce qui semblait prêter à rire à ce méchant Canor, lequel alors s'en venait à doucettement sa gibbe se gratter, signe chez lui, toujours, d'un grand contentement.

Or, advint en ce temps au castel, certain pâtre, moult renommé en la contrée pour être sorcier, rebouteur et guérisseur, lequel y fut amené par d'aucuns, afin d'éprouver sa science sur ce noble châtelain tant féru et mis à mal; et le fit incontinent, ledit pâtre, au moyen de certains emplâtres herbus et résineux, lesquels il lui mit en l'œil, et y firent merveille. Au point que bientôt ne souffrit plus le sire, et revint en suite en santé, ains de par son œil empierré, dut rester éborgné.

Dut alors ce preux à loisier réfléchir sur sa guerrière équipée, et en estimer tels fiers effets : soit, en son faciès, tel œil en moins, et son lieu telle pierre en plus; en sa bande, soudards en moins, et en son escarcelle, pas une obole en plus; adonc la malechance en somme!... Et s'en ouvrit amèrement devers son féal écuyer, lui demandant si mieux ne vaudrait, de par la male mort sa male chance finer? A quoi répondit l'autre par beaux discours en philosophie et canons de l'Église, prohibant la volontaire

mort. En outre vint à le réconforter par l'espoir que, ce souverain comte de Provence, victorieux en ce siège d'Avignon, où lui avait dû la vie sauve, l'aurait en remembrance à son retour.

Et comme, devers lui, avait toujours raison l'ironique Canor en ses discours, cessa alors de geindre ce misérable sire. Mais bientôt lui vinrent autres lamentations de son œil éborgné, lequel le rendant fort déplaisant de visage, devrait devers les damoiselles le faire mal venir en vue du mariage.

Sur ce, ledit Canor, en sa raillerie trouvant réponse à tout, vint à lui objecter, qu'en pire état que lui devait être ce gentil Cupido, lequel étant aveugle de naissance, bien avait su dessous tel bandeau le cacher, et oncques n'avait été pour ce déplaisant devers les dames, lesquelles par contre l'eurent toujours en singulière faveur. Adonc pourrait son très chier maistre l'imiter à l'égard de son œil éborgné, et comme lui, être devers les damoiselles bien advenu.

En sa simplicité dut le sire, prendre pour de bon cette grosse trufferie, et mettre tel bandeau sus son œil. Puis s'étant miré en la sorte, comme toujours, à son bon conseiller donna raison.

Tel autre ennui lui vint ensuite, lequel moult sa patience éprouva ; et l'eut de l'ingrat oubli par lequel semblait finalement l'avoir ce souverain comte de Provence; car le savait-il depuis longtemps de retour en sa bonne ville d'Aix, et ne lui venaient de sa part ni grâces ni largesses, ni autres signes en gratitude ou remembrance.

— Et pourtant, — se disait en amertume ce disgrâcié sire, — bien m'a vu à l'œuvre cet oublieux Raymond Bérenguier, lequel, sans moi, à cette heure, en sa tombe

couché, au lieu de sus sa tête, sa couronne aurait sous ses pieds !

— Fut des grands, en tous temps, l'ingratitude en apanage ! à ce répondait le Canor, philosophant et sa gibbe se grattant.

— Fors que, en ceste adventure, reprenait le sire, ne m'ait recognu ce souverain comte, parce que, auparavant, oncques ne m'avait vu.

— Très sage advis !... répliquait l'écuyer ganneur, car *recognu*, veult auparavant, *vu* !... Pourtant ce brave cri de guerre, que par le combat criait ce noble maistre?...

— Certes, est-ce vrai !... Car tel cri étant des plus vieils et renommés au pays de Provence, où nul ne l'ignore, ne pouvait lui le mécognaistre !... Ains m'a-t-il peut-être en disgrâce de ce que ne suis allé à son retour en sa bonne ville d'Aix, le complimenter et lui faire hommage !... Adonc que n'interroge-t-il ? et lui diront tous, que oncques ne furent d'humeur courtisanesque, les sires de Chantegrillet.

Et sur tels propos, très fièrement se drapait ce sire Palamède, en sa vieille simarre rapetassée, et à sa prétendue disgrâce, autre confort ne voulait que celui qui de sa seule fierté lui revenait.

Par contre, n'était-ce de la part de ce souverain comte, ni ingratitude, ni disgrâce, ains seulement que, ayant par la mêlée son preux défenseur perdu de vue, ne l'avait ensuite plus retrouvé. Ce qui ne l'empêcha de le faire encore moult rechercher, mais vainement, car d'aucuns en la cour de Provence ne le connaissaient. Et alors, se dit-on que ce ne pouvait être que le béalt saint Mître, — lequel ce souverain comte avait en son danger invoqué, — qui lui était venu de la sorte en aide, sous l'aspect de tel géant chevalier. D'où vint que Raymond Bérenguier crut de-

voir devers ce secourable saint sa gratitude reporter, en dons et ex-voto.

Or, en cet état de choses, certain jour advint où, dans la contrée, fut dénoncé ce grand tournoi, lequel, la bonne règle voulait que le fût en tous lieux, villes, bourgs, villages et castels, et de la sorte le durent les hérauts d'armes publier par devant ce délabré manoir de Chantegrillet.

En curiosité, les écouta le sire du haut de ses créneaux, puis moult excogita, à part lui pourparla, et finalement fit en armes courtoises disposer ses meurtrières armes. En suite de quoi, et devers le jour marqué pour ce tournoi, très fièrement, avec ses gens et sa bannière, s'envint en cette bonne ville d'Aix, où tour à tour, l'avons vu, ce gentil page Sylvio secourant, puis de la gente Alix s'énamourant, et finalement, en ce grand tournoi, faisant prouesses et merveilles.





CHAPITRE VII

DU TRÈS MAGNIFIQUE FESTIN, LEQUEL EUT LIEU EN CE CASTEL COMTAL ; DES BELLES CHOSES QUI S'Y FIRENT ET DIRENT, ET DE CE QUE S'EN SUIVIT POUR LE PAGE SYLVIO.

ADONC, quel éblouissement pour notre triomphant chevalier, de la sorte introduit en ce castel comtal, aux sons d'éclatantes trompettes et par le populax acclamé, et en ce castel, quelle belle nuit en enchantements et merveilles!... Tant belle, que n'avait de sa vie songé la pareille !

Oui, lui, ce haut baron, mais pauvre et solitaire sire de Chantegrillet, autre n'ayant encore connu que son délabré manoir, par chaque coup de vent davantage ruiné, avec la misère à son entour et la male faim en son ventre, il se voyait céans, comme par la main d'une fée, transporté en un monde, dont l'éclat, la grandesse à la fois l'éblouissaient et rapetissaient. Et là, où maugré son héraldique fierté, à peine eût-il osé telle hum-

ble place réclamer, alors le beau premier s'y trouvait, très glorieux et de tous adulé.

Que plus est, lui encore, qui par les plus minces castels, naguère allait sollicitant telle obscure épousée, et dédains seuls en rapportait, à cette heure était-il chevalier de noble damoiselle Alix d'Estello, par tous proclamée perle de beauté!

En cet état, par moments se prenait ce sire comme de vertige, ou bien se croyait en un songe ensommeillé, mais venant sur ce à se tâter, et se trouvant en éveil, il en était à se demander si plus beau sort ici-bas se devait souhaiter.

En ces temps, emmi la noblesse même, étaient les gens en singulière simplicité, par laquelle en leurs logis n'avaient ni richesses de meubles ni autres vanités. En sorte que, par la grande salle du castel comtal, en laquelle alors pénétra cette tant brillante qu'illustre et nombreuse compagnie, autre magnificence quasi ne s'y voyait, que la vastitude du lieu. Pourtant çà et là, l'aornaient certains trophées d'armes, contre ses murs dressés, et moultes bannières et banderolles, à sa voûte appendues; mais ce qui vint à lui prêter tel admirable effet, fut cette belle compagnie elle-même, laquelle en la clarté des grand kalens et autres lampadaires, toute y reluisait de par ses armures et parures en or, pierreries et autres; en sorte que, en toutes parts s'agitant, n'y faisait que bluettes et chatoiements. Et parmi elle, s'en venait notre simple sire, à cligner de l'œil, se demandant si céans ne devait se signer, afin de tant et tant de feux-follets se garder.

Mais pour de vrai, et vu son naturel à l'amour porté, céans était son cœur en singulier danger. Car se trouvaient par cette galante assemblée, les plus hautes dames et damoiselles de la cour de Provence, toutes plus charmantes en leurs riches surcots de couleur bariolés et à pièces tail-

ladés, lesquels leur faisaient fort plaisantes tournures, tandis que de dessous leurs chaperons ou leurs mandiles catalanes, se montraient à tous, leurs yeux rieurs et doux.

Là aussi se voyait moultes dames arletaines (1), ayant par bandelettes leurs beaux cheveux en retroussis, et de par leurs habits, faisant comme remembrance de leurs fières aïeules, les matrones romaines.

Et était tout ce beau monde par cette vaste salle, allant, venant, se groupant; damoiseaux en galanterie devers dames et damoiselles s'empressant ; tels uns pourparlant, tels autres complimentant, disant, répliquant, par gais propos, sousrires et doux regards.

Certes, oncques n'avait notre rustique sire à pareille fête assisté, et de ses deux yeux tant vu, qu'alors de son unique œil voyait. Pourtant, et bien qu'en éblouissement eût toutes ces choses, ne laissait-il aussi de regarder sa damoiselle élue, cette gente Alix, et en cela faisait preuve de haut goût ; car, en son tant gracieux et noble maintien, et son frais coloris de brune, que contrastaient si bien ses doux yeux bleus ; puis ses noirs cheveux, lesquels de dessous son chaperon, jusque sur son surcot s'escampaient (2), devait Alix être la plus gente de toutes. Pourtant, à qui bien l'eût considérée, certes point n'eût échappé son air en tristesse, lequel éteignait son sousrire, et comme en rêverie la mettait.

C'est qu'à ce triomphe de sa féminine fierté, — lequel lui provenait de son géant chevalier, l'établissant de la sorte reine du tournoi, — certaine appréhension alors se mêlait.

Déjà, en diverses fois, avait elle vu par la foule son ami

(1) Arlésiennes.

(2) Se répandaient à flots.

Sylvio, lequel, pâle et son front abaissé, par son alentour rôdait, lui faisant tristes et furtifs regards.

Adonc, qu'avait ce gentil page pour être de la sorte en air de souffrance, alors que, par contre, elle tant heureuse que fière se sentait ? Et comme en réponse à cette demande, elle avait alors rencontré de son glorieux chevalier tel ardent regard, lequel ne la quittait; et incontinent s'en était sentie troublée, et puis comme en male aise.

— Adonc, s'était dite à part elle, qu'a ce vaillant sire, pour de la sorte m'adregarder?... Puis sur ce excogitant, bientôt vint à deviner ce qui à son ami Sylvio son chagrin causait, et avec lui sympathisa; parce que lui advenait du regard de son chevalier comme crainte en mauvais présage. D'où déchut sa joie, bien que lui fallut d'autre part répondre et sousrire à maints glorieux et galants propos, qu'un chacun céans lui faisait.

Or, vint sur ces entrefaites à sonner l'heure du festin, pour lequel s'ouvrirent toutes grandes, les portes d'une autre salle, plus vaste encore, où moultes belles tables étaient dressées.

Là, devait de nouveau s'estomirer ce simple sire de Chantegrillet, lequel jusqu'alors n'avait en ses repas connu autre pitance que celle, trop frugale, en son misérable manoir, et autre table que celle, tant grossière qu'éclopée, où lui et ses gens s'asseyaient, et que semblaient par leur famine leurs dents avoir rongée.

Adonc, ce fut encore en éblouissement que vint à se trouver par cette salle de festin, où en honneur l'introduisit, d'entre tous le premier, ce souverain comte de Provence.

Kalens et lampadaires, en grandes flammées, de toutes parts l'éclairaient et sus les tables faisaient briller soit tels vaisseaux d'argent, soit telles coupes d'or, soit tels flasques

et flacons en verre de Venise. Puis par les blanches nappes, de fleurs enguirlandées, autres fleurs en faisceaux se dressaient, lesquelles leurs douces odeurs mêlaient aux parfums fumant sus les trépieds.

Or, quand toute fut entrée la foule des hauts seigneurs et hautes dames, au festin conviés, et qu'y furent accourus de tous côtés, varlets, échansons, écuyers-tranchants, et autres; qui les mets apportant, qui les tranchant, qui les servant et qui versant le vin à boire; puis, que se furent à pleins bords les coupes vidées, alors notre sire, en la belle table d'honneur aposté, ayant en ses côtés, d'une part, haute dame et souveraine comtesse Béatrix et de l'autre, cette gente et charmante Alix d'Estello, alors fut ce sire par cette tant belle vision en tel point enchanté, que fermant son unique œil, s'en vint à nouveau à se demander : — Adonc, céans, suis-je en songe?

Ains promptement dut l'avoir pour réel, en choquant la coupe avec la noble compagnie; laquelle, de par l'avis de Raymond Bérenguier, toute s'était levée pour boire au chevalier, vainqueur du tournoi et benoît préservateur des jours de ce souverain comte de Provence, soit au très hault et puissant sire et baron de Chantegrillet. Et par noëls et vivats, les coupes choquées, en son honneur se vidaient, tandis que lui, charmé et troublé, quoi dire ne savait. Pourtant, s'étant devers damoiselle Alix, penché, vint-il en galanterie à lui parler, lui disant : — Ah ! de mon cœur et de mon pensier, gente damoiselle élue, que soient pour vous et non pour moi, tels noëls et vivats, tant y a qu'en retour, vous rendent tel doulx sousrire de naguère.

Mais advenue toute en tristesse et comme mute (1),

(1) Muette.

ne put cette pauvre Alix lui bailler en retour, autre qu'un triste sousrire.

Heureusement que pour la joyeuseté de ce beau festin, n'étaient de même les autres convives, lesquels, par contre, mangeant, buvant, advenaient loquaces et en grande liesse, faisant par les coupes entrechoquées, force rires et gallois propos aux dames; tel un pour avoir été vaincu au tournoi, alors de sa male chance riait; tel autre vantait tels grands coups de ce preux sire de Chantegrillet, et d'aucuns assuraient en avoir leur bonne part rapportée. Par ici, tel léger *sirvente* (1) se fredonnait; par là, se récitaient telles galantes *novas* (2); tant bien, que sur l'invite de ce Raymond Bérenguier qui moult les prisait, vinrent deux troubaires à quitter la table, pour, l'un contre l'autre, dans un *tenson* le disputer.

Déjà la veille avaient tous deux soustenu ce même *tenson*, en la *cour d'amour* de Signes (3) où trônait haute dame Bertrande, et de tant belle façon l'avaient fait, qu'en toutes parts s'était dite la chose.

Etait l'un de ces deux troubaires ce galant sire Bertrand d'Allamanon, déjà moult renommé. L'autre, qui alors très gentilment, au *gay saber* s'essayait, avait nom Raymond de Miraval.

Avait leur *tenson* pour objet de prouver, laquelle des deux nations est la plus excellente, de la provençale ou de la lombarde, et de la sorte s'y engageait le débat :

Digatz cal an plus prezt cabal
Li Lombard o li Proensal?... (4)

(1) Chanson satirique.

(2) Nouvelles en vers.

(3) Petite ville de Provence.

(4) Dites quels sont ceux qui ont plus prompt cheval : les Lombards ou les Provençaux.

Et par cette demande, allaient les troubaires en leur controverse s'escrimant ; tour à tour portant et parant tels substils arguments, en bons rhythmes et beau langage.

Or, en ce *gai saber*, tant bien l'un et l'autre excellaient, que l'assistance les écoutant, alors était comme en un charme, duquel elle ne sortait que pour crier vivat à tous deux; car, pas plus tôt semblait l'un y tenir la palme, que venait l'autre à la lui ravir, et *vice-versà*, comme disent les Italiens.

Pourtant, devait par devant tel auditoire provençal, finalement l'emporter ce Raymond de Miraval, lequel, en son *tenson*, tenait pour les Provençaux. Ce fut pourquoi, moult fêté et acclamé, en joie dut-il aller s'incliner par devant cette souveraine comtesse Béatrix, laquelle, en signe de victoire, au front lui mit une belle couronne de fleurs, en même temps que coulaient à flots par le festin l'hydromel et l'hypocras, et qu'en l'honneur du vaillant troubaire, haut les coupes se levaient.

En suite, pour le plus grand plaisir de tous, comme pour le revenge de ce sire d'Allamanon, passé maître *ès gay saber*, fut ce troubaire moult sollicité à dire certaine aubade, laquelle très admirable, par tous les castels déjà se redisait.

De naturel gentil, et tout sousriant encore de sa prévue défaite au *tenson*, alors se fit le dit maître son luth apporter, et par lui préluda. D'où vint qu'en la bruyante assemblée, chacun advint en silence et se tint coi, pour écouter.

Puis, de sa belle et appassionnée voix, en la sorte chanta ce troubaire.

ALBADA

I

Us cavalier si jazia
Ab la ré que plus volia,
Sovan baisan li dizia
Doussa res, ieu qué faraï,
Quel jorn vé et neuyt vaï?
Ay!

Qu'ieu aug qué la gaita cria:
Via sus! qu'ieu vey lo jorn
Vénir après l'alba.

II

Doussa rés, s'esser podia
Qué jamaï alba ni dia
No fos, gran merces seria.
Al meyns al luech on estaï
Fis amia ab so qué i plaï.
Ay! etc.

III

Doussa rès, qué quan vos dia,
No cré qué tals dolors sia
Cum qui part amic d'amia;
Qu'ieu per me meseys o saï.
Ailas! qu'an pauca nueyt faï!
Ay! etc.

IV

Doussa rés, ieu teni ma via,
Vostres suey où qué ieu sia.
Per Diéu, ne m'oblidatz mia,
Quel cor des cors reman saï,
Ne de vos, maï ne partraï.
Ay ! etc.

V

Doussa rés, s'ieu ne us vezia,
Breumens, crezatz qué morria,
Qu'el gran désir m'auciria,
Perqu'ieu tost retornaraï
Que se vos vida non aï.
Ay !

Qu'ieu aug qué la gaita cria !
Via sus ! qu'ieu vei lo jorn
Venir après l'alba.

Ce que, de ce bon vieil langage roman, traduirons en la sorte :

AUBADE

I. — Un cavalier se tient couché près de l'objet qu'il aime, et en maints et maints baisers, lui dit : — Doux objet !... que ferai-je ?... Le jour vient et la nuit s'en va ! Ah ! que j'entends que le guetteur crie : Allons debout ! que je vois le jour venir après l'aube !

II. — Doux objet!... si faire se pouvait que ne fût jamais ni aube ni jour, grand bien serait-ce. Au moins là où je suis avec mon amie, je resterais tant que lui plairait... Ah! etc.

III. — Doux objet!... quoi qu'on vous dise, ne croyez pas que douleurs pareilles soient à celle qui sépare ami d'amie. Que je ne le sens que trop par moi! hélas! que peu de nuit il fait!... Ah! etc.

IV. — Doux objet!... je tiens ma vie! Partout que je sois, je suis à vous. De par Dieu ne m'oubliez, mie!... Ce cœur des cœurs vous reste et devers vous ne quittera. Ah! etc.

V. — Doux objet!... si je ne vous voyais bientôt, croyez que je mourrais; que le grand désir me tuerait!... C'est pourquoi bientôt je retournerai, car je n'ai vie sans vous. Ah!... que j'entends que le guetteur crie: Allons debout! que je vois venir le jour après l'aube!

Ah! de par quels glorieux applaudissements et vivats accueillit la noble compagnie cette belle et énamourée aubade! Dames et damoiselles en admiration, toutes jetèrent leurs bouquets de fleurs à ce beau troubaire, et les plus hauts seigneurs, levant leurs coupes pleines, crièrent: Noël! au maistre *és gay saber*!

Ah! belle poésie, que de gentes fleurs alors sur ton berceau; ains du depuis, en ton lit, que de males épines!

Or, ces douces choses durant, fuyaient rapides les heures légères, tant bien que ne songeaient à les rechercher, ces heureux convives, quand soudain vint à sonner le couvre-feu au beffroi du castel. Quoique, céans, eût pu ne point faire loi tel signal de retraite, crut devoir ce souverain comte de Provence, eu égard aux fatigues du

jour, dénoncer à cette heure, la fête finie et advenu le moment du repos.

Ce qui fit qu'incontinent tous se levèrent, encore en liesse, et un peu en confusion s'empressant devers leur hôte suzerain, tant pour le congratuler que pour honnêtement prendre congé de lui et de sa haute famille.

Or, ce gentil page Sylvio, qui par ce festin était demeuré moult triste et songeur, mit alors cette confusion à profit pour furtivement devers son Alix se rapprocher. Et bien le vit la damoiselle, de ce que son regard ne l'avait quitté, et alors entendit son ami, en cette sorte tout bas lui disant : — Demain, au pardon de midi sonnant, à la *Fontaine-des-larmes,* Alix, soyez ! Et ne lui dit autre ; s'éloignant, parce que était là devers eux cette souveraine comtesse Béatrix, les regardant.

A ce propos du page, sousrit cette fois la gente Alix d'un vrai et doux sousrire.

Cependant, avait à son tour quitté la table ce sire de Chantegrillet, où tant bien se trouvait, que y fût, toute sa vie durant, demeuré, faisant de la sorte bonne chière et de son unique œil reluquant cette charmante Alix. Adonc était-ce quasi à regret que s'en sortait.

Alors, prenant modèle des autres, se disposa-t-il à venir par devant ce souverain comte en honnêteté s'incliner, pour après aller en sa piètre hôtellerie gîter.

Mais, fut-ce par contre ce souverain comte qui alors vint à lui le premier, en singulière amitié, lui disant qu'il eût à demeurer, parce que en ce castel comtal, lui était dû plus qu'hospitalité, et que tant que lui siérait, y serait en honneur et gratitude hébergé ; qu'à cet effet, pour lui et ses gens tels logis avaient été disposés, et qu'en toutes façons voulait céans, lui faire oublier ses mécomptes du passé.

Comme douce musique sonna ce beau discours aux

oreilles du sire, lequel par son ravissement ne songeaient en courtoisie à lui répondre, ains à part lui se disait : — Adonc s'en deva la male chance ! et qu'à Satan elle aille et oncques n'en revienne, pour que finalement se redore en son champ d'or, le blason des Chantegrillet !

Sur ce, ayant ce souverain comte, son hôte confié à un écuyer, à cette fin de le conduire en son logis, lui souhaita en même temps nuit heureuse. Mais ne voulut alors le chevalier, quitter le lieu avant que d'avoir fait hommage à sa damoiselle élue, et obtenu d'elle sa main à baiser.

Ce que ne dut lui refuser la gente Alix ; laquelle vint à lui octroyer sa mignonne main. Mais sous l'ardent baiser que lui fit alors, la sentit toute froide le géant sire énamouré.

— Alix !... pauverette Alix ! murmura en ce même instant derrière elle, telle amicale voix. Et la damoiselle s'étant à ce propos retournée, tristement sousrit à ce bon sire de Caderache, lequel était là et avait parlé de la sorte, parce que ayant en paterne affection cette orpheline d'Estello et sachant son doux secret, comprenait que les choses en leur manière risquaient pour elle à mal tourner.

Adonc, finalement s'en départit le sire de Chantegrillet, en ce castel, guidé par l'écuyer, et par plusieurs varlets escorté jusqu'en son logis, et quand y fut, se trouva par une belle chambre toute lambrissée et que, vu l'automnale saison, échauffait un brasier.

Sur un escabeau s'y voyait, comme un hibou juché, tel nain personnage, lequel, l'œil à demi clos, semblait à demi sommeiller.

Sitôt qu'en entrant, ce sire l'eut de la sorte vu, qu'incontinent courut à lui, les bras ouverts, lui disant : — Ah ! mon bon, mon chier Canor, qu'à cette heure m'est agréable à te revoir, et dois-je céans la meilleure part de

mon bonheur te bailler. Adonc, mon féal écuyer, meure pour nous la male chance, et la bonne fortune vivat !... Ne vois-tu comme moi, à nouveau reluire en son champ d'or, le blason des Chantegrillet et leur fier castel relevé de sa male ruine !... Ah ! de par la corne des Cornillons, ne viens à me dire le contraire, car, pour la prime fois peut estre, ton advis aurai-je en doubte.

Durant ce discours, s'était le nain Canor mis en pied sur l'escabeau, afin de recevoir la géante accolade à laquelle son géant maître l'invitait ; et l'ayant reçue, semblait dire par son air en raillerie : — Holà ! nostre sire, tante joie n'ayons... car tant s'en fault que soyons à la fin finale !

Sur ce, vint le chevalier à s'asseoir ; les fumées du festin qui lui étaient montées par la teste, alors le faisant par ses jambes fléchir, et de la sorte laissa son féal écuyer à son tour lui parler ; ce que fit l'autre, lui disant en son aigre son de voix : — Nostre très chier maistre, quoique en ceste noble table, où vous estait deu en honneur de siéger, point ne se soit assis vostre féal écuyer, ni en son avoisinance trouvé, lui semblent ses oreilles corner de tels beaux et louangeux propos, qu'ont dû à vostre égard dégoiser ce souverain comte et tant d'aultres ! et ne les aurait en la sorte, que les verrait céans bien dépeints de par le faciès en joie de ce noble sire. Or, à ce respondrai-je, que propos ne sont que paroles, que paroles ne sont que bruits et que seuls les faicts sont matières. En sorte qu'à ceste heure, nostre chier maistre, de tout ce, n'a que bruits en l'oreille et rien aultre par les mains.

— Ah ! Canor, en quelle amitié m'a ce souverain comte ! et de plus ai-je de lui belles promesses en gratitude.

— Lesquelles ne vaudront qu'estant venues à effect. Puis qu'est-il retourné à nostre sire, de la part de ceste gente damoiselle d'Estello ?

— Ah ! la gente et belle jouvencelle, dont mon cœur est tant féru ! . . Ains, pourquoi est-elle demeurée de la sorte, tout le festin durant, en resveries et tristesse ?

— Tristesse et resveries de fille, en pareille occasion, valent pis que lèpre, peste ou feu de sainct Antoine, — répliqua en ironie, Canor, — et par le seul mariage doivent se guérir. C'est pourquoi m'est advis que, sans aultre retard, se l'adjoigne nostre maistre; faute de quoi, de par sa resverie et tristesse, viendra la damoiselle à lui faillir.

Fit ce propos de son féal écuyer, se rembrunir le sire en sa joie, et ce ne fut qu'après s'être recueilli et en sous-pirant, que vint à lui répondre : — Adonc, en ceste entreprise, devra male chance encore me poursuivre ?... Car se devine à ton dire que n'est mie cette damoiselle portée d'amour pour moi ; ains l'est devers tel aultre; d'où se refusera à nostre mariage... Ah! male chance!... male chance! adonc, que ne me fais plutost périr !

— Ah ! chier maistre, ne l'ayez en la sorte! répliqua le nain, lequel sousriait du désespoir du simple sire. — Non point! car, consente ou non, devrez la dicte damoiselle espouser, tant est que la demandiez à ce souverain comte de Provence.

— Ah! que dis-tu là, Canor ! fit à ce, le sire ému en délicatesse ; et comment saurai-je, contre son gré, ceste damoiselle espouser ?... ce souverain comte en fût-il consent ?

— Et, sans trop y regarder, le devrez; car céans me suis renseigné, et sais qu'en singulière amour a la jouvencelle, certain page blondinet...

— Ah! la male heure!... Adonc ne saurait-elle alors m'aimer.

— Que dise plutôt, ce chier maistre : Ah ! la bonne heure!... Car, en mesme temps que lui fera le mariage

oublier son blondinet, lui apprendra à vous avoir en amour.

— Bien est-ce ton advis, féal Canor ?

— Tant bien, que j'en jurerais ma foi ! Et sur ce, ricana le nain en façon démoniaque.

— Adonc te crois-je ! dit le sire, revenant en joie, — et puisqu'en la sorte devra le mariage lui apprendre à m'aimer, adonc, qu'en haste me soit ceste gente damoiselle en mariage octroyée... Ah ! féal Canor, en alme me remets ! et vais-je ceste nuict amoureusement songier.

— Plutost en paix dormez, chier maistre, pour demain avoir meilleur air à câliner la jouvencelle. Adonc paisible nuict, messire !... Et par ce souhait, saillit de son escabeau le nain écuyer.

— Que Dieu te garde ! féal Canor, répondit le sire.

Et sur ce vinrent à se séparer le maître et l'écuyer ; ce dernier allant en une autre chambre gîter.

A cette même heure, allons d'autre part retrouver ce disgrâcié Sylvio, de la sorte en sa belle amour traversé.

Comme en son ordinaire, était ce gentil page, ce soir-là, de service courtois devers haute dame et souveraine comtesse Béatrix, et devait, avant qu'elle ne fût à dormir, aller de par elle tels ordres recevoir.

Adonc, selon l'us, l'introduisit la servante de veillée en la comtale chambrée, où étant entré, trouva seule cette haute dame par son déshabillé de nuit, assise en son grand siége, où apparaissait moult pensiereuse.

Or, étant lui-même, de son côté, triste et songeur, n'y eût pris garde, si par son entrée la haute dame, en sa rêverie tressaillant, ne l'eût ensuite par tel air en sévérité regardé, qu'advint par sa figure comme défigurée.

Autrement, eût été, céans, trop belle, cette souveraine comtesse, se montrant de la sorte en sa camisia de nuit,

laquelle estait toute d'azur et d'or, et en tout accusait la pure forme de son corps. Seules, par elle, ressortaient dénudées ses blanches épaules, bien que vinssent aussi à les cacher, ses noirs cheveux en abandon.

Doucettement, un beau kalen d'argent sus elle épandait sa clarté, laquelle comme une auréole par le front lui mettait, tandis que, en ses grands yeux, semblait son ombre vouloir dérober son pensier. Par une de ses mains tenait sur ses genouils son missel ouvert, et par l'autre, sa pensive tête soutenait.

Adonc, à tel sévère regard, lequel, comme éclair, avait jailli par l'ombre de ses yeux, s'était le page en surprise incliné, ne sachant pour lors qu'excogiter, car d'ordinaire était devers lui moult bénévole la haute dame, et même pour ses étourderies, en pardon quasi toujours l'avait.

En cette sorte, que voulait dire de sa part à la sienne, tel insolite regard ?

Or, demeurait-elle, céans, en silence, ne faisant autre que souspir. Puis finalement vint à faire tel geste, par lequel désigna à son page certain carreau, en même temps que de voix émue, lui disait :

— Venez là, devers moi vous asseoir, Sylvio, et de ce missel me lisez.

A quoi s'empressa l'autre d'obéir, et comme de coutume le faisait, vint à s'asseoir sus le carreau, aux pieds de sá souveraine maîtresse; toutes fois à part lui, s'étonnant de pareille lecture à heure si tardive.

Adonc se prit à lire; ains n'ayant attention à ce que lisait, car présentement bien autres choses avait en tête. Et pareillement l'écoutait sans doute la haute dame, car allait son page mal lisant, et elle, par ses beaux yeux à mi-clos le regardant, autre ne faisait qu'avec sa blanche main se jouer de par les blonds cheveux du jouvenceau. Tant bien

que finalement vint celui-ci à s'oublier de lire pour rêvasser, et ne s'en aperçut mie, cette souveraine comtesse, de ce qu'elle était pareillement en rêverie.

Longs instants en la sorte se passèrent, en fin desquels, soudainement tressaillit la haute dame, comme mise en éveil, puis son page à nouveau regarda et à nouveau souspira ; puis à haute voix lui dit :

— Sylvio, serez de messe, demain, au pardon de midi ; en oubli ne l'ayez ! Présentement allez à dormir, et que Dieu vous garde !

Cet ordre, qu'il eut en surprise, fit à son tour le page tressaillir, puis tout en consternation se lever de dessus son carreau.

— Adonc, allez, Sylvio, allez !... répéta haute dame Béatrix, laquelle alors lui octroya sa belle main à baiser.

Or, en étourdi, la toucha à peine de sa bouche le Sylvio, et sans autre, sortit de la chambre. Puis, par les corridors en rancœur s'en allant, à part lui se disait : — De messe, demain, au pardon de midi ? Adonc ! mais demain, pour pareille heure, ai-je Alix assignée en rendez-vous à la *Fontaine-des-Larmes*, afin de savoir d'elle... car certainement nous menace la male heure !... Et comme à fait exprès, veult ceste souveraine comtesse que....... Et non certes ! point ne serai en service à sa messe, ains irai au rendez-vous, attendre mon Alix, laquelle aultrement ne saurait de moi que penser. Puis devra haulte dame Béatrix de telle pécadille m'absoudre, comme de tant d'aultres.

Adonc de la sorte s'étant déterminé, notre page advint en sa chambrette, où s'étant couché, ne dormit guère, parce que moult l'inquiétait son pensier.

Pareillement en son lit, à cette heure, songeait ce sire de Chantegrillet, mais lui songeait d'or. Et cette même

nuit, moults seigneurs et hautes dames, couchés en ce castel comtal, aussi songeaient, parce que les avait tous, ce tournoi tournés en songerie ; ains, le disons, d'aucuns y étaient, qui mieux que songer faisaient.





CHAPITRE VIII

DE LA DISGRACE QU'EUT LE SIRE EN SON AUBADE, QU'EURENT LE PAGE ET LA DAMOISELLE EN LEUR RENDEZ-VOUS, ET DE CE QUE POUR EUX TOUS S'EN SUIVIT.

Or, vers le matin, ayant la nuit fait place au jour, le premier de tous ces songeurs qui fut sinon en éveil, — car plusieurs ne dormirent, — du moins sus pied, fut ce sire Palamède Cornillon de Chantegrillet. Ce que bien nota ce page Sylvio, lequel, inquiété et échauffé par son pensier, vint devers l'aube à mettre la tête à sa fenestre, laquelle visait le parc, et y vit en bas ce géant sire allant, venant, virant et regardant devers ce castel comtal, comme si y eût recherché. Et bien l'ayant vu et reconnu, l'eut en mauvaise part, ce page enjalousé, quoique dût rire aussi du très drôlatique aspect par lequel alors ce sire se montrait. Sa tête, qui de prime abord d'en haut se voyait, avait certain grand et pointu bonnet, lequel semblait de par sa pointe l'encorner. Puis apparaissait tout son corps affublé de telle longue simarre, laquelle traînait ; et ne

se devinait sa couleur, tant elle était usée. Or, se faisant sa simarre d'autant longue qu'était grand son corps, et sa tête, par contre, d'autant petite qu'était long son bonnet, par lui ne se voyait que simarre et bonnet corné. En outre avait en main certain luth, duquel par moments s'essayait à jouer, et ce, toujours en regardant et recherchant par ce castel comtal.

Adonc, qu'était-ce à dire, et que, de la sorte, venait faire céans tel déplaisant personnage ? fut-ce que se demanda le Sylvio, lequel alors écoutant le luth en ses sons, l'eut bientôt deviné.

Assurément était cet énamouré sire, en ce lieu, recherchant la fenêtre de la gente Alix, à cette fin de lui faire de par son luth telle galante aubade.

— Ah ! la male heure ! et que l'enlève le grand diable d'enfer ! dit d'en haut le Sylvio, lequel alors n'avait plus mie en gratitude son sauveur de la veille, son rival d'amour à présent.

Cependant, sembla l'autre, par là bas, s'être fixé en son objet, et le prouva en jouant plus fort de son luth.

Incontinent, ému de colère, quitta le page sa fenêtre, pour courir à l'huis de sa chambre, et ce, afin d'aller troubler le sire en son aubade, et déjà par l'escalier dévalait, quand vint son pied à fouler certain chat noir, lequel incontinent se prit de souffler et miauler.

— Eh ! la male beste ! fit-il à ce. Puis, reconnaissant en lui tel chat favori de cette souveraine comtesse, en male augure, il ajouta : — *Chat noir, au matin, à la sère* (1) *noir chagrin.*

Or, maugré sa male augure, allait-il outre passer, quand lui vint en l'idée certain mauvais tour, lequel le fit quasi

(1) Le soir.

sousrire : — Bien trouvé! fit-il ensuite; et à l'aultre la male heure ! Sur ce, vint au chat effarouché, et doucettement l'amadoua, puis s'en saisit, et vite en sa chambrette le porta. Là, ayant à nouveau par la fenêtre regardé, vit le sire, lequel ayant son aubade commencé, en grande amour, devers le ciel son unique œil levait. Or, le visant, vint alors à ce mutin page à lui bouter le chat, lequel, virant, tournant, en bas sur ce sire dévala.

Du coup, fit celui-ci tel grand tressaut par lequel chut son bonnet; mais subran, en son lieu, fut le félin (1) applanté; lui faisant de la sorte tel autre bonnet, dont s'esclaffa de rire le page. Puis dut rire à gorge déployée, à voir tel singulier combat, lequel d'entre le chevalier et le chat alors s'engagea. Car, en outre de sa surprise, fort s'encoléra le luthier à être de la sorte décoiffé, puis coiffé, et incontinent bouta du poing à la bête... Mais, est de son naturel moult tenace, la gent féline, et quand tient, ne lui ferait le diable lâcher prise, alors surtout qu'elle y est par furie. C'est pour quoi, à l'autre le cognant et par sa queue le tirant, répondit le chat noir, en plus fort s'applantant, soufflant, miaulant et griffant ; griffant par son œil, par ses oreilles, par sa nuque, et griève incogruité, jusque par sa figure, griffant ce fier chevalier.

— De par la corne des Cornillons !... adonc, maudite beste !... beste à Satanas !... alors dut-il s'écrier, en grimaces se débattant; aïe! doncques me lâcheras?... Ah! la male heure !... Aïe! aïe!... furie! que je t'escrase avecques cestui qui t'envoie!... Aïe! beste d'enfer!... Et finalement tout égratigné et ensanguiné, n'en vint à bout, que quand eût par ses grandes mains, tel endiablé chat, étouffé et comme écrasé.

(1) Le chat.

En cette sorte libéré, mais non satisfait : — De par la corne !... vint-il à murmurer : — Adonc d'où me vient telle male disgrâce ?... Et de son unique œil, par tout le castel regarda, mais n'y vit autre, parce que avait le Sylvio quitté sa fenêtre, et ce, pour rire par sa chambrette, tout son soûl.

Ce fut pourquoi, pensa cet égratigné sire, — à nouveau de Malechance, — devoir délaisser son aubade pour se dérober ; vu qu'en la sorte, n'eût voulu à sa belle se montrer. Adonc, quasi à catimini rentra en ce castel comtal, craignant aussi que d'aucuns ne vinssent à le voir, tant se sentait en déplaisant état.

Or, sans autre male encontre, en sa chambre advint-il, et par certain miroir s'y étant regardé, se trouva encore plus déplaisant que pensait, car l'avait le félin tant bellement griffé, que n'eût put le diable par ses griffes, mieux le griffer. Et alors s'en lamenta, disant : — Ah ! male chance ! par toi que m'advient là !... Ores que me serait tant convénient de plaire à ceste gente damoiselle, suis-je de figure rendu moult déplaisant !... Adonc, male chance ne me quitteras ?

Comme en cette plainte se morfondait, survint son féal Canor, lequel entrant par la chambre, vit bien le sire en son fâcheux aspect, mais eut garde d'en rire ; lui en faisant par contre griève remontrance, par laquelle lui dit, qu'en cette occasion, avait son noble maistre agi sans son advis, et que si devait leur entreprise en pâtir, ne saurait à autre s'en prendre qu'à lui ; car oncques ne lui avait conseillé à aller de la sorte, en tendron, chanter l'aubade, et à défaut de sa belle, se faire par les félins griffer ; que, par contre l'avait advisé de n'avoir affaire, pour l'objet de son mariage, qu'avec ce souverain comte, et finalement, en cette façon sa remontrance termina : — Que daigne ce

très chier maistre m'avoir en excuse, pour ce libre propos, lequel, maugré tout, ne saurait telle aultre plus convéniente figure lui prester, en ceste griève conjoncture.

Et ce géant sire, en contrition écoutait son nain écuyer, lui parlant en la sorte, et ne trouvait à lui retorquer. D'où vint l'autre, alors, à se radoucir, et à nouveau l'endoctriner.

Adonc, les laisserons céans en la sorte, et ce, pour retourner devers ces mignons énamourés, en leur belle amour tant menacés.

Quand ce page Sylvio, en sa chambrette, eut ri tout son soûl de son vilain tour, peu peu revint en son sérieux, et de son sérieux chut à nouveau en triste rêverie, car retournait son pensier devers sa chière Alix.

Ah ! comme, la veille, avait été contente et glorieuse, la damoiselle, ainsi établie reine du tournoi de par son géant chevalier, lequel pour être déplaisant et prêter à rire, pas moins n'en avait fait preuve de merveilleuses force et vaillance. Or, par sa glorieuseté de reine, ne pouvait-elle que l'avoir eu en oubli, lui l'obscur et mesquin Sylvio, en cette belle foule, où il n'avait plus eu d'elle que rares regards. Adonc n'était-ce pas à croire qu'elle avait aussi cessé de l'aimer ?

Sur cette folle idée, que par sa tête sa jalousie forgeait, sentit le pauvret son cœur en telle souffrance, que larmes lui en vinrent ès yeux, et incontinent eût voulu voir son Alix, de façon à le lui reprocher, et devers leur tendre amour la ramener, en lui montrant par quel tourment il l'avait.

Mais était-ce heure encore trop matutinale, et seulement, au pardon de midi sonnant, devait-il voir son Alix à la *Fontaine-des-Larmes*. Or, à la même heure, — ce à quoi ne songeait guère — le réclamait son service cour-

tois devers cette souveraine comtesse Béatrix, par devant laquelle, à la messe, à Saint-Mître, il devait le carreau et le missel porter.

Adonc, le tourmentant son chagrin, au point que ne pouvait en sa chambrette demeurer, vint-il alors à en sortir et descendit en ce parc comtal.

La matinée, l'avons dit, était en sa prime heure, et l'endroit, encore en désertion, d'aspect triste et sombre, à cause de certaines grosses et basses nuées, lesquelles alors par la cîme des arbres se traînaient, en même temps que petite pluie, emmi les feuilles mortes, à petit bruit chutait. C'est que, hélas ! au ciel après le serein, survient quasi toujours l'orage, et de même en est ici-bas des humaines passions, lesquelles veulent qu'après le rire viennent les larmes.

Or, se prit notre page tout songeur, à errer dans ce parc, au long des sentiers, et bien que n'y eût encore que faire, lentement allait devers cette *Fontaine-des-Larmes,* laquelle y était par tel solitaire recoin située, et avait en outre de son particulier effet, sa légende d'amour.

Rapportait ladite légende, qu'au temps antique des Romains en Provence, là même où se montrait à présent cette fontaine, toute verte et ombreuse, était le lieu dénudé en son aridité. Autre ne s'y voyait qu'un unique rocher, lequel semblait du ciel y être tombé ; et par faute d'eau, rien à son alentour ne poussait.

Or, advint en ce temps, qu'une jeune Romaine d'*Aquœ Sextiœ* (1), qu'avait délaissée son ingrat et félon amant, vaguant en son grand chagrin, vint par ce lieu, où en accablement s'appuya contre ledit rocher. Et là, soli-

(1) Nom latin de la ville d'Aix et qui veut dire *eaux sextiennes* ou de Sextius.

taire et désolée, tant demeura à *plourer* que finalement avec ses *plours*, rendit l'âme ; d'où résulta chose moult estrange.

Fut le rocher en tel point ému de ce tant grand et pitoyable chagrin, que s'amollit ; en sorte que devers lui garda de la morte énamourée telle fidèle empreinte, et ses chaudes larmes en hérédité.

Du depuis le vit-on, pareillement à elle, vers la terre se pencher et sans cesse *plourer*, en sorte que formaient ses chaudes larmes comme un ruisseau à ses pieds. Benoîtes larmes d'amour ! lesquelles allèrent fécondant la terre, tant bien qu'en advint le lieu, tel un des plus plaisants en la contrée, de par son herbe drue et ses beaux arbres feuillus.

De ce, lui vint ce nom de Fontaine-ès-chaudes-larmes, et au plus court : *Fontaine-des-Larmes*. Et du depuis, voulut sa renommée que y allassent les amants disgrâciés, confier leurs peines, et aux larmes du triste rocher mêler les leurs.

Adonc, quand fut parvenu ce page, après force détours, en cette fontaine, semblait le lieu avoir pris à son intention, tel sombre aspect en rêverie. S'y montraient par la grise buée ses vieils arbres, laissant leurs dernières feuilles chuter, et par leur mitan, comme une ombre éplorée, le rocher, sous ses festons de lierre penché, et ses larmes une à une pleurant. Allaient ensuite ces larmes par un ruisseau, dessous les feuilles mortes se cachant.

Ce fut en cette sorte que contempla ce Sylvio la fontaine, laquelle lui complut, parce que lui sembla de par ses pleurs compatir à sa peine, et s'étant d'elle approché, s'y appuya en sa chagrine rêverie.

Adonc, son Alix, sa tant chière Alix, en étant l'unique objet, pourquoi en ce point se montrait chagriné ?

A cette heure ne pouvait-il autre lui reprocher qu'un

peu sa glorieuseté de la veille, laquelle avait paru ensuite, la pauvrette, en ennui moult expier devers son géant et déplaisant chevalier. Alors pourquoi ne venait-il plutôt, à s'arraisonner? Hélas! était-ce ce que lui-même ne savait; et autre ne voulait écouter que son cœur en oppression, lui augurant mal heur. Or, mal heur à venir, était pour lui chagrin présent.

Pourtant et peu à peu vint-il céans, à se sentir pris par grande fatigue, de ce que en son inquiète nuit, n'avait mie dormi ;et à cette heure lui en advenait comme chaude fièvre, laquelle par tout son corps l'échauffait, et par ses yeux l'obscurcissait. D'où finalement ne tint plus sus pied, et dut comme en faiblesse, sus l'herbe se coucher; sa tête contre la roche reposée, et s'y rafraîchissant par son humidité du feu dont elle ardait.

En cette posture et maugré sa grande pâleur, apparaissait moult charmant ce petit page, par sa gente figure, blonds cheveux, et yeux à mi-clos, avec son doux air en souffrance.

Puis vint peu à peu, en cet état, à s'ensommeiller; ains par son sommeil, à tout moment tressaillait et à demi s'éveillait, parce que tels mauvais rêves lui advenaient, lesquels lui montraient, comme au réel, fantasques et méchantes choses. En cette sorte vit par eux, surgir ce géant chevalier de Malechance, en son déplaisant faciès éborgné, et par son bras son Alix ayant.

Or, s'y montrait la damoiselle tant glorieuse, que par son front sortaient comme rays lumineux. Puis, ainsi enlacés, souriants et fortunés, venaient tous deux à passer devers lui, le disgrâcié page, et le dédaignaient et en dérision le tournaient. Osait même, cet arrogant chevalier, en mépris lui bouter de son pied. Alors voulait le Sylvio de tant griève injure se venger, mais ne le pouvait, de ce

que sa dague était en ses vêtements retenue ; et de ce, tant s'encolérait, que soudain en éveil advenait. Alors demeurait pantelant, jusqu'à ce que revînt à dormir ; et alors lui revenaient nouvelles et fantasques visions ; telle une lui montrant certain chat noir, celui-là même de par lequel si vilainement avait en son aubade, coiffé l'énamouré chevalier. Céans, l'œil ardent et le poil hérissé, s'en venait le félin contre lui, sa male mort revenger, et ce, en le griffant et mordant, tandis que lui, tant bien que mal, s'en défendait. Mais sur ce, advenait cette souveraine comtesse Béatrix, devers laquelle allait son chat noir se réfugier.

Était la haute dame en son habit de messe, et par sa figure avait tel air courroucé, lequel quasi laide la faisait.

Adonc, à pas lent s'avançait devers son page, et ce en tant véritable façon, que croyait celui-ci ouïr de par son pas, bruire les feuilles mortes. Parvenue de la sorte touchant lui, elle lui disait :

— Que fait, céans, en la *Fontaine-des-Larmes*, ce page félon, ores qu'en la saincte messe, avecques moi debvrait estre ?... Or, n'as-tu crainte, meschant, à me désobéir en la sorte ? Mais, va, t'en punirai-je comme je t'aime, car de toi et de ton Alix ai le doulx secret... Entends !... le pardon de midi sonne, et point n'y penses !... Va, t'en punirai-je !

Et par son rêve, avait ce disgracié Sylvio en tel effroi ces propos, que s'en agitait, tressautant et haletant, au point que finalement s'en réveilla et rouvrit ses yeux.

Alors vint-il par eux à jeter tel effaré regard, lequel à son alentour autre ne lui montra que les vieils arbres, au vent se défeuillant, le ciel par ses sombres nuées s'abaissant, et cette *Fontaine-des-Larmes*, solitairement, une à une, ses larmes pleurant.

En même temps passèrent par l'air certains sons fuyants, lesquels en attention il écouta, et reconnut pour être le pardon de midi, sonnant à la grosse cloche de Saint-Mître, et qu'aussitôt répétèrent toutes les autres cloches par la ville.

Ce qui fit qu'étant remis en ses esprits, vint aussitôt l'énamouré à se relever, à part lui se disant : Adonc, bien est-ce l'heure où doibt mon Alix venir céans... Ains y viendra-t-elle ? Et alors, pour mieux écouter si elle venait, retint jusqu'à son souffle, tandis qu'au loin ses regards projetait.

En telle attente, brief temps s'écoula, en fin duquel, parut le page en joie s'agiter, parce qu'il entendait tel léger bruit, parmi les feuilles mortes, lequel tel léger pas dénotait. Puis, par le prochain sentier, comme vision d'amour, apparut certaine gente fille, ayant nom : damoiselle Alix.

En la sorte la voyant, ne put tenir en place ce Sylvio, lequel au devant d'elle aussitôt courut.

— Alix ! mon Alix ! s'écria-t-il, comme affolé, dès que l'eut jointe, et lui prenant telle mignonne main, que tout d'abord lui avait présentée son amie, sousriante ; adonc, me le dis, ô mon Alix ! dois-je encore espérer, et en ton pensier et ton cœur suis-je encore ?

— Et pourquoi n'y seriez ? dit en sa douce voix, la gente damoiselle ; et quel bon motif peut de la sorte vous en faire doubter et exclamer ? Hier au soir, certes, vous ai-je vu en air de fascherie, ains sans pouvoir y comprendre. Puis vous a plu en rendez-vous m'assigner à la *Fontaine-des-Larmes*. Or, à cette Fontaine, me voici !... A vous à présent de me faire assavoir, ô mon Sylvio...

— Alix !... Alix ! souspira l'autre, en même temps triste et heureux, et quasi oublieux à cette heure, de tels

griefs reproches, par lui à grands frais amassés à l'encontre de sa gente amie : — Ah ! mon Alix ! de par toi, quelle a été ma souffrance!... Et avec ces paroles lui advinrent larmes ès yeux.

— Souffrance ! répéta la jouvencelle ; adonc et le pourquoi ?... en haste, me le dites...

— Ah ! ce desplaisant chevalier de male chance, de male encontre, de male peste ! ah ! Alix, t'a establie, hier, reine du tournoi, et de par lui, tant heureuse, tant glorieuse m'es apparue, que.....

— Eh ! mon Sylvio, reine point n'est qui veult, et oncques ne l'avais esté... Aussi, en pardon, m'ayez pour ceste glorieuseté, laquelle ne m'a tant esblouie, que n'ai bien vu certain vilain jaloux, lequel, mon bon heur, au lieu de le contenter, semblait le fascher.

— Alix, t'a ce déplaisant chevalier pressée par ta main, et en ton front... — ne l'ai que trop vu ! — t'a mis tel baiser.

— Jaloux !... meschant jaloux !... point n'est-ce là l'us galant du tournoi ?

— Ah ! la male heure de l'us et du tournoi !... Point ne veux voir mon Alix en la sorte courtisée ! non point !

Et cela dit en passion, demeura l'énamouré, par son sentiment comme estomaqué, puis tels pleurs lui vinrent par lesquels, ayant en amour les mains de son Alix serré de contre son cœur, il dut encore lui dire : — Ah ! c'est que, vois, mon Alix ! tant et tant je t'aime, que suffit de toi un rien, pour ma teste mettre en feu et mon cœur en souffrance !... Ains, bon Dieu doulx ! bien est-ce amour ce que j'ai de toi, où un sort que m'ont jeté tes yeulx ? Ah ! ne le sais-je ! mais à ceste heure, hélas ! trop le sens, si mon Alix ne me demeurait : si venait tel autre à me la prendre !... Ah ! Dieu grand ! plus mon Alix ?... Tiens...

vois, céans, ceste esplorée fontaine... D'une morte énamourée sont les larmes qu'elle verse... Ah ! de par Dieu, je jure ! ores, serait-ce tout mon sang, qu'en larmes elle pleurerait !

— Ah ! tais-toi, mon Sylvio, tais-toi ! ! fit sur ce Alix, à son tour de passion émue et tremblante, et mal cachant sa tristesse par sa feinte gaîté. — Ah ! fol enfant, quel propos fais-tu là ?

— Ah ! chiere Alix ! continua le page, ne l'écoutant, et de par son exaltation rendu beau comme amour ; — ah ! me le dis : En pareille sorte m'aimes-tu ?

— Oh ! tais-toi... murmura encore celle-ci, comme en domination de par celui qu'enfant elle appelait, et par devant lequel venait de s'incliner son front tout en rougeur.

— Ah ! Dieu bon ! oyez, elle se tait ! exclama sur ce Sylvio, mis en effroi et douleur. Mais quasi aussitôt dut-il sentir en ses mains trembler la main d'Alix. Puis, davantage sa jolie tête abaissant, ainsi que vaincue, vint Alix elle-même à lui dire, tout bas et comme en un souffle : Je t'aime !

Ah ! la douce, tendre et suave parole, par sa mignonne bouche exhalée, comme exhale son premier parfum la fleur, son premier souspir zéphire, et l'oiselet son premier chant ! Amable et pudique rougeur, laquelle alors encolora son visage, comme le fait au ciel l'aurore !

Ah ! quel doux instant aussi pour ces beaux énamourés, tous deux par leurs bras enlacés, et d'amour rayonnants ! Alors, leur apparurent roses les sombres nuées, et reverdis les arbres dénudés, tandis qu'en son deuil même, semblait cette *Fontaine-des-Larmes* leur sousrire. Mais d'autant plus belle était leur ivresse, d'autant plus courte devait être en sa durée, et laide en son retour.

Soudain, en leur avoisinance, certain bruit se fit, par

lequel se montra, venant devers eux, le sire magister des pages, avec bon nombre de soudards en sa suite.

Sylvio le vit et tressaillit, puis blémit, puis mit la main à sa dague.

De son côté fit Alix tel cri, par lequel voulut fuir; mais ne le put de ce que venaient céans d'apparaître, lui barrant le passage, d'aucunes dames d'honneur de cette souveraine comtesse.

— Page Sylvio!... vint alors à dire, de sévère voix, ce sire magister; de par ordre souverain, incontinent ayez à nous suivre.

En conséquence de tel ordre et pour au besoin l'y contraindre, advinrent les soudards à entourer le page. D'où comprit celui-ci, maugré sa grande colère, que ne pouvait faire autre qu'obéir. Adonc délaissa-t-il sa dague, pour en désespoir, sa tête abaisser.

A leur tour, ayant les dames d'honneur, circonvenu cette mesquine Alix, laquelle était plus morte que vive, lui dirent qu'elle eût, de par ordre de cette souveraine comtesse, à venir avec elles.

En cette sorte, durent pareillement obéir ces deux amants, qui séparés et s'éloignant, vinrent alors à échanger tel doux et désolé regard, lequel, mieux que la parole, dépeignait leur disgrâce avec leur tendre amour.

Or, fut emmené le Sylvio par ce sire magister et son escorte au castel comtal, puis en droiture à sa chambrette.

Et là, lui fit assavoir ce sire magister, qu'en punition de sa désobéissance envers haulte dame et souveraine comtesse Béatrix, devrait-il par huit jours en sa chambre garder les arrêts; qu'ainsi l'avait décidé ce souverain comte. Et cela dit, vint le sire à sortir de la chambre, refermant l'huis, où s'apostèrent de garde, deux soudards.

Certes, n'était de fait la punition trop sévère ; seule la circonstance la rendait cruelle pour ce Sylvio, lequel allait être de la sorte, huit jours durant, séparé de son Alix ; soit huit jours en crainte et en martyre. Car déjà, par son cœur enjalousé, son amante voyait-il, tout ce temps, en butte seulette aux galantes entreprises de son déplaisant rival, le géant et glorieux chevalier.

Point n'était-ce que mît en doute l'amour de sa tant chière Alix ; ains, comme en devination avait tel propos de conjungo, qu'ourdissait à son encontre ce chevalier, lequel en tant grande faveur s'était placé devers ce souverain comte, qu'aisément de lui pouvait tout espérer.

Or, faisaient ces pensiers comme frissons au pauvret et l'opprimaient. Ah ! au moins si faire se pût que pareillement à lui, eût été Alix en sa chambrette mise aux arrêts, et qu'en cette sorte, plus ne la voyant, l'eût en oubli ce maudit chevalier, et finalement au grand diable d'enfer s'en retournât qui l'avait amené !... Mais n'était-ce à croire, car nul n'eût osé de la sorte punir la douce orpheline d'Estello.

— Ah ! misère !... vint-il alors à s'écrier, en se boutant sus sa couchette comme un désespéré, — adonc, devrais-je de la sorte demeurer céans, en tant cruelle peine, que sa pareille ne cognais !... Ah ! misère ! pourquoi ne puis et ne veux mourir ?

Et parlant de la sorte, ne pleurait, ains en dedans ses larmes dévorait.

Durant ce temps, damoiselle Alix, de son côté, toute en confusion et tremblante, avait été pareillement amenée en ce castel comtal, où l'avaient ces dames confinée en sa chambrette, jusqu'à ce, — lui avait dit telle une d'elles, — que la fit cette souveraine comtesse appeler.

Adonc était demeurée là, la pauvrette, ayant son cœur

bien gros, avec moultes larmes ès yeux. Hélas ! pour elle, quelle honte à avoir été de la sorte surprise aux bras de son Sylvio ; et quel chagrin aussi ! Et c'était son cœur qui l'y avait conduite ! Adonc, en cette occasion, avait été son cœur mauvais conseiller ! Hélas ! de cette disgrâce que pouvait lui advenir, sinon disgrâce nouvelle ? Devers quiconque, le sachant, oserait-elle encore ses yeux lever ? et certainement en ce castel nul n'en ignorait. Ah ! pauvre mesquine éhontée, pour elle, quelle confusion !

Telles furent les choses que par ses larmes et sa pudeur navrée, alors se disait. Puis, tel autre pensier chagrin lui venait, par lequel se demandait ce que pareillement en adviendrait à son Sylvio : s'il serait par punition en terre de Catalogne renvoyé ; ce qui, hélas ! à tout jamais peut-être les séparerait. Et sur cette crainte, advint-elle à plus fort pleurer.

Cependant, et peu à peu, dut s'épuiser sinon son chagrin, du moins ce pensier, et alors elle advint à excogiter de ce fait de surprise, en lequel elle avait été, devers cette *Fontaine-des-Larmes*; et le tournant, virant, en sa finesse féminine, bien sut se dire que n'avait été fortuit, ains d'avance concerté ; parce que leur avait été dérobé à elle et à Sylvio leur doux secret... Mais de par qui ?

Et lui revenait par cette interrogation certaine idée, laquelle lui était déjà venue la veille, et qu'alors elle avait repoussée comme étant folle et mal venue. Mais à cette heure, loin de l'avoir en répulsion, l'accueillait-elle, et même l'aidait en son esprit à s'agencer. En sorte que par elle, estrangement lui apparaissait qui leur avait leur secret dérobé, et n'osait encore y croire, tant en vénération avait celle que son idée accusait ; à l'égal d'une mère n'ayant cessé de la considérer... Adonc jalousait, cette haute dame, son tendre sentiment pour Sylvio !... Ah !

Jésus doux ! ne se méprenait-elle à son égard ?... et ne devait-elle pas à nouveau repousser pareille idée ? Non, hélas !... car venaient céans les faits en la sorte lui parler : — Adonc, pauvrette, n'as-tu su voir combien a changé d'humeur à ton égard cette haulte dame; laquelle au lieu de t'avoir en sa bonne grâce comme naguères, ne t'a plus qu'en réserve et froideur. Hier, durant le tournoi, t'épiaient ses regards à chaque fois que venait Sylvio à t'approcher. Plus tard, par la salledu festin, son œil irrité, ni lui ni toi ne quittait; au point que, lorsqu'est venu Sylvio en rendez-vous t'assigner, elle était encore là, tous deux vous surveillant, et en telle sorte rapprochée qu'aisément pouvait surprendre votre doux secret ; tant bien qu'au lendemain, le pardon de midi sonnant, sans égard pour ta pudeur blessée, sans pitié pour votre amour lésé, avez été, l'un avec l'autre, surpris là, comme en un piège. Et celle, qui de ce cruel coup les avait de la sorte navrés, parce que de leur tendre amour était enjalousée, se nommait... Ains n'avait force la pauvre innocente à dire ce souverain nom, tant en vénération devers elle l'avait. Mais ce qu'en sa désolante conjoncture, par trop se disait, était : qu'elle avait, cette haulte dame, son amour victimé, et son bon heur à jamais morfondu.

C'est pourquoi, accablée, par son douloureux pensier, cette mesquine Alix alors, sa tête entre ses mains tenait, et autre ne faisait que à chaudes larmes pleurer. Ah ! que trop cruellement, par son grand chagrin, sentait combien était chier à son cœur ce Sylvio, pareillement à elle, enfant déshérité, et que sans se douter, elle s'était prise en son âme à tant aimer, qu'à présent vouloir de lui la priver, autant valait son âme d'avec son corps séparer.

Or, ce durant, passaient les fugitives heures, lesquelles ne s'arrêtent aux humaines douleurs, et déjà en la cham-

brette déclinait le jour, lequel, au dehors, s'assombrissait de par la pluie et ses nuées. Mais n'y avait garde, la mesquine, à son chagrin toute adonnée, quand soudain par un coup à l'huis heurté, vint céans à se présenter telle une des dames d'honneur de la souveraine comtesse.

L'air en douceur confit, s'avança doucettement celle-ci, lui disant : — Me mande devers vous nostre souveraine comtesse, afin que vous plaise devers elle me suivre.

Alors se releva, Alix, sans autre répondre, et ayant ses pleurs essuyé, incontinent suivit la dame.

C'était en son oratoire, où journellement demeurait longues heures en prières, que l'attendait cette souveraine comtesse Béatrix.

Adonc, ce fut là que la triste damoiselle fut introduite sans bruit.

Un dernier reflet de jour passant au travers des vitraux, et la vacillante lueur d'une veilleuse, vaguement alors éclairaient ce saint lieu de dévotion, lequel se montrait tout tapissé en *ex-voto* et images de saints.

Par son mitan, et en un grand prie-Dieu, se voyait agenouillée, cette haute dame Béatrix, pareille à une statue de sainte, de par ses mains jointes et sa belle tête inclinée en prière.

Mais, ayant ouï entrer la damoiselle, aussitôt advint-elle à dévotieusement se signer, puis à se relever ; et alors fit marque à Alix de s'approcher, pour ensuite de façon benoîte, et à mi-voix, par repect pour le saint lieu, lui parler en la sorte : — Ma fille Alix, céans, vous ai-je fait venir non en intention de plaintes ou reproches à vous faire pour la faute en laquelle vous est advenu au jour d'hui à faillir..... Pauvre innocente ! jusqu'à présent tant sage et chaste, mais laquelle, comme tant d'aultres, à

eu de par le malin (1) sa male heure en tentation et faiblesse damnable! Non point, ma très chière Alix, ains pour vous préserver, par pieux advis et maternelles invitations; ayant voulu Dieu, en sa bonté, que je fusse vostre seconde mère.

Et ayant ainsi parlé, vint à mettre au front d'Alix tel froid baiser.

Or, avait été émue en sa bonne âme l'orpheline d'Estello, par ce benoît discours auquel ne s'attendait. Ce fut pourquoi ne sut alors faire autre, qu'en contrition s'incliner, puis répondre : — Plaise à nostre souveraine maistresse de parler.

Sur ce, la haute dame s'étant dévotieusement recueillie, reprit ensuite son propos : — Adonc, ma fille, seul a pu le malin en pareille faute vous induire ! Et tant bien l'ai dû croire, et tousjours le croirai, que, céans, ai longuement prié nostre béate Mère, la Virgen Marie, afin que vous ait en sa très saincte garde, et vous préserve de la tentation. Quelle aultre chose, en effet, sinon maléfices, a pu vous faire en la sorte acconsentir à seulette vous trouver en pareil lieu avec tel estourdi et meschant Sylvio ?... Ah ! sans doubte ! car oncques ne se fust la sage Alix, d'elle mesme exposée à semblable vergogne. Par contre, eust-elle mesprisé tel impertinent page en ses pernicieux propos, et serait venue devers moi s'en ouvrir. Et n'a fait de la sorte, parce que le malin, ores, son âme possédait et meschamment devers sa perdition la poulsait. Ah! veuillez, céans, ma fille Alix, rendre grâces au ciel, lequel m'a fait advenir à temps à vous détourner, et pour ce, vous agenouillez par devant ceste belle image de la

(1) Le démon.

béate Virgen Marie, et lui faites actions en grâces et repentance.

Sur ce, fit la haute dame, Alix s'agenouiller par devant la sainte image de la Vierge; et s'y mit de même à son côté; puis à nouveau l'invita à réciter tels actes en grâces et contrition.

Adonc, par ce dévotieux discours pénétrée, vint alors la pauvrette, de sa tant douce voix, toute éplorée, à souspirer devers le ciel une angélique prière.

En suite de quoi, l'embrassa comme en tendresse, la haute dame, puis se prit à nouveau à lui parler en la sorte :

— Adonc, à présent, ma chière fille, aultre chose vais-je vous dire : Grâce à Dieu, vous veïci au jour d'hui advenue grande et gente damoiselle, et qui mieux est, douce en l'alme, et de par mes soins, bonne et sage ménagère... En sorte que plus d'un, emmi les plus haults et qualifiés seigneurs de ceste cour de Provence, — et non tel fol et meschant page, — a dû se dire, vous voyant : — Certes, vois-je là, telle gente et noble fille, en âge d'estre espousée, laquelle moult serait conveniente en mon castel, dont volontiers, la ferais chastelaine.

De vostre part, ains en autre mode, a dû aussi la chose vous venir en idée. Ne vous en défendez, mignonne; car tel pensier est de vostre âge, et Dieu et sa saincte Église en rien n'offense. C'est pourquoi au lieu de vous en reprendre, vous permettrai-je à vous en resjouir, car a voulu Dieu mesme qu'à ceste heure, soit quasi exaucé vostre vœu, et ce, en vous amenant celui auquel doibt le sacrement vous unir; preux et féal chevalier, d'antique lignée, et tel que, damoiselles, fières et fortunées, le voudraient. Ains, pour le moment, n'en dirai mais, parce que prétend lui-même nostre sire et chier espoux Bérenguier, plus au long vous en instruire. Adonc, de ce pas, ensem-

ble allons devers ce sire, afin que, en gratitude et soumission, ses volontés entendiez, lesquelles de vostre seul bon heur sauraient proveigner.

En écoutant, par sa fin, ce propos de sa souveraine maîtresse, s'était sentie Alix comme délirante et éperdue. Jusqu'alors elle avait en tout écouté et en tout obéi. Devers elle avait-on médit de son chier Sylvio ? Hautement n'y avait répondu ; se bornant à être incrédule, et à part elle disant : non ! Avait-on, en honteuse faute, tourné son amour ? Elle avait acconsenti à en faire par devant Dieu, telle amende honorable ; mais non en conscience... Et maintenant, en plus, venait-on, pour dernier coup à son cœur brisé, lui arracher en un judaïque baiser, sa foi jurée, et ce, afin de la donner, avec son corps et sa pudeur navrée, à tel inconnu chevalier. Ah ! n'était-ce point trop !... Et ne devait-elle pas à cette heure relever sa tête, par trop abaissée ?

Adonc, pâle et frémissante, vint-elle, à cette question, à relever son front ; mais, hélas ! pour quasi aussitôt et de nouveau l'incliner, comme convaincue, dessous l'impératif regard de cette souveraine comtesse.

C'est que trop s'était habituée, la pauvre et douce orpheline, à considérer ce souverain comte et sa haute épouse, comme étant ses insignes bienfaiteurs, alors qu'au réel, étaient-ils encore ses débiteurs.

Et tant bien les avait tousjours eus en la sorte, qu'elle en était advenue à toute entière se dévouer à eux ; ne voulant avoir et n'ayant autre volonté que la leur. Est-il vrai à dire, d'autre part, qu'eux l'en récompensant en amitié et considération, lui facilitaient de la sorte son fait de soumission. Mais pour la chose, que présentement ils prétendaient d'elle, et qui était tant contraire à son vouloir, qu'elle lui mettait comme la male mort en l'âme, lui

venait l'idée à résister, mais non force et courage. Ce fut pourquoi, défaillante et les yeux en larmes, dut-elle alors se laisser entraîner par sa souveraine maîtresse, laquelle la câlinait, et de ce pas l'emmena devers le sire comte.

Était ce sire, à cette heure, par une chambre voisine, avec son grand sénéchal Romée de Villeneuve, tous deux en travail, et y attendant aussi la venue de la gente orpheline d'Estello ; car pas plus tôt apparut-elle à l'huis, que se levèrent l'un et l'autre, pour lui faire accueil. Et ce souverain comte la baisa au front, l'appelant sa bien chière Alix ; puis la fit s'asseoir devers lui, où l'ayant en sollicitude regardée, lui demanda le pourquoi de sa tristesse, laquelle se voyait dépeinte par sa gente figure.

Ains, par ses pleurs suffoquée, ne put la pauvre énamourée autre répondre, qu'en abaissant sa tête vers les mains de l'auguste sire, et de ses larmes les lui baignant.

Par ce ému, incontinent la releva ce bon Raymond Bérenguier, en même temps que son regard sa haute épouse interrogeait. Mais celle-ci, sousriante, vint alors tout bas à lui dire : — Bien n'est-ce là que jeu d'enfant ! Que vous plaise, messire, à parler, et bien tost viendront tels pleurs à séchier.

Adonc, sur ce, prit le sire l'orpheline entre ses bras, et comme enfant la tint sur ses genouils, où lui parlant en tendresse, se complut à lui rappeler sa singulière affection et ses bienfaits à son égard, et longuement lui en dit. Puis, venant au fait de la *Fontaine-des-Larmes*, en rejeta toute la coulpe à ce meschant Sylvio, avec les mutineries duquel voulant en finir, prétendait-il cette fois le renvoyer és terre de Catalogne. Ce que moult approuva, le sire Romée de Villeneuve, invité, céans, à donner son avis, et en outre, grandement loua pour ses vertus et mérites cette noble damoiselle d'Estello ; en la sorte,

disant, que lui convenait d'être recherchée en mariage par les plus haults et qualifiés seigneurs de cette cour de Provence, et non rabaissée à ce page, encore enfantin, lequel ni vertu, ni mérite avait.

Or, en cette occasion, prouva ce très grand ministre, par son discours que, mieux lui valait à s'occuper des grièves affaires de la contrée, que de celles des énamourés, auxquelles mie n'entendait.

Sur ce, vint à dire le souverain comte, que tel était aussi son avis; et qu'il avait à part lui pensé ce que venait de de dire son sage ministre. De là se prit-il à parler, comme au paravant l'avait fait cette haute dame Béatrix, du convénient mariage en lequel était recherchée la gente Alix par certain gentilhomme, tant preux et vaillant chevalier, que son pareil n'était par la contrée, et avait noms, titres et qualités : Sire Palamède Cornillon, haut baron de Chantegrillet, co-seigneur de Ventabren et autres lieux ; ce même qui la veille ayant été victorieux au tournoi, avait fait cette gente Alix sa dame élue.

A ce nom, — tant y a que ne l'eût en attente — ressentit l'orpheline d'Estello s'ajouter à son douloir comme une douleur nouvelle ; car, maugré toute la glorieuseté que lui avait procurée, tenait-elle pour déplaisant ce chevalier, lequel, comme un géant qu'il était, quasi peur lui faisait. Ce fut pourquoi vint-elle alors par tout son corps mignon à trembler, puis, comme pour mourir, blémit et ses yeux ferma.

Ce que voyant, ce souverain comte, incontinent lui fit force caresses : sa bonne, sa tant chière Alix ! l'appelant, et pour son hymen lui promettant merveilles ; entr'autres, — et comme autre fois le lui avait promis, — de relever le vieil castel d'Estello de sa male ruine, et par ses murs

et donjons le rétablir, de façon que devînt plus fier et plus plaisant que oncques ne fut.

Mais demeurait froide comme marbre la disgrâciée, à ces belles promesses. Ce qui fit que pour l'émouvoir dut le sire employer autres propos, lesquels lui vinrent de cette haute dame Béatrix, plus retorse que lui en sa manière.

— Adonc, ma fille Alix, vint-il alors à lui dire de voix un peu émue, — certes dois-je comprendre, qu'en tel brief délai, n'ayez pu avoir, sinon une estime, du moins en particulière amour, ce sire et preux chevalier, et qu'en la sorte vous vienne certaine crainte à l'espouser. Mais d'aultre part, ores que saurez qu'en oultre de vostre adventage, en cet hymen va de nostre gratitude envers ce noble sire de Chantegrillet, nul doubte que n'accède à nos vœux vostre alme en générosité. Oui, mon amée Alix, telle debte nous lie envers ce chevalier, pour l'acquit de laquelle avons dû nostre foi engager. Et cette debte la contractâmes en ce siége d'Avégnon, où par sa vaillance nous fit ce chevalier la vie sauve.

Adonc meshui est venu ce preux défenseur, à nos pieds s'abaisser, et en la sorte nous a supplié : — Souverain comte, si vous est quelque gratitude du fait d'armes par lequel me fut donné de vous servir, que vous plaise me faire telle unique faveur en m'octroyant en mariage vostre gente pupille, noble damoiselle Alix d'Estello ; car d'icelle suis tant féru d'amour, que sans elle ne saurais vivre, mon trop grand désir devant me desséchier...

Pareille requeste d'amour tant belle qu'appassionnée, certes devait nostre cœur esmouvoir. D'aultre part, sachant l'affection en laquelle nous à nostre chière pupille, laquelle ne voudrait en rien nous desmentir, avons nostre parole donné à ce sire, que serait son vœu exaucé. Ce dont, lui, incontinent a pris acte, en grande joie baisant

nos mains et en gratitude, de ses pleurs les baignant. Et nous-mesme avons dû nous en resjouir, pensant avoir en la sorte assuré le bon heur à venir de nostre Alix, et tant y eût, que tout d'abord lui fust la chose en surprise et quasi desplaisir, n'en ferait autre paraître, plutôt qu'à la foi jurée nous faire faillir, et au besoing saurait la noble fille d'Estello, en tradition de ses pères, tel fier sacrifice accomplir.

Semblable discours de la part de ce souverain comte, faisant appel à l'affection, grandesse d'âme et dévouement de l'héritière d'Estello, ne pouvait qu'émouvoir au plus profond celle-ci. Ce fut pourquoi, d'abattue et éplorée qu'elle était, advint-elle alors quasi forte et se releva; puis sur son cœur oppressé ses deux mains apposa, pour dire de voix hâletante : Sire comte, nostre suzerain et maistre... obéirai-je.

Et le dit, en telle soumission et noblesse, que ce Raymond Bérenguier en fut à son tour ému en l'âme. Pourtant crut-il alors devoir lui répondre en la sorte : — Adonc, veuillez, nostre chière fille Alix, nous faire plus libre response.

Sur ce, vint l'orpheline par tel suprême effort, à dire : — Alix d'Estello, fière de servir son bienfaiteur, oncques ne démentira en sa foi, ce souverain comte de Provence.

Eut ce sire, une larme ès yeux à ce tant brave propos ; et alors devers lui attira la noble fille, et en effusion sus son cœur la pressa.

Pareillement en fut ému, maugré son froid sentiment d'homme d'état, ce sire Romée de Villeneuve, tandis que, mise comme en confusion, abaissait sa tête, cette haute dame Béatrix, car, céans, avaient tous dû comprendre de quel dévouement et grandesse d'âme était portée la fière damoiselle, en son dur sacrifice.

Or, tant grand avait été son effort, lui faisant de la sorte par elle-même meurtrir son cœur, que se refusa humaine nature à ce que plus longtemps l'endurât. D'où vint-elle alors à défaillir. Mais la retint entre ses bras, ce souverain comte, lequel, en émoi, incontinent voulut la porter en sa chambrette. Et l'ayant fait, lui prodigua à nouveau force caresses, auxquelles, prétendit cette souveraine comtesse, pareillement joindre les siennes. Mais faisaient celles-ci comme mal en l'âme à l'amante de Sylvio, parce que trop ressentait en elles sa triomphante rivale.

Cependant, et comme elle s'était un peu rétablie en forces, pensa ce souverain comte à s'en aller d'auprès d'elle, mais auparavant chercha encore à lui donner contentement ; pour ce, lui disant, que lui seraient céans apportées toutes choses que souhaiterait ; entr'autres, beaux et riches vestiments dont elle devrait au lendemain s'habiller, pour ses fiançailles, à célébrer en ce castel comtal. Or, sur ce propos, se sentit Alix, comme mourante, et ne put autre répondre à ses cruels bienfaiteurs que : — Grâces !... grâces !...

Ce qui fit que finalement durent ceux-ci la laisser en repos, non sans lui avoir fait auparavant force caresses.

Et eux sortis, la mesquine, éperdue, plus ne vit, plus n'entendit, car l'avaient à nouveau toutes forces quittées, et par sa pauvre tête ardente, allait son pensier délirant. Adonc vint-elle en cette sorte à se laisser choir sus son lit, pâle et inanimée comme une morte, et son cœur ne souffrant plus, parce que y était sa douleur trop grande.

Adonc, de son côté, que faisait, ce temps durant, ce disgrâcié page Sylvio, en sa chambrette confiné aux arrêts ? Hélas ! ce que parfois font jeunesse et fatigue, unies ensemble : maugré son très grand chagrin, lui d'un profond somme dormait.

En cet état, et en sorte de le consoler, plaisants songes lui advenaient; tel un entr'autres, par lequel vint à s'encolorer et quasi sousrire son pâle visage. De par ce songe lui apparaissait ce noble manoir d'Estello, duquel tantes fois lui avait son Alix parlé, en leurs secrètes causeries, et le voyait très fièrement relevé de sa male ruine. En ses abords se pressait la foule des vassaux, en liesse, tandis qu'en sa chapelle, toute aornée et illuminée, se tenaient au pied de l'autel agenouillés, deux fiancés; l'un, ô belle illusion ! était-ce lui, Sylvio, et l'autre, ô Jésus bon !... sa chière, son idolée Alix !... Alors s'unissaient leurs mains, et par devant le prêtre, les bénissant, en amour leurs têtes s'inclinaient, pendant que, du ciel exprès descendue, la radieuse étoile d'Estello, au-dessus d'eux, brillait.

Or, trop doux songe a quasi toujours amer réveil; et tel fut celui de notre rêveur, qui mis en éveil par le couvre-feu sonnant, alors plus autre n'eut de sa belle vision que ténèbres, et en fut tout estomaqué, et même en advint à pleurer, s'écriant par son grand chagrin : — Ah! Alix, ma tant belle, ma tant chière Alix, où es-tu ? et oncques te reverrai-je ?...

Et ce disant, élevait ses yeux devers le ciel, lequel lui apparaissait par sa petite fenêtre, tout nuageux en la nuit; et de la sorte le regardant, y vit au mitan des nuées, certaine éclaircie, en laquelle une belle étoile brillait. Alors se prit ce pauvret, en émotion, à la considérer, de ce que la reconnaissait pour être celle que venait de voir en songe; soit, la belle étoile d'Estello.

Ce que fit que, par ses pleurs mêmes, vint-il à lui sousrire, et lui manda tel doux baiser, parce que en bon présage l'estimait. Puis à nouveau, de par sa fatigue, s'adonna à dormir, sinon consolé, du moins en espoir réconforté, pour avoir vu cette belle étoile.



CHAPITRE IX

OU TANTOT CROIT ET TANTOT NE CROIT PAS LE SIRE DE CHANTEGRILLET, EN AVOIR AVEC SA MALE CHANCE FINÉ.

BIZARRERIE, estrangeté et galimatias des choses d'ici-bas, allant tout-à-trac, qui de vous le fin mot dira?

Ce n'est pas que d'aucuns n'aient cherché à le dire; qui à un Dieu, qui à un diable l'attribuant; tel un au fortuit, tel autre à des atômes en croc, en cric, en crac, et tous, pas plus que nous, n'en sachant, qui n'en savons mie, et mie n'en dirons; nous tenant coi à l'encontre de l'objet, et nous gardant à en accuser même le chat de notre voisin, en crainte que céans tel béat n'advienne, lequel le prenant pour de bon, irait le dire à son compère, lequel à son tour voudrait à tel autre le faire accroire.

Non, certes!... rien n'en savons et n'en voulons faire assavoir; en grande humilité nous bornant à noter que parfois vont ici-bas estrangement les choses.

En la sorte, voyons-nous par cette très véridique histoire, laquelle, comme en un miroir, prétend les choses au naturel nous montrer, voyons deux adolescents, tout gentils, tout charmants, l'un par l'autre férus d'amour, et comme faits l'un pour l'autre, lesquels, vient à traverser en leur sentiment, un très honneste chevalier sans doute, très fier, très fort, très grand... trop grand! lequel par son faciès éborgné et déplaisant, est fait pour une fille coiffer, en tout comme un bonnet d'asne un évesque, et qui pas moins ne s'en va de par le sacrement l'avoir, tandis que l'autre pauvre mesquin, tant gentil, et pour la chose tant convenient, devra en avoir la nique et s'en sucer le doigt. Or, point n'est-ce là tout l'envers du bon sens et forfaiture d'amour?

Et ne cesseront ici bas les choses d'aller en la sorte jusqu'à ce que tel béat en aura trouvé le fin mot; et reste à savoir si, tel un l'ayant trouvé, ne viendra tel autre à l'égarer.

Mais ce propos délaissons, car si le savait, ce preux sire Palamède Cornillon de Chantegrillet, moult en serait mortifié. Adonc, de préférence, le fortuné chevalier revoyons en ce jour où vont être au castel comtal, avec Alix, ses fiançailles célébrées.

C'est par sa chambre et dès l'aube, que le trouvons sus pied. De la nuit, son unique œil n'a clos; et si par d'inquiets pensiers d'aucuns ont été tenus en éveil, seul son excès en joie, a fait à lui sa douce insomnie. Ah! point n'est-ce en rêve, que lui a vu du ciel descendre la belle étoile d'Estello, ains au réel, car lui-même, de par sa géante taille et son très vaillant bras, a su du ciel la décrocher. A cette heure la tient quasi en sa main, et moult s'en réjouit.

Est devers lui son féal Canor, lequel sousrit d'entre

ses laides dents et va sa gibbe se grattant, ce qui en tout temps et de par tous les Canor fut aux Chantegrillet en male augure, et oncques n'en prirent garde.

D'ailleurs, en l'état présent, ne songeait mie ce sire Palamède à avoir cure du futur, et regardait par contre sa male chance comme étant cette fois finalement vaincue; lui advenant tout en fortune et joie. Le plus chier, le plus chaud de ses vœux, celui qui tant l'avait timoré, venait d'être en faveur accueilli par ce souverain comte et cette gente Alix, laquelle en était le doux objet. Et allait ce vœu s'accomplir avec tels autres, lesquels comme eau de source devaient en découler.

Et, pensant en la sorte, se pourmenait le sire, ce matin par sa chambre, et fièrement en sa simarre rapetassée se drapait, puis en joie parlait à son féal écuyer, lequel par son démoniaque sousrire, autre ne répondait sinon : — L'ayez en haste, chier maistre, l'ayez en haste !

— Adonc, fit le sire, finalement s'avisant de cette seule réponse ; qu'est-ce à dire, féal Canor, et le pourquoi de telle haste ? Au paravant de l'espouser, dois-je laisser temps à la gente damoiselle à me bien cognaistre et m'avoir en amour.

— Non point, chier maistre, non point ! incontinent, répliqua le nain écuyer.

— Et pour cause ? interrogea le maître, étonné.

— Parce que, dès hier, ai par mes dix doigts compté, dit Canor, et qu'en la sorte ai trouvé, qu'adviendra, dans trois jours, la lunaison nouvelle ; soit, au ciel, la fatale corne des Chantegrillet.

Firent ces paroles comme une nuée par la rayonnante joie du chevalier, lequel alors se prit à souspirer, puis chut en rêverie. C'est que trop savait en quelle male influence avaient les Chantegrillet la lune en sa nouvelle

cornée, laquelle par l'esprit les troublait, leur faisant commettre tant déraisonnables que déplaisantes choses; desquelles ensuite n'avaient autre remembrance que leurs effets.

Ce fut pourquoi, par sa rêverie, vint-il à dire : — Oui, as-tu raison, féal Canor, qu'en haste soient les choses céans parachevées !

Or, vint sur ce, en l'huis de la chambre, à se présenter certain officier comtal avec deux varlets, lesquels en mains portaient riches vêtements... et devers le sire, s'étant en hommage l'officier incliné, lui annonça que, de la part de ce souverain comte de Provence, lui étaient tels vestiments en cadeau octroyés.

Adonc, les eut en très bon accueil le chevalier, parce que les avait sa piètre garde-robe, en grande nécessité, et déjà s'en était moult inquiété ; en regard de sa vieille simarre et des ses grégailles usées, se disant : — Adonc, siéront convénients tels habits à mes fiançailles? Et ne pouvant se répondre, oui ; non plus n'avait pu se répondre non, par cette fâcheuse raison que, ce hault et puissant baron de Chantegrillet, lequel en souvenance, possédait le plus beau fief et le plus fier castel de Provence, et pareillement avec cent cinquante lances, en guerre s'en allait, alors tant seulement n'avait de quoi s'acheter chausses neuves et souliers.

Ce fut pourquoi, tout en lui souhaitant la bien venue, fit-il incontinent l'examen du cadeau, lequel de prime abord l'éblouit par une riche simarre toute d'or brodée, puis de fines grégailles, puis une belle garnache, pareillement à la simarre d'or brodée, puis une grande chlamyde d'or frangée, puis un beau chapel en boutons d'or et pierreries tout aorné, puis en fin, pour n'en citer autres, une

très magnifique épée, en son fourreau et sa poignée pareillement aornée en pierres fines et joyaux.

Par de tant beaux habits, desquels n'était coutumier, fut mis ce sire tout en vanité, et prétendit incontinent s'en revêtir. Ce qu'ayant fait, par eux se fit admirer à Canor, tandis qu'en un miroir, lui-même s'admirait, et par leur reluisant tant s'éblouissait, que plus ne se voyait ni griffé, ni éborgné, et en retour prenait telles fières et flamboyantes postures.

Et, d'entre ses laides badigoinces, le Canor toujours sousriait, et à deux mains sa gibbe se grattait.

Alors vint à se présenter à l'huis de la chambre, tel autre officier comtal, lequel annonça qu'allaient être à cette heure célébrées, par la grande salle du castel, les fiançailles de très noble et très puissant sire Palamède Cornillon, hault baron de Chantegrillet, avec très noble et très haulte damoiselle Alix d'Estello, et qu'à cet effet plût à ce sire à l'y suivre.

Fit pareille annonce tressaillir en son cœur le géant chevalier, lequel, bien que l'ayant en attente, tant en advint troublé, que ce fut quasi en hésitant qu'alors vint-il à suivre l'officier. Suivit aussi son maître l'écuyer Canor ; et tous de la sorte allant, bientôt parvinrent en ladite grande salle du castel.

Déjà, en apparat, y siégeaient avec la famille comtale, fors son auguste chef — tels hauts et qualifiés personnages, lesquels étaient, à savoir : le très vénérable Raymondus, archevesque en la métropolitaine d'Aix, les sires Romée de Villeneuve, Guillaume de Cotignac, Bertrand de Porcelet, Blacas de Blacas, maître Pierre d'Aulx, et plusieurs autres, avec d'aucunes très hautes dames de cette cour de Provence ; — tous et toutes en habits de gala, mais faisant en somme plus noble et particulière que nombreuse compagnie.

Or, pénétrant alors parmi elle, ce sire de Chantegrillet y fut en grande considération accueilli, et aussitôt l'y conduisirent les pages en un poste à son intention disposé. Puis, quand s'y fut assis, demeurèrent tous en silence, attendant la venue de la noble damoiselle à fiancer. Devait l'amener céans son tuteur, Raymond Bérenguier et son chevalier d'honneur, ce bon sire de Caderache.

Cependant et peu à peu, vint à se faire longue l'attente, et d'aucuns le notèrent, et en advenait en anxiété le futur fiancé, parce que craignait qu'à nouveau suscitât sa male chance empêchement à son bon heur.

En fin finale, vinrent les huissiers à ouvrir la grande porte de la salle, par laquelle apparurent ce souverain comte et ce sire de Caderache, tous deux par leurs mains amenant la haute damoiselle d'Estello.

A leur aspect se dressa l'assemblée en honneur et respect, pendant qu'emmi elle, lentement et péniblement s'avançait la damoiselle, de blanc toute habillée. — Et alors, la voyant, tous l'eurent en émoi et surprise, de ce que ne se reconnaissait plus en elle cette gente Alix, tant fraîche et joliette, comme un chacun naguère l'avait vue. Non point! car, sa pâle figure, son œil terne, sa bouche en contraction, et tout son corps en effort roidi, semblaient montrer chez elle, la male mort prête à la prendre. En outre, pareil à un suaire, se dressait sur sa tête son blanc voile de fiancée.

En ses côtés, apparaissait triste ce souverain comte, et plus triste encore ce vieil sire de Caderache, à son ordinaire tant plaisant et ganneur.

Ce qui fit que, par l'assemblée, tous vinrent à en murmurer, et que d'aucuns qui avaient eu vent de la chose, dirent à voix basse, le nom du page Sylvio. Puis, ce moment de surprise passé, dut un chacun se taire, parce que venait ce souverain comte de Provence de monter sur son

trône, et que s'était assise à ses pieds la future fiancée avec son chevalier d'honneur.

Lui aussi avait, ce sire de Chantegrillet, considéré en sa venue l'orpheline d'Estello, et à cette pâle et mortelle vision de jeune fille, laquelle lui sembla par son chagrin déjà défunctée, s'était oppressé son cœur et blémit son visage.

Certes! n'était de forte tête, ce sire; aussi n'était-ce sa tête qui venait alors à le raisonner, ains son cœur, lequel lui disait: Adonc ne vois-tu, disgrâcié épouseur, que point ne t'aime cette gente fille, et que c'est par contrainte, que vient céans, avec la male mort dépeinte en sa figure. Adonc, de male chance mal venu chevalier, veuille à part te tirer, et non prétendre à cette jouvencelle ta male chance octroyer. Puis vint, en cet amer pensier, à abaisser sa tête, comme si eût voulu par elle en résolution se fixer.

Or, alors retentit par la vaste salle, la paterne voix de Raymond Bérenguier, en la sorte, le futur fiancé interpellant : — Très noble sire Palamède Cornillon, hault baron de Chantegrillet, nostre féal et dévotieux vassal, à vous salut et joie! et qu'à vostre vaillant bras, lequel a su préserver les jours de vostre suzerain, grâces soient rendues!

Or, ce jour d'hui, en retour de ce brave service, devers nous venez en mariage recercher très noble damoiselle Alix d'Estello, nostre chière pupille; ce qui vaut à dire que ne saurions de nostre part nous refuser à pareille recerche, ains la favoriser; d'autant que, par amour pour nous, veut bien y estre consente nostre chière pupille. Pourtant, le disons, eussions à préférence de vostre part accueilli toute aultre requeste, fût-elle plus ambitieuse. Adonc n'en disons mais. Des deux parts, jà paroles sont prinses et données, et vont les fiançailles céans les consacrer. J'ai dit!... A aultre, si lui sied, à agir ou à parler.

Se tut sur ce propos, le souverain comte, lequel ensuite sembla telle réponse attendre.

Alors se firent par l'assemblée nouveaux murmures, tous y discourant sur l'objet, en sa singularité, et le sacrifice par lequel assurément la mesquine damoiselle se dévouait, et surtout la mauvaise grâce qu'en l'état avait ce sire de Chantegrillet à l'agréer.

Or, pendant qu'en la sorte un chacun devisait, en sa part moult maugréait le futur fiancé, à nouveau sa male chance accusant, et finalement à parler s'apprêtant, à telle fin de rétracter sa requête, quand lui vint soudainement à ouïr certaine aigre voix, bassement par derrière lui disant : — Adonc, courage, chier maistre ! ayez garde à fléchir ! et tant y a que vous advienne la fiancée à regret, tost vous chierira l'espousée !... Adonc courage !... et que céans finisse la male chance et non la noble race des Chantegrillet !

Par ces paroles, qui le firent tressaillir, se retourna le sire, et vit Canor, lequel en la sorte lui parlait, et comme serpent le regardait, et quasi aussitôt dut l'avoir en fascination, car incontinent lui revint son chaud désir à l'égard de la damoiselle, en même temps que le quittait son sage vouloir à se rétracter. Ce fut pourquoi, demeura-t-il céans, en mutisme, et ne bougeant ; tandis que se montrait en attente de sa réponse ce souverain comte, l'ayant de la sorte, en courtoisie, provoquée, mais vainement ; car avait-il beau prolonger son silence, pareillement prolongeait le sien le futur fiancé, lequel pourtant, comme en honte, tenait son regard abaissé.

Adonc, dut en l'état se lever de son siège, ce vénéré prélat Raymondus, afin de procéder aux fiançailles, et ayant fait le signe de croix, hautement et saintement récita un *Oremus*, en suite duquel, vint à dire au futur fiancé : —

Au nom du Père du Fils, du Saint-Esprit, ainsi soit-il ! Noble sire Palamède Cornillon de Chantegrillet, sus les sainctes escriptures vostre main dextre apposée, jurez en mariage avoir noble damoiselle Alix d'Estello ?

Incontinent et de voix ferme : — Le jure ! répondit le sire, et en le même temps, sur les saintes écritures sa grande main apposa.

Alors, se levant et devers lui s'avançant : — Tel gage en donnez !... lui dit le chevalier d'honneur de la damoiselle.

Pareille demande à laquelle n'avait songé, le sire troubla, parce que ne savait quoi bailler en gage. Mais de par derrière lui aussitôt lui vint en aide son féal Canor, lequel à basse voix lui parla. Ce qui fit ensuite que le sire, très fièrement son épée dégaîna, et audit chevalier d'honneur la commit, ces braves paroles lui disant : — Céans j'engage ce qu'a de plus chier, après sa foy, ung chevalier, son espée !

Sur ce, se leva à nouveau l'archevesque Raymondus, devers la damoiselle d'Estello se tournant, laquelle les yeux à mi-clos, alors semblait ne plus vivre, et en la même sorte qu'au fiancé lui demanda sa foy jurée. Or, lui répondit par faible voix, la disgrâciée : — Le jure.

Cela fait, à son tour s'avança du chevalier d'honneur le fiancé, lui disant : — Tel gage en donnez !

Et en réponse, ce chevalier d'honneur prit ès blanches mains de la damoiselle, certain anneau, lequel lui provenait de sa défunte mère, et le baillant au fiancé, fort à propos lui dit : — Le prenez, messire ; féal fust tousjours et tousjours féal restera.

Alors se leva pour une dernière fois ce vénéré archevêque, et pria, en témoignage le ciel invoquant ; ensuite de quoi, étendit ses bras sur le sire et la damoiselle et fiancés les bénit.

Adonc, en la sorte se termina cette sainte cérémonie des fiançailles, laquelle, en ce temps, rappelait au peuple de Provence l'us des antiques Romains, ains de par la foi chrétienne modifié.

Sur ce, en l'assemblée, vint chacun à se lever; d'aucuns prenant congé, et quasi tous en tristesse se départant.

Alors, durent le fiancé et le chevalier d'honneur, tous deux par ses mains la tenant, la fiancée reconduire en sa chambre, tandis que l'y accompagnaient aussi ce souverain comte et cette souveraine comtesse, avec plusieurs autres seigneurs et hautes dames.

Or, parvenu à l'huis de la chambre, amoureusement baisa le fiancé, sa main à sa fiancée. Mais, sous le baiser, tant froide advint la main, que en eut froid jusqu'en son cœur, le sire.

Ensuite, demanda la défaillante damoiselle, à demeurer seule en repos. Ce qui fit que, un chacun, la saluant, ains ne la congratulant, vint à s'éloigner; fors pourtant ce souverain comte, lequel prétendit ne la laisser, de crainte que ne défaillit.

Or, à peine fut la pauvrette en sa chambre, que la fit sa faiblesse, en abandon, choir sus son lit.

D'où vint à la prendre en ses bras, Raymond Bérenguier, lequel à la voir en la sorte souffrante, au profond de son cœur souffrait, et en confort lui dit : — Adonc, courage encore, noble fille d'Estello! Dieu qui aime et commande pareils dévouements, veit le tien, et sa belle récompense lui prépare.

A ce, répondit, Alix, de voix faible :

— Grâce, messire !... Et Dieu me la garde !... Tost irai-je devers lui la rechercher.

— O ma fille aimée ! répliqua à ce le bon sire, ému en compassion, pourquoi pareil pensier ?... Adonc sache, par

contre, que nostre astrologue, lequel par rapport à toi, cette nuit mesme, a les astres interrogé, a eu d'eux en response : *Présent chagrin, joye à venir.*

Pour ces bonnes paroles en heureux présage, mais qu'elle ne croyait, Alix, doucettement, pressa au sire ses augustes mains, puis, peu à peu et comme ensommeillé, ses yeux ferma.

Ce que voyant, et voulant en soulas la laisser, vint à sortir ce souverain comte; moult peiné, car à cette heure comprenait combien chièrement il avait fait payer à l'orpheline ses bienfaits, et en regret l'avait.

Pareillement était en male humeur et quasi en remords, ce sire de Chantegrillet, lequel, rentré en sa chambre, alors à grands pas s'y pourmenait, à part lui devisant.

Par contre, en singulière joie le considérait, ce nain Canor, sus un escabeau juché.

Ne se parlaient, ains semblaient tous deux avoir en attente, lequel devers l'autre accommencerait de parler.

Finalement fut le sire, qui venant à s'arrêter par devant son écuyer, de la sorte en sa male humeur lui dit : — Adonc, à ceste heure, que faire, messire Canor ?

— En haste, chier maistre, vostre gente fiancée espouser ! répondit l'autre.

— Laquelle ne m'aime !... Ah la male heure !... répliqua le sire.

— Mais par la suite vous chierira.

— Et qui te le vaut à dire ?

— L'ordinaire des choses... Mais, céans, autre temps n'est à perdre, car vous sied l'avoir espousée et au manoir emmenée, auparavant que soit la lunaison nouvelle.

— Et de par la suite elle me chierira ? dit le sire, auquel plaisait moult ce propos. — Ah ! qu'en la sorte t'entendent les anges du ciel et te fassent avoir dit vrai !... Puis, en

son idée s'exaltant : — Ah ! fit-il, c'est qu'à ceste heure, bien qu'en disgrâce me tienne ceste cruelle Alix, ah ! combien suis-je par elle féru d'amour !... Ah ! oui, gente damoiselle, ma doulce fiancée !... vous qui tant angeline figure avez, qu'à vous considérer, sans boire ni manger, toute ma vie durant demeurerais ; ah ! tant vous aime, vous chieris, vous idole, que plutost qu'à m'arracher de vous, m'arracherait-on l'âme !... De par Dieu, à moi soyez !... à moi toute soyez, pour que nul n'y puisse redire ou reprendre, sans que lui cloue ma dague en la gorge son impie parole !... Et pour ce, en haste, en haste, féal Canor, de ce pas allons devers ce souverain comte !

Par cet appassionné discours, incontinent sortirent le maître et l'écuyer, allant rechercher ce Raymond Bérenguier, lequel ils eurent sitôt trouvé.

Quoique parut alors ce sire être par grande tristesse, ne laissa-t-il pourtant d'avoir en bon accueil le fiancé et permit que lui exposât son cas, lequel fut que, étant pour certain motif obligé à rentrer en hâte au manoir, le haut baron de Chantegrillet le sollicitait à ce que fût en hâte son mariage célébré.

Et n'eut garde à le contredire ce souverain comte, car avait hâte lui-même, que prit fin tel état des choses, lequel moult le peinait, et devait, se prolongeant, le peiner davantage encore. Ce fut pourquoi convinrent-ils alors entr'eux, — fors que, contrairement, n'en décidât la damoiselle, — qu'au lendemain se signerait le contrat, et à la mi-nuit, en la chapelle du béat saint Mître, seraient les fiancés reçus au sacrement.

Et les choses étant en la sorte convenues et arrêtées à la satisfaction de l'énamouré chevalier, advint, — chose rare ! — que sans autres encombres, allèrent à bonne fin.

Ce même jour, vint Raymond Bérenguier à en tou-

cher quelques mots devers Alix, laquelle, en tout résignée, mais quasi sans voix, à tout acconsentit.

Adonc, au lendemain, le pardon de midi sonnant, tous ceux-là-mêmes de la veille étaient en la grande salle du castel assemblés, à l'effet de la signature dudit contrat.

Blême et défaillante, y était la mesquine fiancée, n'y écoutant les belles largesses par lesquelles ce souverain comte s'efforçait, au contrat, à la rémunérer. En la sorte, lui restituait l'antique fief d'Estello, par ses soins racheté, et en son intégralité rétabli, avec son castel relevé et moult embelli. En outre, lui baillait en présent de noces, force joyaux en or et argent fins et fines pierreries, valant belle somme en deniers.

D'autre part, à ce noble sire Palamède Cornillon de Chantegrillet, faisait don de la vicomté de Malemort, ès marches de Provence, avec toutes ses dépendances, bois et iscles (1) en Durance, laquelle vicomté était en marquisat érigée, à fin que ledit sire Palamède Cornillon en portât le titre et son blason couronnât.

Et comme allait en la sorte se parachever le contrat, vinrent à se présenter à l'huis de la salle, trois syndics en robes et chaperons, lesquels se dirent délégués de par le grand conseil de cette bonne ville d'Aix, et très humblement supplièrent que leur fut l'entrée octroyée. A quoi acconsentit ce souverain comte, lequel, sans doute, les attendait, et savait de quoi il allait retourner.

Alors s'étant, ces trois syndics, par devant leur suzerain en hommage prosternés, allèrent par devant le sire fiancé s'incliner, et là, en leurs discours, lui firent connaître que, les mandait céans devers lui, ce grand conseil de la bonne ville d'Aix, à l'effet de le congratuler et

(1) Iles.

remercier, parce que tant vaillamment avait préservé les précieux jours de leur bien-amé sire Raymond Bérenguier, et pour ce, en gratitude lui faisaient don de trois mille marcs d'argent, en viager, et le priaient d'avoir égard, non tant au don, trop minime, en raison du service rendu, ains à son inscription à ce contrat de mariage, où devrait relater et perpétuer tel glorieux fait.

Ayant ainsi parlé, ces trois syndics, à nouveau saluèrent le sire fiancé, lequel estomaqué par semblable largesse, ne trouva autre à leur répondre, sinon les embrasser; et le fit en telle sorte que par ses grands bras faillit les étouffer.

Adonc, étant les choses en cette façon vidées, et nouvelle clause au contrat ajoutée, fut par le maître notaire ledit contrat présenté à signer.

En joie le signa le fiancé, et en pleurs la fiancée, laquelle alors se voila, ne voulant pas, en sa fierté, faire ses pleurs apparaître.

Puis le signèrent à la ronde tous ceux présents, et d'aucuns ne sachant leur nom signer, y firent leur croix. Après quoi se retirèrent tous en attente de la cérémonie du sacrement, laquelle, pour sa plus grande hâte, ce soir même et sans autre apparat, devait se faire.

Alors, selon son vouloir, demeura seule Alix en sa chambrette à l'attendre, et l'y attendit comme attend le patient sa prochaine torture ; n'ayant force à prier, n'ayant voix à geindre, et par tout son corps enfiévré ressentant moults frissons, et douloureux élans par sa pauvre tête qui ardait. L'avait alors son pensier quasi délaissée et elle ne le recherchait, parce que déjà n'avait par lui que trop souffert. Son chier Sylvio, tant y a que fût encore en son cœur, devait coi s'y tenir, car, s'y fût-il agité, incontinent en fût morte la mesquine, de par son trop grand douloir.

En cette sorte passèrent les heures.

Devers la vesprée, lui furent apportées, à manger, confitures et fines pastisseries, desquelles en dégoût ne voulut. A peine consentit, à cette fin de se maintenir en forces, à boire tel cordial.

Puis finalement vint la nuit à se faire, et, au beffroi sonna le couvre-feu; lequel la fit, en sa torpeur, comme tressauter. Mais point n'était-ce encore la fatale heure!

Cependant, l'ayant le cordial un peu rétablie en ses forces, vint-elle alors à son prie-Dieu s'agenouiller, et en ferveur y pria notre divin Sauveur et sa béate Mère, la Virgen Marie.

Or, par cette sainte prière s'accalma et s'adoucit son âme endolorie, en même temps que s'alourdit sa tête. Ce fut pourquoi elle retourna à son lit, pour s'y mettre en repos, et y étant, lui advint peu à peu de s'endormir en un profond somme.

Ah! benoît somme! que, en éternité, ne duras!... tel fut le pensier par lequel ensuite s'éveilla la dolente fiancée, à tel léger bruit par sa chambre, laquelle alors lui apparut toute en lumières, et de la sorte y vit moultes hautes dames de la cour, toutes en habits de fête, et emmi elles, ce bon sire de Caderache, son chevalier d'honneur.

Alors comprit-elle qu'était la male heure advenue et, en désolation, ses deux mignonnes mains tendit à ce bon sire de Caderache, lequel incontinent l'aida à se soulever et remettre en pied; et doucettement l'ayant fait, lui dit :

— Ma fille! courage et force jusqu'au calvaire!... Est renommé le sang d'Estello comme des plus généreux; adonc, par devant le sacrifice, ne le démentira la noble Alix!

Ce propos touchant sa fierté, fit comme se ranimer

l'orpheline, laquelle, alors, en un pâle et douloureux sousrire, à son chevalier, répondit : — Oui, bon sire, en tous temps ont su les Estello, pour leur suzerain mourir!

Sur ce, vinrent à l'approcher deux dames d'honneur, dont lui ceignit l'une, au front, la virginale couronne, et l'autre d'un blanc voile la revêtit.

En suite de ses simples apprêts, fit son chevalier d'honneur en son bras s'appuyer la faible fiancée, puis sortirent tous de la chambre pour aller, avec moults porteurs de torches, leur faisant lumière, jusqu'en cette chapelle du béat saint Mître, jouxtant le castel comtal.

Et y étant parvenus, trouvèrent ladite chapelle toute illuminée et aornée, parce que ainsi l'avait voulu ce souverain comte de Provence, prétendant que fussent le lieu et la cérémonie en tout dignes des nobles époux et de leur haute assistance. A cet effet, avait fait parer l'autel de fleurs et lampadaires, et de drap d'or les hauts piliers; puis, en toutes parts et en foule, s'y étaient rassemblés hauts seigneurs et hautes dames.

Ce qu'ayant vu, fit Alix tel suprême et fier effort, par lequel vint à relever son voile. Car à tous, la regardant, voulait-elle apparaître forte et fière, comme le devait être la dernière d'Estello, alors même que se meurtrissait son cœur, et qu'à l'autel elle marchait, non en fiancée ains en victimée.

Et bien le comprit de la sorte ce bon sire de Caderache, lequel, en admiration, alors vint tout bas à lui dire : — Ah! certes, ne dément son sang la noble fille d'Estello!

Au pied de l'autel se voyait, en sa géante stature, déjà agenouillé, le sire fiancé; et l'ayant vu Alix, maugré elle tressaillit; puis droit alla à lui, pour à son côté pareillement s'agenouiller.

Alors, à l'entour d'eux, prirent place Raymond Bérenguier et ce sire de Caderache, et tels autres hauts personnages, témoins ès qualités.

Puis commença la sacro-sainte cérémonie, par laquelle officiait ce vénéré archevesque Raymondus. Et tout son temps durant, ne laissa d'être forte et résignée la fille d'Estello.

Par contre, apparaissait devers elle, ému et quasi tremblant, ce sire de Chantegrillet, lequel, à la fois, mal et bien heureux se sentait ; mal, de ce que n'était aimé, et bien, de ce que enfin se mariait !

Sur ce, advint le prélat en cet endroit de la cérémonie, où se demande aux fiancés leur mutuel acconsentement.

— Oui ! répondit Alix de voix ferme, et par contre, quasi balbutia le sire, en son affirmative.

Mais sa fermeté de voix la dut, la disgrâciée, à tel violent effort, par lequel vinrent ensuite tous ses esprits à se troubler. Et en leur trouble, soudainement lui revint présente l'idée de son Sylvio, lequel, elle crut alors entendre, en désespérance, lui criant : — Adonc, tu l'as reniée ceste moitié de toi-même ! tu l'as ton chieri Sylvio perdu !! Et en même temps, par devant ses yeux lui passèrent comme nuées de larmes, par lesquelles en estrangeté lui semblait de partout voir son Sylvio.

Et de la sorte le voyait sus l'autel, sousriant, avec les chérubins, gardiens du tabernacle ; puis, extatique et à mains jointes priant, emmi les statues de saints. Ensuite vint-elle à le reconnaître en un crucifix, lequel, expirant, lui montrait son cœur sanguinolent.

A cette vision, qui tant véritable lui apparut, fit Alix, éperdue, un grand cri, par lequel son sentiment perdit et s'affaissa.

En ce moment, prenait fin la nuptiale cérémonie. D'où

vint que la voyant en la sorte, s'empressèrent en émoi, tous ceux de l'assistance, devers l'inanimée épousée. Mais prétendit alors son sire époux, déjà enjalousé, que nul, fors lui, n'eût à la toucher, et de par ses bras la prit; puis à ce souverain comte demanda ce qu'en l'état, se devait faire. Or, ce fut maître Pierre d'Aulps, accouru céans, qui lui fit réponse, disant, que tel évanouissement devant provenir d'incitation d'esprit et faiblesse de corps, voulait en retour, quiétude et confort. Et pour ce, ordonna que fût incontinent la jeune épousée portée en sa chambre, afin d'y estre par lui assistée.

N'admettait réplique l'ordre du docte médecin, et sans autres dires, dut s'y soumettre le nouvel époux.

Adonc, tandis qu'en la sorte s'en retournait, portée, la mesquine Alix, s'en allaient tout à trac, de leur côté, les nobles gens de la noce; chacun en sa manière, de la chose devisant, et tous en somme, l'épousée plaignant, et d'aucuns aussi, de l'épouseur se riant et disant, qu'en ceste nuict de noce, serait plus marri que mari; mais qu'estant esborgné, ne pourrait maugré ce, le voir que d'un bon œil; et que si venait en la sorte à trépasser, devrait en résulter une veufve-fille à marier, et tant d'autres brocards, trufferies et gaillardises, que ne saurions céans rapporter, auparavant que la vigne ait ses feuilles poussé.

Cependant, fut en son lit couchée l'inanimée épousée, puis par maître Pierre d'Aulps, assistée, lequel finalement parvint à la rétablir en l'âme. Alors eut-elle en grande confusion ce que lui était de la sorte advenu, et en dépit de de sa faiblesse, prétendit à cette heure être saine et forte. Et comme sur ce, entrèrent par la chambre le souverain comte, avec le sire époux et ce bon sire de Caderache, venant tous trois s'enquérir d'elle; leur fit ce même propos, d'être forte et en bel état.

— Non tant, nostre chière et gente espousée, lui dit alors en intention ce sire de Chantegrillet : — Non tant, que courage ayez à demain partir pour nostre manoir ?

— Oncques ne faillit courage à ceux d'Estello !... répliqua Alix en fierté.

— Adonc, vous siérait à partir ?... demanda l'autre.

Et elle, en noble soumission, de répondre : — Font assavoir les sainctes escriptures, que doibt obéir la femme à son sire espoux.

— Ah ! les bonnes escriptures ! exclama le sire émerveillé, lequel vint en amour à baiser les mains de son espousée. Ce que elle lui laissa faire, mais par tel regret, qu'à nouveau dut en blémir.

— Adonc, dit l'époux en joie, adonc à demain nostre heureuse partance !

Ce durant, étaient demeurés pensiereux en leur tristesse, ce souverain comte et ce sire de Caderache, lesquels bien comprenaient ce qu'en était de la disgrâciée, en son dur sacrifice, tant noble et résignée.

Puis s'envinrent tous trois à sortir de la chambre, afin que y fût l'épousée en repos et soulas, comme l'avait à nouveau ordonné ce très docte maître Pierre d'Aulps.......

....

....

Au lendemain, en la nèble matutinale, et pardevant le castel comtal, se voyaient moults mendiants, ladres, souffreteux, estropiats et autres pauvres déguenillés, lesquels, en foule et comme en attente, s'y tenaient.

Certes, sont à leur ordinaire, de morne aspect pareilles gens ; ains l'étaient plus qu'à leur ordinaire, ce matin, par leurs tristes et hâves figures ; au point que d'aucuns semblaient avoir larmes ès yeux ; et tous devers l'huis du castel regardaient.

Et comme se faisait longue leur attente, plusieurs des plus incontinents allaient aux soudards de garde à la poterne, afin de les interroger. Mais, en dédain, les repoussaient les soudards, de leurs piques.

Pourtant et finalement, vint à s'ouvrir la grande porte du castel ; ce qui fit faire à tous ces déguenillés comme un grand murmure. En même temps apparut par la herse une belle cavalcade de hauts seigneurs et sergents d'armes, lesquels escortaient une litière, et venant en la sorte à passer le pont-levis, se trouvèrent emmi la foule des mendiants.

Alors, se mirent tous ceux-ci à force s'agiter, jetant par l'air leurs bonnets et à tue-tête criant : — Noël !... noël aux espousés !... Vivat la bonne dame !... Que Dieu la garde en bon heur et joye !... Adonc, noël à la nourricière des pauvres !... Ah ! qui bien nous la rendra la gente damoiselle d'Estello !... Ah ! que la bénissent Dieu et tous les saincts !... Ah ! miséricorde ! la perdons nostre bonne estoile !... Adonc où sera le pain du pauvre !... Noël pour elle... et la male heure pour nous !... Et bien d'autres cris et dires, par lesquels d'aucuns, pleurant, se boutaient parmi l'escorte, et s'y faisaient fouler par les coursiers, à cette fin d'approcher la litière au plus près.

Ce que voyant tel un de l'escorte, lequel était ce souverain comte Raymond Bérenguier, fit la cavalcade s'arrêter, pour que librement s'approchassent de la litière, d'entre tous ces déguenillés, d'aucuns des plus affectionnés. Chose que, en élan, firent tous, tandis que, par ses rideaux soulevés, hors la litière, apparaissait certaine pâle tête de jeune fille, laquelle, en son dolent visage, alors quasi sousriait.

A cet aspect, aussitôt vinrent, par la misérable cohue,

les cris à redoubler; et de ceux qui s'étaient le plus approchés, tel un éleva devers la jeune fille, un bouquet de fleurs, lui disant: — Tant bien le prenez, ô gente et secourable dame!... Fleurs sont présents de Dieu aux pauvres, et des pauvres à Dieu!... Fille d'Estello est fille du ciel!... Las! à présent, nostre bonne estoile perdons!...

Alix, — car bien était-ce elle, — en émotion, prit par ses blanches et tremblantes mains, ces fleurs, et en la vue de tous, les baisa; puis son visage en larmes par elles cacha. Et alors toutes ces pauvres gens de crier: Noël! noël! joye et bon heur! .. Et puis se remit l'escorte en marche, de la sorte traversant la ville, encore suivie de loin par cette misérable foule, à la gente Alix tant affectionnée, parce que, — ailleurs l'avons dit, — chaque matin, lui baillait aumônes et douces paroles.

Adonc, pleurait en la litière, la dolente épousée, et ses gentes fleurs baisait, lesquelles, par l'automne déjà quasi fanées, entre ses mains se défeuillaient. D'où venait-elle en souspirant à leur dire: — Ah! pauverettes, pour vous comme pour moi, sont déjà les beaux jours finés!...

Sur ce, parvint la cavalcade hors la ville, où vint à s'arrêter. Et s'étant alors ce souverain comte approché de la litière, releva ses rideaux, puis en tendresse et en adieu, devers sa chière pupille tendit ses deux bras et, l'y étreignant, maugré lui pleura. Puis vinrent tour à tour tels hauts seigneurs de l'escorte, en courtoisie, à saluer la nouvelle épousée. Et cela fait, en deux parts, céans, se sépara la cavalcade; l'une, avec ce souverain comte, par la ville s'en retournant, et l'autre à l'entour de la litière, en escorte à nouveau se formant. En cette sorte, dut y chevaucher en tête l'écuyer Canor, lequel haut portait la vieille bannière des Chantegrillet, et devers lui avait les trois soudards et

le varlet du sire. Puis venait la litière, avec ses varlets la conduisant, et devers elle ayant, d'une part, ce géant sire de Chantegrillet, sus son petit destrier, et de l'autre, son chevalier d'honneur, ce vieil sire de Caderache, pareillement chevauchant. Suivaient, après la litière, un écuyer, la bannière comtale portant, et commandant à vingt nobles sergents d'armes. N'était point en la sorte des plus nombreuses l'escorte, mais vaillante en somme à parer, chemin faisant, à toute male encontre.

Adonc, vint-elle alors à s'éloigner de cette bonne ville d'Aix, pour prendre par certain chemin, lequel était une antique voie romaine, dès longtemps délaissée et en mal état réduite. Par elle ne se voyait que béantes fondrées, escarpes écroulées, descentes et montées. Or, tant bien que mal, par monts et par vaux, jusqu'au castel de Chantegrillet ledit chemin menait.

A cette heure, s'était certain petit vent levé, lequel, ayant chassé la nèble, soufflait âpre, et son hiver sentait.

Par lui, au ciel, moutonnaient les nuées, et aux champs s'effeuillaient les dernières ramées; le tout en tristesse, comme en tristesse aussi, nos gens par leur chemin allaient; ne cessant l'épousée à pleurer, et l'époux par sombre humeur s'y montrant.

Or, lui advenait pareille humeur, de certain propos que, ce matin même, lui avait tenu son féal Canor, grand trouble-fête s'il en fut, lequel, en griève et quasi fatidique façon, était venu à lui dire : — Adonc, chier maistre, que se doibt de ce augurer?... Chevalier de Malechance, advenu, marquis de Malemort, retournez?

Et avait au sire, en liesse, causé ce propos comme un tressaut; parce que, étant de son naturel superstitieux, tel nom de Malemort, lequel était celui de son marquisat,

alors funèbrement avait par ses oreilles sonné. Puis, sans autre réponse à son écuyer, s'était sa figure assombrée.

En sorte que, fors cet écuyer Canor et sa bannière, nul, par l'escorte, en joyeuseté n'était. D'aucuns même, qui à tels mauvais pas n'étaient faits, leur grand Dieu juraient, parce que à tout moment buttaient leurs coursiers. Et plus avançait, plus difficultueux se faisait le chemin ; et plus montait, plus par lui le vent soufflait.

Ce durant, autre ne voyait en sa litière, cette disgrâciée Alix, que son mal heur, et bien que, finalement, se fussent ses larmes séchées, pas moins en son cœur ne souffrait ; car à présent lui était revenu le pensier de son Sylvio, lequel était, de son cœur endolori, l'autre moitié ; et de la sorte venait à se dire à part elle : — Hélas ! que fait mon chieri, à ceste heure, et par quel noir cachot l'a-t-on en punition confiné, pour que, auparavant de partir, ne m'ait esté donné, de près ou de loin, à le voir ?... Ah ! Jésus doulx ! là que dis-je ?... et eussé-je eu force à le voir ?... et lui, à la male heure, qu'eût-il fait ?... Ah ! c'est que tant me chierit, mon amé Sylvio !... Ah ! me semble encore le voir, avec tel doulx sousrire, son Alix m'appelant. Puis, ce darrenier jour, en la *Fontaine-des-Larmes*, comme me tenait de contre son cœur pressée !... Comme venaient à m'eschauffer ses chauds baisers, me laissant de même que mourante !... ains de tant doulce façon !... Mais aussi quel réveil à tant beau resve !... Ah ! Jésus doulx !... Et du depuis, pauvre mesquine, quel douloir en ton alme ! — Adonc, fasse Dieu que tu meures, puisqu'en la sorte est perdu pour toi ton chieri Sylvio !... Perdu !... hélas ! perdu mon Sylvio !... Et ce disant lui venaient nouvelles larmes ès yeux, lesquelles les brûlaient, tant chaudes étaient.

Et lentement allait l'escorte chevauchant, et parfois ve-

nait le sire époux à furtivement regarder en la litière, et à chaque fois, son regard détournait, parce que y voyait son épousée en la même sorte dolente.

De sa part, bien eût voulu aussi ce bon sire de Caderache, distraire Alix de son trop grand chagrin, mais jugeait en l'état ses joyeusetés importunes. C'était pourquoi, fors le nain écuyer Canor, certain *tenson* chantonnant, et tels jurements que faisaient d'aucuns, par les fondrières chutant, un chacun en silence allait cheminant.

Par le mitan du jour, vint-on à faire halte en un abri, à fin de laisser les coursiers souffler, et les gens se soulager et conforter. Puis, cela fait, se remirent tous en marche, de plus en plus lentement avançant, car de mal en pis allait le chemin se faisant; tantôt, par noirs ravins dévalant, tantôt, telle côte ardue gravissant, et par son sommet, que parfois éclairait un fugitif soleil, soufflait, sifflait le vent à décorner bêtes et gens.

Finalement, devers la sère, par moultes peines et fatigues, cahots, sauts, tressauts et soubresauts, arriva tout ce monde, hâletant et suant, en vue de ce fier castel de Chantegrillet.

Or, se voyait le dit castel, juché sur tel grand escarpement rocheux, et recevant de par la rouge vesprée, aspect en estrangeté quasi fantastique. Oncques ne s'était vu son pareil en confusion, par ses tours et tourelles, multiples et diverses : telles unes hautes, telles autres basses, et entr'elles cavalcadant; cette une rotonde, cette autre carrée, d'aucunes pentagones, hexagones, voire même octogones, et toutes se reliant par courtines ou chemins couverts; puis en leur sommet ayant poivrières, barbacanes, machicoulis et créneaux; tant y a, que ne fussent croulantes ou écornées; enfin, de par sa vaste enceinte remparée, et

dans le roc fossoyée, faisant en somme tel formidable manoir.

Et tous ceux de l'escorte, l'ayant en admiration considéré, se prirent ensuite à escalader par certain sentier escarpé, lequel y montait. Ce faisant,.vint le sire de Chantegrillet à le montrer à sa dolente épousée, et le montrant lui dit : — Nostre très chière dame, vous plaise à regarder nostre castel. Point n'a son égal en la contrée, pour la grandesse et fierté ; ains, en richesses et en mièvreries, aultres le surpassent, parce que, oncques n'eurent ses châtelains, telles choses en hault goust. Mais tant est que à ceste gente châtelaine plaisent, et incontinent lui seront en la bonne sorte baillées. Adonc, par là hault, le voyez nostre fier castel de Chantegrillet !

A ce propos, avait tout d'abord la pauvre Alix tressailli ; puis vinrent ses beaux yeux, hélas ! ternis, en obéissance à regarder.

Or, l'ayant vu, lui fit quasi peur ce tant grand et fantasque logis, alors par la vesprée, tour à tour, rougi et noirci. Aussi, pour ne le plus voir, vite ferma ses yeux, en même temps que lui advint certain pensier, par lequel, frissonnante, quasi défaillit.

— Adonc, lui disait ce pensier : — adonc te voici, pauvre mesquine, au manoir de ce sire arrivée !... de ce géant sire, lequel ne connais, et oncques ne saurais aimer. Hélas ! en la sorte, qu'adviendra ? Es-tu sienne, et de toi que lui plaira de faire ?... Ah ! que, céans, te fasse mourir et rien aultre !... et estant morte, n'auras de lui plus aultre crainte.

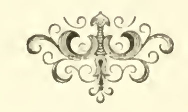
Ah ! la simple épousée, laquelle, en sa pudeur, tant s'effrayait de chose qu'elle ignorait, et ne voulait en cette sorte connaître.

Cependant, au donjon, avait le guetteur sonné de sa

corne, et parallèlement, au signal avait l'écuyer Canor répondu en sonnant ; ce qui fit qu'au fossé, vint alors le pont-levis à s'abaisser.

Incontinent le franchirent les arrivants, par devant lesquels dut à son tour s'ouvrir la herse, donnant accès au manoir, et firent, par son travers, les pas des coursiers bruyamment retentir sa sombre voûte.

Or, à ce bruit, défaillit tout à fait cette misérable Alix, laquelle alors en ce noble logis entra, comme entre une morte en sa tombe.





CHAPITRE X

DE LA GRANDE COLÈRE QU'EUT LE GENTIL PAGE SYLVIO ET DE CE QUE S'ENSUIVIT.

Adonc, pour le moment, la dolente épousée délaissons, afin de retourner devers cet énamouré Sylvio, lequel à cette heure, pareillement se désole et crie à la male heure, en son chagrin d'amour.

Par sa chambrette reclus, ces huit jours durant, pour lui tant longs que huit siècles, avait le pauvret, moult gémi et maudit, parce que devinait qu'avaient dû les choses à mal tourner.

Vainement par sa fenêtre avait-il regardé, si là-bas, en ce parc comtal, viendrait, par son mignon chaperon, Alix à se montrer. Et, hélas! rien autre n'avait vu, que les arbres au vent se défeuillant, et sous la pluie leurs feuilles mortes pleurant.

Parfois, avaient passé par là d'aucuns pages ou varlets,

lesquels n'avaient fait remarque des cris et gestes que, pour les attirer, leur faisait le disgrâcié prisonnier.

Aussi, pour lui, quels cruels pensiers et transes mortelles!... Pourquoi ne venait son Alix en ce lieu, de façon que la vît, et que lui d'en haut et elle d'en bas pussent s'entendre et s'arraisonner, sinon se consoler?

Mais non!... point d'Alix!... Ah! de par Dieu! l'avait-elle oublié, ou bien était-elle à cette heure en male contrainte?..... En contrainte?..... Adonc qui eût osé l'y mettre?

Quant à ce qui était que l'eût en oubli, n'était-ce à croire, à cause du tant doux aveu qu'elle lui avait fait en la *Fontaine-des-Larmes*, lequel ne pouvait être menterie. Ah! non certes! car oncques n'avait de par sa bouche menti la pure Alix!... Adonc en la sorte, qu'était-ce à dire?... Et sur ce, se prenait à deux mains la tête, l'énamouré, puis, par elle, excogitait de ce sire de Chantegrillet, tant mal venu que déplaisant chevalier, lequel pour être de par sa figure fort laid, pas moins admirable se montrait de par sa valeur non pareille. Ah! mort de l'âme! n'avait-il point profité de la grande faveur, en laquelle ce souverain comte l'avait, pour damoiselle Alix en mariage rechercher..... Et par ce pensier, lequel le tortionnait et quasi l'affolait, à chaudes larmes le disgracié pleurait, et de sa tête contre la muraille boutait; en la sorte se meurtrissant, au point d'en demeurer quasi inanimé. Souventes fois, venait aussi, de par le trou de la serrure, à interroger les soudards, à sa porte apostés. Mais avaient ordre, sans doute, ceux-ci, à ne lui parler, car oncques ne lui répondaient. Pareillement faisait certain varlet, lequel, à chaque jour, venait au prisonnier la pitance apporter.

N'avait enfin, ce misérable Sylvio, d'autre répit à son tant grand chagrin, qu'à telle heure de nuit où devait

par le ciel apparaître la belle étoile, laquelle il avait dénommée, étoile d'Estello ; alors, attendant à sa fenêtre, qu'advint à briller, comme attend en rendez-vous sa belle, un amant. Ah! c'est qu'il s'était pris à moult l'aimer cette radieuse étoile, qui, tant consolante, lui était apparue en rêve, et par son idée, avait en elle son Alix personnifié ; ce qui faisait qu'en amour lui sousriant, alors lui disait : — Ma mie! ma belle! mon cœur! ma vie!... et des deux mains, en amour, lui mandait force baisers.

Mais parfois se faisait, que demeurait la belle étoile voilée par les nuées. Alors en désespoir advenait le pauvret, appelant les nuées, méchantes, sottes, félones ; et la nuit durant n'en dormait, se disant que devait être en male augure telle disparition de l'astre d'Estello, et qu'au lendemain mal heur lui en adviendrait ; ce que ne pouvait être, car en sa réclusion, était pour lui pareil le jour d'hui avec le lendemain.

En fin finale, finirent par prendre fin ces tant cruels huit jours, lesquels avait l'impatient, un à un, marqués de son sang par la muraille de sa chambre, et de tous lui parut le plus long, ce huitième. Mais de même que les autres, finalement prit fin ; en sorte que, au matin du neuvième, vint le magister des pages à lui ouvrir l'huis, et en même temps, lui dit d'avoir incontinent à aller, en son service courtois, devers cette souveraine comtesse Béatrix.

Ce que fit l'autre, mais non sans regret, ardent qu'il était de savoir ce qu'était advenu de sa tant chière Alix. Pourtant, lui vint certaine idée qu'il pourrait, en son service courtois, l'encontrer. Adonc entra en la chambre de cette souveraine comtesse, par son regard y furetant en toutes parts, de telle sorte, que ne songea mie à voir la

haute dame, laquelle, debout et songeuse, céans l'attendait.

Et pour l'attendre, trop belle s'était faite, cette souveraine comtesse, de par sa robe juste-au-corps, laquelle était toute d'écarlate et d'or, et en grâce et beauté faisait bien valoir sa haute corporance. En outre, par son front se voyait tel cycle d'or, lequel, en majesté, ses cheveux relevait. En cette sorte, sousriante, et son hautain regard moult radouci, advint à octroyer à son page sa belle et blanche main à baiser. Mais n'y prit garde le Sylvio, d'autre part alors regardant. D'où vint qu'incontinent fronça ses sourcils la haute dame, lui disant : — Adonc, Sylvio, que font à ceste heure, vos esprits et vos yeulx ?

Firent aussitôt ces paroles voir au page sa faute, laquelle, incontinent répara, en baisant par sa main son auguste maîtresse.

— Bien est-ce, Sylvio ! — dit celle-ci, par ce baiser quasi tressaillante, et sitôt radoucie : — et que désormais, plus n'advienne pareil scandale à celui pour lequel avons dû vous punir. Adonc, meschant damoiseau, que vous avait fait ceste Alix, pour en la sorte l'avoir tentée à mal, et qui vous-même vous fait tant vicieux et meschant ?

Point n'écoutait alors ce Sylvio, en son propos, cette souveraine comtesse, de ce que était advenu son cœur tout en alarmes, à ne voir céans en aucune part l'objet aimé que y recherchait, et en outre, écoutait-il si, par l'avoisinance, tel léger bruit se ferait, lequel son Alix lui dénoterait.

Mais non point !... car y était tout en silence et comme en désertion.

— Adonc, vous asseyez céans, devers moi, sus ce carreau, vint ensuite à lui dire sa souveraine maîtresse, laquelle en son grand siège s'était apostée, et par ses mains

certain recueil tenait, lequel alors elle offrit à son page ; — et par ce livre me lisez de nostre gentil sire d'Allamanon certaine aubade énamourée, en cette sorte accommençant :

Us cavalier si jazia
Ab la ré qué plus volia...

Obéit le page, mais en impatience et dépit, et en la sorte ne sachant trop ce que faisait, et ne parvenant à trouver par le livre cette gente aubade, laquelle il eût pu différemment, mais en autre occasion, réciter de mémoire, pour l'avoir maintes fois dite à son Alix. Finalement l'ayant trouvée, adonc se prit à la lire, mais par autre pensier, de façon que allait sa lecture tout à trac et au rebours du bons sens.

Ce durant, cette souveraine comtesse, laquelle aussi était moult songeuse, et doucettement laissait sa main aller par la blonde tête du damoiseau, finalement dut s'aviser de sa façon à lire : ce fut pourquoi, l'ayant pour un moment, et comme en dépit, écouté, vint-elle soudain à repousser son lecteur trop distrait, lui disant : — Allez-vous-en, meschant Sylvio, car lisez fort mal, et n'ai que faire à vous entendre en la sorte lire.

Or, ne se fit pas l'autre à deux fois répéter le disgrâcieux congé, lequel en son âme souhaitait. Adonc, incontinent se leva, avec tel air humilié, par lequel, s'étant devant la haute dame incliné, vint à reculons à issir de la chambre.

Puis, une fois dehors, respira et souspira ; voulant du pénible pensier qui tant fort le tenait, avoir sans autre retard, l'âme nette.

Pour ce, se mit par les corridors du castel à rechercher

tel un qui pût le renseigner ; et bientôt l'eût par l'encontre de certain vieil écuyer, lequel il connaissait ; et à peine l'eût vu que courut l'aborder, sans autre bonjour ni pourquoi, lui disant : — Ah ! bon sire escuyer, ah ! me dictes ce qu'est advenu de damoiselle Alix !

Or, l'autre qui se trouvait être d'humeur narquoise, et par ouï dire savait ce que du page et de la damoiselle retournait, se plut à en faire bouche mute ; autrement n'y répondant, que par tel claquement de langue, puis tel geste de sa main, le tout semblant dire : — Ma fé ! peut estre s'est-elle envolée !...

— De par Dieu ! qu'est ceci, messire escuyer ?... interrogea alors Sylvio, lequel ne sut ou ne voulut comprendre.

Mais se contentant à rire, prétendit, sur ce, l'écuyer passer outre et à grand'peine y parvint, parce que le retenait de force le page, se refusant à le laisser outrepasser, auparavant d'avoir parlé.

Adonc, qu'était-ce véritablement à dire et qu'avait en la sorte prétendu ce mal venu écuyer par tels rires et gestes en raillerie ?... Fut ce qu'alors se demanda, anxieux, le pauvre énamouré.

Pourtant voulait-il à tout prix son Alix voir, ou bien avoir notice d'elle. Or, pour ce, le plus court n'était-ce d'aller la rechercher par sa chambrette ? Certes déjà bien l'avait pensé, mais non osé, à cause de telle sévère défense du souverain comte, laquelle lui interdisait la part du castel où la damoiselle gitait. Mais devait à cette heure sa perplexité sus la défense l'emporter. Ce fut pourqnoi subran, s'élançant, d'un trait et comme à tête perdue, vint-il à monter par certain escalier, lequel à ladite chambrette menait ; et plus heureux que sage, sans encombres y parvint, incontinent allant à sa porte heurter.

Mais demeura le heurt sans autre réponse, ce qui au pauvret mit son cœur tout en émoi.

Adonc, tremblant y heurta à nouveau, et à nouveau, rien ne répondit.

Alors, tout blême et suant, vint-il en avidité à regarder par le travers de la serrure, et y vit la chambrette en désertion ; seul un beau rays de soleil, par la fenêtre ouverte y entrait et en joyeuseté s'y montrait, semblant seul devoir l'habiter.

Ah ! cruel jeu du sort en dérision, et mal venu soleil, lequel en la sorte venait là, reluire et rire , où lui sentait par les larmes ses yeux s'obscurcir !

Alors dut-il, par ses deux mains se prendre à la porte pour ne défaillir, tant lui saignait le cœur. Puis comme en folie se prit à fuir.

Et lui advint en la sorte l'encontre de ce bon sire de Caderache, lequel encore tout bardé, et poudreux de sa route, s'en revenait de ce manoir de Chantegrillet.

Or, à peine l'eut dévisagé, ce page affolé, que par ses bras vint se jeter en larmes, et de voix entrecoupée lui disant :

— Ah ! bon sire, en pitié m'ayez, et me dites ce que de mon Alix est advenu ! . .

— Aïe !... aïe!... mauvaise affaire !... fit à part lui, le sire, lequel trop savait ce qu'il en était pour ce disgrâcié, et incontinent tâcha à l'apaiser et réconforter, en cette manière lui parlant : — Eh ! courage ! mon très chier Sylvio, ! Adonc est-ce d'un homme à plourer en la sorte ? Aux seules damoiselles, par la mort Dieu ! convient à larmoyer , parce que pareillement aux hommes ne peuvent agir !. . .

Mais à ce, ne voulait l'autre rien entendre, et en son

désespoir n'avait cessé à exclamer : — Alix !... mon Alix !...

— Adonc, bon garçon, n'est point morte ton Alix, pour tant te désespérer ! lui répondait en émotion le sire.

— Eh ! que nanni, ma fé !... vint alors à dire certain page moqueur, lequel par là passait, — point n'est morte la damoiselle ; ains s'est en dame changée, vu qu'à ceste heure, est haulte baronne de Chantegrillet.

Tressauta Sylvio, à tel inattendu propos, et par son tressaut des bras du sire s'échappa, en égarement, courant sus au page, et lui criant : — En as-tu menti !... menti par ta gorge !... Et pour ce... tout ton sang..... tout ton sang me fault !

— Sylvio ! s'écria le sire, s'efforçant à le contenir en sa furie, et craignant de lui un malheur ; car déjà avait brillé sa dague par les mains de l'égaré : — Sylvio, arreste !... ce page a dit vrai !

— Ah ! mensonge, et vous taisez, félons !... tous mentez !... alors vint-il à vociférer, de rage écumant ; — et vostre sang à tous me fault !... Sur ce, endiablé et la dague haute, sus le page fondit ; mais le prévint incontinent ce sire de Caderache, à brasse-corps le prenant et l'enlevant. Or, quasi aussitôt fit l'infortuné, tel cri rauque, par lequel, demeura inanimé et tête ballante d'entre les bras du sire.

L'eut celui-ci en effroi, de ce que le crut mort. D'où vint qu'il ordonna à ce page, cause en partie de ce grand mal heur, d'aller en hâte quérir maître Pierre d'Aulps, en même temps que faire la chose assavoir à ce souverain comte de Provence. Quant à lui dut-il s'empresser à porter en sa chambre le pauvret.

Adonc, était-ce là, misérable Sylvio, ta male fin ?... Et à cette heure, dessus ce lit, où gîs roide et l'œil terni, a-t-elle ta jeune âme déserté sa gente et charnelle enve-

loppe, par laquelle, naguère tant rieuse s'agitait; riant à la belle vie, à damoiselle Alix, au bon heur! Ah! c'est que tant il aimait son Alix, que dedans elle avait mis toute sa belle vie et son bon heur!... Elle lui étant ravie, pareillement l'étaient sa vie et son bon heur!... Ah! disgrâcié Sylvio!...

Et ces choses et d'autres, se les disait alors ce bon sire de Caderache, considérant l'inanimé jouvenceau, et par ces tristes pensiers, quasi lui venaient larmes ès yeux.

Sur ce, advint en la chambre ce très docte maître Pierre d'Aulps, lequel était à même d'en savoir plus long; mais n'en fit d'abord autre connaître; en grande cure s'appliquant à considérer et tâter l'inanimé, puis moult excogitant.

D'autre part, survinrent aussi le souverain comte et sa haute épouse, tous deux en émoi; car, bien que n'en fît trop paraître, moult chierissait ce Raymond Bérenguier, cet orphelin, à ses soins confié, et alors avait en grand chagrin ce fait, et en plus grand encore l'avait cette souveraine comtesse, laquelle toute blême et les yeux en larmes, pouvait à peine par son douloir se contenir.

— Ah! Jésus-Dieu! fit donc ce souverain comte, voyant le page en la sorte; — mais il est mort, le jouvenet!... Ah! miséricorde!... Et disant ainsi, cacha sa tête par ses mains. Puis de voix dolente: — Ah! madame, fit-il à sa haute épouse; — céans nous punit Dieu, car la coulpe en est à nous, qui avons en la sorte les deux adolescents sacrifiés; ils s'aimaient et le savions!... Est Dieu justicier!

— Ne veuille, nostre sire, l'avoir de sorte en désespoir! dit alors maître Pierre d'Aulps. — Certes s'est mis vostre page en mal estat, par grande violence, laquelle a fait son sang adfluer par son cerveau et l'a comme privé de vie. Mais si dangier est en son mal, espoir est en son médecin.

— Oh! oui! maistre Pierre, fit à ce propos le souverain comte, ému de joie; oui! car son bon médecin est-ce vous!

— Mieulx que moi, sire, répliqua le docte; car ce bon médecin a nom Jouvence! et nous tous, disciples d'Esculape, par devant son beau pouvoir, lequel despasse science, devons en hommage nous incliner. Adonc, bon espoir! et que céans soient mandés mes aides, pour que devers le malade, incontinent et librement, seuls médicinions.

Adonc, aussitôt fut accompli l'ordre de maître Pierre d'Aulps, même par ce souverain comte et sa haute dame, lesquels vinrent alors à quitter la chambre; l'un, un peu réconforté; l'autre, par son douloureux émoi, défaillante encore et n'ayant force qu'à aller en son oratoire, seule, s'agenouiller, et, si faire se pût, à elle-même se cacher tel coupable secret de son cœur, en dévotieuses prières.

D'autre part, dès que furent devers lui accourus ses aides, se prit le médecin à médiciner le jouvenet moribond, et ce, en grand souci de sa cure. Et tout le jour durant, et la nuit que s'en suivit, demeura là en sa docte besogne, sans autre résultat. Etaient, céans, male mort et science de vie, aux prises, et trop souvent en ces sortes de joûtes est la plus forte la male mort. Finalement, au lendemain, advint au malade tel semblant de vie, duquel fut en joye tout le castel comtal, car en dépit de ses mutineries et mauvais tours, y était de par tous amé, ce gentil page Sylvio.

Puis, à force de sages précautions et bons soins, revint tout à fait en vie; ains moult faible, et par sa pauvre tète son idée ayant en désarroi, car l'avait la male émotion, plus qu'ébouillanté en son naturel, lequel étant catalan, était moult ardent et appassionné, et généreux aussi, quoique fol en sa colère; laquelle d'ailleurs était

toujours en courte durée, car sus elle aussitôt son bon cœur l'emportait, ce qui le faisait en la sorte bien advenir de tous. Quant à sa belle amour pour la gente Alix, laquelle était par contre tant douce et réservée, n'en rechercherons ni le pourquoi le comment, vu qu'en ses causes, n'est d'ordinaire amour que mystères, desquels, savent seuls, Dieu ou les diables, le fin mot.

En fin de quelque temps, eut maître Pierre d'Aulps sa cure pour certaine, et le fit assavoir à ce souverain comte, lequel voulut que à Dieu grâces en fussent rendues. En sorte que ce jour-là, furent dites en la chapelle du béat Saint-Mître, moultes prières en actions de grâces, et les dirent avec la famille comtale, tout ceux du castel, et autres qui avaient su la chose.

Or, en la sère du même jour, étant le Sylvio en son lit couché, moult faible encore et abattu, car venait à peine la male fièvre à le quitter, et par ses esprits, encore était indécis au point que n'eût pu dire ce que retournait de lui ; adonc à la sère, et veillant à son entour certaine matrone, lentement et sans autre bruit, vint à entrer par sa chambrette, cette souveraine comtesse.

Pâle apparaissait en son front la haute dame, et en émoi, dessous sa camisia, moult s'agitait son sein.

Dut alors la matrone, quasi ensommeillée, en soubresaut se relever, pour en hommage ensuite s'incliner.

— Comment va de la sorte le jouvenet ? lui demanda la haute dame.

— Ah ! mieulx qu'hier, nostre souveraine ! et demain mieulx vaudra qu'aujourd'hui ! répondit la matrone.

A ce, ne répliqua la souveraine comtesse, ains prit certain lumignon, veillant par la chambre, et doucettement du malade l'approcha, en manière de le mieux voir.

Et l'ayant par la lumière bien regardé, vint ensuite à dire à la matrone :

— De ce pas, allez maistre Pierre d'Aulps quérir, et ne vous en revenez que l'ayant trouvé.

Ce qui fit que, la vieille, clopin clopant, obéissant, s'en alla.

En cette sorte, demeurant seule avec lui, cette souveraine comtesse, à nouveau le Sylvio contempla en sa gente figure, qu'avait moult apâlie le mal, et en sa contemplation, s'alluma son œil, et advint son sein à davantage s'agiter, au point que, finalement, comme de passion égarée et de voix défaillante : — Ah ! mon alme, vint-elle à dire, ah ! pourquoi te fit Dieu tant bel ange, que morte voudrais-je estre pour au ciel sainctement t'aimer! Et, ce disant, devers lui en abandon se pencha, et voilant ses deux yeux, lesquels n'osaient voir, d'un chaud baiser au front son mignon page baisa.

Mais à peine eut ainsi fait, qu'incontinent, tressaillante, se releva, et à cette fois, par ses deux mains cacha son visage en écarlate, et ses yeux en larmes.

Pareillement, mais en faiblesse, avait au baiser tressailli le malade, lequel alors vint à regarder de par ses yeux profonds et vagues, en même temps que touchait sa main l'endroit où l'avait le baiser comme échauffé, et en cette sorte devers lui vit certaine apparition de femme. D'où lui vint en ses esprits affaiblis et par lesquels, seul, vivait encore le pensier de son Alix, lui vint idée que la voyait. Adonc : — Alix ! fit-il, de voix entrecoupée, et à nouveau tressaillant : mon Alix... toi ?... bien est-ce toi ? Oh ! oui... bien te vois-je !... Ains pourquoi... vas-tu t'éloignant ? Ne sais-tu mie combien je t'aime !... Et sur ce, s'appassionnant, continua : — Ah ! Alix... mon Alix !... ma vie !.. tous mes baisers à toi... tous !... Ah ! viens

céans, viens à moi!... Adonc, point ne sommes l'un à l'aultre? Ah! malheur à qui nous désunir voudrait! Et ce disant, s'était à demi soulevé sus son lit, et devers la haute dame ses deux bras tendait.

Mais l'écoutant en la sorte, avait celle-ci davantage caché son visage par ses mains, et à part elle, en amertume, murmurant: — Adonc, combien l'aime!

— Mais tu ne viens!... reprit le malade, lequel à parler moult se fatiguait, et allait de plus en plus par ses esprits s'égarant et s'exaltant: — Ah! de moi on t'esloigne!... On me la veult ravir, mon Alix... Ah! misère... maudits soyez tous, qui me la dérobez!... Ah! mon sang, ma vie, me prenez; ains mon Alix me rendez!... Ah! tous en avez menti!... A moi vostre sang... vostre... Ah! maudits... maudits!...

Et n'en put dire mais, ne faisant plus de par sa voix que hoquets, tandis que par tout son corps en convulsion s'agitait.

Ce que voyant cette souveraine comtesse — laquelle, sous la malédiction de l'enfant délirant, s'était maugré elle comme inclinée, alors vint toute en effroi à se relever puis, faisant tel cri, éperdue, s'enfuit hors la chambre.

Advint ensuite, d'autre part, avec la matrone par ses trousses, maître Pierre d'Aulps, lequel moult s'estomira à retrouver le jouvenet en tel mal estat, alors que naguères en tel bon estat l'avait laissé. Ce fut pourquoi dut sur ce interroger la matrone. Mais ne savait celle-ci lui dire autre, sinon qu'en la sorte l'avait sans doute prévu, cette souveraine comtesse, puisque en grande hâte l'avait mandée devers ce docte médecin, lui enjoignant qu'elle eût à le trouver et l'amener.

— Oh! mystères!... mystères du mal, qui oncques vous pénestrera! fit alors le docte, comme découragé.

Pourtant, se prit-il à nouveau à médicanter ce malade, si estrangement, en son mal rechuté, et fut sa cure à recommencer, plus difficultueuse à cause de la faiblesse du sujet. Ains, jouvence aidant science, firent encore ensemble bonne besogne ; tant bonne que sous peu revint en convalescence le Sylvio.

Tout ce dernier temps durant, avait vécu solitairement en sa chambre, cette souveraine comtesse Béatrix, prétendant y être retenue par male aise, et n'en sortant que pour aller en son oratoire. De telle sorte, quasi personne n'avait eu accueil devers elle. Ce qui n'empêcha ce souverain comte, inquiet à voir de la sorte sa très chière moitié, d'y amener maître Pierre d'Aulps.

Or, la trouva, le docte, moult abattue, fiévreuse et en mélancolie ; ains ne put assavoir d'elle la cause de son mal, et lui non plus la deviner Se montrait en outre, la haute dame, par son visage moult apâlie, avec œil terne, et par son front, se ridant ; puis, çà et là semblait en ses beaux cheveux avoir l'hiver neigé. Ah ! c'est que par le cœur sont secrètes plaies, lesquelles cruellement corrodent, et qui étant au plus profond, défient science et remède. De celles-là, est Dieu le seul guérisseur, et la prière le bon remède ; or, la haute dame priait.

Cependant, venait de mieux en mieux en sa guérison, ce gentil page, chez lequel finalement avait la forte jeunesse le mal terrassé ; mais par sa chambrette demeurait confiné, parce qu'ainsi le voulait son docte médecin, lequel ayant en crainte son naturel appassionné et sa tête prompte à s'échauffer, lui avait, pour quelque temps encore, toute compagnie prohibé, fors pourtant celle de ce sire de Caderache, lequel eût voulu ce Sylvio sans cesse avoir devers lui. C'était pourquoi venait, quasi journellement, le visiter le bon sire, tâchant toujours à l'égayer par sor-

nettes à rire et grosses trufferies, lequelles comme pas un s'entendait à conter.

Mais ne semblait l'autre prendre goût à ces choses, car toujours ramenait devers son Alix, le sire en son propos. De sorte que peu à peu vint à apprendre de lui ce que, au vrai en retournait; soit, le grand et singulier dévouement de la damoiselle à ce souverain comte, pour l'intérêt duquel elle avait dû acconsentir à son amour sacrifier, mais non sans doute son cœur, lequel ne pouvait qu'être resté à ce Sylvio; car, avait le sire laissé Alix au manoir de son déplaisant époux en grand chagrin. Et à ces choses, qu'en douloir et joye tour à tour avait, se prenait le pauvre énamouré à pleurer. Doux pleurs. de ce que se savait toujours aimé; pleurs amers, de ce que était sa tant chière amante en souffrance, et d'un autre devenue l'épousée. Puis, par secrète intention, laquelle se gardait de faire connaître, s'enquérait au menu, devers le sire, des choses concernant le manoir de ce mal venu sire de Chantegrillet; par quel lieu était situé; quels chemins y menaient; en quelle part dudit manoir cette mesquine Alix gîtait; s'il y avait hautes murailles et profonds fossés, ainsi que nombreuse garde à ce castel? Toutes questions en curiosité, auxquelles l'autre satisfaisait, et sans en faire apparaître, l'objet le devinait, car à chacune de ses réponses, voyait le pauvret, selon qu'elle était à son gré, advenir en joye ou en tristesse, et plus souvent, silencieux et méditatif, comme s'il eût, à part lui, d'aucun projet excogité.

En fin, et comme se fut en santé tout à fait rétabli, lui permit son docte médecin à sortir de sa chambrette, pour aller où bon lui semblerait se pourmener, vu que le grand air, par cette fin d'automne, bien que refroidi, devrait l'aider à se rétablir en forces.

Adonc, sitôt en liberté, s'enfut le Sylvio par les écuries

comtales à visiter son petit destrier, lequel, pour être de race de Camargue, était gente bête de choix : et l'ayant moult fêté et caressé, comme un bon ami qu'on revoit, incontinent voulut le monter. Mais ne le voulut maître Pierre d'Aulps, lequel objecta, n'être encore le convalescent, en tel état, que pût endurer l'allure de tel coursier, comme son jeune maître, hutin et endiablé.

Très marri, fut le page de telle inhibition ; plus marri qu'en raison n'eût dû l'être, et en demeura certain temps à maugréer ; chaque jour allant, en grâce à son médecin demander que lui permît à chevaucher. Ce à quoi finalement acconsentit celui-ci ; et de la sorte sembla l'avoir moult contenté, parce que aussitôt advint en joie.

Adonc, se remit en selle et ferme s'y maintint, maugré la grande fougue de son petit destrier, lequel d'habitude savait qu'avec son maître, c'était à qui des deux en folies l'emporterait.

En somme, parurent l'un et l'autre, avoir eu d'eux égal contentement en forcés et fatigues.

Au lendemain de ce jour, lequel avait été, sans doute, en essai au projet que méditait, et quoique soufflât ce jour-là certaine bise hivernale, par laquelle s'étaient le ciel grisonné et la terre congelée, à nouveau se mit en selle notre Sylvio.

Comme un énamouré qu'il était, lequel est toujours chaud de pensier, en sus de ses habits, n'avait par lui pour s'abriter que tel léger manteau, dessous lequel, certain luth s'efforçait à cacher. Ce qui prêta à rire aux autres pages, lesquels l'ayant vu, lui demandèrent ce qu'en la sorte en prétendait faire. A quoi leur répondit, quasi riant lui aussi, que l'avait pour apprendre à son destrier à le jouer. Et ayant sur ce, éperonné la bête, partit comme un trait, traversant la ville, par laquelle, bourgeois et marchands,

en joyeuseté, le saluaient, parce que, maugré ses meschants tours, leur fallait de par lui toujours rire.

Et bientôt parvint de la sorte hors les murs, puis de là, en rez de campagne. Or, y étant, dut-il s'applanter, à fin de bien reconnaître en quelle part devait gagner ; et le sut, en voyant là, certain vieil chemin par mal état délaissé, duquel lui avait parlé, ce sire de Caderache, comme étant celui d'où s'en était allée cette dolente Alix. Adonc, vint-il aussitôt à le prendre, et maugré sauts, soubresauts et tressauts, par ornières et fondrières, en façon telle y galopa, que ne l'eût suivit le diable par l'air. Avait beau en son manteau flotoyant, lui souffler froid le vent, et le mouiller certaine pluiette, en avait cure ; allant toujours de plus vite, et à romp-col; ne paraissant non plus se soucier de la male encontre, tant fréquente, au voyageur allant seul, en ces temps de routiers, malandrins et détrousseurs. Eût-on même dit, à le voir en la sorte, que devers lui avait d'aucune amulette, le mauvais sort conjurant, vu que rien à mal lui advenait.

Adonc, par telle chevauchée, eût dû promptement arriver, sinon crever son petit destrier ; mais, souventes fois lui advenait en elle à s'arrêter, hésitant, rebroussant, et moult s'irritant de ce que bien ne connaissait sa route ; et longtemps perdait à la rechercher ; ce qui finalement fit, qu'au lieu du castel que voulait, advint à l'horizon, la vesprée.

Alors, de par ses éperons, lui, de hâter son petit destrier, lequel obéissant comme pas un, semblait voler, et à part soi se dire : — Adonc, chier petit maistre endiablé, peut estre en crèverai, ains jusqu'au bout ne faillirai.

Étant en cette sorte parvenu en certaine contrée, moult escarpée et ravinée, avec nèbles et ombres noires, par laquelle semblaient lui et son destrier dévaler, soudain

apparut au détour du sentier, un estrange castel, haut perché.

Quoique l'eût déjà ennoirci, l'heure nocturne, venait certain reflet du vesper encore à le montrer par ses tours et murailles en leur sommet, et par son haut donjon, au dessus duquel lentement alors se levait la lune cornée.

Or, fit le page à tel aspect brusquement s'arrêter son coursier, à fin de reconnaître ce manoir, et le parangonner avec celui dont lui avait ce sire de Caderache, maintes fois parlé, et bientôt l'eut pour tel, car quoique le mal voyant, oncques n'avait vu son pareil. Mais pour ne l'avoir en doute, alors vint-il à interpeller certain pâtre, lequel non loin se voyait, à la brune, gardant son troupeau, et lui cria : — Holà, le pastre ! — me dis, si tel est par là hault, de Chantegrillet le mal venu manoir ?

A quoi répondit en la sorte le pâtre : — Oui, l'estrangier, tel est ce manoir ! Et de par la corne qui y brille, si vas devers lui, le mal venu sera toi !

— Pastre, par ce propos que prétends dire ? demanda le page.

— Eh ! eh ! ricana l'autre ; c'est qu'à ceste heure est dans la lune, le sire de Chantegrillet.

— Eh ! qu'au sabbat le grand diable te torde, pastre, qui me réponds en trufferie !

— Eh ! qu'aux fourches du donjon sois fourché, maîstre fol, qui ne sais m'entendre. Plus d'un ai vu de la sorte, là hault, servir de pasture aux aiglons.

Ne voulut le Sylvio en écouter davantage ; et pour ce, à nouveau éperonnant son coursier essoufflé, sa route continua.

Par elle, buttant, roulant, vint alors à descendre en un profond et ténébreux vallon, d'où péniblement dut ensuite monter du castel la côte escarpée, et quand y fut parvenu,

s'était faite la nuit tant noire, que n'y eût vu goutte à se guider, sans certaine clarté, laquelle lui venait de la lune cornée.

Or, ayant là sauté bas, alla son destrier remiser par tel coin de roche ; puis de fatigue et de froidure exténué, ains de par sa grande passion soustenu, prétendit, en ses abords, ce manoir visiter. Et pour ce, gagna certain plan, pierreux et déserté, par lequel la bise soufflait, faisant s'y agiter broussailles hérissées et arbres fantasques. Par leur mitan, en noirceur se voyait le castel, lequel, comme un grand monstre, par ses yeux allumés, semblait en la nuit regarder.

Adonc, tenant sa dague en main, et de même son luth, marcha l'énamouré droit au monstre, ne laissant toutes fois à se dissimuler, de crainte que ne vînt à le voir le guetteur des créneaux.

En la sorte bientôt parvint-il aux fossés, lesquels pour être alors enténébrés, pas moins n'apparaissaient moults profonds. Puis, là haut leva sa tête pour regarder par les murailles, y recherchant tel objet difficultueux à trouver puisqu'à maintes fois, dut en sa recherche virer et tourner. Mais finalement s'applanta comme en arrêt par devant certaine haute fenêtre, laquelle par son vitrail reluisait ; et en la sorte la considérant avec force souspirs, par son luth préluda à certaine vieille romance du troubaire Jacques Rudel, laquelle souventes fois avait chanté ensemble avec son Alix, et qu'alors tout seul vint à chanter.

Or, disait par son premier couplet cette romance :

Irat é dolent m'en partray,
S'yeu non vey est'amour dé luench,
Et non say qu'ouras la veyray,
Car son trop nostras terras luench...

Soit en notre langage :

Fâché et dolent je partirai,
Si je ne vois cet amour de loin,
Et je ne sais quand je la verrai,
Car nos terres sont trop loin.

Et l'ayant ainsi chanté, après demeura en silence, son souffle même retenant, afin de mieux écouter. Mais n'entendit autre que la bise, laquelle par les murs du castel geignait ; puis crut voir comme une grande ombre, laquelle par la lumière du vitrail se montrait.

Alors vint-il à chanter cet autre couplet :

Dieu qué fas tout quant van et vay
É form' aquest amour luench,
My don poder al cor, car hay
Esper vezer l'amour de luench.

Soit :

Dieu qui fais tout ce qui va et vient,
Et qui formas cet amour loin,
Donne-moi pouvoir au cœur, car j'ai
Espoir de voir mon amour de loin.

Puis chanta cet autre, de voix plus forte :

Seigneur, tenez m'y pour veray
L'amour qu'ay vers ello de luench,
Car per un ben qué m'en esbay,
Hay mille mals tant soy de luench.

Soit :

Seigneur, tenez pour véritable
L'amour que j'ai vers elle de loin,

Car, pour un bien qui m'en revient,
J'en ai mille maux, tant je suis loin.

Et sur ce, vint de nouveau à écouter ; et de nouveau rien autre n'y répondant, se prit à chanter, de voix encore plus forte, l'ultième couplet de l'amoureuse romance :

Ja d'aultr'amours non jouzirây,
S'yeu non l'ay dest amour luench,
Qu'una plus belle non en say
En luech que sia ny près, ny luench.

Soit, toujours en notre langage :

Jamais d'autre amour je ne jouirai,
Si je ne l'ai de cet amour loin,
Qu'une plus belle je n'en connais
En quel lieu que ce soit, ni près, ni loin.

Et rien autre encore n'y répondit, sinon le vent.

Ce fut pourquoi vint alors l'énamouré en désespoir à crier : — Alix!... mon Alix ! réponds ! .. Adonc ne recognais la voix de ton Syluio ?... Alix !... mon Alix !...

A cette fois, réponse se fit, mais de par l'écho du manoir, lequel comme en dérision répéta : — Alix !... mon Alix !

Puis, par les créneaux, cria une voix : — Holà !... qui vive ?...

— La male mort que t'escrase ! lui répondit le page, en son désespoir.

Quasi aussitôt siffla par l'air un dard, lequel vint se ficher en terre aux pieds même du disgrâcié.

— Adonc, que pour moi, céans, advienne la male mort !... s'écria-t-il sur ce, en ouvrant ses bras, pour s'offrir en mire à l'arbalestrier des créneaux.

Alors, à nouveau sifflèrent par l'air deux autres dards, qui non plus leur but humain n'atteignirent.

— Ah ! le maladroit! fit en amertume Sylvio, résolu à mourir ; adonc que lui fault pour butter !

A ces mots, passa sus sa tête un quatrième dard, lequel alla se perdre par la nuit.

— Ah ! misérable que suis !... exclama-t-il à ce, comme affolé, de moi ne veult mesme la male mort !... Et il demeura encore en attente.

Mais en vain ; car avait dû cesser l'arbalestrier de tirer. Par contre, vint alors certain bruit à se faire à la poterne du castel, annonçant que de cette part s'abaissait le pont-levis.

Ce qu'ayant ouï, le page en eut aussitôt certain pensier, par lequel tressaillit. Adonc allait-il céans être saisi et entraîné, puis en discrétion livré à ce maudit châtelain, lequel à son gré l'humilierait, pour en suite, vie sauve, le renvoyer. Ce que par sa fierté, lui ne voulait ; à ce prix dût-il entrevoir son Alix ; ains par quel état ? Misérable et réduite au pouvoir de tel odieux rival !

— Ah ! non point ! vint-il alors à s'écrier, par cette idée possédé. Non, que nul, céans, mort ou vif ne m'ait, car en dérision ou pitié lui serais.

Et sur ce, se prit comme un fol à courir ; par ténèbres, rochers et broussailles, fuyant, trébuchant, tressautant, jusques à l'endroit où l'attendait son petit destrier ; et là incontinent le monta ; puis d'un trait le fit, tête perdue, s'élancer ; et en la sorte dévalèrent tous deux par le profond vallon, lequel à cette heure, tant noir que l'enfer se montrait.

Mais n'ayons cure de lui et de sa male aventure ; car le dicton veut, qu'en tous temps et lieux, pour les énamourés soit un Dieu.



CHAPITRE XI

OU SE VOIT, EN QUEL MAL ÉTAT VONT LES MAL MARIÉS.

Or, par quelles noires, chagrines et dolentes choses, allons en la sorte notre esprit noircissant, alors que mieux vaudrait en joyeuseté l'avoir.

Adonc, le grand coq-si-grue les emporte, leurs souspirs et chaudes larmes, et nous baille en retour bonne chière et bon vin, de celui de dix feuilles : — *lœtificat animam !* — rouge ou blanc, peut nous chault : *gustibus et colonibus non disputandum est !* C'est avec le gouzier et non les yeulx, que se hume le piot.

Et la chose est tant vraie, que certain aveugle, qu'on connaît, lequel avait le nez violet et la lèvre bleue, n'y voyant, sans ses yeux bien buvait ; et le goûtant, comme pas un, par son gousier, le vin voyait ; disant à ne s'y tromper avec sa couleur, ses nom, âge et qualités, lieu de naissance, séjour en cuve, cave, ou cellier, et ce, tant sûre-

ment à la prime qu'à l'ultième potée, alors que de son âge à lui, ne savait plus dire l'année. Et ne s'en souvint même, le soir où défuncta en la taverne des Trois-Buveurs, le nez dans le piot, vu que ne put le dire à son confesseur, lequel fut un broc, haut de trois coudées, en lequel lava, *in extremis,* d'aucunes taches aqueuses et autres rares impuretés de sa vineuse conscience.

De cette sorte défuncta en grande odeur de piot et de sainteté, le jour de la béate sainte *uvée* (1), laquelle se fête en septembre, alors que sont mûrs les raisins, et fut par les fervents du piot, gens à trognes tartrées (2) et y voyant trouble, fut enterré par le beau mitan d'une vigne, laquelle tant s'enfuma et engraissa de sa dépouille, que l'an ensuivant fit miracle; à la ronde ébriant tout le pays, et de la sorte faisant voir en merveille, moultes joyeusetés, telles que : les choses allant droit, et les gens de travers; les gueux riches, et les riches gueux ; le curé à la danse, et les violons au prêche; les cloches toutes seules sonnant, et le sonneur, par les vignes, tout seul clochant; tel magister brayant et tel âne discourant; tel manant fourchant et tel sire fourché; et tous en somme humant le piot, tant et tant, que finalement leur manquait le piot sinon l'haleine. Ah ! la benoîte vigne et la sacro-sainte uvée !

Mais bon gré, maugré, nous faut céans ce joyeux devis délaisser, et ce, pour nous retourner devers cette dolente Alix, de la sorte en sa belle amour sacrifiée.

Adonc, — l'avons dit, — entrée en le noble logis de son sire époux, comme entre une morte en sa tombe, peu à peu dut la mesquine s'y ranimer, comme parfois, en sa tombe, se ranime une morte.

(1) Vendange.

(2) Couvertes de tartre.

Puis, quand vint à rouvrir ses yeux, se trouva en un grand lit couchée, par certaine grande chambre, de misérable aspect, en ses murs délabrés; et devers son lit, vit son très déplaisant époux, lequel de son unique œil en amour la contemplait; et aussi ce bon sire de Caderache, lequel tristement la considérait et semblait en pitié l'avoir. D'où vint qu'à préférence elle se tourna devers lui, comme devers un ami, et se détourna de l'autre, comme d'un cruel ennemi, lequel lui faisait mal à voir. Et pourtant, estrangeté de l'humaine nature! était cet autre au plus profond de son cœur féru d'elle; au point de cruellement souffrir de tels dédains; et alors de timide voix lui disait: — Ah! ma mie et doulce espousée, quelle grande paour nous avez faicte, et combien avons aise, céans, à vous voir en vostre bon sentiment restablie!

Mais ne sembla la dolente Alix avoir ouï ce bon propos, et devers ce sire de Caderache tendit sa mignonne main, blanche comme cire. D'où vint celui-ci en affection à la prendre, ains lui disant: — Gente dame, céans, vous parle vostre sire espoux!

Or, ayant la dame clos ses deux yeux, demeura en mutisme. D'autre part, n'en devint que plus déplaisant en son faciès, le haut sire de Chantegrillet, lequel alors se troubla et n'y vit quasiment plus clair, même par son bon œil.

Et dut se dire à part lui, ce sire de Caderache: — Verront ces mal mariés, leur hymen à mal tourner!

Adonc, se passèrent en la sorte ces premiers jours de mariage: l'épousée moult languissante et souffrante, tant de son corps que de son pensier, et le sire époux ne se rebutant maugré tout, à lui donner bons soins et signes en singulière amour.

Puis, dut prendre congé d'eux le sire de Caderache, parce que avait prit fin son office de chevalier d'honneur,

et alors vint à faire ses adieux au sire châtelain et à sa haute dame.

Ce dont moult pleura celle-ci, n'osant meshui lui dire, à cause de son sire époux, ce que tout bas lui disait son cœur : — Ah ! bon sire !... vous qui devrez revoir mon amé Sylvio, hélas ! bien lui dites que vive ou morte — et morte bientôt sera — la disgrâciée Alix lui seul chérira ! Et ne pouvant le dire en paroles, par ses yeux tant bien le dit, que ne s'y méprit son chevalier d'honneur, lequel l'eut en chagrin, et s'en alla moult mortifié de ce que la laissait en la sorte tant affligée, et de son Sylvio toujours énamourée.

Or, parti le bon sire, se sentit la pauvrette quasi mourante de crainte à être seule avec son sire époux, ains dut, à part elle, pourtant reconnaître qu'en somme était moult honnête et benoît, ce géant sire de Chantegrillet, lequel devers elle se morfondait en bons soins et gentillesses, devant lui prouver son amour.

En cette sorte, fit-il rétablir et aorner sa grande chambre, laquelle, de par sa pauvreté, en était advenue à tant se délabrer ; et la fit moult belle en riches tentures, de celles de Venise, grands bahuts et escabeaux, et surtout par tel magnifique lit, en la façon italienne. Puis, en cadeaux, lui donna très beaux habits et deshabillés de châtelaine, lesquels joints aux riches joyaux reçus par elle en dot, l'eussent faite, tant y a qu'elle s'en fût revêtue et parée, la plus belle, la plus fière châtelaine en la contrée ; enfin tout fit pour lui complaire, en bon et galant mari, lequel, Fortune l'ayant favorisé, — pareillement prétend les faveurs de sa dame conquester.

Mais n'avait cœur à ces choses, et d'elles ne recevait nulle joie, la triste épousée, laquelle semblait n'avoir céans, ni cœur ni pensier. Néanmoins dut-elle, en retour de ses

gentillesses, faire à son sire époux d'aucuns propos en remercîments, et dont l'autre, émerveillé, reçut très grande liesse, et incontinent alla devers son féal Canor, le faire assavoir, lui disant : — Ah ! mon très sage adviseur, bien avais-tu raison à me dire, que temps aidant, viendrait à m'avoir en amour ceste gente épousée. Ah ! Canor, elle m'a dit : grâce !... et de tant doulce voix, que m'a semblé par elle, musique du ciel entendre.

A ce, ne répondit autre, le Canor, que tel ironique sousrire, par lequel allaient ses deux mains sa gibbe grattant.

Et riait aussi le sire, en sa belle joie ; ains, lui, à la bonne franquette, et non en façon satanique comme son méchant écuyer, lequel semblait avoir en sa gibbe le diable enfourné, et de la sorte ne la grattait, que pour l'en faire sortir en male objet.

Cependant et en l'état, s'était certain temps écoulé, par lequel, sa belle jeunesse l'aidant, s'était Alix, maugré son grand chagrin, rétablie en santé ; certes encore moult allanguie et blémie, mais enfin sus pied, et moult avenante à voir, en sa blancheur de lys et ses beaux yeux en rêverie.

De cette sorte, en sa chambre, et devers sa fenêtre assise, chaque jour, passait longues heures, par le vitrail, à regarder soit le ciel en ses sombres nuées, soit les champs qu'avait l'hiver dépouillés ; et ceux-là qu'en la sorte voyait au plus près, n'étaient en leur aspect à l'égayer. Arides et empierrés, par eux en rareté se montraient pins ou chênes tortus et rabougris, lesquels, comme désespérés, sans cesse au vent s'agitaient, et par les rouges vesprées, tels damnés figuraient, en enfer tortionnés.

En suite, autre ne discernait qu'escarpements de roches ès forêts, et vallons ravinés, dévalant vers la plaine jus-

qu'au plus lointain, où par la nèble en partie se cachait le mont Sainte-Victoire, géant gardien de l'aixoise cité.

Adonc, à les voir ne faisait que davantage s'attrister la triste épousée, laquelle au plus profond de son chagrin se plongeait, quand venait par ce lointain, à se montrer en entier ce mont Sainte-Victoire, lequel son Sylvio par trop lui rappelait. Car, naguères l'ayant plus voisin et comme dominant le parc comtal, avait souventes fois ce mont témoigné de son amour avec le gentil page, alors qu'elle et lui encore l'ignoraient.

Hélas ! pareillement à leur belle amour, s'était d'elle éloigné ce vieux mont, perdu et mis en deuil par les noires nuées.

Portait cette idée, en désespoir la pauvre énamourée, laquelle par ses mains son visage cachait, pour que ne vînt son sire époux à la voir en ses pleurs.

Mais, quoique n'eût qu'un seul œil, ne les voyait que trop celui-ci, n'en laissant autre apparaître, mais pas moins n'en rongeait son frein. Puis, étant seul, par singulier dépit et chagrin maugréait et geignait, de ce que, au lieu de l'avoir en bon accueil et doux sousrire, finalement ne faisait sa haute épousée que plourer et le dédaigner. Adonc advint de ce, certain soir de lunaison nouvelle, et par la male influence d'icelle, que fut mis ce sire en estrange furie, par laquelle, criant, hurlant, courait par son manoir, de par tout sa tête boutant, et faisant cent autres folies. Et en eût grand peur cette pauvre Alix, l'entendant en la sorte, parce que crut sa dernière heure advenue. Mais en fut quitte pour sa peur, car bientôt revint le sire en son bon sens, comme devant, et parut n'avoir remembrance de la chose ; ce qui ne le laissa pas moins impatient à attendre que vînt le cœur de sa haute dame à devers lui se tourner, car si tel jour avait cru l'y voir

incliner, trop vite ensuite l'avait vu d'autre part virer. Et d'autant en martyre l'avait, que chaque jour davantage chierissait cette tant froide et malveillante Alix. En tous moments devers elle allait, à ses pieds s'asseyant, et de son unique œil la buvant, parce que toujours plus belle la trouvait, tant belle que n'osait jusqu'à ses blanches mains sa bouche s'élever, et bassement se contentait par ses mignons pieds, à la baiser ; puis de voix tendre lui diait : — Ah ! la gente, la doulce espousée de mon cœur !... Ah ! combien est de par vous ce cœur féru d'amour !... Ah ! combieu saigne à vous tant chierir, et de par vous tant se voir rebuté... Ah ! par grâce, ma châtelaine idolée, plus belle que la Virgen-Marie, laquellle est la châtelaine des cieux et des estoiles... Ah ! par grâces et merci m'ayez, et pour de vrai, une fois au moins, mon espousée soyez !...

Mais moult déplaisait à cette dolente Alix, tel propos souventes fois répété, et sans autre y répondre, alors au ciel ses yeux levait, et en dolente rêverie semblait y regarder.

D'où venait le sire à être fort dépité par son cœur, lequel saignait, et par son naturel, lequel ardait. Puis, hors de la chambre conjugale s'en allait, parce que n'y avait mode à conjuguer, et de la sorte, en mélancolie et dépit, par la plate-forme du castel se pourmenait, et, là, malheur à celui venant à l'entraver ; car, à le laisser pour mort, subran le cognait.

Pourtant ne se pouvait la disgrâciée Alix en la sorte blâmer, si son déplaisant époux prétendant alors la câliner, elle s'en venait ailleurs à regarder. Ah ! c'est qu'ailleurs, par ses esprits voyait certaine gente blonde tête, laquelle lui sousriait, et ce sousrire à son cœur plus d'amour disait, que l'autre ne pouvait en ses souspirs, mômeries et doux propos, lui prouver.

Point n'était-ce que ne cherchât aussi d'autre part à

complaire à son sire époux, et en cette sorte fit-elle, ce jour, où l'invita ce sire, comme étant châtelaine et maîtresse du lieu, à s'asseoir en honneur, pour les repas, en la table commune; et s'y assit en un grand et bel escabeau, à côté du sire. Mais là, dut-elle se trouver quasi en effroi, à voir les gens du lieu, lesquels au bas bout de la table se montraient par estranges et sauvages figures, auxquelles n'était mie accoutumée.

En outre, en ses côtés avait ce féal, mais difforme Canor, lequel n'avait-elle fait encore qu'entrevoir, et qui par son œil rond sans cesse la regardant, comme en fascination l'avait; puis, d'autre part, certain baile (1) du nom de Calas, en air farouche, louche œil, longue et noire barbe, lequel pareillement lui faisait grand'peur. En sorte, que très humblement et en grâce, vint-elle à supplier son sire époux à la laisser, pour un temps encore, seulette en sa chambre. Ce à quoi acconsentit le sire, ne le comprenant, ains le voulant, parce que le voulait sa très chière espousée.

Ah! le disgrâcié sire, comme saignait son cœur, de plus en plus féru d'amour; et par quel grand feu allait son naturel se consumant; au point que s'en était tout amaigri et blémi, et par son unique œil telle sombre ardeur avait, laquelle devait être bestiale, parce que s'était misérablement lui-même complu à grandir son tant grand et charnel désir, et ce, par malséante fourberie en paillardise et curiosité, en la sorte imaginée.

Certaine nuit, où comme à l'accoutumée, sa gente épouse quittait, pour s'en aller à part d'elle dormir, et qu'à tant la contempler, et par ses mignonnes mains la baiser, s'était mis feu et diable en tête; de par le diable

(1) Bailli.

lui vint en idée à retourner, pour à *catimini*, percer tel trou en l'huis de cette chambre conjugale, où oncques n'avait conjugué, et où, à défaut de sa personne, ferait en la sorte son œil pénétrer, et à défaut de toucher, verrait...

Adonc, par cette manière, dut ce sire tout en son aise et paillardise, son épousée surprendre en ses plus secrets, charmants et pudiques attraits, par leur déshabillé. Et y revint chaque soir, la voyant alors qu'elle se dépouillait, et de cette sorte en nudité, lui montrait fines et blanches épaules, tétins mignons et neigeux ; puis bras blancs et rondelets, jambes faites à souhait, et petits pieds rosés ; toutes choses, lesquelles à mal ne songeant, ne songeaient à se cacher ; tandis que les voyant et contemplant, l'autre en avait œil allumé, bouche béante, et feu et flamme soufflait — ah! le misérable sire, alors à brute bête pareil! — et en avait ensuite pour toute la nuit durant, à tourner, virer par son lit, en sa fureur d'amour, devenu gril ardent ; et y souspirait, et y geignait, et y râlait, qu'à le voir en eussent ri tels uns et tels autres pleuré.

Advint sur ce, la lunaison nouvelle. Ah! Jésus Dieu! qu'allait en cette sorte advenir du sire, de par la corne lunaire incité, affolé? Heureusement que l'ignorant, n'eut la pauvre Alix à se le demander, sinon en fût morte par sa trop grande frayeur.

Hélas! pas moins n'en dut éprouver tel mal effet ; car certaine nuit, à l'heure du dormir, — pour elle en son chagrin, trop hâtive — et comme de la sorte elle s'était innocemment dépouillée ; à l'œil caché du sire montrant ses plus secrets appas, et qu'ensuite s'était en son lit couchée, benoîtement à Dieu son âme confiant, soudain se fit tel heurt en l'huis de la chambre. D'où vint aussitôt à tressauter la pauvrette, laquelle en sa peur n'eut force à parler.

Alors tel autre heurt se fit, avec tant violente poussée, qu'en esclata toute la porte, et par ses esclats, subran apparut, l'œil flambant, le faciès bestialisé, ce sire de Chantegrillet.

— Ah! béate Virgen!... fit à ce, la mesquine en grand effroi, adonc que vous advient, messire?

— Ce... ce que m'advient?.. Ah! ma belle!... mon idolée!... ma flamme!... mon cœur!... ma folie!... alors cria l'époux, de voix estrange, et par sa grande passion quasi estrangulée : — Adonc, céans qu'à l'espoux soit l'espousée! En la sorte doibt estre, et de par la corne des Cornillons, va estre!... Ah! Alix! tant belle fille d'amour, à moi t'unit le sacrement, adonc veult Dieu, qu'à toi amour m'unisse!... Et ce disant, s'était l'époux en affolement, rué dessus le lit, ou jà avait par ses grands bras saisi la pauvrette, laquelle, blême, éperdue, et à mains jointes, alors faisait devers Dieu, tel cri en aide, et devers le sire, tel cri en grâce et merci.

Mais ne semblaient ni l'un ni l'autre l'entendre, car de l'un n'advenait aide, et plus étroitement l'étreignait l'autre en son ardent et bestial désir.

— Ah! le meschant sire... Ah! Jésus!... en la sorte que lui voulait?... Et à cette demande de la simple damoiselle, quasi aussitôt répondit par larmes et par cris sa pudeur détroussée, puis, par efforts, à tel brutal repousser. En cette sorte, bien que faible, faisait-elle à l'assaillant maintes défaites éprouver. Finalement pourtant, vint l'assaillie à se sentir par ses forces défaillir, tandis que semblait son âme la quitter.

Ah! naïve Alix, bien était-ce là, à ton tour, ta défaite?

Or, en ce moment se fit par le dehors du castel, certaine voix entendre, laquelle chantait :

Jrat et dolent m'en partray
S'ieu non vey es l'amour de luench... etc.

Et en la sorte chantant, dut cette voix réconforter la damoiselle, laquelle, l'écoutant, vint alors à murmurer : — Ah ! Sylvio !... à toi suis... à toi... toute à toi !...

Et sur ce, fit tel suprême effort, par lequel repoussant le sire, en même temps sa main encontra la dague, que par lui avait, et incontinent s'en saisit, prétendant contr'elle la tourner.

Ce qu'ayant vu, fit le sire un tressaut et vint à la lui arracher, avant que par sa blanche et douce chair. n'eût moult pénétré. Puis en épouvante, sa tête se cachant, fit tel grand cri, par lequel, en égarement, s'enfuit.

Et de la sorte, courant par le castel, jusqu'en la plate-forme des créneaux monta, où à nouveau entendit la voix chantante, laquelle lui avait sa victoire ravi, et faisait alors au guetteur crier : Qui vive ! Or, ayant le sire, en furie, pris son arbalestre au guetteur, incontinent tira, visant certaine humaine forme, laquelle devers les fossés vaguement par la nuit se montrait ; tira et manqua, tira à nouveau et manqua encore, tant l'aveuglait sa furie. Puis voulut tirer encore, encore, et toujours faillit. En sorte qu'endiablé, vint-il à descendre par le castel, ayant son poil hérissé, sa dague au poing, et à ses gens criant : — Bas !... bas, le pont-levis ! Et incontinent lui obéirent tous, en effroi de son effroyable colère.

Adonc, fut par eux en hâte, le pont-levis abaissé, et par lui tous allèrent, torches en mains, à l'alentour du manoir rechercher, et âme qui vive n'y trouvèrent. D'où vinrent alors entr'eux à murmurer : — Ah ! que Dieu nous garde !... car à ceste heure est dans la lune, nostre bon sire de Chantegrillet !

Or, cette nuit même, s'en retourna le sire époux en la chambre conjugale, mais à cette fois, moult repentant et déconfit ; et de la sorte vint à s'approcher du lit où gisait la mal mariée ; laquelle lui apparut là inanimée, et par son mignon sein balafré, ensanglantée. Ce qui le mit, par grand désespoir, à pleurer, hurler, à deux mains ses cheveux s'arrachant ; puis bailla à la disgrâciée forces baisers en sa meurtrissure, de laquelle but le sang.

Ensuite lui vint en idée d'appeler le baïle Calas, lequel savait-il être expert à guérir, et lui fit assavoir, que si à la prime aube, n'estait de par ses soings restablie en alme, ceste haulte dame de Chantegrillet, incontinent serait son médecin fourché.

Ce qui peu émut ce baïle, lequel, de prime-abord avait reconnu comme étant non griève la meurtrissure ; et sur ce, fit respirer force sels à la haute dame, lesquels l'eurent bientôt remise en l'âme, lui faisant en la sorte ses beaux yeux rouvrir.

D'où advint le sire époux comme en folie de joie, et n'osant la baiser, vint par devant sa dame à très humblement s'agenouiller, lui faisant de son vilain péché, telle humble amende honorable.

Mais à peine l'entendit, la disgrâciée, laquelle, venaient alors tantes males émotions de faire choir en male fièvre, et en la sorte dut incontinent le sire, passer de sa trop grande joie en trop grand chagrin ; à cette fois ne menaçant son baïle, ains le suppliant que rétablit en santé sa tant chière épousée. Puis s'en alla devers son féal Canor confesser sa méchante équipée, de laquelle s'égaya moult, à part lui, l'ironique écuyer, et répondit en somme que, s'était trop hâté, ce noble maistre, en son entreprise, et que longueur de temps lui eût mieux profité, parce que

tel objet, en violence difficultueux à buter, en patience plus aisément s'atteignait.

Patience! patience! Certes moult en avait, le disgrâcié sire, mais non tant qu'à la fin, n'en devînt tortionné, même par devant son ironique confident, lequel, dessous son nez, sournoisement s'en riait.

Mais, céans, ce mal marié laissons contre sa male chance se choquer, avec ce mauvais Canor, qui l'a en elle empêtré. Adonc, que s'y fonde, et en ses désirs morfonde devers cette innocente Alix, la seule digne à plaindre, parce que l'y a réduite son grand dévouement.

Or, les ayant de la sorte délaissés, retournons devers cet autre disgrâcié qui a nom Sylvio, lequel est plus pitoyable encore par son mal heur, de ce que n'y est de son vouloir ou de sa faute.

Adonc, ce Sylvio, l'avons vu fuyant et dévalant de nuit par la contrée, et sur ce, disions, qu'en tous temps et lieu, fut pour les énamourés un Dieu. Or, cette nuit-là, dut ce Dieu lui être en aide, afin que ne se rompît le col, car en son désespoir courait comme un affolé, avec son petit destrier, montant, dévalant, par monts et par vaux enténébrés, et sans autre mal; et les pâtres qui en la sorte l'entrevoyaient par l'ombre noire passer, en effroi l'avaient, l'estimant lutin ou sorcier.

Adonc, n'ayant plus souffle, et de par sa grande fatigue ne se sentant quasi plus vivre, finalement advint par l'aube blanche, devers cette bonne ville d'Aix. Et y étant advenu, s'y fit reconnaître aux portes, d'où droit alla heurter au castel comtal. Mal l'y accueillit l'officier de garde, lequel l'appela mauvais garçon et coureur de nuit, mais en somme lui octroya l'entrée. Alors, à bout de forces, fut le pauvret en son lit se coucher, où bientôt se sentit mal de sa folle équipée; tant mal qu'au matin ne

put se lever. Alors, dut maître Pierre d'Aulps à nouveau le visiter, et le trouva en male fièvre et en telle sorte délirant et divaguant, que l'eût-on dit par le malin possédé.

Mais ne s'y méprit cette fois, le docte médecin, lequel ne vit en lui qu'un pauvre énamouré, qui par sa folle amour se tuait.

Mais, comme à ce mal d'amour, autre remède n'est que l'objet aimé, et que ne l'avait là, ni en tisane ni en emplâtre, dut-il à nouveau le malade confier à la seule vertu de sa belle jouvence; la guidant toutes fois pour la mener à bien. Ce qui advint; car en suite de soins et repos, retourna notre Sylvio en bon état deconvalescence, mais fut dès lors moult surveillé, en crainte de nouvelle équipée. Vint aussi ce souverain comte, à faire remontrance à ce mutin page, lequel il prit en son service courtois, à cette fin de mieux l'avoir en garde. Ce dont l'autre ne s'importuna, parce que en tête avait autres pensiers, lesquels étaient tous de sa chière Alix, et en grand chagrin les avait. En cette sorte prétendant toujours seul demeurer, fuyait les autres pages lesquels en raillerie l'avaient dénommé le mal énamouré ; ains n'osaient hautement le dire, car en sa male humeur le redoutaient.

Du seul sire de Caderache, le voyait-on parfois la compagnie recherchant ; et ce pour s'entretenir avec lui de celle qu'alors pleurait-il.

De son côté, s'était pris le bon sire à l'avoir en garde, de crainte que ne le portât à mal son singulier chagrin; et en cette sorte souventes fois l'épiait, alors que secrètement allait en la *Fontaine-des-Larmes,* seul lieu où semblât se complaire, et par lequel longuement en sombre rêverie demeurait, et aussi y pleurait, sa tête entre ses mains, avec force plaintes et souspirs, parmi lesquels sans cesse revenait ce tant chier et doux nom d'Alix.

Or, certain jour de froide matinée, par vent et neîgeuses nuées, vit ce bon sire de Caderache, le Sylvio y allant plus secrètement que jamais, et d'allure moult agitée. Ce fut pourquoi, se prit à le suivre, en hâte et à catimini. Puis étant devers la fontaine parvenu, s'y cacha par derrière la roche même, et s'y tint coi, l'épiant.

Et bien lui prit d'avoir agi de la sorte; car, par suite de sa rêverie, toute en larmes, plaintes et souspirs, vint l'énamouré en exaltation, à s'approcher de ladite fontaine — laquelle toute congelée, alors ses larmes ne pleurait — et en égarement, en la sorte lui parla : — Ah! puisque à ceste heure sont de par la male froidure, tes pleurs suspendus, misérable fontaine ! adonc, que, céans s'accomplisse mon vœu, et que mes chaudes larmes aux tiennes succèdent !. Ce seront les darrenières qu'aura versées celui auquel son trop grand chagrin, n'en a mie laissé d'aultres... Ah ! que par elles prenne fin ma vie, et oncques mon amour ! Adonc, énamourée fontaine, reçois de ce disgrâcié tout son sang en larmes !...

Sur ce, ayant tiré sa dague, se pencha devers la fontaine et fit geste à se percer le cœur. Mais en même temps s'était élancé de derrière la roche le sire aux aguets, lequel par ses bras surprit ce disgrâcié, et en surprise le désarma.

Alors, se fit d'entr'eux tout un débat, par lequel le Sylvio, en grâce au sire demandait que le laissât s'occire, et par contre s'efforçait l'autre à le détourner de son mortel projet, et pour ce lui disait moultes sages et bonnes paroles, mais que ne voulait le désespéré, ni entendre ni écouter. Ce fut pourquoi, vint finalement le sire à lui parler de son Alix, estimant par elle, avoir raison de lui ; comme de fait l'eut, en lui faisant sa foi jurer, qu'à sa vie plus n'attenterait, et lui promit en retour que bonnes notices lui seraient données de sa tant chière Alix. Et pour ce,

s'engagea ce sire de Caderache à aller, ce jour même, au castel de Chantegrillet, voir par quel état s'y trouvait la mal mariée ; et ce, en vue de rechercher et inventer certain moyen, lequel moyennant, elle serait arrachée à son déplaisant époux, et à son amé Sylvio restituée.

Adonc, en suite de cet accord, lequel, sagement, ne pouvait être en tout valable, — dut ce bon sire de Caderache, mettre le pied à l'étrier; certes, trop ne sachant ce que ferait, ains, en tout cas, voulant les jours du gentil jouvenceau préserver.

Adonc, maugré le temps en sa froidure, se mit-il en chemin, au paravant mille fois béni par ce Sylvio, lequel, le voyant partir, eut par sa joie comme un sousrire, et depuis longs jours n'avait sousri le pauvret!

Ah! c'est que ce sire partant, lui revenait à lui la belle espérance, laquelle, en tous temps, fut un baume à l'effet du mal d'amour.





CHAPITRE XII

DE CE QU'IL EN ÉTAIT DU PRIEURÉ CLAUSTRAL, ET DE L'ENTREPRISE QUE Y EUT LE PAGE SYLVIO.

En l'avoisinance de ce très fier et non plus délabré manoir de Chantegrillet,— puisque grâce aux largesses de ce souverain comte de Provence, avait été ce sire Palamède Cornillon de Chantegrillet, rétabli en fortune, et qui dit : rétablie la fortune du sire, dit : rétabli son castel, — et que par le sien s'y étaient relevés, remparés, arc-boutés moult pans de murailles écroulées, tours ébréchées, donjons penchant à la ruine, — et qu'en la sorte, bien que restant toujours d'aspect estrange, le logis pourtant, plus ne se montrait en sa fierté, ainsi qu'un gueux, lequel de par les trous de son habit, montre la male faim qu'il a au ventre. — Adonc, en son avoisinance se trouvait certain moustier, dejà noté, lequel était en grand renom par la contrée ; non certes pour la grande dévotion, discipline et austérité de ses bons moines, les-

quels étaient frères en saint Benoît et tous bons compaignons; peu ou prou se mortifiant et priant, ains bien vivant et sur tout bien buvant. Et leur tenaient leur garde-manger toujours bien fourni en venaisons, les seigneurs d'alentour, tous sages et dévotieux voisins. En outre savaient ces bons moines le fournir aussi de ces fines truites que eux-mêmes benoîtement pêchaient en la prochaine rivière de Larc ; qui plus est, par leurs saintes mains préparaient certains gros jambons, belles saucisses et surtout goûteuses andouilles, comme pas autres les faisant, et grand renom en ayant. En sorte que n'était par la contrée, telle gourmande châtelaine, laquelle bien ne prétendît en goûter, et les ayant goûtées, souventes fois y revenait, et finalement voulait en avoir la bonne recette.

Pourtant, si faire se peut, étaient ces bons fraters plus portés vers le piot. Surquoi ne saurait se trouver à redire, puisque : *Bonum vinum lœtificat animam :* le bon vin met l'âme en joie; et que du meilleur avaient en leur cellier, d'où s'égouttait en céleste rosée dans leur gousier, à tous leur faisant rubicond faciès et l'âme en joie.

Pourtant et en la sorte, avaient ces gros frocards, comme d'aucuns ici-bas, leur péché mignon, lequel les portait en terres d'autrui à marauder; y recherchant certain fruit, lequel par la Genèse est dénommé : *fruit défendu.* Ce dont eurent tant méchant goût à se plaindre d'aucuns nobles maris, lesquels s'en étaient trouvés, comme cerfs à dix cors, boisés, et très hautement vinrent à s'en plaindre devers l'empereur Conrad, lui dénonçant comme étant les auteurs dudit boisement, certains moines du prieuré claustral (1). Ainsi s'appelait, ès qualité, ce petit mous-

(1) Aujourd'hui devenu l'ermitage de Saint-Honorat, à Roquefavour, près d'Aix en Provence.

tier, lequel, en ce temps-là, dépendait du monastère de Lérins.

Or, de ce, rit moult au nez de ces bons sires, ledit empereur Conrad, lequel n'y vit en somme, chat à fouailler, ains tout au plus, moines à discipliner. A cet effet, prétendit que fût détaché du monastère de Lérins, ce prieuré « tant riche en bois », comme se plut à l'appeler, et le plaça en la dépendance et surveillance de l'abbé de Montmajour, ce, par l'an de grâce 966.

Or, rien n'y changea tel changement, lequel laissa, comme devant, ces bons moines chez autrui marauder tel fruit que n'avaient en leur propre verger.

Et des plus plaisants était leur verger, lequel se cachait en une profonde gorge, à l'entour du moustier. S'ouvrait ladite gorge en un grand escarpement de roches, lequel de tous vents l'abritait, avec la rivière de Larc coulant à ses pieds. En hiver, s'y ensoleillait à souhait le moustier, et en été s'y rafraîchissait par l'ombre de ses treilles feuillues, et par celle des grands rochers, de lierres festonnés. D'où lui était venu le nom de *Roca frondosa*, soit roque feuillue. Là, en profonde paix et quiétude, semblaient s'être tus tous les meschants bruits de ce monde, pour n'y laisser entendre autre, que les chants de ces bons moines, *inter pocula*, les louanges de Dieu célébrant.

Adonc, ce fut devers ce benoît moustier, ès qualité de bons et proches voisins, donateurs et protecteurs jurés, que vinrent en conjungo tous ces sires de Chantegrillet, et ce, de par tels bons offices du révérend père-prieur, lequel leur rechercha leur épousée, qu'autrement ne savaient trouver; et la leur bailla des plus gentes et mieux éprouvées, de façon que dût chacun d'eux s'en louer, et qu'en tout temps eurent ces sires en singulières

vénération et amitié, ce moustier auquel, en retour, faisaient moultes donations en biens et deniers.

Seul, ce dernier des Chantegrillet, tout d'abord, en différend dut entrer avec ces bons moines, à cause de certaine terre bonne à la vigne, laquelle, prétendait le moustier, comme étant sienne, en vigne complanter, et que par contre réclamait le castel en toute propriété. D'où procès, lequel finalement donnant tort aux moines, le sire en son bien réintégra. Ce qui à son égard mit en froideur tout le prieuré, car avaient ces bons fraters, joyeux espoir fondé en ce terrain tant propice à la vigne, et qui dit bonne vigne, dit bon vin. En sorte que de froids, vinrent leurs rapports à s'aigrir, puis s'éventer; et par la suite, quand songea ce sire Palamède à prendre femme, s'y trouvant fort entrepris, ne put, pareillement à ses aïeux, recourir au prieur du moustier. Et de ce eut moult ennuis et déboires, jusqu'à ce jour où, par ce fier tournoi, sa vaillance lui conquesta à la fois, femme, gloire et deniers. Mal heureusement ne s'en trouva pas mieux, sinon pire, et, par devant tels dédains et froideurs de sa gente épousée, souventes fois disait que, certes, en la sorte n'eût été, si lui avait baillé certain prieur du moustier, la dite épousée. Mieux eût été apprise en ses devoirs conjugaux, de meilleure volonté portée, et en toutes choses plus vaillante.

Dut finalement lui objecter sur ce, l'ironique Canor, que n'était la chose tant désespérée, que n'y eût remède, puisque toujours par l'avoisinance, étaient ces bons moines, si experts à la conseiller et instruire, et que ne lui fallait pour ce, que rentrer devers eux en bonnes grâces.

Moult agréa cet avis le simple sire, lequel alors alla au moustier trouver le révérend père prieur, et par devant lui

s'humilia, lui faisant volontaire don de cette terre à vigne, pour laquelle s'était avec lui querellé et brouillé.

Ce jour-là, sonnèrent en joie leurs cloches, ces frères en Saint-Benoît, et burent force rasades en l'honneur de la brebis égarée, — laquelle bien était un bélier — au bercail rentrant, et aussi, de cette tant bonne terre, par laquelle bientôt devrait pousser belle et benoîte vigne du Seigneur.

Adonc, de la sorte retourné en leurs bonnes grâces et prières, vint le sire devers le révérend père prieur à confesser son cas, et lui conta tels déboires, dédains, rigueurs et cruautés, par lesquels encore le tenait, après trois mois de mariage, sa gente épousée. Ce dont moult s'estomira le bon père, lequel bien que docte en cette matière, avoua oncques n'avoir vu pareil cas. Ce fut pourquoi l'avisa de céans lui amener cette rebelle épousée, en sa façon d'agir tant contraire aux lois et canons de la sainte Église, et se fit fort à la convertir.

Adonc, eut grande joie de ce, notre sire, lequel en hâte au manoir retourna, où en hâte vint à dire à sa tant chière et dolente épousée, qu'en hâte eût à aller avecques lui par le prochain moustier, où la convertirait certain père prieur. En outre pourrait-elle y faire, comme l'avait maintes fois en désir témoigné, telles dévotions que lui conviendrait. En sorte que l'y suivit cette pauvre Alix, n'y comprenant, ains y agréant, parce que, en son grand chagrin, pensait à trépasser, et auparavant voulait se confesser.

Or, étant arrivés en ce prochain moustier, le sire châtelain et sa haute dame, y furent en grand honneur et joie, fêtés par tous ces frocards, lesquels à part eux trouvèrent moult mignonne et galloise la chastelaine. En vint même à dire ce père prieur, par son œil allumé, qu'était-

ce là morceau d'archevesque ou légat, et que oncques en cellule de moine, pareille pulce ne s'était escrasée, et qu'à l'y voir, d'avance s'en pourléchait. Puis en honneur de leur venue furent vêpres chantées, et y fit ledit prieur tel beau sermon, ayant pour texte : *De matrimonii officiis*, lequel parut n'impressionner la mal mariée, parce que, en cette chapelle du moustier, s'était prise à moult prier, et autre n'écoutait.

En suite de cette belle visite, retourna la haute dame de Chantegrillet, maintes fois au moustier, soit en compagnie de son sire époux, soit sous la garde de l'écuyer Canor; et à chaque fois dévotieusement audit prieur se confessa ; mais peu ou prou l'écouta en ses exhortations à certains devoirs conjugaux, lesquels étaient de par le sacrement recommandés. D'ailleurs ne l'y exhortait, ledit prieur, qu'en manière d'acquit et sans trop insister, parce que, en tête, bien autre chose avait; au point que devers sa gente pénitente faisait aussi certains propos, lesquels trop sentaient la maraude ès terres de ce simple sire de Chantegrillet. Mais n'y prenait garde ou ne les comprenait cette pure Alix, laquelle se complaisait à venir en ce moustier, parce que, sans son déplaisant époux, y pouvait en paix prier, et de son chiéri Sylvio excogiter. Et, ce faisant, s'y pourmenait par le verger, qu'hélas avait l'hiver dépouillé, mais où lui advenait à cueillir la violette, gente fleur que délectait.

Adonc, ce fut sur ces entrefaites qu'arriva au manoir de Chantegrillet, ce bon sire de Caderache, lequel y venait de la part du page Sylvio, — mais ayant garde à le dire — et moult amicalement s'y présenta. D'où l'eut en bon accueil le sire châtelain, et en meilleur encore la disgrâciée châtelaine, laquelle, à le voir, eut tant grande surprise et émotion en joie, que faillit à défaillir, puis

pleura. Et par ses pleurs lui dit tous ses chagrins, regrets et doléances. D'autre part, vint pareillement le sire époux à lui conter tels dédains et cruautés dont faisait preuve à son égard sa dolente épousée; mais lesquels, alors, devaient finer, grâces à ces bons moines du prieuré claustral, qui avaient charge à la lui convertir.

Fit ce simple propos, rire en sa barbe ce sire de Caderache, lequel savait ce que valaient ces bons fraters du prieuré, et se dit qu'à coup sûr, si ce n'était le Sylvio, ce serait eux qui, par son chef, boiseraient ce simple sire de Chantegrillet. Et de cette sorte en ayant su plus que n'en voulait, bientôt prit congé de ces mal mariés; à l'époux souhaitant bonne chance, et à l'épousée, tout bas disant : espoir ! Ce qui fit la disgràciée toute perplexe, tandis que, lui, le pied à l'étrier, lui sousriait, puis, des deux piquait, et devers la bonne ville d'Aix s'en retournait.

N'y était-il pas encore arrivé, que déjà voyait ce fol Sylvio, par ses devants accourant; et sitôt l'eut joint, que d'un bond l'aborda, et son destrier en croupe enfourcha, ce sire embrassant et baisant, et en même temps :

— Ah ! mon chier bon — lui disait — ah ! me dites... dites en haste... Alix... l'avez vue ?... lui avez en la sorte parlé ?... Que dit ?... que fait ?... Adonc m'aime-t-elle tousjours ?... Ah ! de grâce, me le dites, bon sire !... Que je sache si encore dois-je espérer..... Adonc, en haste parlez... car me faites mourir à m'impatienter... Ah ! cruel messire !... Et en la sorte était-ce toujours lui qui parlait, et le sire sousriant, n'avait moyen à lui répondre.

Enfin et tout en chevauchant, finit le sire par lui conter au menu l'affaire, puis en cette sorte son propos termina :

— Adonc, mon très chier Sylvio, tel est mon advis, qu'à

ceste heure, est la gente Alix, en plus grand dangier de la part de ces paillards moines du prieuré, que de celle de son géant, mais très benoist mari, lequel trop souvent la laisse en ce moustier quasi seulette aller. Et par son advis, en intention, s'arrêta. Puis le continua disant : — Or, sur ce, toi-mesme, mon bon ami, ces choses excogite et poise, car me défend mon honneur par elles à te conseiller et t'aider davantage.

Mais n'eut besoin à en dire plus au long, car avait déjà fait l'autre tel tressaut, par lequel sautant bas du destrier, tel geste devers le sire faisait, lequel semblait dire : *Sufficit !*... A bon entendeur salut !...

Adonc le lendemain, à heure matutinale, était debout cet énamouré Sylvio, et en l'écurie comtale sournoisement son petit destrier détachait, puis le bridait ; de façon que bientôt et à catimini put sortir du castel comtal par certaine petite poterne, à cette heure ouverte aux seuls mendiants, lesquels y venaient l'aumône rechercher. Or, rassemblés là en attente, seuls virent ceux-ci en la sorte, le page issir, et le connaissant tous pour être l'amant préféré de leur bonne damoiselle, vinrent tous en honneur à le saluer. Emmi eux se montrait certain vieil soudard manchot et éborgné, lequel avait nom Barthomé, et avait en son temps servi par les bandes des sires d'Estello, et pour ce, était d'entre tous ces mendiants, le préféré de la gente Alix ; faisant que, de son côté, le vieil soudard s'était pris de grande vénération et amitié pour sa tant belle maîtresse, « son Estello du ciel » comme l'appelait.

Or, vint alors ce pauvre vieil, en empressement, à tenir son étrier au page Sylvio, lui disant : — Ah ! nostre jouven (1) sire !... adonc, qui bien nous la rendra nostre

(1) Jeune.

belle Estello? Et comme pareille question juste touchait au pensier du page, en tressaillit celui-ci ; puis sur sa selle se penchant, tout bas, au mendiant dit : — Moi... peut-estre... ains, sur ce, *motus!*

Fit cette réponse, pareillement tressaillir le misérable, lequel alors vint à dire : — Ah ! nostre bon sire, que vous bénisse Dieu et en aide vous soit !

Mais ne voulut le Sylvio perdre, céans, autre temps à discourir, parce que avait hâte à partir. Ce que fit alors, en lâchant bride à son petit destrier, lequel partit comme un trait, et sortit de la ville encore ensommeillée.

Adonc, par cette matinée où le froid poignait, mais qu'un beau soleil aussi échauffait, notre voyageur prompt chemin faisait; non tant, pour tant, qu'en son impatience l'eût voulu. D'où lui vint idée à l'abréger, moyennant tel raccourci que trouverait. Or, le recherchant, le fit ce raccourci bel et bien s'égarer ; au point que tout le jour durant chevaucha, maugréant et son frein rongeant, parce que ne savait comment s'y retrouver.

Finalement devers la sère, au vesper rougissant, lui advint certain son de cloche, par le lointain benoîtement sonnant, lequel sembla vouloir le guider, et en la sorte l'amena devers les bords de Larc. Lui apparut alors cette gente rivière, enflée par la pluie hivernale, tant grosse qu'un fleuve, et difficile à cotoyer par ses bords inondés. Pas moins dut les chevaucher, sachant que par eux seuls pourrait arriver; et en la sorte parvint, à nuit quasi close, devant certain escarpement rocheux, par lequel une gorge profonde s'ouvrait. Quoique déjà enténébrée, non loin en elle se voyait comme fenêtres éclairées, tandis que à grand bruit la cloche y sonnait. Ce qui en somme voulait dire un moustier, soit ce prieuré claustral de Roquefeuillue, lequel était celui que ce page énamouré recherchait. Ce fut pour-

quoi s'en alla tout droit y heurter, et le fit en la bonne manière.

De renom et de fait, y étaient meilleurs vivants qu'hospitaliers, ces chiers frères en Saint-Benoît, et par leurs estomacs savaient tel latin disant : *Prima sibi charitas*; et sans faute le traduisaient, en gardant pour eux les bons morceaux et le bon vin, et ne baillant à manger à leurs hôtes, que pelures, avec belle eau de source à boire.

D'ailleurs en cette sorte, sagement agissaient, car si les eussent accoutumés à franches et grasses lippées, par bon vin arrosées ; eh ! de par diabolos ! fût allé le monde entier frapper à l'huis de ce benoît moustier. Et pour tantes gens héberger et gaver, eût dû le prieur renouveller tel divin miracle en multiplication de jambons, andouilles, saucisses, venaisons, etc., etc., etc., et bons vins de toutes feuillées. Or, n'avait point ce don le révérend père, sinon à l'opposite ; vu que par la grande descente de son gousier, s'en allaient par miracle les victuailles avalées, et buvait en outre comme pas un; en sorte que se trouvait plus souvent en état d'ébriété qu'en état de sainteté.

Mais revenons céans à parler de notre Sylvio, lequel, ès qualité d'énamouré, n'avait que faire du bon manger, et se fût toute sa vie durant à l'eau condamné, en retour d'un baiser de son objet amé !

Adonc, lui fut grandement ouverte la porte du moustier, parce que en la façon qu'avait heurté, avisa le frère lai, noble heurt ; tel un de ceux qui ne souffrent attente ; car veulent dire en leur façon : Ouvrez !... sinon s'en deva la porte enfoncée !... et non point tel discret et humble heurt, semblant à peine oser dire : — Soyez, bons moines, tant charitables d'ouvrir l'huis à un pauvre pelegrin veageur (1), mendiant ou ladre, et tel autre gibier à

(1) Pelerin voyageur.

dévotion ou gibet, lesquels accueille le plus souvent ce frère lai à grands coups de discipline.

Or, par la porte ainsi ouverte, entra le gentil page, au frère confiant son destrier. Puis en honneur fut accueilli par ce révérend père prieur, lequel eut bien vite en lui reconnu ce noble page comtal, ayant nom Sylvio de Sylva, tant renommé à la cour de Provence par ses mutineries et méchants tours.

Ce fut pourquoi, alors prétendit, pour le plus grand honneur de son hôte, faire toutes les cloches sonner, puis lui servir tel délicat repas; non de pelures celui-là. Et bien que fût déjà repu, ce moine, pour avoir au paravant soupé, n'en voulut pas moins à nouveau s'asseoir à table, pour manger tel légier morceau, lequel fut un fin lapereau cuit au lard, d'aucunes douzaines de mauviettes en brochées, certain gros pâté de venaison, d'aucunes truites condimentées, et, ayons garde à l'oublier! — ce plat tant renommé, de fines et piquantes andouilles; puis la desserte en beaux fruits du verger, maugré l'hiver, tant bien conservés, que les eût-on dits de la veille cueillis; mais, céans, point ces douces pâtisseries, confitures et autres mièvreries, lesquelles affadissent le goût et gâtent l'estomac; ce beau tout bien humecté par certain vieil vin de coteau, lequel eût de son feu, le diable mis en l'âme d'une sainte, et de par son seul bouquet, un mort ressuscité.

Or, quoique tînt peu notre Sylvio à toutes ces bonnes et goûteuses choses, point ne les eût pourtant en trop grand dédain, parce que lui avait sa longue chevauchée, le cœur apaisé et mis l'estomac en éveil. Mais par l'effet du manger, bientôt le contraire lui advint; et son cœur mis en éveil, devers son Alix retourna tout entier. Ce fut pourquoi, lui vint alors le pensier de faire à son sujet verbiager ce bon et rubicond prieur, lequel, de par ses

deux repas et multiples rasades, de fort belle humeur se montrait. En sorte qu'aisément lui fit moult dégoîser à l'égard des gens de la contrée, et raconter concernant certaines hautes dames, telles gaillardes histoires à faire le diable rire et leurs maris se damner; et trestous ce sire de Chantegrillet, lequel avait certaine gente damoiselle espousée, laquelle en son castel, en son lit et à sa barbe, fille demeurait.

Ce propos plut moult au page, mais non tant lui plurent certaines autres gaillardises du moine à l'encontre de la gente et simple châtelaine. Adonc, vint-il à y couper court, prétextant à ce bavard prieur, de sa grande fatigue, laquelle le sollicitait à dormir; et pareillement de l'heure matutinale, par laquelle prétendait, au lendemain, continuer sa route.

Néanmoins, avait à part lui grande joie de ce que lui avait dit le moine, qu'au lendemain, en dévotion, adviendrait au moustier la gente dame de Chantegrillet.

Adonc, sur ce, alla l'énamouré se coucher, et de la nuit ne dormit, quoique fût en bon lit; ains le tenait en éveil son ardent pensier, lequel échaffaudait moult projets, plans, intentions, suppositions et autres; ne sachant auquel se fixer, et en somme concluant, qu'à sa seule et bonne fortune devait se fier. Et en cette sorte vint la nuit à finer et le jour à commencer.

Ce qu'ayant vu, et ne voulant attendre que eussent sonné matines les fainéantes cloches du moustier, incontinent se leva le Sylvio, et courut en tressaut éveiller le frère lai. dormant en sa cellule. Ce qui fit que, par son froc s'étirant, baillant et maugréant, finalement vint le frère à faire sortir de l'étable le destrier; puis au veageur, souhaita bon véage, pour en hâte lui-même devers son béat somme s'en retourner.

Or, ne fut pas de longue durée le voyage que fit alors ce page madré; car à peine eût dépassé le verger du moustier, lequel, par son levant, le soleil endorait, que descendit de son destrier pour en un coin le remiser; puis regardant, virant, tournant, se mit à rechercher certain poste que voulait; et bientôt le trouva, haut perché, par une crevasse des rochers; et incontinent y venant à grimper, bientôt s'y trouva aposté. De là, sans être vu, voyait tout le verger, de façon à quasi le toucher, et s'y applanta, la dague au poing et l'œil au guet.

Adonc, ce même jour et à pareille heure matutinale, au castel de Chantegrillet, certaine dispute entre époux se faisait; si dispute se peut dire, quand prie l'un et n'ose l'autre dire non, différemment qu'en pleurant.

Provenait l'objet du discord, de ce que prétendait l'époux, qu'en ce jour marqué, allât sa haute dame au prochain moustier, devers ce père prieur écouter tels sages avis, desquels les bons effets lui tardaient. Et à telle prétention n'opposait la dolente épousée que larmes et souspirs. Ah! c'est qu'avait son secret motif la pure Alix, à ne vouloir retourner en ce libidineux moustier. La dernière fois que y était allée en dévotion et confession de ses péchés, lui avait tenu ce père prieur, certains gaillards et malséants propos, lesquels, maugré sa simplicité, force lui avait été à comprendre, et en grande confusion les avait eus. Or, n'eût osé pour un monde, à son sire époux les répéter, de crainte que ne les prît en griève offense, de même qu'elle les avait eus en singulière répulsion. Adonc, était-ce son bon motif pour ne vouloir à cette heure retourner au moustier. Mais alors tant dit, tant fit, tant pria, retourna, l'éborgné sire, à cette fois, aveugle tout à fait, que dut, maugré elle, sa dame finalement lui accéder.

En cette sorte vint-elle, par cette matinée, à quitter le manoir, ayant le seul Canor pour escorte et tutelle. Ce qui de plus la peinait, car en crainte avait tel nain et gibbeux écuyer, lequel oncques ne lui parlait, ains par son œil allumé la regardait, semblant lui dire estranges choses. Alors, en vain voulait de ce tant laid regard ses yeux détourner, mais ne le pouvait de ce que l'autre la fascinait.

Adonc ce jour là, afin de s'en préserver, allait la sage châtelaine, tête basse, par son missel lisant, et de la sorte suivait certain sentier, lequel par la forêt dévalait au moustier. Derrière d'elle, doucettement allait ce nain Canor, en air démoniaque la regardant et sa gibbe se grattant, En cette sorte et sans autre dire, bientôt advinrent au moustier. Et y advenant fut moult contente Alix à n'y voir ce révérend père prieur, lequel, lui fut dit, était par sa cellule en male aise. Et lui provenait la male aise de son trop gros manger de la veille, lequel, la nuit durant, avait failli à le faire crever.

En cette sorte, fut bonne aise telle male aise, pour la sage Alix, laquelle moult appréhendait à se trouver avec ce malséant frocard. Aussi s'en fût incontinent au castel retournée, sans le défaut de son écuyer. Alors était le Canor, avec le frère sommelier, par la cave du moustier, à l'effet de goûter et éprouver certain vin de l'année.

Adonc, en profita la damoiselle, — car damoiselle devons encore la dénommer, — pour aller au verger se pourmener, et rechercher la violette, laquelle, en l'abri des grandes roches et dessous l'herbe se cachait. Or, était moult plaisant ce verger, à cette heure, tout ensoleillé, et par lequel, déjà d'aucuns arbres bourgeonnaient, et d'autres en fleurs hâtives s'estoilaient. Et à ces fleurs, à mourir destinées, Alix comme à des sœurs tristement sous-

riait, tandis que par ses mignons doigts dessous herbe recherchait, y trouvant force violettes, desquelles formait tel bouquet; et le considérant, en tristesse encore advenait, de ce que pensait à son chiéri Sylvio. Souventes fois, en cachette, étaient allés, elle et lui, dans le parc comtal, pareillement cueillir la violette, chacun un gros bouquet en faisant, et jouant à qui le plus gros ferait; puis à ce, gentiment se querellaient et rusaient; tant bien qu'en ses mains, toujours le plus gros restait.

Adonc, comme en la sorte par ce verger, excogitait et cueillait, soudain en dessus d'elle se fit tel bruit par les rochers, duquel elle eut grande frayeur, car lui sembla que d'en haut, telle bête fauve dévalait. Et incontinent voulut fuir, mais ne le put, n'ayant autre force que, en faible voix, à crier, quand vint subran un jouvenceau à tomber jouxte à ses pieds. Or, ne le regardant, la pauvrette par son épouvante alors défaillit, se laissant choir entre deux bras, lesquels la maintinrent, en même temps, qu'en folie d'amour, lui baillait certaine bouche, baisers sus baisers, et que certaine voix haletante, mais bien connue d'elle, ces seuls mots lui disait et répétait : — Alix !... mon Alix !...

D'où vint-elle quasi aussitôt à rouvrir ses beaux yeux, et alors comme de par un rêve, estomaquée, affolée, entre les bras de son Sylvio se vit. Et plus fort l'étreignant, lui disait, celui-ci : — Mon Alix !... ma vie !... mon alme !... Ah ! que céans je meure, car suis en paradis.

Et, contre le sein de son amant, Alix, sa pâle tête inclinant, alors murmurait : — Ah ! Jésus doulx !... Ah ! quel resve !... — Non, Alix !... non, ma belle idolée, à ce répondait l'autre, voulant son ivresse maîtriser pour n'y perdre temps ; — point n'est-ce par resve, ni vision, que t'embrasse ton Sylvio, lequel céans, vient te prendre et à

ton meschant sort te ravir, à ceste fin que soyons tous deux ici-bas tant heureux, que seront nos pareils, seuls les anges au ciel ! Adonc, viens mon alme !... viens mon Alix !... Et ce disant, par ses bras entraînait sa douce amante, laquelle, haletante, à peine résistait, et de par bon heur quasi se mourait.

En la sorte tous deux gagnèrent certain sentier lequel, longeant la rivière, par les rochers s'élevait, et où, en cachette, les attendait le petit destrier. Et l'un à l'autre enlacés, ces beaux énamourés, par leurs amour ébriés, alors ni pierres ni ronces sentaient, et croyaient par le ciel marcher; au point, que trop heureuse, vint à nouveau cette Alix à défaillir par les bras de son chiéri. Mais les chaudes et douces caresses de celui-ci, bien vite la remirent en l'âme, tandis que lui disait sa voix en tendresse : — Courage, mon idolée !... courage !... A cette fois enfin nous sousrit le sort !... A nous... à nous, pour toujours le bon heur !

A peine dits ces mots, que leur fit réponse tel grand et estrange éclat de rire, duquel dut tressaillir l'écho des rochers, tandis que par devant les deux amants estomaqués, surgissait, l'œil allumé et l'air démoniaque en raillerie, ce nain Canor.

Le voyant, aussitôt fut pris Sylvio de grande colère, et vint Alix à blémir, fermant ses yeux.

— A la male heure ! s'écria sur ce le page, déjà sa dague au poing ; — à la male heure, escuyer maudit ! car va te prendre Satanas ton alme, et la rivière ton corps ! Et incontinent mit au nain sa dague par la gorge.

Mais n'était méchant, même en sa colère, le Sylvio, lequel ayant ainsi dit et agi, se reprit pour dire : — Adonc, jure Dieu, nain mal venu, jure que rien ne feras ni diras qui nous soit contraire, et céans te fais-je vie saulve !

Or, à ce propos, à nouveau ricana Canor, puis par ses longs bras, le jouvenceau enserra. Et tant forte fut son étreinte que en fit le patient tel cri, par lequel, se débattant, comme en affolement, frappa l'autre à grands coups de sa dague. Et, céans, chose estrange! à chacun de ses coups, vinrent comme bluettes ardentes à jaillir du corps de ce nain; puis par tel autre coup, se brisa la dague comme verre.

Alors le quasi monstre, par ses bras soulevant le jouvenet, tant léger qu'une plume, haut par la roche le porta, et d'en haut le projeta.

A ce, Alix ayant ses yeux rouverts, fit un grand cri, de ce que vit son bien-amé, lequel, comme un oisel, fondait par l'air, et puis, en bas, tombait en la rivière.

Et demeura cette infortunée tout au bord de la roche, en égarement penchée, et prête à s'y jeter après son bien-amé.

Ains, d'autre part, en préservation, la retenait le nain par sa robe, et ricanait.

Alors vint-elle à nouveau à faire un cri, mais cette fois en joie, de ce que voyait en bas son Sylvio, lequel, par l'eau, comme un poisson nageait.

Pareillement vint à y regarder Canor, lequel, toujours ricanant, alors prit tel gros morceau de roche, qu'à peine, en force, eut un géant ébranlée, et, par ses bras, vers l'abîme le porta.

Le vit Alix, et sa méchante idée devina. D'où défaillante, suppliante, affolée, vint-elle aussitôt, par les genouils du nain à se traîner, et à mains jointes lui cria :
— Canor, bon Canor!. . en grâces. . . lui faictes la vie saulve?. . . en grâces!

Mais en réponse, ne fit l'autre encore que ricaner, puis de par ses bras le morceau de roche balança.

— Ah ! s'écria sur ce, la mesquine, en son désespoir : — ah!... cruel!... adonc qu'aussi moi je meure! Et ce disant, voulut par l'abîme se jeter.

Mais incontinent la retint l'autre, lequel, ne cessant d'une seule main à balancer le rocher, en même temps vint, de voix railleuse et libertine, à dire à sa haute maîtresse : — Ainsi soit! la belle énamourée, aura ton damoiseau la vie saulve; ains, par Diabolos! me rendras en retour, tels doulx baisers, que le galant t'a baillés.

Ces vilaines et irrévérentes paroles firent en sa mortelle pâleur, rougir Alix, laquelle aussi se sentit frémir par l'œil libidineux du monstre, semblant la câliner. Mais ne lui était loisible alors à hésiter, parce que n'avait cesse l'autre à menacer de male mort celui que plus que tout elle aimait. Adonc : — Ainsi soit! fit-elle, mortifiée, et détournant sa tête pour ne plus voir autre que son Sylvio, lequel par la rivière toujours nageait, et enfin à la rive atteignait. Et s'y étant mis en pied, sembla devers la roche regarder; et son Alix y voyant, lui manda force baisers; puis, en furieuse menace, au Canor son poing montra.

Ce qui fit encore ricaner ce nain, lequel alors vint en familiarité par ses bras à enlacer la châtelaine humiliée, et ce, pour vivement l'entraîner de par le sentier.

Allait ce sentier, en son sommet, par une grande et sauvage forêt, où bientôt advint ce couple discordant, lequel faisait comme un ange avec un cacodémon enchaîné.

Et quand se trouvèrent tous deux seuls, par l'ombre noire et gémissante de cette forêt, se prit le nain, l'œil allumé, à sus ses pieds se hausser, pour devers Alix s'octroyer tel premier baiser; baiser ardent, estrange baiser, duquel se sentit la châtelaine comme brûlée, puis eut froidure; baiser, lequel fit par l'air comme une flamme,

tandis que, en un grand souffle, advenait toute la forêt à mugir et se hérisser.

Alors, davantage pressa le nain par ses bras, sa défaillante compaigne, et ce faisant, — chose qui n'est de nature, — vint à se grandir de taille, au point que dut se pencher devers elle, pour tel autre baiser s'octroyer.

A cette fois, rien qu'au toucher de sa bouche, fut pénétrée Alix d'un grand feu, lequel, en outre de l'échauffer, la troublait et quasi l'affolait ; alors ne voyant plus à son alentour que choses surnaturelles et fantasques. En cette sorte, lui apparurent par la forêt, les buissons ardents, et lumineux les arbres, lesquels, de même qu'animés, devers les uns les autres se penchaient, s'enlaçaient et moultes caresses se faisaient. D'aucuns comme en volupté, par toutes leurs branches se tordaient, et feu et flammes jetaient. En même temps, de toutes parts, se faisaient souspirs en pamoison et petits cris énamourés, quasi étouffés, et qu'emportait la brûlante rafale. Puis, par l'air échauffé, tels suaves parfums en ivresse d'amour s'épandaient.

Et toujours allait davantage enlaçant Alix par ses bras, son estrange compaignon, lequel, avec sa nouvelle stature, nouvel aspect prenait ; moult charmant en ce que ressemblait à ce page Sylvio, tant par sa gente figure, que sa vive allure de corps ; avec cette différence pourtant, que l'un se montrait brun, tandis que l'autre était blond, et que, par sa voix qui tendrement lui parlait, cette pauvre Alix ébriée, — tant y a que soient les voix colorées, — croyait entendre brune, la blonde voix de son Sylvio.

Ah ! quels tendres, appassionnés et fols propos, alors, lui tenait ce galant, tant fantasque que beau, lequel, s'illuminant de l'ardente forêt, tous ses feux par son regard dardait, et tenait contre son cœur, en étreinte, sa gente maîtresse embrassée, et sus sa mignonne bouche lui bail-

lait force baisers, lesquels de plus en plus l'échauffaient et l'affolaient ; en même temps lui disant : — Ah ! ma mie!... ma belle!... mon idolée!... adonc cède à mon ivresse d'amour et avec les miens tes baisers confonds... Ah ! sois mienne, en sorte que soit le paradis à nous!...

Et l'autre, haletante, affolée, sa tête inclinant et ses deux yeux fermés, plus force ni âme avait.

Or, en cet état, comme allait son magicien séducteur triompher d'elle, encontra Alix, par son sein, certaine benoîte médaille, laquelle lui provenait de sa défunte mère, et l'encontrant la baisa, et pareillement, ains ne le sachant, la baisa en ses appassionnés baisers son compaignon, lequel aussitôt fit un effroyable cri. Toute la forêt en trembla, et en fut Alix en grand effroi, par lequel en son alentour regarda, et plus ne vit ni fantasque Sylvio, ni ardente forêt, mais bien son nain et gibbeux écuyer, lequel très humblement la suivait par le sentier d'une naturelle forêt, non loin de ce fier castel de Chantegrillet. En telle sorte que n'en savait qu'excogiter, et se demandait si n'avait rêvé. Mais, d'autre part, tant se sentait émotionnée et de chaude fièvre brûlée, que revenait maugré elle à croire la chose véritable. D'où fut à nouveau en grand effroi, et se mit en effort à courir devers le castel.

Or, y arrivant, défaillit tout à fait la disgrâciée châtelaine, par devant son sire époux, lequel l'eut en émoi, et incontinent s'en informa devers son féal Canor, lequel répondit n'en savoir autre ; puis appela son baïle Calas, lequel dit la haute dame estre en mal estat. Et sur ce vint à se dire le disgrâcié sire :

— Ah ! male chance!... ah!... male chance!... adonc ne me quitteras ?



CHAPITRE XIII

OU DU MAL MARIÉ ADVIENT LA MALE HEURE.

Or, ce durant, s'en retournait devers cette bonne ville d'Aix, le Sylvio mouillé, transi et moult rompu, pour avoir de tant haut dévalé par la rivière, et encore plus encoléré et mortifié d'être seulet, lui qui tant bien croyait à deux s'en retourner.

Mais par fois ainsi le veut le sort, lequel fait que l'objet qu'on croit tenir, vous échappe, et par contre, vous fait tenir l'objet qu'on croit vous avoir échappé.

Adonc, allait chevauchant comme un fol, par sa route, et excogitait force projets en vengeance contre ce sire de Chantegrillet et son maudit écuyer, lesquels à nouveau lui avaient son bonheur ravi. En outre se sentait tout en honte, pour avoir été tant mal mené par ce nain écuyer, duquel il avait eu quasi pitié, et qui, en retour et comme en dérision, l'avait à l'eau jeté. Et ne pouvait être la chose

que par magie et maléfices, puisque sa dague le frappant, sans autrement le blesser, avait sur ce mécréant fait feu comme un briquet, puis comme verre s'était brisée. Adonc était-ce là œuvre estrange et démoniaque. Mais, Dieu ou diable s'en mêlant, n'en jurait pas moins, que s'en revengerait, et que son Alix, qu'enfin avait-il revue et que plus que jamais aimait, serait par lui recouvrée, à la barbe du Chantegrillet, et à défaut, lui y périrait!

Ce fut par tels pensiers en menaces et projets, que parvint à nuit close, en cette bonne ville d'Aix, et en hâte y rentra au castel comtal, où tout endolori, s'alla coucher en son lit, ains y dormit mal, tant y a qu'y dormit. Puis, au lendemain, tout droit s'en alla trouver le sire de Caderache, son très chier confident, et sa male aventure lui conta.

Ce dont eut grand émoi le bon sire, lequel finalement se prit de crainte pour le gentil page, et lui conseilla à délaisser son objet, parce que lui serait loisible à trouver en cette cour de Provence, moultes gentes damoiselles, lesquelles l'en consoleraient, lui faisant son Alix oublier.

Mais ne voulut mie entendre de cette oreille l'énamouré, lequel par contre, à nouveau, Dieu adjura, que mènerait à bien son entreprise; sinon par elle périrait; et que puisque plus ne voulait ce sire l'y conseiller, de ses conseils se passerait, en s'avisant lui-même, et de la sorte à sa seule guise agirait.

Adonc, de ce jour, ne se vit plus ce page Sylvio, qu'allant seulet, et par son front penché, apparaissant moult excogiter.

Or, lui advint en la sorte, certain jour, à rencontrer ce vieil mendiant Barthomé, lequel à plusieurs fois l'ayant humblement salué, sans que lui en prît garde, finalement osa l'aborder, pour à nouveau ce propos lui tenir : —

Adonc, nostre jouven sire, que Dieu garde! à quand nous la rendrez nostre belle Estello ?

Cette demande, comme à la prime fois, tant conforme à son pensier, fit l'autre tressauter : puis, en passion, au mendiant répondre : — Vous la rendra Sylvio, sinon périra! Et cela dit, outrepassa, continuant en rêverie, à parfaire plans et projets.

Certainement, dut-il à peu de là, et par diverses fois, les mettre en essai, car, à diverses fois, sournoisement quitta ce castel comtal, par son petit destrier en hâte chevauchant, et à la sère seulement s'en retournant ; ains, ayant tel air rembruni, lequel valait à dire : entreprise faillie!

Finalement, certain matin, comme en sa chambrette il se levait, et qu'après avoir en dormant, à ses projets moult rêvassé, alors tout éveillé y rêvait, lui advint à aviser certain amas de hardes, par un coin remisées ; et les avisant, les reconnut, et les reconnaissant, lui advint par elles certaine idée, laquelle à rêvasser céans le maintint. Et de la sorte longs instants demeura, en fin desquels vint son front en joie à relever, — tout comme dut le faire le sire Archimède, alors que s'écria : *Euréka!...* — Puis en singulière hâte quitta sa chambre, et du castel comtal issit, pour aller par la ville rechercher, et quasi aussitôt y eut fortune à trouver l'objet recherché, lequel était ce vieil mendiant Barthomé.

Or, l'ayant sans retard abordé, par son unique bras, à part, l'attira, le dévisageant, puis lui disant : — Adonc, le vieil, encore bien es-tu gaillard et dispos ?

— Tel serai-je, messire, pour vous servir, répondit le mendiant, cherchant à deviner.

— Et veux toujours ta belle Estello revoir, laquelle, meshui, de par son desplaisant époux va se mourant, et bientost sera morte, si d'aucun ne l'en délivre.

— Ah! messire, adonc que je l'en délivre! répliqua l'autre, ému de ce propos.

— L'oseras-tu avecques moi, si de ta vie y va, comme de la mienne?

— Si l'oserai!... Ah! que n'ai-je deux vies, à ceste fin de deux fois l'oser! exclama fièrement le vieil soudard, lequel, alors, brave soudard redevenait.

— Bien dit!... fit le page satisfait. Adonc, escoute et devers toi, mot pour mot, retiens ce que vais te dire.

Sur ce, attira le Sylvio, encore plus près de lui, ce mendiant, et si bassement lui parla, que nous qui étions là aux écoutes, n'en pûmes tel traître mot ouïr.

Ce fut pourquoi, ayant tiré nos grègues, ailleurs allâmes, plus aisément écouter ce que, moins discrètement, s'y disait. Et de cette sorte, fûmes en ce castel de Chantegrillet, devers son disgrâcié châtelain, lequel très hautement parlait, geignait et jurait, par la plate-forme des créneaux se pourmenant avec son féal écuyer, lequel à l'entendre geindre, ironiquement sousriait. Et geignant disait ce sire : — Adoncques, bien le dites!... oncques se veit par ce monde, un mari tel que moi!... lequel ayant prins femme, moulte gente, moulte belle, et estant d'elle féru d'amour, d'elle n'obtient en retour que disgrâces et desdains!... Ah! la male heure! et n'est-ce à s'en mortifier et s'en battre la teste!... Puis, de façon s'ingénier, que l'endoctrine à bien tel béat prieur, et quand est quasi faicte la chose, qu'advient à meilleur sentiment l'espousée, advient à choir de hault mal!... et, de par sa peste et sa male heure, doibt à nouveau son mari se morfondre en son chaud et naturel désir!... Eh! de par Satanas!... m'estouffent, me bruslent tels désirs, et pareillement de haut mal me font choir!

Sus tel appassionné et dolent propos s'applanta le sire,

boutant son poing par sa tête. En suite de quoi, certaine idée lui vint, laquelle le fit devers son féal écuyer se retourner, et par sa male humeur, en la sorte l'apostropha : — Adonc et pourquoi, à ceste heure, escuyer Canor, n'estes, céans, pourvu en femme, ores que n'ignorez que veult la bonne règle, que marié le sire, pareillement soit l'escuyer marié ?

— Que m'ait en excuse ce noble maistre, répondit à ce l'ironique Canor. Certes ai-je à la chose failli, si par mariage aultre ne s'entend que le sacrement. Ains comme est de coustume que, en oultre du sacrement, se veult...

— Ah ! la peste ! fit le sire l'interrompant et à nouveau sa teste cognant ; adonc encore ai-je tort !

— Oui bien ! reprit l'écuyer... se veult ce que n'a mie encore nostre sire ! et ne saurait, en tel objet, le vassal avoir le pas sus son maistre. Adonc, a cru devoir pour l'heure, vostre féal escuyer, en attente demourer.

Tel argument du Canor, lequel était de ceux qu'on appelle *ad hominem*, le sire époux laissa bouche close ; ains sa male humeur n'en diminua, sinon l'augmenta.

Or, advint sur ce le baïle Calas, en hâte, lui annonçant certaine nouvelle, laquelle pour être du pire, ne laissa en l'état, de lui être plaisante, parce qu'elle lui offrait sus qui sa colère exercer.

Adonc, lui annonça ce baïle, que certaine grosse bande armée du sire des Baux, venait de pénétrer par les terres de Chantegrillet et les ravageait. Déjà même y avaient été molestés et spoliés moults vassaux, lesquels, en refuge, devers le manoir accouraient.

— Eh ! à la bonne heure ! fit à ce le sire comme émerveillé ; adonc va faire beau voir !... Or ça, nostre baïle ! que soient, sus l'heure, par voies et chemins raccolés tant soudards, gougeats et routiers, que faire se pourra, et

d'aultre part, que céans soient tous en armes, nos féaux!

Incontinent s'accomplit l'ordre du sire, tant bien qu'au lendemain, s'emplissait de gens d'aventure le castel de Chantegrillet, et telle grosse bande y formaient, et sans retard, fut à leur tête ce sire châtelain, courant sus à ceux des Baux. Alors, comme l'avait dit, fit certes beau voir! Car les ayant joints à travers champs, en telle furie les aborda, chargea, culbuta, taillada, escrasa, que tout juste eurent temps d'aucuns de la bande à virer l'échine et à le fuir comme diable. Mais diable ne relâchant de sitôt sa proie, le sire enférocé, sans relâche ni merci, les pourchassa jusque devant le castel des Baux, où, ne s'étonnant du tant formidable aspect de ce castel, non pareil dans la contrée, prétendit sans échelles, ni sapes, par ses hautes murailles l'assaillir et l'emporter. Mais à ce, se refusèrent ceux de sa bande, lesquels en effroi de telle extravagance, préférèrent à se débander.

Adonc, force fut au bouillant sire à s'en désister, et quasi seul s'en retourner, parce que en sa bande ne restait que ses propres vassaux, lesquels se comptaient. Ce qui ne l'empêcha, chemin faisant, à faire encore merveille, en ce que, passant par ce fief de Ventabren, duquel avaient, les sires des Baux, ses aïeux spolié, idée lui vint à le leur reprendre de force, eux le leur ayant pris d'astuce. Adonc, se jeta de furie par le village, et de surprise emporta le castel. En sorte qu'en rien de temps, par son donjon flotta, comme y avait auparavant flotté, l'antique bannière des Chantegrillet. Et par devant elle faisant hommage, tous les gens de l'endroit, comme autrefois, crièrent : — Noël à nostre bon sire!... Vivat ce hault baron de Chantegrillet!

Adonc, moult satisfait, s'en retourna le sire en son manoir, où lui advint tel autre sujet à contentement.

Sa tant chière, mais trop dolente dame, laquelle à sa partance, par mal état avait laissée, en son lit couchée, était, son absence durant, retournée en forces et quasi santé; ce qui sans doute se devait à ce que son déplaisant époux devers elle n'était. En cette sorte avait quasi cessé son mal, lequel en un grand feu la consumait, à l'instar de celui dénommé : *feu de Sainct-Antoine.*

Mais finalement, avec la male fièvre, avait pris fin ce feu, et la mesquine, alors ses beaux yeux rouvrant, avait eu joie à ne plus voir devers elle son sire époux, lequel, lui dit-on, était parti en guerre.

Adonc, respira d'aise cette pauvre Alix, laquelle, en sa solitude, se complut à reporter tout son pensier devers son chiéri Sylvio, par sa grande et belle amour l'admirant, en ce qu'elle lui avait fait, en tout, s'essayer à la rapprocher. D'où lui venait à davantage encore l'aimer et se jurer, que puisqu'en la sorte voulait la male destinée à toujours les séparer, verrait-elle à bientôt mourir, pour s'en aller au ciel, de par sa belle amour l'attendre.

Ains furent de courte durée, tels libres moments, à sa douce et triste rêverie octroyés, vu que trop tôt sonnèrent par devant le castel, les trompettes annonçant le glorieux sire en son heureux retour. Et incontinent apparut ce sire, encore tout bardé, venant faire hommage à sa chière et haute dame, laquelle moult félicita pour s'être rétablie en santé ; puis devers elle s'assit, et par ces mignonnes mains, blanches comme cire, amoureusement la baisa, avec force mômeries, soit en joie, soit en fascherie, et bien autres façons, lesquelles de la part de ce géant sire, eussent prêté à rire à qui les eût vues. Mais devait-on aussi l'en excuser, parce que, étant alors la lunaison nouvelle, était par la lune ce bon sire de Chantegrillet.

Et ce faisant, au grand ennui de la belle, laquelle n'y

trouvait à rire, ains quasi à pleurer, survint le baïle Calas, lequel annonça à son maistre, qu'en la poterne de ce manoir, venait d'arriver certaine damoiselle, en compagnie de son escuyer, laquelle demandait à ce que, céans, lui fût asile octroyé. En outre, disait la damoiselle, être en grande frayeur de ce qu'elle avait eu par chemins, la male encontre de routiers et malandrins.

— Adonc, répondit le sire, en sa belle humeur, qu'elle y soit la bien venue! et vais moi-mesme, tant est que plaise à nostre chière dame, lui faire tel honneste accueil.

Ce que bien lui permit cette Alix, heureuse, enfin, d'en avoir tel bon débarras.

Alors, et comme était le jour à sa tombée, fit le sire châtelain moults flambleaux allumer, afin d'accueillir en honneur cette damoiselle, dont faisait la venue évènement au manoir, car de longue date ne s'y était notée la visite, même fortuite, d'aucune dame; tant devers tous était discrédité et oublié ce castel de Chantegrillet.

Adonc, alla ce sire en personne, accueillir sous la herse l'estrangère, laquelle, de prime abord, lui apparut de noble air et gente tournure, et la conduisit ensuite par la salle d'honneur.

Or, sitôt que y fut, dut choir la damoiselle sus un siége, et quasi défaillante, son visage en pleurs cacha par ses mains. Ce que fit que lui demanda le sire en compassion, d'où lui provenait pareil chagrin. A quoi répondit la damoiselle, en lui contant par doléances, que, étant de la veille partie de la ville d'Arles, sous bonne escorte, en vue d'aller en la cour de ce souverain comte de Provence, elle avait eu, chemin faisant, non loin de ce manoir, l'encontre de certaine grosse bande de routiers et malandrins, lesquels l'avaient assaillie. En telle sorte que avait été par eux, déconfite et mise à vau de route, son escorte, et ne

leur avait elle-même échappé, qu'en fuyant avec son féal écuyer, lequel, quoique féru, avait su la préserver.

Durant son propos, n'avait laissé le sire châtelain à considérer la damoiselle en sa gente figure, parce que plus la considérait plus lui revenait de l'avoir en quelque part déjà vue. Adonc, sitôt eut-elle fini à parler, que vint à son tour à lui dire : — Veuillez d'ores et desjà, noble et gente estrangière, vous voir, céans, comme en vostre castel ; ne vous y demandant, l'hoste, en retour de sa bonne hospitalité, que telle leïale response.

— Adonc, lui répondit la damoiselle, toujours troublée, que daigne ce sire châtelain parler, et en ceste sorte le satisferai.

— Or, dit le sire, approchant d'elle son visage en lumière, ne vous souvient, sinon bien me cognaistre, du moins jà m'avoir veu ?

— Ah ! si fait ! messire, répondit l'autre de voix émue, jà vous ai veu et à ceste heure, bien vous recognais.

— Alors, besoing n'est à vous faire remembrance de certaine hostellerie en la bonne ville d'Aix... où, certaine nuict ?...

— Ah ! m'ayez en grâce et merci, bon messire ! fit incontinent la damoiselle en se jetant aux genouils du châtelain ; ah ! fus devers vous, en cette male aventure, moult discourtoise, ingrate et félone, et du depuis l'ai eu souventes fois en grand regrest. Mais hélas ! paouvre mesquine, ores étais-je de par mon mal heur réduite à de tous me cascher... voire mesme de vous, qui tant courtoisement me serviez..... Ah ! dois-je à présent, en punition et supresme honte, céans vous dévoiler tel pudibond secrest !...

— Non mie !... non mie !... et que veuille cette gente damoiselle librement se relever, répondit le sire, en cette

sorte ému. — Ores bien vois-je que ne fut de sa part, injure devers nous, ains nécessité. Adonc, n'en disons mais! Céans, ne voit en vous que son hostesse, le sire de Chantegrillet.

— Eh! fortune!... exclama sur ce la damoiselle. — Adonc bien est-ce vous ce preux sire de Chantegrillet, lequel ma chière amie Alix a pris en mariage!... Ah! pour moi quelle joie!... Adonc comment se porte-t-elle? et que j'ai envie à la voir... ma bonne amie!... Tant nous amions toutes deux, en ceste cour de Provence, que ne laissions d'estre ensemble!...

— En vérité! dit le sire pareillement émerveillé. Adonc bien est-ce fortune qui céans vous amène, gente damoiselle, et devra aussi vous avoir en joye ma très chière et haute dame, quoique la confine encore par sa chambre certain mal... car est-elle de santé fort débile. D'où, hélas! me vient moult ennui!...

— Eh! que vous plait, céans, à dire, noble sire! fit l'autre en émoi; — ma tant chière Alix, naguère de santé tant florissante... et tousjours joyeuse?...

— Adonc l'a moult changiée le mariage, car, meshui n'est mie en joie... D'où nous vient triste ménage.

Et sur ce, rendu loquace, vint le sire à confier à la damoiselle ses conjugales disgrâces, soit tels dédains et froideurs de son épousée ; puis la grande mélancolie, laquelle ne la quittait... et conclut en somme, que n'était certes, par ce monde, plus disgrâcié mari que lui.

Et parut l'estrangière moult se complaire en ce propos, que lui fit à maintes fois répéter par son menu, et quand finalement l'eut fini : — Ah! bon et sage sire, lui dit-elle, certes, en grande compassion, par vostre mal heur, vous aurais, si céans ne m'avait conduite ma bonne estoile, laquelle veult que de par moi tel bon office vous soit fait.

— Et en quelle sorte ? demanda le sire, en doute sur son dire.

— En ceste sorte, mon bon sire, que, estant de vostre dame la très chière amie et la mieux escoutée, pourrais par mes avis la convertir à bien. Adonc que la vois-je, et en son particulier l'entretienne, et force lui sera à changier sa façon, — comme en d'autres fois lui advint.

— Par la corne!... bien est-ce chose possible?... exclama le sire, en jubilation... Adonc, très chière damoiselle, de ce pas devers elle allons.

— Allons-y, bon sire ; et ensuite me laissez seulette avec elle.

— Certes, en la sorte ferai.

Et courtoisement offrit ce sire châtelain sa main à cette benoîte damoiselle, laquelle, en hâte, mena devers sa haute dame.

— Adonc, nostre chière et gente espousée, dit le sire, en entrant par la chambre; voyez!... et en joie soyez!... car céans est-ce moi qui vostre bonne amie vous amène.

A ce propos, se souleva en son lit la dolente Alix, déjà quasi ensommeillée, et en surprise l'estrangière considéra. Mais à peine l'eût en la sorte dévisagée, que fit un grand cri, par lequel quasi défaillit.

Or, fit pareillement de son côté la damoiselle, un cri, par lequel prit Alix en ses bras et lui fit en passion moult baisers et caresses, lui disant : — Ah ! quelle joie, ma tant chière amie! et quel bon heur à te revoir... Qui l'eût dit! Ah! mon Alix! ah! que céans, te fasse toutes mes caresses, lesquelles depuis si longtemps demandent les tiennes!... et tant d'autres propos en tendre amitié.

Et, ce durant, toutes deux les contemplait le sire châtelain, émerveillé, et à part lui se disait : — Adonc, d'en-

tr'elles quelle belle amitié, et de laquelle pour ma part vais tant bien proufiter !

Or, sembla Alix enfin remise en l'âme, mais en tel émoi demeura, que par tout son corps tremblait et ne pouvait parler.

Ce fut pourquoi vint la damoiselle à pousser tout doucettement le sire devers l'huis, à basse voix lui disant : — Trop se veit, messire, combien l'intimide vostre présence ; au point que n'ose-t-elle m'entretenir. Adonc vous plaise à issir, jusqu'à ce que moi-mesme céans vous rappelle, quand vous auront fait mes bons offices bien advenir.

A quoi obéit en hâte ce bon mari, lequel sortit alors de la chambre, dont l'autre lui bouta la porte à dos, et moult content s'en alla, parce que estimait la bonne besogne, que cette benoîte damoiselle, pour lui, en ce moment faisait ; quand soudain vint certaine main à l'arrêter et certaine voix à lui parler, lui disant : — Or ça, que veuille ce noble maistre, sus ses pas rebrousser devers l'huis qu'on lui a fermé, et de par tel trou y regarder...

Et le sire en surprise, reconnaissant là son féal Canor, dut lui obéir, parce que oncques ne faisait autre, et de la sorte rebroussa sur ses pas et de par tel trou regarda.

D'où vit-il en la chambre les deux damoiselles, — sa haute dame pouvant encore se dire l'une ; — lesquelles par le bord du lit, en singulière amitié se faisaient moultes caresses et baisers. Mais n'y trouva à redire, parce que déjà, par devant lui, pareillement s'étaient caressées. Ce qui le porta à dire à Canor, lequel était en son côté : — Adonc, aultre ne vois, que chose desjà vue ; soit deux bonnes amies, lesquelles moultes amitiés se font.

— Et rien aultre n'y voyez ? demanda l'ironique écuyer.

— Rien aultre !... répondit le sire.

— Adonc, vous plaise alors, au lieu de regarder, escouter, et aultres peut-estre ouïrez.

Ce que fit le très obéissant sire, lequel sitôt l'eut fait, que vint à tressauter par les estranges choses qu'entendait.

— Ah ! mon Sylvio... ah ! meschant fol !... alors disait en la chambre, la tremblante Alix, laquelle par ses bras l'autre damoiselle tenait : — Adonc au péril de ta vie, céans pourquoi viens-tu ?... et par quel accoustrement te vois-je ?

— Accoustrement lequel est tien, mon Alix, répondait l'autre. Par ma chambrette l'ai retrouvé, et à ceste heure le bénis, de ce qu'enfin m'a fait te rapprocher.

— Ah ! disgràcié !... que viens céans rechercher, sinon la male mort ! exclama, sur ce, Alix, pleurant.

— Non, la male mort !... ma tant chiérie, répliquait le page énamouré ; ains le bon heur, la vie ! car sans toi ne saurait vivre ton Sylvio !... Ah ! mon Alix !... mon idolée !... mon alme !... me baille encore tes doulx baisers, lesquels me feraient Dieu et diable affronter !

— Ah ! le meschant !... Ah ! Jésus doulx !... tiens ! tiens !... adonc tous prends-les, ces baisers !... Ains à présent que prétends faire ?

— Hors d'ici avec moi t'emmener.

— Ah ! le fol, qui l'impossible veult !

— Non ! car en cela doibt m'aider ton vieil soudard Barthomé, lequel est mon escuyer, et par ceste nuict mesme, boutera le feu aux quatre coings de ce maudit castel, en façon que tout y brusle, et nous aultres nous sauvions...

Comme en la sorte parlait ce téméraire Sylvio, soudain en éclats vola la porte de la chambre, par laquelle apparut, se ruant, ce sire de Chantegrillet.

Ce que voyant, Alix cria d'effroi, et par ses mains son

visage cacha. De son coté, blémit Sylvio, et voulut de sa dague s'armer; mais n'eut loisir à ce, parce que s'était déjà rué sus lui le sire, lequel à la renverse, par le lit, le tint quasi estranglé, puis vint à le contempler comme bête fauve, laquelle va à dévorer sa proie.

Or, en égale haine, à défaut de forces, le regardait aussi le Sylvio. Et de cette façon s'entre-regardèrent tous deux, durant tel long instant, enfin duquel vint à dire en effort, le page, comme un brave jouven qu'il était, lequel n'a crainte de la mort : — Adonc, t'attends-tu en la sorte à me faire périr ?

— Non point encore ! répondit le sire, de voix sourde.

Alors chercha furtivement Sylvio à se percer lui-même de sa dague. Ce que vit l'autre, et incontinent l'en empêcha.

— Adonc, que prétends de moi ? lui demanda alors le page, blême comme la mort, et froid comme elle, en son courage.

— Te faire périr ! non en ceste sorte, lui répliqua le sire, pareillement froid en sa rage; — non, car trop noble serait cette mort pour toi !... Ains en telle autre... en celle dont périssent les truands, les larrons, les infâmes !

— Infâme est celui qui insulte, en sa darrenière heure, son ennemi vaincu ! fit Sylvio en dédain.

— A d'aultres !... exclama à ce le sire en furie. Toi... toi, mon ennemi ?... Ah ! non certes !... car n'es-tu qu'ung traistre, qu'ung félon, ung larron d'honneur conjugal ! Adonc à toi la mort du larron, par la fourche hault et court pendu !... Et qu'en la sorte ne soit vindicte de ma part, ains haulte justice !... Or, pour ce, que par devant tous, justice se fasse !... Adonc, céans, venez mon baïle !... tous mes serviteurs et vassaux, venez !

A cet appel, fait de tant formidable voix qu'en tremblait

tout le castel, accoururent céans ce baïle Calas et les autres du lieu, qui étaient par là aux écoutes; et quand furent tous entrés en la chambre : — Adonc, oyez tous! leur dit le sire châtelain, en sa furie; céans, soubs ce féminin accoustrement, se cache ung larron ayant nom Sylvio, lequel ai surprins et saisi, ores que nostre honneur conjugal s'esforçait à nous ravir, et lui faisait offense en la personne de nostre haulte dame, baronne de Chantegrillet. C'est pourquoi et en raison de ce, lui faisant céans justice, ordonnons que soit ledit larron, pendu et estranglé en nostre donjon et par son féodal gibet, jusqu'à ce que, pour lui, mort s'en suive. Et auparavant lui octroyons, comme le veult la saincte Église par ses loix et canons, telle nuict en répit et préparation au salut de son alme. En oultre, confions la présente sentence en son exécution, à nostre baïle et bas justicier Calas, lequel sus sa vie en respond. Et sera ledit Sylvio, par ce baïle, confiné et enchaisné au plus profond de nos cachots, en attendant que de lui justice soit faicte. J'ai dit!

En dédain, écouta le page sa mortelle sentence et autre ne dit, puis très fièrement à ce baïle Calas se livra. Mais auparavant de sortir de la chambre, vint à regarder en amour et adieu sa tant chière Alix, laquelle inanimée, sus son lit gisait, à une morte pareille.

Alors demeura seul, céans, avec sa misérable épousée, le sire, en sa furie, s'apprétant à la mal mener ; ains ne le put, par ce que advint tout estomaqué à la voir en la sorte tant roide et livide. Et, l'ayant vue, ensuite la toucha. Mais ne remua la mesquine. D'où vint que la crut morte, et incontinent fit tel effroyable cri, par lequel cachant sa tête par ses mains, se prit à fuir; comme affolé, fuyant et criant, et en toutes parts de sa teste boutant; descendant, puis montant, montant encore; montant, fin

que, au plus haut du donjon fût monté. Et là s'entrava au guetteur, lequel dormait, et en pâture à sa furie s'offrait. Ce qui fit que du pied lui bouta, et le projeta des créneaux en bas. Ensuite droit au féodal gibet alla, et son nœud de corde, lequel y pendait, à force de bras le tira, en manière de l'éprouver. Puis, cela fait, en grande agitation, par la plate-forme du donjon se pourmena.

Or, parut cette pourmenade, l'avoir peu à peu accalmé, en sorte que vint alors tout contre les créneaux à s'applanter; et là, en contemplation le ciel regarda, y voyant la lune cornée, laquelle, au travers des nuées, par moments se montrait. Et se montrant, avait estrange aspect ladite lune, de ce qu'elle était en couleur rouge, et de par son quasi-faciès avait certain air en raillerie.

Adonc, la considérant en la sorte, bientôt revint le sire en sa furie, et par elle divagua, s'écriant : Ah! la male heure! là hault, pareillement de moi se rit la corne des Chantegrillet!... Ah! triste espoux!... Ah! male chance! Adonc que te veult ceste lune cornée? Ah! la maudite... ah! la... et l'injuria de façon tant mal honneste, que, n'est mie à répéter; puis injuria sa haute dame, cette félone Alix... laquelle l'avait féru d'amour au point que désormais, avait mis en elle tout son bon heur, toute sa joye, toute son alme... Et, misère! l'avait-il vue là, avec ce Sylvio, quasi prête à le... trahir!... Et pourtant, lui s'était en tout appliqué à se faire bien valoir d'elle!... Ah!... la meschante... tant doulce... tant belle que cruelle!... Et ce disant, cet homme tant grand que preux et fort, pleura de même que pleure une femme; car en outre, par son idée avait qu'à cette heure était morte cette Alix... morte en haine de lui... morte, le maudissant! Et sur ce, à nouveau vint-il en égarement à regarder la lune cornée, laquelle au ciel semblait davantage encore

le moquer, et alors lui montra son poing en s'écriant : — Ah ! la corne des Chantegrillet !... ah ! la maudite corne ! bien saurai à ta male influence m'eschapper ! Ah ! certes, bien le saurai !... Et, ce criant, en folie et comme en effroi, courait par cette plate-forme du donjon. Et de la sorte lui advint à se heurter au féodal gibet, lequel incontinent par ses bras enserra ; puis, des pieds et des mains, par son sommet échela.

Or, là-haut, cette corne lunaire encore et toujours regardant, vint-il à s'écrier : — Adonc ne veux-tu, maudite, cesser à me railler ? Ains vais-je pour toujours t'ignorer !

Sur ce, par la fourche sa tête allongea et en son nœud prestement la passa, puis en abandon s'élanca.

Fit le grand poids de tel géant corps au gibet tant violente secousse, que par elle fléchit et faillit sa corde à se rompre. Mais n'y demeura pas moins haut et court pendu, ce misérable sire, lequel d'abord moult s'y trémoussa, et ensuite plus mesurément s'y balança.

Alors, en la part des créneaux, se fit tel grand et démoniaque esclat de rire, lequel, n'y retentit, parce que n'osa, en effroi, l'écho l'y répéter. Puis apparut céans, certaine ombre naine et gibbeuse, autre n'étant de corps, que ce nain et difforme Canor, lequel alors vint à s'approcher de la fourche et par devant elle s'applanta. Et là, sa gibbe grattant, et sa tête relevant, sembla ce fantasque écuyer moult se gaudir à voir son très chier maître en la sorte fourché, et par ses derniers tressauts alors agonisant. Puis, comme avait peine la male mort à ce grand corps maîtriser, crut devoir le nain l'y aider. Pour ce, mit l'échelle au gibet et dextrement, par elle y monta. Puis, en la manière du bourreau, en son coup de grâce, sus les épaules du pendu tressauta. Alors vint à s'incli-

ner tout à fait la tête du sire défuncté, et tout en son long se roidit son grand corps. Ce qu'ayant vu fit ce monstre Canor tel autre esclat de rire, par lequel ses bras étendant et les élargissant comme ailes de souris-chauve, s'élança en la nuit, où subran se fondit.

Adonc, ce fut en cette sorte que finalement vint le mauvais génie des Chantegrillet à délaisser le dernier du nom, et de par lui causa leur fin finale.

Certes, maugré la lune et sa corne, eût été ce sire Palamède, de par sa force et vaillance, appelé à fières destinées, sans l'adultère coulpe de tel un de ses ancêtres, lequel n'ayant fait pénitence, en fit la peine porter à toute sa lignée, et ce, en lui léguant le bastard Canor, lequel devait en tout la faire tourner à mal. Ce qui vaut à dire en somme, que, peu ou prou, veut tout péché sa pénitence.





CHAPITRE XIV

OU L'ON VOIT LES ÉNAMOURÉS AVOIR LEUR PART
A LA MALE HEURE.

Or, ayant l'aube blanchi le ciel, se fondirent les nuées et s'apâlit la lune. Puis, par les créneaux, passa tel léger souffle de primevère, lequel, fit au gibet, le géant corps doucettement se balancer. Puis, par l'air bleu, survint tel matutinal parpaillot, lequel tout volestrant, sur la nuque du pendu se posa. Puis, de la part d'orient, telle vermeille clarté s'épandit, de par laquelle sembla l'œil du mort s'allumer. Puis enfin, apparut sur la plate-forme du donjon, ce baïle Calas, lequel, encore ensommeillé, alors en sa barbe bailla, et par ses bras s'estira.

Or, venait céans, ce bas justicier, voir si en tel bon état serait le féodal gibet, qu'on y pourrait ce matin-là, haut et court fourcher la fausse damoiselle ayant nom Sylvio. Et à part lui, alors se disait que certes avait été fort madré son noble maistre, à démêler telle fausseté, car pour lui,

benoîtement l'avouait, s'y était, en tout laissé prendre ; au point, que le cas échéant, eût volontiers mené la fausse damoiselle au sacrement, et là, sa foi juré, que pour femme la prenait. D'où lui résultait, en somme, qu'avait moult rancœur contr'elle de ce que l'avait en la sorte trompé, et d'avance se réjouissait à lui voir la corde au col. D'autre part, lui venait sujet à maugréer de la disparition de certain escuyer de la fausse damoiselle, lequel, tout manchot et esborgné, bien avait su, la veille s'évader, alors que, en grand trouble, par le manoir chascun était. Or, craignait que ne vînt son maistre à le lui reprocher. Puis, eût fait beau voir ledit escuyer avec sa fausse maistresse, tous deux, à la même fourche, côte à côte, fourchés ! Mais comme en fin finale ne lui servait en rien le regrest, devait-il se contenter à fourcher seule cette fausse damoiselle, laquelle était un damoiseau.

Adonc, ces choses excogitant, vint ce baïle au féodal gibet, afin de l'éprouver par son nœud, et devers lui leva et sa main et ses yeux..... Alors comment bien dire, ce que fut de son esbahissement à voir ce que vit ; soit à ce nœud son noble maistre pendu ! Mieux vaudrait le dépeindre en un cadre, tel que fut alors : bras en l'air, béante bouche et yeux écarquillés ; voulant crier au miracle, et n'ayant voix à crier, voulant coure, pour à tous le dire, et n'ayant jambes à remuer. Et en la sorte longtemps demeura, ne bougeant plus qu'un terme. Puis finalement cessa de s'esbahir, et ce, pour aller par le castel, en émoi criant : — Ah ! la male heure !... est au donjon, nostre sire fourché !... Et si ne l'y a fourché le grand diable d'enfer, seul a pu lui-même en la sorte s'y fourcher ! — Ah ! la male heure !... Et à ce cri tous les gens du castel d'accourir, un chacun pareillement criant : — Ah ! la male

heure!... et tous en singulière presse, les uns sus les autres, par le donjon escaladant.

Or, y étant en foule parvenus, s'applantèrent tous à l'entour du gibet, en la sorte leur noble maistre regardant et moult l'admirant, et alors d'aucuns de dire : — Adonc, est-ce merveille!... s'est bien en la sorte fourché!... A preuve que, comme pas ung, tire la langue et fait l'œil blanc. Et d'autres de répondre : — Certes! s'est de main de maistre, nostre sire, fourché!

Et parmi eux, ce baïle Calas, en humilité, d'avouer que lui-même ne l'eût mieulx fait.

Et céans demeuraient tous en cette sorte, ne se lassant à le voir et à nouveau l'admirer; ayant bien garde à le descendre de la fourche; d'abord, parce que ne l'ordonnait ce noble sire, leur maistre, et qu'ensuite, nul n'eût osé défaire ce que lui avait tant bien fait.

Sur ce, tel un d'entr'eux, lequel était le varlet d'Alix, vint à penser, que de ce fait d'importance devait être instruite la haute dame de Chantegrillet, et se chargea de la chose, à part lui se disant, que du grand chagrin que lui causerait, risquait la mesquine dame à trépasser, et que pour ce, telle annonce devait lui ménager.

Adonc y alla, et par sa chambre trouva la misérable amante, laquelle, alors rétablie en son sentiment, moult se désolait, pleurant et par ses bras se tordant, de ce que lui étaient parvenus certains bruits du donjon, lesquels lui faisaient accroire qu'à cette heure c'en était fait de son chiéri Sylvio. Ce fut pourquoi, voyant par la chambre ce varlet entrer en air contrit : — Ah! beste féroce! lui cria-t-elle, défaillante, — ah!... céans que viens m'annoncer ?

— Las! répondit l'autre; male nouvelle, nostre noble maistresse, male nouvelle!...

— Ah!... fit Alix, en désespoir, ses mains levant au ciel.

— Ce pauvre sire, nostre noble maistre, lui tant preux, lui tant fier, tant humain, tant charitable et bon chrestien! continua le varlet. Adonc, a dû de la chose, le grand diable d'enfer se mesler!

— Et que ne l'ait lui-même, ce diable, fourché! vint alors à s'écrier Alix, désespérée.

— Si c'est lui, bien l'a fait, répartit le varlet; car oncques de par la fourche, se vit plus grand, plus fier et plus noble pendu, que nostre bon sire, dont Dieu ait l'alme!

— Et que dis-tu? fit Alix, par ce propos toute estomaquée; et de quel sire me parles?

— Las! haulte dame, aultre sire ne cognais céans, que le sire nostre maistre, lequel estait vostre sire espoux.

— Mon sire espoux!... Adonc, varlet, de ta part est-ce folie?

— Ah! plust à Dieu que le fust!... Mais que plaise à nostre haulte maistresse, à ce donjon monter, et de trop y veira ce noble sire fourché!

Telle annonce, laquelle plus n'était à mettre en doute, car venait le varlet à clairement s'en expliquer, Alix rendit toute interdite; au point que n'eut plus alors ni pensier ni sentiment. Puis, quand lui revinrent l'un et l'autre, incontinent devers son Sylvio se reportèrent, la faisant s'écrier.

— Adonc, où est mon Sylvio, où est-il?... réponds, varlet?

Mais comme l'autre, ce nom ne savait ou ne se rappelait, dut céans demeurer virant, cherchant, ains ne répondant.

Ce que Alix devina, et alors vint à lui dire : — Adonc sache vite à me faire assavoir ce qu'est advenu de ce damoiseau, lequel voulait mon sire espoux faire fourcher.

— Ah! la faulse damoiselle! fit le varlet, enfin comprenant, — adonc, en son cachot doibt estre.

A cette réponse, eut l'amante timorée, un grand cri en joie de ce que point n'était mort son Sylvio.

Adonc, lui vivait!... et par contre était ce sire de Chantegrillet fourché!... Ah! Jésus doulx!... advenaient lui et elle, en cette sorte sauvés!

Or, de par cette idée, laquelle l'exaltait, redevint quasi forte l'énamourée Alix, laquelle alors de son lit se leva, puis, sans vestements autre, que sa camisia, ains n'y regardant, dit au varlet, — lequel céans, s'estomirait à voir cette veufve ne pleurer son sire espoux défuncté: — Adonc, varlet, incontinent me conduis en tel cachot où est ce damoiseau confiné.

Et incontinent obéit le varlet, lequel à part lui se disait: — Sans doubte est en la sorte affolée par son trop grand chagrin, nostre noble maistresse!... Et la conduisit par le castel, en certain lieu obscur et souterrain, lequel gardait un geôlier.

Alors, intima l'ordre à ce geôlier, la haute dame de Chantegrillet, d'avoir à lui ouvrir le cachot de la fausse damoiselle, et obéit l'autre, lequel n'avait à refuser à la haute dame de Chantegrillet.

Adonc, à peine fut ouverte la porte, qu'Alix, émue de folle joie, par le lieu pénétra, mais n'y vit goutte, de ce que tant y faisait noir. Ains ses yeux ayant faute d'y voir, son cœur bien vite y devina son bon chiéri, et sa douce voix alors lui cria : — Sylvio! mon Sylvio!... à moi viens... viens!... Dieu nous saulve!

Mais à cet appel en amour et en joie, autre ne répondit par ce cachot enténébré, que certain bruit de chaînes, lequel prouvait que le prisonnier avait remué, ains ne

voulait parler, parce que en son mortel désespoir, croyait rêver de voir et entendre ce que voyait et entendait.

Or, les mignons bras de son amante alors en passion l'étreignant, bientôt l'eureut rétabli au réel. Et tant doux, tant beau, tant émotionnant était cet imprévu réel, que par son émotion, quasi défaillit le pauvret; puis fit un cri, par lequel sa bouche ardente de male fièvre, vint à baiser Alix. Et alors se firent ces deux énamourés tantes caresses et baisers, et en leurs embrassements riant et pleurant, que ce varlet, et même le geôlier, lesquels céans en témoignaient, et étaient gens de brute nature, pas moins s'en montrèrent émotionnés.

Adonc, vint ensuite Alix à dire au geôlier, que libérât de ses chaînes son chiéri Sylvio; ce que fit l'autre, et voulut le varlet en sa besogne l'aider, tant une belle et grande amour faisant beau voir, bon cœur à tous parfois fait.

Et alors sortit de son noir cachot, le Sylvio, en la sorte libéré, par ses bras son Alix tenant enlacée; tous deux toujours se baisant et par leur grand bon heur à autre ne songeant.

Et en cette manière montèrent par l'escalier souterrain, où vinrent à avoir l'encontre de ce baïle Calas, lequel en compagnie de soudards y descendait.

Or, voyant, céans, ce Sylvio en son féminin accoutrement, ordonna le baile à ses soudards, à incontinent se saisir de la fausse damoiselle. Ce que eux firent, ne permettant au Sylvio de résister, vu que tous par force le contraignaient.

Ce dont, fut Alix moult estomaquée, parce que devina pour son chiéri nouveau danger; ains de par sa grande amour trouva force à dire à ce baile, et ce, de voix impérative :

— Adonc, baïle, d'où vous vient telle audace à com-

mander, quand aultre ne vous sied qu'obéir, par devant vostre souveraine maistresse !

— Certes ! — vint alors à répondre le Calas, — bien dois obéissance à ceste souveraine maistresse ; ains non, auparavant que d'avoir obéi au sire nostre maistre, défuncté, lequel certain ordre m'a baillé...

— Adonc, sottise !... interrompit la châtelaine irritée, — Défuncté le sire, défuncté son ordre !

— Non point, nostre souveraine maistresse, répliqua encore ce baïle ; car, le sire défuncté, doibt rester vive sa volunté darrenière, et de son accomplissement despend nostre salut par l'aultre munde. Et sur ce, devers les soudards se retourna, leur disant : — Adonc, la faulse damoiselle par la fourche des créneaux !

Et incontinent vinrent les soudards à entraîner de force ce Sylvio, lequel, désespéré, vainement contr'eux se débattait, tandis que, éperdue, s'attachait Alix à ce baïle Calas, lui criant : — Ah ! cruel !... Ah ! barbare !... mon tant chiéri Sylvio me rends, et en retour ma vie me prends !... Ah ! grâces et miséricorde à lui !... à mon amé Sylvio !... Et à chaudes larmes pleurait, par son désespoir s'affolant, en telle sorte que s'arrachait ses cheveux et se meurdrissait son sein, et toujours : Grâces et merci ! criait.

Mais à tout ce, demeurait sourd le Calas, lequel, en conscience, ne voyait autre qu'à remplir le souverain ordre de son défunt maître.

D'autre part, faisaient mal à voir par leur grande infortune, ces deux amants, lesquels de la sorte passaient de leur belle joie, en ce mortel désespoir. Tant près s'être vu du bon heur, et soudain choir en tel mal heur !... A la belle vie tant bien avoir sousri, pour tant tôt à la male mort pleurer !... O misérable retour des choses d'ici bas !

En était comme endiablé ce disgrâcié Sylvio, lequel, en la sorte luttant et se débattant, autre ne faisait qu'irriter les soudards, lesquels encore plus cruellement devers la plate-forme des créneaux l'entraînaient. Et l'y amenèrent, criant lui de rage, à voir la fatale fourche qui par devant lui se montrait.

Défaillante, affolée, Alix plus ne marchait, ains après ce cruel baïle se traînait, et par ses bras se tordait, et ne savait plus qu'une seule parole crier : Grâce ! grâce !

Alors, vinrent les soudards à pousser le patient par l'échelle, où vint aussi à se jeter entr'eux l'amante affolée, laquelle y prit son tant chiéri par ses bras, puis comme en un cri : — Adonc, fit-elle, qu'avec lui je meure !

Ce qui prêta à rire à ce baïle Calas, lequel devait être un monstre de nature, et sur ce, en la sorte parla : — Adonc, que plaise à nostre souveraine maistresse, octroyer à la faulse damoiselle, telles caresses que lui siéra ; ains lui plaise ensuite nous laisser parachever de nostre défunct sire la darrenière volunté.

Alors s'embrassèrent à nouveau ces deux amants, dont l'un déjà ayant le pied par la fatale échelle, et en désespoir mêlèrent leurs chaudes larmes et leurs baisers ; n'ayant force de voix à se parler, ains se disant avec leur cœur moultes tendres et désolantes choses. Et céans fussent demeurés en la sorte, longues heures, longs jours et longues années, voire même en éternité, si ce baïle Calas et ses soudards, lesquels étaient pires que bêtes carnassières, et ne prenaient goût à telles embrassades, ne les en eussent finalement distraits.

— Adonc, fit en même temps ce baïle, que plaise à présent à nostre souveraine maistresse, nous laisser la faulse damoiselle fourcher, et lui promettons le faire sorte

que n'aura mie à s'en plaindre, vu que à peine, aïe! fera, pour passer de vie à trépas.

Mais fit ce cruel propos tant violent effroi à cette mesquine Alix, que de défaillante qu'elle était, alors vint à défaillir tout à fait. Ce dont profitèrent les autres pour à nouveau se saisir du damoiseau, et vivement le poussèrent par l'échelle de la fourche. Et vit alors le pauvret, qu'à cette fois c'en était fait de lui ; le tenait la male mort !... Et quelle male mort!... celle du truand par l'infâmante fourche. Et alors en mémoire lui revinrent certaines fatidiques paroles, à lui dites par un pâtre, alors que pour la prime fois advint devers ce maudit castel de Chantegrillet : « Plus d'un ai vu de la sorte, servir là hault de pasture aux aiglons! » Et ne put en excogiter davantage, car sous l'effort de ce baïle Calas, penchait déjà vers le nœud sa blonde tête, toute blême, quand soudain se fit devers le castel, grande sonnerie de trompettes, avec bruits de cavalcade.

De quoi, furent tous céans en émoi et surprise, fors cette mesquine Alix, laquelle alors plus n'entendait, et ce Sylvio, lequel par ses esprits troublés, du ciel déjà rêvait.

Sur ce, coururent tous aux créneaux pour voir; et virent une nombreuse troupe de gens d'armes, laquelle, en singulière hâte, devers le manoir chevauchait par sa côte escarpée, et en tête avait la bannière du souverain comte de Provence.

Adonc, pourquoi devers ce manoir, telle nombreuse milice advenait? alors se demanda ce baïle Calas, lequel comme les autres, en curiosité par les créneaux regardait. Mais bientôt le sut; car étant parvenue au castel, s'y arrêta la calvacade par devant la poterne, où vint un héraut d'armes, à publier au nom de Raymond Bérenguier, comte de Provence et cinquième du nom, tel sou-

verain ordre, lequel intimait et ordonnait à ce hault et puissant baron de Chantegrillet, d'avoir incontinent à relascher certain page, du nom de Sylvio de Sylva, que retenait. Et l'ayant relasché, viendraient tous discords, différens, torts, griefs et contentions, entr'eulx, à estre jugés par ce souverain comte de Provence, lequel en oultre voulait, que fust, en ce castel de Chantegrillet, libre accès octroyé au comtal messager, porteur du souverain ordre, et devant l'y publier, en façon que fust en tout léalement exécuté.

Adonc, la chose en cette sorte entendue, s'en augmenta l'émoi du Calas, lequel dut en son intellect comprendre, que tant souveraine que fût la darrenière volunté de son défunct maistre, davantage l'était celle de ce souverain comte de Provence. Ce fut pourquoi, incontinent courut le pont-levis abaisser, et faire accueil au comtal messager.

Or, était le comtal messager ce bon sire de Caderache, lequel tout soufllant et suant de sa prompte chevauchée, alors par ce manoir entra, où vit estranges choses ; car ayant demandé à ce que fût abouché avec ce sire de Chantegrillet; abouché fut avec tel pendu, lequel, de pour lui monstrer sa langue, pas moins n'en resta mut. Puis ayant ordonné que lui fût ce noble page Sylvio délivré ; ce fut une sorte de damoiselle quasi hébétée, qu'on vint à lui descendre de l'échelle d'un gibet. Enfin, vit, au pied du gibet, cette châtelaine et haulte dame de Chantegrillet, laquelle inanimée gisait, son corps quasi en nudité.

Adonc, qu'était-ce à dire ? Mais ne s'arrêtant à le demander, bien vite par ses bras releva sa chière Alix, en tous moyens s'appliquant à lui rendre l'âme, et finalement y parvint. Ce qui fit à la pauvre énamourée alors rouvrir ses yeux éplorés. En ce même temps, advint par devant elle et ce sire, le Sylvio, lequel en ses esprits réta-

bli, et ce sire de Caderache voyant là, en lui vit tel sauveur, au col duquel sauta, et à l'estrangler l'embrassa ; puis son Alix embrassa, comme un fol, riant et pleurant. Et pareillement pleurait en sa joie cette pauvre Alix, toute estomaquée et à nouveau quasi affolée.

En tel état, ne pensaient ces deux tendres amants à se demander ni le pourquoi ni le comment des choses, mais estimaient avoir fait tel mauvais rêve, lequel les avaient moult tourmentés.

Alors vint à leur dire ce bon sire de Caderache, en grand contentement : — Adonc, mes beaux jouvenceaux, à ceste heure sachez que me devez en tout obéissance, comme estant devers moi prisonniers. C'est pourquoi vous ordonne à incontinent issir de ce castel, et me suivre.

Ce que firent tous deux de la plus belle grâce ; toutes fois Alix s'étant auparavant revêtue de ses plus beaux habits de châtelaine, et s'étant Sylvio dépouillé de son féminin accoutrement, pour devenir homme et page comme devant, ains plus heureux encore.

Puis, de la sorte, quittèrent tous ce castel, et allèrent joindre la troupe des gens d'armes, emmi lesquels, certain vieil escuyer, à l'effet des deux amants, conduisait deux fiers destriers, et leur teint l'estrier.

Or, reconnurent l'un et l'autre en cet escuyer, ce vieil mendiant Barthomé, lequel alors en sa joie quasi pleurait. D'où vint à leur dire ce sire de Caderache : — Oyez, enfants, ce vieil brave homme !... Le devez en gratitude remercier, car, céans, bien est-ce de par lui que vous est faicte la vie saulve !

Et incontinent l'embrassèrent Alix et Sylvio ; ce dont eut, ce bon vieil, tant bonne émotion, que même par son œil éborgné pleura.

Adonc, sur ce, partirent tous, trompettes sonnantes, et

les amants, en arrière d'eux ne regardant, car n'y laissaient que déplaisantes choses ; soit le chagrin et la male mort en ce sinistre castel de Chantegrillet.

Puis, chemin faisant et s'en allant devers cette bonne ville d'Aix, Alix que son bon heur réconfortait et faisait tant belle que jamais, et ce Sylvio qui s'en affolait, l'un à l'autre douces choses se disaient ; et à ce bon sire de Cadarache, par le menu, leur male aventure racontaient. Puis, ce brave vieil Barthomé, lequel derrière eux chevauchait, vint pareillement à leur dire, en quelle sorte avait fait, pour en aide leur advenir.

Desjà savons de par quelle ruse avaient la fausse damoiselle et son faux escuyer, pénétré en ce manoir de Chantegrillet. Or, y sut le Barthomé comme pas un jouer son rôle, jusqu'à ce que vînt à entendre le sire châtelain, à l'encontre du Sylvio, tant fort s'écrier. D'où comprit la mèche éventée, et vit leur entreprise allant tout à trac, avec son jeune maistre en grand dangier d'y périr. Ce fut pourquoi, n'y pouvant mais, lui vint idée à s'évader ; lui étant la chose loisible, parce que alors tout n'était que trouble par ce castel. Adonc, à catimini s'en sortit, pour aller par certain lieu voisin, où en vue de l'entreprise, l'attendait certain compaignon, lequel gardait leurs destriers, et incontinent s'y mit en selle, partant comme un trait, et gagnant par certain raccourci, lequel devait en droiture le mener en la ville d'Aix. Et de la sorte, par l'obscurité courant, buttant, roulant, et ses vieilles forces usant, parvint devers la mi-nuit en ladite ville. Et là, son habit d'écuyer l'aidant, s'en fit ouvrir la porte ; puis, en hâte courut au castel comtal, y criant bien fort à la poterne : — Adonc, ouvrez ! ouvrez !... y va de la vie de ce noble page Sylvio ! Et vint incontinent à lui ouvrir l'officier de garde, lequel était fort des amis de Sylvio, et

aux premiers mots qu'il en sut, en hâte mena ce brave homme devers le souverain comte.

A cette heure tardive, était encore ce Raymond Bérenguier embesogné avec son sage ministre, tous deux traitant des affaires de l'état de Provence. Pourtant, consentit alors ce sire à s'en distraire, pour écouter ce que retournait de ce mutin Sylvio; et ayant de la sorte ouï en ses dires le messager, lequel, tout essoufflé, conta la chose, l'eut aussitôt en grand émoi, car estîma que devait être le jouvenet en grand péril de vie, et que, sans autre retard, convenait de le préserver en ce méchant pas, où l'avait mis sa folie d'amour. Adonc, fit incontinent appeler ce sire de Caderache, lequel était de ses confidents, et sans autre explication que celle d'une grande hâte, en main lui mit tel ordre au sire de Chantegrillet; puis le fit partir en nombreuse compagnie de gens d'armes, qu'au plus court devait guider ce vieil Barthomé. Or, fut en cette sorte que réussit tout juste à temps, mais au mieux, ce bon sire de Caderache. Et alors, s'en revenait moult content de ce que, au lieu d'un énamouré, deux en ramenait. Mais davantage encore étaient contents les énamourés, de ce que, à deux, s'en retournaient.

Adonc, de cette façon, finalement arrivèrent tous moult joyeux, en cette bonne ville d'Aix, où se tenaient en attente devers les portes, les gens ayant eu vent de la chose, et qui en bien, et qui en mal en auguraient, ains tous souhaitaient la vie sauve et bon retour à ce mutin page Sylvio.

Et pas plustòt le virent de la sorte arrivant, avec cette gente Alix d'Estello, que crièrent tous en surprise et joie :
— Noël au page Sylvio!... noël à la gente Alix!... vivat leur belle amour!... Et toujours criant, vinrent à leur faire conduite jusqu'au castel comtal.

*

Là, pareillement était en anxieuse attente, ce Raymond Bérenguier, lequel enfin voyant le Sylvio, et en plus Alix, en eut égale joie, et surprise en plus, et tout d'abord, par élan de son cœur en bonté, ces deux enfants embrassa et baisa; puis au long leur fit les choses raconter. Or, par elles vit tantes misères, qu'avaient ces pauvres énamourés endurées, et desquelles était lui-même en partie la cause, que n'eut force à les leur reprocher. Pourtant, prouva grand regret de la male mort de ce disgrâcié sire de Chantegrillet, tant preux, tant fort, tant... Ains vint alors l'en distraire, certain propos de ce sire de Caderache; lequel propos le fit, maugré lui, quasi sousrire.

— Nostre souverain comte, lui dit ce plaisant sire ; le fîtes, ce preux Chantegrillet, de par vostre grâce, marquis de Malemort?... Adonc, à ceste heure, de par le gibet, en son marquisat s'en est allé.





ÉPILOGUE

Fit grand bruit en la cour de Provence l'aventure du gentil page Sylvio avec la belle Alix, et y furent cités tous deux comme étant de la plus parfaite amour les beaux modèles. Et vit bien en somme ce souverain comte Raymond Bérenguier, que devait cette belle amour, sinon se parachever, — accomplie était-elle, — ains à l'honneur du monde se continuer. Adonc, à brief délai, fixa le mariage, tant souhaité, et voulut que fût célébré en ce fier castel d'Estello, alors relevé de sa male ruine.

Or, en cette primevère, par certaine bleue et verde matinée, moultes gens vit-on par les chemins des Alpines. Étaient ces gens-là, quasi tous, hauts seigneurs et hautes dames, à la noce conviés, et pour ce, en bel équipage allant au castel d'Estello, où bon accueil les attendait.

Et selon l'us, y allaient tous en joie, fors peut-être cer-

taine haute dame, laquelle, en sa belle litière, lentement chevauchait par l'alpestre sentier, où le thym fleuri se sentait, où l'oisel énamouré chantait.

Or, était la très haute et fière dame, cette Béatrix de Savoye, souveraine comtesse de Provence, laquelle son secret chagrin avait moult envieillie. Par lui, s'était sa haute taille voûtée, et ridé son beau front de naguère, tandis que ses tristes yeux, alors sur son missel abaissés, semblaient ne plus vouloir autre regarder.

Ah ! amour ! fautive amour ! tel est le poison de tes regrets, que corps et âme corrode !

Adonc, avait voulu la très haute et dévotieuse dame, en pénitence et mortification, assister au sacrement de mariage de son page Sylvio, se proposant à offrir en holocauste à Dieu, le douloir qu'en ressentirait, tant fût que pût encore ressentir douloir son cœur endolori.

En d'autres litières, ou bien montée sus de fiers destriers, ensuite venait toute la comtale famille, soit ces hautes damoiselles Marguerite, Hélione, Sance et Béatrix, avec l'enfantin Raymond Bérenguier, qu'escortait la noble compagnie des sergents d'armes.

Quand fut tout ce monde au castel arrivé, où les attendaient, en compagnie des fiancés, ce souverain comte de Provence, incontinent, en la chapelle commença la sainte messe de mariage.

Ah ! quelle joie et félicité pour ces beaux énamourés, au pied de l'autel tous deux agenouillés, tandis que s'emplissait le saint lieu, de foule, d'encens et de lumières. Alors, crut ce Sylvio encore rêver, parce que la belle étoile d'Estello, en la chapelle blasonnée, lui semblait par son blason, comme au ciel, briller, et comme, par certaine nuit, lui sousrire. Mais la douce main d'Alix par la sienne pressée, lui faisait en même temps toucher la belle réalité

en sorte que venaient les deux fiancés à s'incliner, par tant de bon heur accablés.

Or, quand se relevèrent, la foule en chœur chantait, l'encens en nuages montait, et tous deux unis époux étaient.

Alors s'envinrent-ils à sortir de la chapelle, et crièrent leurs vassaux en liesse, noël et vivat! tandis que, par devant les nouveaux époux, marchait, hésitant, aussi comme par un rêve, ce vieil brave Barthomé, lequel était leur escuyer, et qu'avait ennobli ce souverain comte de Provence.

Adonc, pour ces beaux énamourés, était le paradis ouvert sur terre, et dès-lors y entrèrent de façon à n'en plus sortir; d'entr'eux confondant leur belle amour, leur bon heur, leur douce vie et voire même leurs blasons, soit le vieil *Chesne* des Sylva, uni à la belle *Estoile d'or* d'Estello, et devint de la sorte le page Sylvio, tel un des plus hauts, qualifiés et renommés seigneurs du pays de Provence. Ains, comme n'est en ce bas monde rien en tout parfait, dut avoir leur bon heur, son revers, lequel fut, que demeurèrent ces bons époux, en leur hymen, sans autre progéniture; en sorte que devaient par eux finer deux nobles races. Et souventes fois leur advenait à s'en chagriner, mais aussi s'en consolaient en bien s'aimant, et se montrant des époux les modèles, de même qu'ils avaient été les modèles des amants.

A présent et en fin finale, parlons à nouveau de ce disgrâcié et défuncté sire Palamède Cornillon de Chantegrillet, lequel avons en la sorte laissé pendu de par lui-même, en son féodal gibet.

Or, de par son contrat de mariage, avec noble damoiselle Alix d'Estello, était sa veuve constituée, à défaut d'autre lignée, héritière de tous ses biens, fonds et deniers. Mais ne voulut rien en entendre, la douce Alix, laquelle,

au seul nom de Chantegrillet, se prenait encore à trembler, et ne demanda autre, sinon que fût religieusement inhumée la dépouille mortelle du sire. Ains ne put l'obtenir, pas plus que ne le put ce souverain comte de Provence, à cet égard intervenu ; et ce, par telle raison que, prohibant, les lois et canons de l'Église, la volontaire mort, au suicidé la terre sainte refusent.

Adonc, dut ce disgrâcié sire de Chantegrillet, en la sorte fourché, à tous les vents du ciel se balancer, en tant que dura la corde en son col.

Toutes choses lesquelles, en somme, valent à dire que, entre deux amants bien unis, bien s'aimant, toujours est malvenu un troisième en amour.





TABLE

Typ et Lith J. CAYER, Marseille.

